

LE
CORPS
GLORIEUX
DE CHRIST

R. B. KUIPER

© 2024 Publications Chrésiennes Inc. Tous droits rrservs.
La reproduction, la transmission ou la saisie informatique du prrsent ouvrage, en totalitrs ou en partie, sous quelque forme ou par quelque procdrre que ce soit, rrslectronique, photographique ou mrcanique est interdite sans l'autorisation rrscrite de l'rditeur. Pour usage personnel seulement.

Toute citation de 500 mots ou plus de ce document est soumise rs une autorisation rrscrite de Publications Chrésiennes (info@pubchret.org). Pour toute citation de moins de 500 mots de ce document le nom de l'auteur, le titre du document, le nom de l'rditeur et la date doivent rrsre mentionns.

LE CORPS
GLORIEUX DE CHRIST

LE

CORPS

GLORIEUX

DE CHRIST

R. B. KUIPER



La Rochelle

Le corps glorieux de Christ

© 2024 par Publications Chrésiennes, Inc. Tous droits rrservs.

Publi par ditions La Rochelle

509, rue des rables, Trois-Rivières (Qubec)

G8T 7Z7 – Canada

Site Web : www.editionslarochelle.org

Traduction : Octavius Delfils

ISBN : 978-2-925405-23-8 (broch)

ISBN : 978-2-925405-24-5 (eBook)

Dpôt lgal – 3^e trimestre 2024

Bibliothque et Archives nationales du Qubec

Bibliothque et Archives Canada

Ce livre a t publi en collaboration avec la Bannire Rformee Francophone.

À moins d'indications contraires, toutes les citations bibliques sont tirées de la Nouvelle Edition de Genve (Segond, 1979) de la Societe Biblique de Genve. Avec permission.

« ditions La Rochelle » est une marque dposee de Publications Chrésiennes, Inc.

*À mon épouse,
fidèle vis-à-vis, sage conseillère
et étudiante zélée de la Parole*

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	9
<i>Introduction : La gloire est-elle bannie ?</i>	11
1. L'ANCIENNETÉ ET LA PÉRENNITÉ DE L'ÉGLISE	20
2. L'ÉGLISE VISIBLE ET INVISIBLE.....	25
3. L'ÉGLISE MILITANTE ET TRIOMPHANTE.....	30
4. L'ÉGLISE TRANSCENDANTE	35
5. UNITÉ ET DIVERSITÉ.....	40
6. UNITÉ ET DIVISION	45
7. L'IDÉAL DE L'UNITÉ VISIBLE	49
8. L'ÉGLISE EST SAINTE.....	55
9. CATHOLICITÉ.....	60
10. APOSTOLICITÉ.....	66
11. L'ILLUMINATION.....	72
12. PROGRESSIVITÉ	78
13. INDESTRUCTIBILITÉ	85
14. LA TÊTE GLORIEUSE DE L'ÉGLISE	90
15. L'HARMONIE DES MEMBRES DE L'ÉGLISE.....	96
16. L'ÉGLISE ET LA VÉRITÉ	101
17. L'ÉGLISE ET LE SALUT	108
18. UN ORGANISME ET UNE ORGANISATION.....	113
19. DES OFFICES GLORIEUX.....	119
20. L'OFFICE UNIVERSEL	125
21. DES OFFICES SPÉCIAUX	131
22. L'OFFICE DU MINISTÈRE	136
23. L'OFFICE DE L'ANCIEN QUI DIRIGE	142
24. L'OFFICE DU DIACRE.....	149

25.	LA DOUBLE RESPONSABILITÉ DE L'ÉGLISE.....	156
26.	LA TÂCHE SUPRÊME DE L'ÉGLISE.....	161
27.	L'ÉGLISE PRÊCHE LA REPENTANCE.....	168
28.	L'ÉGLISE PRÊCHE DE BONNES NOUVELLES.....	174
29.	L'ÉGLISE PRÊCHE LE SALUT PAR LA GRÂCE.....	181
30.	L'ÉGLISE PRÊCHE LA GRATITUDE.....	189
31.	L'ÉGLISE PRÊCHE LA ROYAUTÉ DE CHRIST.....	195
32.	LES SAINTS SACREMENTS.....	201
33.	LES ENFANTS SAINTS.....	208
34.	L'ENSEIGNEMENT AUX ENFANTS DE L'ALLIANCE.....	216
35.	L'ENSEIGNEMENT AUX CROYANTS ADULTES.....	223
36.	L'ÉGLISE COMME SOURCE DE RÉCONFORT.....	230
37.	L'ASPECT ECCLÉSIASTIQUE DE L'ÉVANGÉLISATION.....	237
38.	L'ASPECT ÉDUCATIF DE L'ÉVANGÉLISATION.....	244
39.	L'ÉGLISE EST L'ANTITHÈSE DU MONDE.....	251
40.	L'ÉGLISE EST UNE BÉNÉDICTION POUR LE MONDE.....	260
41.	L'ÉGLISE EST SÉPARÉE DU MONDE.....	266
42.	L'ÉGLISE CONQUIERT LE MONDE.....	273
43.	LE CARACTÈRE INCLUSIF DE L'ÉGLISE.....	280
44.	LE CARACTÈRE EXCLUSIF DE L'ÉGLISE.....	288
45.	LES CLÉS DU ROYAUME.....	296
46.	LA DISCIPLINE À SALUT.....	304
47.	LA SOUVERAINETÉ DE L'ÉGLISE.....	312
48.	LES ÉLUS DE DIEU.....	320
49.	LES AMIS DE DIEU.....	328
50.	LA DEMEURE DE DIEU.....	337
51.	LA NATURE DU CULTE COLLECTIF.....	345
52.	LA QUALITÉ DU CULTE COLLECTIF.....	352
53.	L'ÉPOUSE DE L'AGNEAU.....	360

AVANT-PROPOS

Le doute n'est plus permis, le besoin est criant : il faut répandre largement la doctrine chrétienne, en particulier celle de la foi réformée. Dans cette optique, ce volume cherche à comprendre l'enseignement de l'Écriture sainte concernant l'Église de Christ.

Tout au long de l'histoire de la doctrine chrétienne, l'accent a été mis sur des vérités différentes. Aujourd'hui, les projecteurs théologiques sont largement tournés vers la doctrine de l'Église. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit sur le sujet. Une autre raison m'est plus personnelle. Durant mes vingt-cinq années d'enseignement de théologie pratique, j'ai nécessairement accordé beaucoup d'attention à l'ecclésiologie. Malgré cet intérêt, le monde ne tient pas l'Église en haute estime, en particulier l'Église protestante. Ses propres membres ne lui accordent pas le respect qu'elle mérite. C'est pourquoi j'ai choisi d'écrire spécifiquement sur *sa gloire*.

D'octobre 1947 à février 1952, j'ai publié dans *The Presbyterian Guardian* des articles mensuels sur « La gloire de l'Église chrétienne ». En réponse à de nombreuses demandes, j'ai reproduit ici ces articles. Parmi les nombreuses modifications et ajouts, seul le chapitre 26 sur la tâche suprême de l'Église mérite un commentaire. Il s'agit d'une adaptation d'une de mes contributions aux numéros de décembre 1952 et janvier 1953 de *Torch and Trumpet*. Je souhaite remercier les responsables du Presbyterian Guardian et du Reformed Fellowship d'avoir autorisé que l'on révise et publie ces textes à nouveau.

Lorsque j'ai écrit ces articles, je servais dans l'Église presbytérienne orthodoxe. J'ai repris ensuite un ministère dans l'Église chrétienne réformée où j'avais été auparavant. J'ai également exercé un pastorat

dans l'Église réformée d'Amérique. Cependant, dans ma description de la gloire de l'Église, je n'avais pas à l'esprit une dénomination particulière, mais plutôt l'Église décrite comme « catholique » dans le symbole des Apôtres. Et il ne faut pas oublier que tout corps de croyants, pour mériter d'être appelé « Église chrétienne », doit être une manifestation de l'Église universelle, qui est le corps de Christ.

Cette étude se veut avant tout ancrée dans les Écritures. Les crédos sont parfois cités, et d'éminents théologiens sont reconnus, mais je désire plus que tout donner au lecteur un aperçu de la gloire merveilleuse du corps de Christ, telle qu'elle resplendit dans la Parole infaillible de Dieu.

– R. B. Kuiper
Grand Rapids, Michigan

Introduction

LA GLOIRE EST-ELLE BANNIE ?

Selon la Parole de Dieu, l'Église de Christ est glorieuse. Non seulement l'histoire lui attribue un passé glorieux à bien des égards et la prophétie lui prédit un avenir glorieux, mais elle est *essentiellement* glorieuse. L'Église chrétienne est glorieuse dans *sa nature même*.

Aujourd'hui, la gloire de l'Église est largement voilée. Dans l'ensemble, elle affiche un état de décadence avancée et d'extrême faiblesse.

Certes, tout le monde ne souscrira pas à ce diagnostic. De nos jours, on parle beaucoup de réveils mondiaux, notamment aux États-Unis, où six personnes sur dix font partie d'une Église. Ce pourcentage, le plus élevé jamais relevé, suffirait-il à nous convaincre ? On dit que l'Église progresse de gloire en gloire. Eh bien, rien n'est plus superficiel que cette façon de voir les choses !

Mesurer la gloire de l'Église selon des chiffres est pour le moins précaire. En 323, lorsque l'empereur romain Constantin a reconnu officiellement l'Église chrétienne, il a, selon les termes d'un historien, « revêtu l'Église de la pourpre royale ». En conséquence, le nombre de ses membres a augmenté à pas de géant. L'appartenance à l'Église est devenue un effet de mode. Peut-être l'histoire se répète-t-elle. En réalité, j'en suis convaincu. Il est à nouveau de bon ton de fréquenter une Église. Cela vous forge une image respectable. Bien des membres de l'Église ne sont chrétiens que de nom.

Grâce à l'influence du rabbin Liebman, de l'évêque Sheen et du Dr Norman Peale, de nombreuses personnes affluent dans les Églises

à la recherche de la paix de l'esprit. Peu d'entre elles semblent comprendre que le seul et unique moyen d'atteindre la paix est le sang expiatoire de Jésus-Christ. De plus, rares sont ceux qui admettent que la vie chrétienne est un combat permanent. La personne qui est en paix avec Dieu est par là même en guerre contre Satan, le monde et la chair.

L'impact de l'évangéliste William Graham est tout simplement phénoménal. Grâce à lui, des milliers de personnes de tous horizons affluent dans les églises. Serait-ce un signe avant-coureur de jours meilleurs pour le protestantisme ? Cet afflux massif des partisans de Graham dans des Églises qui dénaturent l'Évangile a cependant de quoi inquiéter. L'histoire montre que les résultats de l'évangélisation de masse sont difficiles à évaluer. Si elle n'est pas accompagnée d'une étude intensive de la Parole de Dieu, ses fruits ne sont généralement pas durables.

Oui, vraiment, l'Église est le lieu où se trouve la vérité. La saine doctrine a toujours été, est et sera toujours la marque principale de la véritable Église. Or, qui pourrait croire qu'il existe aujourd'hui, dans les Églises, un intérêt grandissant pour la doctrine ? En général, les gens ne fréquentent pas l'Église pour apprendre à connaître Dieu à partir de sa Parole infaillible, mais pour y être rassurés. Pourquoi les chrétiens se rassemblent-ils pour adorer ? Ils ne semblent pas avoir à l'esprit le fait que la gloire de Dieu soit le fondement et la finalité de notre adoration collective.

Cette réalité demeure : l'Église chrétienne se trouve dans une situation désastreuse. Elle semble plus méprisable qu'empreinte de gloire, d'où la nécessité d'insister sur sa nature glorieuse.

Les chapitres suivants constituent une série qui expose, sous différents angles, la gloire inhérente à l'Église de Christ, qui est son corps. En guise de toile de fond, il serait peut-être bon d'énumérer quelques-uns des facteurs qui ont mené l'Église à la situation déplorable dans laquelle elle se trouve d'aujourd'hui.

Le monde s'est toujours opposé à l'Église et le fera toujours. La lutte entre la postérité de la femme et celle du serpent n'est pas seulement persistante ; elle est éternelle.

Pourtant, on ne peut pas dire que, dans nos sociétés, le monde voue une haine profonde à l'Église. C'est surtout aux États-Unis que les gens se moquent de l'Église. Ils la considèrent avec une tolérance bienveillante, comme une institution inoffensive, peut-être un peu utile, mais pas trop. Cette attitude devrait nous faire réfléchir. Si l'Église était forte et dynamique, comme elle devrait l'être, le monde s'y opposerait beaucoup plus vigoureusement. La persécution est une marque d'honneur pour l'Église. Jésus a déclaré bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, et cette béatitude s'applique à tous les fidèles de l'Agneau (Mt 5.10-12). Dans l'ensemble, cependant, l'Église occidentale a perdu cet insigne honneur et renoncé à cette bénédiction. C'est une autre façon de dire que le péril le plus imminent de l'Église provient de l'intérieur. Citons quelques menaces internes.

LA MONDANITÉ

Le terme « mondanité » est souvent utilisé à tort et à travers. Beaucoup de ceux qui dénoncent avec éloquence la mondanité se taisent soudain lorsqu'on leur demande de la définir. Pour certains, ce mot fait référence à quelques amusements spécifiques ; pour d'autres, il n'évoque guère plus qu'un style vestimentaire féminin. Ces choses font effectivement partie de la mondanité, mais la réalité que ce mot exprime est bien plus profonde.

Il existe un type de mondanité extrêmement répandu dans l'Église, et lorsqu'il n'est pas pris au sérieux, il cause à celle-ci des dommages considérables. En réalité, les gardes placés sur les murs de Sion en sont eux-mêmes coupables. Leur idée de la grandeur s'appuie sur les critères de ce monde. Ils valorisent l'extérieur au détriment des valeurs spirituelles. Savonarole, le précurseur florentin de la Réforme, l'a dénoncé de cette manière : « Dans l'Église primitive, les calices

étaient en bois et les prélats en or ; de nos jours, l'Église a des calices en or et des prélats en bois. » Une Église qui grandit rapidement en quantité serait une Église florissante, même si elle ne grandit pas dans la grâce et la connaissance du Seigneur. Cette Église serait prospère puisqu'elle possède un bâtiment coûteux qu'elle ne cesse d'agrandir, tandis qu'elle peine à édifier ses membres comme des pierres vivantes dans une maison spirituelle. Au lieu de proclamer fidèlement la Parole de Dieu, d'implorer avec ferveur le Seigneur de bénir cette proclamation pour que l'Église compte chaque jour davantage de personnes sauvées et que les chrétiens soient édifiés dans la foi la plus sainte, le pasteur organise des attractions spéciales et des campagnes d'adhésion dans un effort concerté de gonfler les rangs de son Église et d'assouvir l'ambition de posséder l'édifice le plus imposant de la ville. Pendant ce temps, les conditions d'adhésion à l'Église sont progressivement (ou plutôt « régressivement ») allégées, et les exigences de la discipline d'Église sont peu à peu mises de côté. Or, il ne vient jamais à l'esprit du pasteur que c'est la pire façon pour l'Église d'obtenir le respect du monde ; il ne se rend pas compte qu'il prive ainsi son assemblée de la faveur de Dieu.

L'exemple précédent est une forme subtile de mondanité dans l'Église. Il en existe évidemment des formes plus effrontées. Les membres d'Église se distinguent à peine des hommes et des femmes du monde. Quel fut le pire péché de l'ancien Israël ? Au lieu de préserver sa spécificité de peuple élu par Yahvé, il imitait sans cesse ses voisins païens. Ce péché est désormais largement répandu dans l'Église.

LE DISPENSATIONALISME MODERNE

Aussi étrange que cela puisse paraître, de véritables croyants font du tort à l'Église en la rabaissant. Les dispensationalistes occupent une place de choix parmi ceux-ci.

Les notes de la Bible Scofield exercent depuis plusieurs décennies une influence forte et généralisée sur le fondamentalisme américain.

C'est triste à dire, mais cette influence n'a pas été entièrement bénéfique. Au contraire, avec la Bible Scofield, bien plus de croyants ont adhéré aux erreurs du dispensationalisme. Dans son ouvrage *Prophecy and the Church* (La prophétie et l'Église), Oswald Allis a magistralement exposé ces erreurs, et ses avertissements ne sont pas restés lettre morte. Pourtant, l'Église n'a pas été complètement purgée du levain du dispensationalisme, et cette doctrine continue à causer de sérieux dégâts.

Le dispensationalisme moderne rabaisse ouvertement l'Église. Il affirme que Christ avait l'intention, lors de sa première venue, d'établir un royaume dont Jérusalem serait la capitale et dont lui-même serait le Roi, siégeant sur le trône de son père David. La nation juive ayant rejeté ses prétentions royales, il aurait décidé de reporter le royaume à sa seconde venue. Dans l'intervalle, il aurait fondé son Église. Cependant, l'Église serait alors bien moins importante que le royaume. Elle ne serait qu'une parenthèse, un interlude, une pause, pour ainsi dire, dans la chronologie divine.

La piètre vision de l'Église qu'ont les dispensationalistes a conduit beaucoup de leurs responsables à cesser de lutter pour la solidité doctrinale de leur dénomination. En effet, lors de son ordination, un pasteur promet solennellement de tout faire pour préserver la pureté de sa dénomination. De nos jours, ces pasteurs font, pour ainsi dire, peu de cas de ce vœu. Ils prêchent peut-être le cœur de l'Évangile avec fidélité, mais que font-ils lorsqu'un pasteur de leur propre dénomination dévie ? Que font-ils lorsqu'un prédicateur nie la précieuse vérité selon laquelle la mort sur la croix fut le sacrifice par lequel Christ a expié le péché et satisfait à la justice divine ? Il ne leur vient pas à l'esprit de l'accuser d'hérésie devant les tribunaux de l'Église. Un dispensationaliste reconnu a dit un jour : « La dénomination ne signifie rien pour moi. » À l'époque, sa dénomination ne souscrivait pas au type de gouvernement indépendant ou congrégationaliste de l'Église.

Le dispensationalisme est fautif en partie. Le protestantisme américain a largement négligé certains aspects importants de l'alliance de grâce. La situation est telle que la plupart des Églises protestantes ne considèrent pas les enfants des croyants comme membres de l'Église. Pire encore, elles échouent lamentablement à fournir une instruction religieuse adéquate à ces enfants. La triste réalité est que, de nos jours, pratiquement aucune Église protestante en Amérique n'insiste sur la pertinence de l'enseignement religieux pour les enfants de l'alliance. Pas étonnant que l'Église ait perdu un grand nombre d'entre eux. Cela ne présage rien de bon pour son avenir.

Le dispensationalisme moderne ne doit en aucun cas être assimilé au modernisme. Le modernisme nie de nombreux enseignements cardinaux du christianisme et rejette donc la religion chrétienne. Le dispensationalisme, au contraire, adhère à ces vérités que l'on a fini par appeler « fondamentales ». Il n'en reste pas moins regrettable qu'il s'attaque à l'enseignement scripturaire de l'Église et nuise plus que de raison à la gloire de celle-ci.

L'INDIFFÉRENCE DOCTRINALE

La Bible décrit l'Église comme « la colonne et l'appui de la vérité » (1 Ti 3.15). C'est une façon claire et profonde d'exhorter l'Église à *défendre* la vérité. Les Écritures enseignent tout aussi clairement et avec autant d'insistance qu'il appartient à l'Église de *proclamer* la Parole de vérité (voir Mt 28.18-20 ; Ac 1.8). Cela étant, l'Église n'a pas d'ennemi plus destructeur en son sein que l'indifférence à la vérité.

Certains membres de l'Église nient les doctrines les plus fondamentales de la religion chrétienne. On les trouve à prêcher derrière leur pupitre, à enseigner dans les instituts bibliques. Ils nient la Bible comme Parole infaillible de Dieu et, par conséquent, les enseignements scripturares de la Trinité, de la divinité de Christ et de la substitution pénale. Il s'agit là, bien entendu, d'une situation déplorable au plus haut point, toutefois il y a plus triste encore. Dans la plupart des

cas, l'Église ne se préoccupe pas de chasser ces faux enseignants. Si l'Église était zélée pour la vérité, elle s'en débarrasserait, mais la plupart des assemblées n'y pensent même pas. Les membres de l'Église ne savent généralement pas ce qu'est la vérité. Ils ne se soucient pas de le savoir. Les assemblées sont remplies de Ponce Pilate qui demandent en ricanant : « Qu'est-ce que la vérité ? » Ce qu'ils veulent dire, c'est : « Je ne sais pas, tu ne sais pas, personne ne sait, personne ne peut savoir. Cessons d'ergoter sur la vérité. » L'Église presbytérienne des États-Unis possède peut-être les meilleures normes doctrinales de toute la chrétienté. La Confession de foi et les Catéchismes de Westminster sont les produits les plus aboutis, et probablement les plus nobles de la réforme protestante. Pourtant, en 1924, quelque 1 200 ministres de cette dénomination ont signé l'*Affirmation d'Auburn*. Ce document déclare que la doctrine de l'inerrance des Écritures est nuisible. Il affirme aussi qu'il importe peu qu'un ministre de cette dénomination croie ou non à la naissance virginale de Christ, à sa résurrection corporelle, aux miracles de la Bible en général ou au concept de la satisfaction apportée par l'expiation. Ils sont nombreux à croire, encore aujourd'hui, que le christianisme n'est pas une doctrine, mais une simple manière de vivre. Quel manque de discernement ! De toutes parts, on recherche moins la vérité que l'union des Églises. Nombreux sont ceux qui s'amuse de cette blague mettant en scène un alcoolique et un pasteur. L'alcoolique demande au pasteur la différence entre le modernisme et le fondamentalisme. Le pasteur lui répond qu'ils en reparleront lorsqu'il sera sobre, ce à quoi l'alcoolique répond que ce sera alors le cadet de ses soucis.

C'est ainsi que de nombreuses Églises protestantes sont affectées par le modernisme. Celui-ci n'est pas une branche du christianisme ; il en est la négation. Plusieurs Églises sont si embourbées dans le libéralisme théologique qu'elles ne méritent plus d'être appelées « Églises chrétiennes ». Ceux qui se présentent comme des partisans du juste milieu en portent une grande part de responsabilité.

Le modernisme, caractérisé par le rejet rationaliste du surnaturel et de la substitution, sous l'influence de Friedrich Schleiermacher et d'Albrecht Ritschl, de l'expérience religieuse subjective à la révélation divine objective, aurait été supplanté par la « nouvelle orthodoxie », connue sous le nom de « barthianisme ». Si cela était vrai, ce ne serait pas un grand gain, voire pas un gain du tout. En effet, le barthianisme est, lui aussi, essentiellement moderniste. Il accepte de nombreuses conclusions des plus grands critiques et nie l'inspiration plénière de l'Écriture. Cornelius Van Til n'était pas loin de la vérité lorsqu'il l'a appelé « le nouveau modernisme ». Cependant, c'est tout simplement une erreur de prétendre que l'ancien modernisme a pratiquement disparu. Il faudrait être d'une grande naïveté et presque entièrement dépourvu de conscience doctrinale pour croire ceci. La légende selon laquelle le libéralisme de Harry Emerson Fosdick a fait son temps pourrait bien n'être qu'une ruse utilisée par le père du mensonge pour endormir les fidèles. Le barthianisme pourrait, d'ailleurs, disparaître – son irrationalisme flagrant semble le présager. Si et quand cela se produira, le libéralisme classique, sous une forme ou une autre, se portera toujours aussi bien. Il est aussi vieux que l'Église et il la tourmentera assurément jusqu'à la fin des temps. Aujourd'hui, comme toujours, l'attitude de l'Église doit être celle d'une intolérance sans compromis.

* * * *

Lorsque l'arche de l'alliance fut prise par les Philistins, la femme du prêtre Phinéas, qui était veuve, mit au monde un fils qu'elle appela I-Kabod, en disant : « La gloire est bannie d'Israël » (1 S 4.21). On peut se demander si, aujourd'hui, la gloire ne s'est pas retirée de l'Église. Il serait peut-être approprié de graver « I-Kabod » sur ses portes.

Pourtant, aussi incroyable que cela puisse paraître, l'exultation du psalmiste s'applique à l'Église de toutes les époques, y compris la

nôtre : « L'Éternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob. Des choses glorieuses ont été dites sur toi, ville de Dieu ! » (Ps 87.2,3.)

Chapitre 1

LANCIENNETÉ ET LA PÉRENNITÉ DE L'ÉGLISE

LE JOUR DE SA NAISSANCE

Quel âge a l'Église chrétienne ?

Dans le conseil de Dieu, l'Église existe depuis l'éternité. Nous étudierons cette vérité plus tard, mais à ce stade, intéressons-nous à son ancrage dans l'Histoire. À quand remonte l'origine de l'Église dans l'histoire de l'humanité ?

Nous pouvons répondre de deux manières. Nos manuels de théologie font naître l'Église dans le jardin d'Éden, immédiatement après la Chute, lorsque Dieu promet un Sauveur et que l'humanité accueille cette promesse par la foi. D'autres soutiennent fermement que l'Église est née lors de l'effusion du Saint-Esprit à la Pentecôte, il y a environ deux mille ans.

Laquelle de ces réponses est correcte ? La meilleure façon de le savoir est de définir l'Église. Si nous définissons avec précision ce qu'est l'Église, il deviendra facile de déterminer si elle existait ou non avant la Pentecôte. Le symbole des Apôtres définit l'Église comme « la communion des saints ». Nous pourrions tout aussi bien dire « la communion des croyants ». Y avait-il une communion de croyants à l'époque de l'Ancien Testament ? Tout à fait. Depuis la chute de l'humanité, il n'y a qu'un seul Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ ; qu'une seule façon d'être sauvé, par la foi en lui. De même que les saints du Nouveau Testament sont sauvés par la foi dans le Christ

qui est venu, les saints de l'Ancien Testament étaient sauvés par la foi dans le Christ qui allait venir. Le Christ qui est venu et le Christ qui allait venir ne font qu'un, bien entendu. Ainsi, Ésaïe, David, Abraham, Abel et bien d'autres étaient membres du corps unique de Christ, à savoir son Église. Qu'en est-il d'Adam et Ève ? Ils ont certainement cru à la promesse de Dieu selon laquelle la postérité du serpent blesserait le talon de la postérité de la femme et la postérité de la femme écraserait la tête du serpent (Ge 3.15). Ils ont donc très probablement constitué la première Église chrétienne.

SA MATURITÉ

L'Église n'était pas mûre dès sa naissance. Elle n'a atteint la maturité que lorsque le Saint-Esprit a été déversé sur elle. C'est ce qui fait de la Pentecôte le tournant le plus important de son histoire. Cela explique aussi pourquoi la gloire de l'Église dans la nouvelle dispensation est bien plus grande que dans l'ancienne.

L'Église de la nouvelle dispensation bénéficie d'une révélation plus aboutie. Alors que les saints de l'Ancien Testament devaient se contenter de l'ombre des choses à venir, nous pouvons marcher dans la pleine lumière fournie par celui qui est à la fois le Fils de Dieu, l'effusion de la gloire du Père, l'image vivante du Père (Hé 1.3) et l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jn 1.29). C'est lui qui, le jour de la Pentecôte, a tenu sa promesse d'accorder à son Église l'Esprit de vérité pour la conduire dans la vérité tout entière (Jn 16.13).

L'Église de la nouvelle dispensation jouit d'une plus grande liberté. Elle ne ressemble plus à ce petit enfant à qui il faut expliquer dans les moindres détails ce qu'il doit faire et ne pas faire ; elle est devenue adulte (Ga 4.1-7). La loi cérémonielle qui régentait l'adoration de l'ancien Israël a été abolie, et la liberté dont jouit l'Église du Nouveau Testament s'étend également à la loi morale de Dieu. L'Église de la nouvelle alliance est, certes, tenue par un devoir sacré d'observer cette loi, mais elle prend plaisir à le faire. C'est là l'essence même de

la liberté, que les saints de l'Ancien Testament connaissaient aussi. En effet, le psalmiste trouvait le commandement de Dieu « plus doux que le miel [...] qui coule des rayons » (Ps 19.11). L'Église du Nouveau Testament jouit cependant de cette liberté dans une plus large mesure, car le Saint-Esprit a été répandu sur elle comme jamais auparavant, et « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3.17).

L'Église de la nouvelle dispensation se manifeste d'une manière qui lui est propre. Il fut un temps où l'Église était liée à la famille patriarcale. Par la suite, elle a été liée, sans lui être assimilée, à la nation israélite. À la Pentecôte, toutefois, elle s'est affirmée comme une organisation distincte.

L'Église de la nouvelle dispensation est universelle. À l'époque de l'Ancien Testament, l'Église était presque entièrement limitée à la nation d'Israël. Ce n'est qu'occasionnellement et à titre exceptionnel qu'un non-Juif était reçu dans l'Église. Ruth, la Moabite, en est un exemple remarquable. Toutefois, à la Pentecôte, des « langues, semblables à des langues de feu » (Ac 2.3), se sont posées sur la tête des disciples, et ils ont proclamé les grandes œuvres de Dieu en différentes langues. Les hommes présents – Juifs et prosélytes – venaient des quatre coins du territoire méditerranéen. Beaucoup d'entre eux se sont convertis et ont été reçus dans l'Église chrétienne par le baptême. Ils étaient les prémices de la grande moisson qui allait avoir lieu dans les champs du monde entier.

SA CONTINUITÉ

Il y aurait beaucoup à dire sur la gloire immense de l'Église du Nouveau Testament, mais retenons de tout ceci que l'Église de la nouvelle dispensation est la continuation de l'Église de l'ancienne dispensation. Retenons aussi que l'Église de Jésus-Christ est réellement glorieuse ; elle l'était autrefois et l'est encore aujourd'hui. Comprenons-le bien : c'est la continuité même de l'Église qui contribue grandement à sa gloire.

L'apôtre Paul l'a écrit en termes élogieux aux chrétiens d'Éphèse, d'origine non juive. Après leur avoir rappelé qu'ils étaient autrefois étrangers à la communauté d'Israël et aux alliances de la promesse (Ép 2.12), il poursuit :

« Mais maintenant, en Jésus Christ, vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le sang de Christ. Car il est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, et qui a renversé le mur de séparation, l'inimitié, ayant anéanti par sa chair la loi des ordonnances dans ses prescriptions ; il a voulu créer en lui-même avec les deux un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu l'un et l'autre en un seul corps, par la croix, en détruisant par elle l'inimitié. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient près ; car par lui les uns et les autres nous avons accès auprès du Père, dans un même Esprit. Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, ni des gens du dehors ; mais vous êtes concitoyens des saints, gens de la maison de Dieu. Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur » (v. 13-21).

Comme nous l'avons souligné en introduction pour le dispensationalisme, l'Église n'existait pas avant la Pentecôte. Même lorsque le Fils de Dieu est venu sur terre, son but n'était pas d'établir une Église. Il est venu instaurer un royaume, mais lorsque le peuple juif a rejeté ses prétentions royales, il aurait décidé de reporter l'établissement du royaume à sa seconde venue et, dans l'intervalle, de fonder une Église. Ainsi, « l'âge de l'Église » devient relativement insignifiant, une simple parenthèse. Or, l'Église existe depuis le jardin d'Éden et subsistera jusqu'à la fin des temps – oui, pour les siècles des siècles.

L'Église de Christ est caractérisée par une telle continuité qu'elle atteindra la plus glorieuse des perpétuités. Elle englobe toutes les époques de l'histoire de l'humanité et s'étendra à travers les âges illimités de l'éternité. Non, elle n'est pas un plan B ; elle brille au

cœur même du plan éternel de Dieu. Non, elle n'est pas composée des croyants de quelques siècles seulement ; elle est la communion des élus de Dieu de toutes les époques. Elle inclut en son sein la foule innombrable de tous ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau depuis la fondation du monde et qui habiteront éternellement dans la cité céleste – cette « ville [qui] n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau » (Ap 21.23).

Chapitre 2

L'ÉGLISE VISIBLE ET INVISIBLE

On fait souvent la distinction entre l'Église visible et l'Église invisible. Cette distinction est légitime et très utile, mais il ne faut pas croire qu'il existerait deux Églises chrétiennes, dont une serait visible et l'autre invisible. Il n'y a qu'une seule Église de Jésus-Christ, car ce dernier n'a qu'un seul corps. Cependant, cette Église unique comporte différents aspects, dont le fait qu'elle est à la fois visible invisible.

L'APPARTENANCE À L'ÉGLISE VISIBLE

L'Église visible inclut tous les membres inscrits. Ils sont faciles à connaître, car leurs noms figurent sur les registres des Églises. Nous pourrions facilement les dénombrer. Bien sûr, cela n'est pas toujours fait. Certaines Églises ont l'habitude de jouer avec les chiffres pour gonfler la réalité, mais un tel camouflage n'est pas difficile à percer.

En théorie, les membres de l'Église visible sont les mêmes que ceux de l'Église invisible. Puisque l'Église invisible accueille les individus régénérés, eux seuls sont les vrais membres *de* l'Église visible (voir 1 Jn 2.19). Bien entendu, il peut y avoir, et c'est avéré, des personnes non régénérées *dans* l'Église visible. L'Église visible comprend donc à la fois des croyants et des non-croyants, des véritables chrétiens et des personnes qui ne le sont que de profession ou de noms. Le traître Judas Iscariot faisait bien partie du petit cercle des douze apôtres, le noyau de l'Église du Nouveau Testament. L'Église de Jérusalem, sur laquelle le Saint-Esprit venait de se répandre, abritait des fraudeurs

aussi pieux qu'Ananias et Saphira. L'appartenance à l'Église visible ne garantit pas la vie éternelle. À notre époque où les conditions d'adhésion à l'Église sont extrêmement laxistes et où la discipline d'Église est presque totalement négligée, il y a tout lieu de craindre que les véritables sauvés au sein de l'Église visible ne soient qu'une petite poignée.

L'APPARTENANCE ET LA GLOIRE DE L'ÉGLISE INVISIBLE

L'Église invisible se compose de tous ceux qui, par la grâce du Saint-Esprit, sont nés de nouveau. Bien évidemment, cette Église a pour caractéristique d'être *invisible*. Qui est régénéré et qui ne l'est pas ? Impossible de le savoir avec certitude. Seul le Dieu omniscient le sait. À l'occasion, un pasteur se targue de pouvoir nommer les « personnes nées de nouveau » parmi son troupeau, mais c'est une présomption arrogante. Luther avait sûrement raison lorsqu'il a évoqué ces deux choses qui le surprendraient à son arrivée au ciel : beaucoup de personnes qu'il était certain d'y retrouver manqueraient à l'appel, mais il y en aurait beaucoup d'autres qu'il serait étonné de voir là. Il avait ajouté à cette déclaration que sa plus grande surprise serait d'y trouver l'indigne Martin Luther.

L'Église invisible tire en partie sa gloire du fait qu'elle se compose uniquement de personnes régénérées. Chacun de ses membres a été délivré de la puissance des ténèbres et transféré dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu (Col 1.13). Voici ce qu'on peut dire de tous ceux qui composent l'Église invisible : « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (Ép 5.8) ; « comme des pierres vivantes, [*ils sont édifiés*] pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce » (1 Pi 2.5) ; ils sont lavés, sanctifiés, justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de Dieu (1 Co 6.11) ; ensemble, ils constituent le corps de Christ (Col 1.18). Certes, ils n'ont pas atteint la perfection, mais dès maintenant, ils ont

la victoire sur le péché et sur le diable par leur Seigneur Jésus-Christ. En lui, ils sont parfaits.

LA GLOIRE DE L'ÉGLISE VISIBLE

Qu'en est-il de la gloire de l'Église visible ?

Composée de croyants et de non-croyants, elle est beaucoup moins glorieuse que l'Église invisible. C'est une triste réalité. Non seulement triste, mais aussi extrêmement gênante, comme le montre l'Histoire. Les hommes d'Église ont longuement débattu sur la nécessité de remédier à l'impureté de l'Église visible, ainsi que sur les mesures à prendre pour cela. Jusqu'à ce jour, il n'y a toujours pas unanimité à ce sujet. On peut citer trois points de vue divergents.

Tout au long de l'histoire de l'Église, des groupes ont insisté sur l'idée d'une « Église pure », limitant l'adhésion à ceux qui étaient conscients d'être nés de nouveau et capables de donner un compte-rendu plus ou moins éloquent de leur conversion. Ces groupes de personnes estimaient à la fois nécessaire et possible de maintenir hors de l'Église visible tous les individus non régénérés. On peut citer ici les novatiens (à partir du III^e siècle) et, plus récemment, les disciples de John Darby. Ce point de vue a largement gagné les premiers congrégationalistes de la Nouvelle-Angleterre. C'est un point de vue extrême qui ressemble à du fanatisme. Il accorde une importance excessive à l'expérience religieuse subjective et surestime notre capacité à déterminer qui est régénéré ou qui ne l'est pas. Au lieu de résoudre le problème présenté par l'impureté de l'Église visible, ceux qui adhèrent à ce point de vue cherchent à l'éliminer.

D'autres ont penché vers l'extrême opposé. Ils ont adopté une attitude laxiste en ignorant le problème. Par conséquent, ils n'exercent aucune discipline d'Église punitive. Ils s'appuient souvent sur la parabole de l'ivraie (Mt 13.24-30,36-43), mais l'interprètent mal, enseignant que l'Église ne doit pas essayer de séparer l'ivraie du blé en son sein. Les partisans de ce point de vue foisonnent de nos jours. Cela

ne les gêne pas de laisser s'estomper la pureté – et donc la gloire – de l'Église visible. Nous étudierons la parabole en question plus loin, mais retenons pour l'instant que la Parole de Dieu ordonne à l'Église, à maintes reprises et sans équivoque, de chasser les membres impies. Toute herméneutique digne de ce nom interprète chaque passage de l'Écriture à la lumière de l'ensemble de l'Écriture.

Il existe un troisième point de vue, parfaitement équilibré et enraciné dans la Parole infaillible de Dieu. D'une part, il admet que l'Église visible ne peut se maintenir parfaitement pure. Ses responsables auront beau exceller en piété, en fidélité et en sagesse, ils ne distingueront jamais parfaitement le blé de l'ivraie. D'autre part, l'Église a le devoir sacré de se maintenir aussi pure que possible, par la discipline, voire l'excommunication au besoin. Selon le Seigneur, si un frère fautif refuse de tenir compte de l'avertissement de l'Église, il doit être considéré « comme un païen et un publicain » (Mt 18.17).

En conclusion, l'Église visible est glorieuse dans la mesure où elle ressemble à l'Église invisible. Visibilité et invisibilité constituent deux aspects de l'unique Église de Jésus-Christ ; par conséquent, l'Église visible doit manifester l'invisible. Certes, la ressemblance entre les deux n'est pas toujours frappante. Dans certains cas, l'Église visible n'est qu'une caricature de celle qui est l'invisible ; elle est alors peu glorieuse. Parfois, l'Église visible cherche faiblement à refléter l'Église invisible ; sa gloire est alors faible. Par la grâce de Dieu, il arrive aussi que l'Église visible imite de manière concertée celle qui est invisible ; une telle Église est vraiment glorieuse.

La gloire de l'Église visible ne dépend pas d'éléments extérieurs tels que des édifices coûteux, de belles œuvres d'art, un mobilier richement aménagé, des vêtements chics ou des prédicateurs talentueux. Une Église peut posséder tout cela et étouffer sa gloire au point de ne plus mériter d'être appelée « Église de Christ ». Et si elle arbore une longue liste de membres ? Cela n'est pas nécessairement synonyme de gloire ; ça peut n'être que du vent.

La gloire de l'Église visible se reflète dans ses membres et se traduit par leur loyauté envers Jésus-Christ. L'Église glorieuse reconnaît Christ comme son Sauveur et sa tête, dont elle incarne concrètement le corps.

Chapitre 3

L'ÉGLISE MILITANTE ET TRIOMPHANTE

L'Église militante et l'Église triomphante sont souvent perçues de manière distincte. La première se trouve sur la terre et la seconde dans le ciel. C'est pourquoi lorsque quelqu'un s'est endormi en Jésus, on dit qu'il est passé de l'Église militante à l'Église triomphante.

Ces deux aspects de l'Église de Christ sont glorieux, c'est un fait, et tout le monde sait que l'Église céleste est bien plus glorieuse que celle qui demeure sur terre. Ce que l'on a du mal à comprendre, en revanche, c'est que l'Église triomphante n'a pas encore atteint la gloire à laquelle elle est destinée. De plus, on sous-estime souvent la gloire de l'Église militante. En réalité, l'Église triomphante n'est pas, à certains égards, aussi glorieuse qu'on le suppose habituellement, et l'Église militante est quant à elle beaucoup plus glorieuse qu'on ne le pense. On peut même dire que l'Église militante est déjà triomphante et que l'Église triomphante est encore militante.

LA GLOIRE INCOMPLÈTE DE L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Il n'est pas question ici de minimiser la gloire de l'Église céleste ; elle est exempte de tout péché et revêtue d'une sainteté parfaite, ce qui la rend extrêmement glorieuse. Puisqu'elle participe à la gloire de Christ, assise à la droite de Dieu, elle règne avec lui sur ses sujets terrestres. Sa gloire et sa splendeur « des choses que l'œil n'a point vues, que

l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme » (1 Co 2.9).

On ne peut cependant pas nier qu'après la consommation de toutes choses, l'Église céleste resplendira plus qu'aujourd'hui. Son état actuel, aussi glorieux soit-il, n'est qu'un prélude. Voici quelques aspects qu'il lui reste à parfaire.

De toute évidence, l'Église triomphante ne dispose pas encore de tous ses membres. Elle demeurera incomplète tant que le dernier croyant ne sera pas allé dans la gloire. Cela ne se produira pas avant la seconde venue de notre Seigneur. Les saints encore sur terre se joindront alors à l'Église triomphante sans avoir à passer par la mort. Tous les élus de Dieu seront rassemblés à ce moment-là pour la toute première fois. Alors apparaîtra le corps parfait de Christ, composé de tous ses membres. Pas un seul de ceux que Christ a rachetés par son sang ne manquera à l'appel. Ce sera la gloire pour l'Église ainsi que pour son Chef : « Quand le peuple est nombreux, c'est la gloire d'un roi » (Pr 14.28).

Une Église ne peut être plus glorieuse que les membres qui la constituent. Cela vaut aussi pour l'Église triomphante. Or, les saints du ciel n'ont pas encore atteint l'apogée de la gloire. On peut même dire que leur salut est encore en progression. Leurs corps reposent dans la poussière. Ce n'est que lorsque leurs corps, semés dans la corruption, le déshonneur et la faiblesse, seront ressuscités dans l'incorruptibilité, la gloire et la puissance, et que des corps spirituels auront été unis à leurs âmes sans péché, que la mort sera engloutie dans une victoire parfaite.

Selon la Bible, l'Église céleste éprouve encore des désirs insatisfaits, qui ne seront comblés qu'au retour du Seigneur pour le jugement. Jean a vu sous l'autel céleste les âmes de ceux qui ont été tués pour la Parole de Dieu et pour son témoignage, et il les a entendus crier d'une voix forte : « Jusques à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à juger, et à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de

la terre ? » (Ap 6.10.) Ils ne cherchent pas à assouvir une vengeance personnelle. Il s'agit d'une prière militante pour la défense de la justice divine et la manifestation de la gloire de Dieu par l'anéantissement de ses ennemis. C'est pourquoi nous lisons que lorsque Babylone sera détruite, les habitants du ciel s'écrieront : « Alléluia ! Le salut, la gloire, et la puissance sont à notre Dieu, parce que ses jugements sont véritables et justes ; car il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par sa débauche, et il a vengé le sang de ses serviteurs en le redemandant de sa main » (Ap 19.1,2).

LA GRANDE GLOIRE DE L'ÉGLISE MILITANTE

La mode est aux Églises pacifiques. Au lieu de s'opposer à l'erreur, la plupart des Églises la tolèrent. Pire, elles la mettent à l'honneur. Très peu d'Églises considèrent l'erreur doctrinale comme un péché. L'immoralité flagrante et l'injustice sociale sont dénoncées, mais le monde s'est infiltré sous d'autres formes parmi les membres des Églises. La discipline punitive est rarement exercée et les procès pour hérésie sont démodés. Les différences historiques entre dénominations sont minimisées et les alliances entre Églises sont vues d'un très bon œil. Lorsque des personnes intègres et courageuses tentent de purifier l'Église, elles sont rapidement évincées. On les accuse de perturber la paix de Sion.

Il est plus que temps de rappeler à l'Église qu'elle est, par essence, militante. Lorsqu'une Église cesse de militer, elle cesse d'être une Église de Jésus-Christ. L'Église sur terre est glorieuse, non en dépit de son militantisme, mais précisément en raison de celui-ci.

Une véritable Église militante s'oppose au monde, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de ses murs. Son militantisme démontre que, tout en étant *dans* le monde, elle n'est pas *du* monde. Le militantisme de l'Église montre que les enfants de Dieu et les enfants du diable sont aux antipodes les uns des autres. Ils n'ont absolument rien en commun. De plus, leur différence est active. Ce n'est pas un simple

contraste comme le noir et blanc, dans lequel deux opposés coexistent passivement et pacifiquement, sur un vêtement par exemple. Ce rapport ressemble davantage à l'opposition de l'eau et du feu, qui luttent violemment l'un contre l'autre. Bien sûr, l'Église désire que les hommes et les femmes du monde soient sauvés. Bien sûr, elle ne perd jamais de vue le fait que la grâce toute-puissante peut, en un clin d'œil, transformer un ennemi en ami. Pourtant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, non seulement le monde est l'ennemi de l'Église, mais l'Église est également l'ennemi du monde.

En termes positifs, le militantisme de l'Église démontre sa sainteté. Lumière du monde, elle ne peut que s'efforcer de chasser les ténèbres du péché. Gardienne de la vérité, elle défend avec zèle la vérité de Dieu contre l'erreur. C'est pourquoi son militantisme devient synonyme de gloire.

Vérité souvent négligée, l'Église militante est aussi victorieuse. Non seulement elle est certaine de triompher à la fin, mais elle est aussi victorieuse dès maintenant. Cela ne veut pas dire que ses membres ont atteint la perfection morale. Cela ne signifie pas non plus que certains de ses membres sont exempts de tout péché connu, comme le Victorious Life Movement (Mouvement de la vie victorieuse) voudrait nous le faire croire. Au contraire, chacun de ses membres doit confesser : « Nous bronchons tous de plusieurs manières » (Ja 3.2). Pourtant, dans un sens très réel, l'Église militante est victorieuse. Christ, son Chef, a vaincu Satan et le monde, le péché et la mort. Son corps, l'Église, prend part à sa victoire. C'est pourquoi l'apôtre Paul pousse un cri de dégoût de lui-même, puis exulte : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?... Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur ! » (Ro 7.24,25.) Dans son œuvre pour l'Évangile, l'apôtre a rencontré la plus forte des oppositions, mais il s'est réjoui : « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ... » (2 Co 2.14.) L'auteur de l'épître aux Hébreux associe presque l'Église militante à l'Église

triomphante lorsqu'il dit : « Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, de l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieux, du juge qui est le Dieu de tous, des esprits des justes parvenus à la perfection... » (Hé 12.22,23.) C'est pourquoi nous chantons :

*Aujourd'hui, sur la terre,
elle est unie à Dieu,
Et, par un saint mystère,
aux élus du saint lieu.*

(« L'Église universelle a pour roc Jésus-Christ », 1866,
traduit de l'anglais par Fernand Barth)

Un jour, la victoire de l'Église militante sera acquise. Elle ne fera qu'un avec l'Église triomphante. L'ange a dit à Jean sur l'île de Patmos : « Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. [...] Et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu » (Ap 21.9,10).

Chapitre 4

L'ÉGLISE TRANSCENDANTE

L'Église chrétienne est une organisation comme il en existe un nombre incalculable dans le monde, mais il ne faut pas pour autant la considérer comme une organisation parmi d'autres. Elle se distingue radicalement de toutes les autres sur ce qui est l'essentiel, à tel point qu'elle ne leur est pas seulement supérieure ; elle constitue à elle seule une classe à part. Elle transcende de loin toutes les autres organisations.

SON ORIGINE DIVINE

Les organisations que l'on trouve dans le monde ont, pour la plupart, été créées par des hommes. Elles ont été conçues par un esprit humain et mises en place par un effort humain. C'est le cas, par exemple, des clubs de lecture et des groupes de passionnés d'automobiles. C'est aussi le cas d'organisations plus influentes comme l'Association nationale des manufactures, la Fédération américaine du travail ou le Congrès des organisations industrielles. C'est également le cas d'organisations colossales et très influentes, comme l'Organisation des Nations unies, ou, dans un contexte religieux, le Concile national des Églises de Christ en Amérique, l'Association nationale des évangéliques, le Concile américain des Églises chrétiennes ou encore le Concile œcuménique des Églises. Toutes ces organisations et bien d'autres ont été créées par la volonté humaine.

L'Église, en revanche, a été créée par Dieu lui-même.

Le mot utilisé dans le Nouveau Testament grec pour désigner l'Église souligne cette vérité : l'Église est composée de ceux qui sont

appelés hors du monde. C'est Dieu qui a lancé l'appel. Il a appelé les membres de l'Église non seulement par sa Parole, mais aussi par son Esprit. Il les a appelés de manière irrésistible et efficace.

Dans le conseil éternel de Dieu, l'Église existait déjà avant la création de l'humanité. Cela signifie que seul Dieu peut en être à l'origine. Paul a dit aux chrétiens d'Éphèse que Dieu les avait choisis en Christ « avant la fondation du monde » et qu'il les avait « prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ » (Ép 1.4,5). Ils n'ont pas été choisis simplement à titre individuel. Dieu les considérait en tant que groupe, comme « la maison de Dieu » (Ép 2.19). Jean Calvin avait cela à l'esprit quand il faisait de la doctrine de l'élection le cœur de l'Église.

L'humanité s'est très tôt rebellée contre son Créateur. Dieu est intervenu tout aussi rapidement et il a divisé l'humanité en deux. À sa droite, il a placé la postérité de la femme et à sa gauche, la postérité du serpent. Au lieu de leur ordonner de s'opposer l'un à l'autre et de leur laisser le choix d'obéir ou non, il a déclaré : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme » (Ge 3.15). Ce décret divin a séparé l'Église et le monde en deux entités opposées.

Quelques siècles plus tard, Abraham est entré en scène. Ce n'est pas Abraham qui a cherché Dieu, c'est Dieu qui a appelé Abraham à sortir de son environnement idolâtre. Dieu ne s'est pas contenté d'offrir à Abraham son amitié et de conclure une alliance avec lui. Sans attendre le consentement d'Abraham, Dieu a établi l'alliance de grâce avec ce dernier et sa postérité (Ge 17.7). La déclaration de Dieu a entériné l'alliance une fois pour toutes : l'Église était représentée par la famille patriarcale.

Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils pour racheter les élus, pour sauver ceux que le Père lui avait donnés. C'est là aussi un acte souverain de Dieu, indépendant de toute volonté humaine. Parce que les rachetés constituent l'Église de Dieu, l'Écriture enseigne qu'il a racheté l'Église par son propre sang (Ac 20.28).

Lorsque Pierre, porte-parole des Douze, a confessé que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur a répondu : « ... sur ce roc je bâtirai mon Église » (Mt 16.18). Il se référait à l'Église dans son aspect néotestamentaire. Le Fils de Dieu a déclaré en être le fondateur.

À la Pentecôte, l'Éternel a bâti cette Église, et ce, au moyen d'une intervention surnaturelle et miraculeuse. Alors qu'un bruit semblable à un vent impétueux se faisait entendre et qu'apparaissaient des langues de feu, les disciples furent remplis du Saint-Esprit, puis ils proclamèrent les grandes œuvres de Dieu « en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (Ac 2.4). Par son influence, l'Esprit a régénéré trois mille auditeurs, ce jour-là, pour les accueillir dans l'Église.

Christ continue de bâtir son Église à travers les âges. C'est par son intervention que de nouvelles personnes en deviennent membres. Le plus grand évangéliste de tous les temps ne sera jamais plus qu'un moyen par lequel il plut au Seigneur de bâtir son Église. C'est le Seigneur, et non l'apôtre Pierre ou ses compagnons, qui ajoutait chaque jour à l'Église de Jérusalem des personnes sauvées (Ac 2.47).

N'en doutons jamais : l'Église est une création du Dieu trinitaire !

SON ESSENCE SURNATURELLE

L'Église n'est pas la seule institution d'origine divine dans le monde. Au moins deux autres institutions peuvent aussi y prétendre. Il s'agit de la famille et de l'État.

Genèse 2 raconte l'histoire du premier mariage. Ce n'était pas une invention humaine, mais l'idée de Dieu. Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... » (v. 18.) Alors, Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, prit une de ses côtes, en fit une femme et l'amena à Adam pour qu'elle soit son épouse. C'est ainsi que Dieu établit la famille humaine (v. 18-24).

Selon Romains 13, l'État est divinement institué, lui aussi. Paul nous enjoint de nous soumettre au magistrat civil, car « il n'y a pas

d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu » (v. 1).

Dans Jean 19, Pilate demande à Jésus : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et que j'ai le pouvoir de te crucifier [...] ? » (v. 10.) Jésus lui répond alors : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut » (v. 11).

La famille, l'État et l'Église sont-ils égaux en gloire pour autant ? En aucune façon. Certes, ils ont tous trois une origine divine, mais l'Église appartient à une tout autre catégorie que la famille et l'État. Une catégorie qui les transcende, et de loin.

Des trois catégories, seule l'Église est fondée par Christ, selon les Écritures. Elle a toutefois un lien avec la création de la famille et de l'État. Les trois personnes de la Trinité œuvrent toujours ensemble. Malgré cela, et c'est très important, Christ a seulement dit : « ... je bâtirai mon *Église* » (Mt 16.18). Pourquoi ? La raison est toute trouvée : Christ est le Sauveur et l'Église se compose des sauvés. Cela ne peut être dit ni de la famille ni de l'État. La famille et l'État appartiennent à la sphère du naturel. Des personnes non régénérées peuvent constituer une famille – ce qu'elles font souvent. En effet, bien que la Bible condamne sans équivoque le mariage entre croyant et non-croyant, on ne peut pas dire que le mariage soit réservé aux chrétiens. De même, s'il est vrai que les chrétiens doivent être des modèles de civilité, ils ne sont pas les seuls à devoir adopter une attitude citoyenne.

L'Église, quant à elle, appartient à la sphère du surnaturel. Elle n'admet en son sein que ceux qui sont nés d'en haut. Ceux qui ont, par une foi véritable, reçu Christ comme Sauveur et Seigneur. Ils en sont les membres vivants. Les non-régénérés dans l'Église, aussi nombreux soient-ils, ne sont pas *de* l'Église. L'Église est sainte et ses membres sont des saints. Ils sont en effet « élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit, afin qu'ils deviennent obéissants, et qu'ils participent à l'aspersion du sang de Jésus-Christ »

(1 Pi 1.2). Ils constituent « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis » (1 Pi 2.9).

* * * *

Que les choses soient claires : aucune autre institution dans le monde n'est comparable à l'Église chrétienne sur le plan de la gloire ! La gloire du plus grand, du plus riche, du plus puissant et du plus resplendissant empire de toute l'histoire n'est rien, voire moins que rien, en comparaison de la gloire de l'Église de Christ.

Pas étonnant que, parmi les innombrables organisations du monde, le Rédempteur ne revendique que l'Église : « ... sur cette pierre, je bâtirai *mon* Église... » (Mt 16.18.) L'Église seule est « son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Ép 1.23).

Chapitre 5

UNITÉ ET DIVERSITÉ

Il y a quelques années, Wendell Willkie a publié un ouvrage à succès intitulé *One World* (Un monde unique). Dans ce livre, il plaide en faveur de la coopération harmonieuse de toutes les nations. Malgré ses bonnes intentions, son plaidoyer souffre d'une simplification excessive et d'un optimisme superficiel. Il ne tient pas suffisamment compte de la dépravation de la nature humaine en général ni de l'impiété du marxisme en particulier. Le monde a rarement été aussi désuni qu'il l'est aujourd'hui, et selon l'Écriture, il ne sera véritablement uni que le jour où Dieu établira la nouvelle terre.

La situation de l'Église semble presque aussi triste que celle du monde, et elle aussi a tout l'air d'une maison divisée contre elle-même. Elle ressemble à un beau vase tombé du meuble et qui git au sol en mille morceaux. Elle est comme un grand édifice que l'explosion d'une bombe a transformé en un tas de débris.

UNE ÉGLISE UNIQUE

Aussi incroyable que cela puisse paraître, l'Église de Jésus-Christ est réellement une.

Cette vérité est présupposée dans le symbole des Apôtres, qui mentionne « une sainte Église catholique » au singulier et définit cette Église comme « la » – seule et unique – « communion des saints ». Certes, selon ce même crédo, l'unité de l'Église est davantage une question de foi que de point de vue, mais cela n'enlève rien à sa réalité.

La Parole de Dieu enseigne l'unité de l'Église de manière indubitable, répétée et catégorique. C'est sans conteste l'un des enseignements les plus remarquables du Nouveau Testament. Par exemple, l'Église a un seul chef (Ép 1.22), un seul Esprit (1 Co 12.23), un seul fondement (1 Co 3.11), une seule foi ainsi qu'un seul baptême (Ép 4.5), et elle est un seul corps (1 Co 12.12).

Dans ce cas, pourquoi Jésus, dans Jean 17, a-t-il prié pour l'unité des croyants ? Se référant aux apôtres, il dit : « Père saint, garde-les en ton nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous » (v. 11). Se référant aux générations suivantes de croyants, il poursuit : « ... afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous » (v. 21). Si l'unité des croyants est une réalité, à quoi sert-il de prier pour qu'elle s'accomplisse ?

De nos jours, bien des partisans de l'union des Églises considèrent que, dans Jean 17, Jésus a prié pour l'unité de ses disciples en tant qu'organisation. C'est un fait acquis, d'après eux. Ils utilisent à la légère la prière du Sauveur pour l'unité des croyants afin de soutenir la suppression de toutes frontières confessionnelles. Or, même une lecture rapide permet de comprendre que Jésus se référait avant tout à l'unité *spirituelle* des croyants. Il a prié pour que ces derniers soient un *comme lui et le Père sont un*. Certes, désirait-il sans doute que cette unité se manifeste, puisqu'il a ajouté : « ... pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17.21). Cependant, l'unité pour laquelle il a prié reste spécifiquement spirituelle.

Qu'on le veuille ou non, c'est pour l'unité spirituelle de son Église que le Seigneur a prié. Reste donc à savoir comment concilier cette demande de Jésus avec le fait que, spirituellement, l'Église *est* une. Pour comprendre ceci, osons une comparaison. Le chrétien est saint. Chaque chrétien est un saint. On peut même dire que le chrétien est, en principe, parfait. Or, même le meilleur des chrétiens doit croître en sainteté et parcourir un long chemin avant d'atteindre le but : la perfection ! De même, l'unité spirituelle de tous ceux qui croient

en Christ est une réalité actuelle, mais elle n'atteindra son plus haut degré que dans l'avenir. L'unité spirituelle de l'Église est à la fois déjà existante et encore à accomplir.

L'Église de Dieu, loin d'être un amas de débris, constitue déjà ici-bas le temple de Dieu. Un temple parfaitement proportionné, construit sur le fondement des apôtres et des prophètes, et dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. En lui, l'ensemble de l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes tous édifiés pour être une habitation de Dieu en Esprit (Ép 2.20-22). Le Dieu omniscient voit l'Église ainsi. Qu'il en soit de même pour chaque enfant de Dieu, avec l'œil de la foi !

DE NOMBREUSES FORMES

Il existe une grande diversité parmi les chrétiens, aussi bien à titre individuel qu'en tant que groupes. On peut s'en plaindre, mais il n'y a pas de raison valable pour le faire. Pourquoi chercher l'uniformité parmi les chrétiens ? Ce ne serait pas une bonne chose. Poussée à l'extrême, elle deviendrait néfaste. L'uniformité totale au sein de l'Église ne la rendrait pas plus belle ; au contraire, elle la dégraderait.

Les théologiens abordent souvent le thème de la *diversité* de l'Église. Dans l'ensemble, ils la considèrent comme un bien. Cependant, peu d'entre eux ont pris le temps de définir ce terme, ce qui a conduit à une certaine confusion. Malheureusement, le terme « diversité » a même été utilisé pour couvrir une multitude de péchés.

Ce terme a effectivement couvert des hérésies. Prenons l'arménianisme, par exemple. Sans pousser aussi loin que le pélagianisme, l'arminianisme aussi est une erreur. Comment peut-on dire que la différence entre la foi réformée et l'arminianisme n'est qu'une question d'accentuation ? Comme si la première théologie mettait l'accent sur la souveraineté de Dieu et la seconde sur la responsabilité humaine ! Certains en concluent qu'il serait souhaitable de voir ici-bas à la fois des Églises réformées et des Églises arminiennes. De toute évidence,

la responsabilité humaine est un corollaire de la souveraineté divine. Puisque Dieu est souverain, l'être humain est responsable devant lui. C'est donc précisément parce qu'elle met l'accent sur la souveraineté divine que la foi réformée insiste tout aussi fortement sur la responsabilité humaine. Quant à l'arminianisme, il fait violence aux deux en bafouant le caractère absolu de la souveraineté de Dieu et en adaptant les exigences de la loi divine aux pouvoirs défaillants de l'être humain. Cela dit, toute erreur doctrinale, y compris l'arminianisme, est un péché, et donner au péché une apparence respectable sous prétexte de diversité est un péché en soi.

Le terme « diversité » a souvent été employé pour excuser le schisme au sein de l'Église. Le schisme est une division pécheresse. Quitter une dénomination pour en fonder une autre est une affaire extrêmement grave. On ne peut le faire que pour des raisons impérieuses. Lorsque la division se produit dans le corps de Christ en raison de sujets aussi mineurs que l'utilisation de pain fait ou non avec du levain pour la sainte cène, les anges déchus se réjouissent. Diversité et schisme ne sont en aucun cas synonymes.

Si les responsables d'Église pouvaient se résoudre à n'utiliser le terme « diversité » que pour les différences légitimes et non pour justifier le péché, cela dissiperait beaucoup de malentendus et pourrait même favoriser l'unité de l'Église.

Lorsqu'on réfléchit aux formes de diversités qui peuvent être tolérées, certaines nous viennent rapidement à l'esprit. Dans l'intérêt de l'uniformité, Rome a adopté une seule langue, le latin, pour ses messes dans le monde entier, cependant l'Église de Christ est assurément en mesure d'accueillir autant de langues que nécessaire. Et que penser du baptême ? Il en existe trois modes légitimes : immersion dans l'eau, versement de l'eau et aspersion d'eau. Autre point : qu'importe qu'un prédicateur porte une robe de Genève, un prince Albert, un manteau coupé avec un pantalon rayé ou un costume ordinaire ! L'Écossais a la réputation d'être rigide et son culte a généralement quelque chose

de figé, tandis que l'Africain est plus émotif, ce qui se reflète dans sa façon d'adorer. Au lieu de se reprocher cette différence, ils devraient se tenir réciproquement en haute estime.

Une telle diversité n'atténue pas l'unité de l'Église de Christ ; au contraire, elle la souligne. L'uniformité témoigne d'une forme d'unité généralement superficielle, très différente de l'unité profonde qui se forme dans la diversité. Ne faire qu'un avec ceux qui nous ressemblent, c'est facile, mais ça l'est beaucoup moins avec des personnes différentes de nous. Ce n'est possible que si une unité profonde sous-tend les différences de surface. Cicéron, bien qu'il fût païen, a sagement constaté que l'amour surpasse l'amitié, car si l'amitié consiste à manifester de l'estime envers une personne qui partage notre opinion, l'amour consiste à le faire envers quelqu'un qui peut avoir un point de vue différent du nôtre.

La diversité exempte de péché, au lieu de nuire à la gloire de l'Église, la renforce. Pensez aux édifices construits en pierres de différentes formes et de différentes tailles. Ils sont bien plus beaux que tel ou tel bloc de béton uniforme ! Tout comme pour le corps humain, c'est la variété des membres qui composent le corps de Christ qui lui donne tout son charme. Lorsque l'amour s'élève au-dessus de l'uniformité et embrasse la diversité, la plus grande des vertus chrétiennes s'exprime de la façon la plus glorieuse.

Chapitre 6

UNITÉ ET DIVISION

L'unité spirituelle de l'Église de Christ est une réalité indéniable. Elle est un seul corps, le corps mystique de Christ.

Rien ne peut détruire cette unité spirituelle, pas même la ramification désespérante de l'Église en d'innombrables sectes et dénominations. Il faut cependant admettre cette triste réalité : une telle division *affaiblit* grandement le corps de Christ. Le temps est peut-être venu de se demander si l'Église ne doit pas retrousser ses saintes manches et se concerter pour remédier à ce mal !

Il existe trois attitudes face à cette problématique : *le dénominationalisme extrême, l'unionisme extrême et l'idéalisme réaliste.*

LE DÉNOMINATIONALISME EXTRÊME

Un grand nombre de chrétiens considèrent que l'unité spirituelle des croyants est la seule chose qui compte, diminuant ou niant complètement l'importance de l'unité organisationnelle. Parmi eux, il en est même qui estiment que le fait de se *dissocier* de l'organisation relève davantage de la vertu que du vice !

Ces personnes n'hésitent pas à fonder de nouvelles dénominations à la moindre occasion. Tel pasteur ne voit pas en quoi l'Écriture enseigne l'enlèvement secret des croyants. Tel autre, au contraire, en est convaincu et consacre son temps libre à défendre ce point de vue. Sa conscience ne lui laissera aucun répit tant qu'il n'aura pas suscité de réaction. Que se passera-t-il s'il en résulte une scission au

sein de l'Église ? Le dénominationalisme extrême confond à tort diversité et dénominationalisme.

La manifestation la plus frappante du dénominationalisme extrême est peut-être l'Église « non confessionnelle ». Ses membres jurent qu'ils n'ont que faire du dénominationalisme, mais c'est tout le contraire. Ils adulent le dénominationalisme puisqu'ils veulent que chaque Église particulière, chaque congrégation, soit une dénomination en soi.

Un tel dénominationalisme est très éloigné du modèle de l'Église apostolique. À l'époque des apôtres, il y avait des différences significatives entre les croyants de différentes localités, mais toutes les Églises individuelles formaient ensemble la seule et unique Église chrétienne. Il n'était alors pas question de dénominations. Dans Actes 15, les apôtres et les anciens de l'Église-mère de Jérusalem se sont penchés sur certains problèmes affectant les Églises du monde non juif, ce qui a donné lieu à des décisions appliquées à toutes les Églises. C'est un fossé considérable qui sépare l'Église non confessionnelle de l'enseignement donné dans Actes 15.

Le dénominationalisme extrême rend invisible l'unité spirituelle de l'Église chrétienne, ce qui nuit largement à son rayonnement glorieux. C'est un véritable péché.

Cette attitude divisive au sein de l'Église de Christ mérite une condamnation sans réserve.

L'UNIONISME EXTRÊME

À l'opposé se trouve l'unionisme extrême. Il est prôné par l'Église catholique romaine et par la plupart des Églises modernistes de notre époque.

Rome estime qu'il ne devrait y avoir qu'une seule Église et que l'Église romaine est la seule qui soit véritable. Toutes les autres Églises seraient indignes d'être désignées comme telles ; elles devraient se repentir d'avoir quitté la véritable Église et y revenir.

Le plaidoyer moderniste pour l'union est moins radical, mais sa motivation est différente. L'Église de Rome pense détenir le monopole de la vérité. Les modernistes, eux, plaident pour l'union parce qu'ils considèrent que les différences doctrinales entre dénominations sont négligeables. Quel manque de sérieux ! À leurs yeux, les doctrines n'ont pas beaucoup d'importance. Le mouvement œcuménique contemporain se caractérise par son indifférence à l'égard de la vérité. Les Églises devraient balayer leurs dissensions théologiques et fusionner, nous dit-on. Elles devraient s'unir pour s'attaquer à l'injustice sociale et évangéliser le monde.

Cette façon de penser est de la folie pure, comme le souligne clairement la Parole de Dieu. L'Église de Christ est « la colonne et l'appui de la vérité » (1 Ti 3.15). L'Église a pour rôle de garder et de défendre la véracité des Écritures. Sacrifier la vérité pour acquérir l'unité de l'Église en tant qu'organisation serait un sacrifice trop lourd pour l'Église et risquerait de la détruire. Car là où se trouve l'Église, là se trouve la vérité. Une Église ne devrait jamais brader des réalités bibliques telles que la divinité de Christ ou la satisfaction de la justice de Dieu par la mort sacrificielle et substitutive de son Fils sur la croix. Une Église qui bafoue de telles vérités n'est autre qu'une « synagogue de Satan » (Ap 2.9).

Dans le mouvement œcuménique libéral, de nombreux dirigeants voudraient unir l'Église de Christ en l'anéantissant. Selon Apocalypse 13, tous les habitants de la terre « dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie de l'Agneau » adoreront la bête sortie de la mer (v. 8). L'accomplissement de cette prophétie comporte probablement plusieurs étapes, mais il ne fait aucun doute que l'étape finale sera l'unification de presque toutes les religions, sous l'égide de l'Antéchrist. Il y a de grandes chances pour que l'œcuménisme contemporain – qui se considère supérieur, mais se compromet – contribue à hâter cet événement.

* * * *

Ni le dénominationalisme extrême ni l'unionisme extrême n'ont de remède à la division au sein de l'Église de Christ. Le premier ne s'intéresse pas à sa guérison et laisse la maladie se répandre. Le second propose une solution plus fatale que la maladie. Le remède est-il inexistant ? Non, il existe une troisième voie : *l'idéalisme réaliste*, que nous présenterons au prochain chapitre.

L'unité spirituelle de l'Église de Christ demeure réelle. La division de surface empêche de la voir clairement, mais ne la détruit pas. Le dénominationalisme extrême accélère la division de l'Église et l'obscurcit plus que jamais, mais il ne peut la détruire. L'unionisme extrême annonce la destruction de l'Église, mais il ne sera jamais permis de détruire réellement l'Église ou son unité.

Le Christ Jésus, le Chef glorieux et omnipotent de l'Église, assis à la droite de Dieu, garantit sa continuité. La continuité de l'Église est liée au maintien de son unité, car l'unité est l'essence du corps de Christ.

L'IDÉAL DE L'UNITÉ VISIBLE

UN IDÉALISME RÉALISTE

On peut difficilement nier que, dans l'idéal, l'Église de Christ devrait être *une*, aussi bien dans l'image qu'elle renvoie que dans ce qu'elle est intérieurement. À cet égard, elle devrait ressembler à l'Église apostolique, qui a été conçue de façon à servir de modèle à l'Église des générations suivantes. Lorsque, dans sa prière sacerdotale, Christ a plaidé en faveur de l'unité spirituelle des croyants, il devait penser à la manifestation extérieure de cette unité, car il a dit : « ... pour que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17.21). Visibilité et invisibilité sont deux aspects de l'Église unique, ce qui signifie que l'Église visible doit manifester les attributs de l'invisible. On ne peut nier qu'un des attributs les plus glorieux de l'Église invisible est son unité. Et lorsque l'Église visible faillit à manifester cet attribut, cela constitue une preuve extérieure de défaillance intérieure.

C'est pourquoi il faut rejeter l'idée selon laquelle le dénominationalisme serait tout à fait légitime sous prétexte qu'il découlerait de facteurs naturels déterminés par Dieu – une idée longtemps défendue dans les milieux orthodoxes. L'existence de différentes langues n'est qu'un prétexte absurde pour justifier l'émergence de dénominations différentes. En effet, il existe des dénominations dans lesquelles plusieurs langues sont employées. En quoi l'emploi de plusieurs langues, aussi nombreuses soient-elles, empêcherait-il la communion ? Enfin, si la distance géographique n'a jamais constitué un argument valable

pour justifier le dénominationalisme, elle l'est encore moins à notre époque, où les voyages sont rapides et la communication presque instantanée. New York et Shanghai sont moins éloignées l'une de l'autre aujourd'hui que ne l'étaient Jérusalem et Rome à l'époque de l'apôtre Paul. Et les différences ethniques ? Les chrétiens doivent garder à l'esprit qu'il n'y a en Christ ni Blanc ni Noir « ni Grec ni Juif [...] ni barbare ni Scythe » (Col 3.11).

L'idéal est clair. Cependant, il est tout aussi clair que le péché, la cause fondamentale de la division au sein de l'Église de Christ, agit aussi puissamment aujourd'hui qu'hier, et qu'il continuera à agir tout aussi puissamment dans les temps à venir. Cette réalité est extrêmement difficile et nous devons l'affronter avec le plus grand réalisme. Ceux qui sont engagés dans ce combat savent que l'Église ne trouvera jamais l'unité avant le retour du Seigneur. S'imaginer le contraire n'est pas la bonne façon d'attendre avec joie les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

UN RÉALISME IDÉALISTE

Devrions-nous alors renoncer à notre idéal ? Dieu nous en préserve ! C'est dans la nature même du christianisme de viser l'inaccessible. Les chrétiens savent pertinemment qu'ils n'atteindront pas la perfection morale dans cette vie, mais ils cherchent à tendre vers ce but avec force et détermination. De même, l'Église sait très bien que les divisions qui l'affaiblissent ne disparaîtront pas avant le retour de son Chef, mais elle œuvre sans relâche à panser ses blessures. En matière d'œcuménisme, ne permettons pas à notre idéalisme de s'emballer, mais ne faisons pas non plus du réalisme un prétexte pour ne rien entreprendre. Que notre idéalisme reste réaliste et que notre réalisme reste idéaliste.

Comment tendre de manière réaliste vers l'idéal de l'unité visible de l'Église de Christ ?

Premièrement, osons refuser de reconnaître comme chrétiennes certaines des Églises qui prétendent l'être. Les dénominations

véritablement chrétiennes devraient déclarer apostates les prétendues Églises qui nient officiellement les vérités chrétiennes cardinales. Bien entendu, cela ne doit pas se faire à la légère et encore moins de manière pharisaïque. L'unitarisme, par exemple, a renié la sainte Trinité. De toute évidence, il a aussi perdu tout droit de se définir comme chrétien. Comment une Église qui accepte sciemment le contrôle du modernisme, ainsi que son rejet de l'essence divine de Christ et d'événements bibliques surnaturels comme sa naissance virginale ou sa résurrection physique, pourrait-elle légitimement être appelée « chrétienne » ? Elle devrait être qualifiée de fausse église, déclarée hors du troupeau chrétien. Si nous agissions ainsi, nous surmonterions un des plus grands obstacles à l'unification de l'Église visible. En effet, le libéralisme théologique, malgré son zèle pour l'œcuménisme et l'union des Églises, attaque féroce­ment l'unité spirituelle de l'Église de Christ. Il est un facteur majeur de sa dislocation. Le premier besoin de l'Église d'aujourd'hui n'est pas l'union, mais la division ; une division qui mène cependant à l'union.

Deuxièmement, les dénominations influencées par le libéralisme mais pas encore soumises à cet ennemi devraient sans tarder aborder la question doctrinale. Cela ferait éclater la controverse au sein de quasiment toutes les dénominations du pays et éveillerait rapidement des rumeurs de divisions. C'est toutefois précisément ce qui doit se produire si l'Église visible veut un jour présenter un front uni. Lorsque le Prince de la paix a déclaré : « ... je ne suis pas venu apporter la paix [...] mais l'épée » (Mt 10.34), il voulait dire que la seule et unique façon d'instaurer la vraie paix est de détruire la fausse. La paix dont jouissent – ou prétendent jouir – presque toutes les dénominations de notre pays est fausse. La vérité et la fausseté marchent la main dans la main. Nous voulons donner aux membres égarés des occasions de se repentir, mais nous devons aussi condamner le mensonge et défendre la vérité avec tant de vigueur que leurs adeptes respectifs se

sépareront. Il est vrai que cela est synonyme de division, mais ce type de division est une condition préalable à la véritable unité.

Troisièmement, les conservateurs doivent humblement confesser qu'ils ont, eux aussi, péché et fait violence à l'unité visible du corps de Christ. Leur péché a pris de nombreuses formes, mais il s'est généralement enraciné dans le fait qu'ils n'ont pas su s'incliner sans réserve devant la Parole de Dieu. Tout en acceptant ouvertement la Bible comme Parole de Dieu, les conservateurs ont souvent fait de la raison humaine, et non de l'Écriture elle-même, l'interprète ultime de la Bible. Par exemple, au lieu de concilier souveraineté de Dieu et responsabilité humaine (toutes deux enseignées sans détour dans la Parole de Dieu), beaucoup de prétendus croyants ont déformé la souveraineté divine en mettant l'accent sur la responsabilité de l'homme dans le but de s'ajuster à la raison humaine. Quelques-uns se sont rendus coupables de la procédure inverse. Ce type de rationalisme a perturbé l'Église visible. De plus, il n'est pas rare que les conservateurs placent la tradition humaine sur un pied d'égalité avec la révélation divine. Les pharisiens de l'époque de Jésus niaient la suffisance de l'Écriture sainte, tout comme le fait, encore de nos jours, l'Église catholique romaine. Les Églises protestantes se sont divisées parce que des chrétiens trop zélés exigeaient que l'on vive selon onze ou douze commandements au lieu de dix. C'est à ce stade-là que la piété passe du statut de vertu à celui de vice. C'est également à ce stade-là que le péché du sectarisme montre son affreux visage. Qu'est-ce que le sectarisme ? C'est la division de l'Église sur un sujet qui n'apparaît pas crucial dans la Parole de Dieu, c'est-à-dire à propos d'une pratique que Dieu n'a ni condamnée ni ordonnée. Ce qui détruit souvent l'unité visible de l'Église, c'est l'incapacité à maintenir un équilibre entre les différents enseignements des Écritures, ou la tendance à mettre l'accent de façon disproportionnée sur certains d'entre eux. Ce n'est pas une distraction innocente de se focaliser sur un point

théologique particulier. Il incombe aux Églises du monde entier de se repentir de tels péchés et d'y renoncer.

Quatrièmement, certaines Églises devraient être disposées à apprendre les unes des autres et, dans la mesure du possible, coopérer. On parle ici des Églises qui acceptent sans réserve la Bible comme la Parole infaillible de Dieu ; qui s'entendent sur des enseignements fondamentaux comme la Trinité, la filiation éternelle de Christ, la divinité et la personnalité du Saint-Esprit, la substitution pénale, le salut par la grâce, le retour personnel et visible du Seigneur Jésus-Christ, la résurrection du corps et la séparation éternelle des croyants et des non-croyants ; mais qui diffèrent complètement quant à l'interprétation d'autres enseignements de l'Écriture, importants, mais moins fondamentaux. Ces Églises n'ont aucune raison valable de ne pas œuvrer ensemble, que ce soit pour distribuer des bibles ou revendiquer le droit qui leur a été donné par Dieu – donc inaliénable – de proclamer l'Évangile, dans leur pays comme à l'étranger, et ce, par tous les moyens de communication habituels (radio, télévision...). Une telle collaboration, non seulement facilite le travail des Églises qui s'engagent, mais tend aussi à manifester leur unité essentielle.

Enfin, certaines dénominations chrétiennes interprètent la Parole de Dieu de manière si similaire qu'elles pourraient, sans compromettre leurs convictions, s'unir les unes aux autres. On peut même dire sans hésiter qu'elles devraient procéder à cette unification. Laisser perdurer la division serait un péché. Comment justifier, par exemple, la séparation, aux États-Unis, entre les Églises baptistes conservatrices du Nord et les Églises baptistes conservatrices du Sud ? Ces Églises réformées et presbytériennes – réformées dans leur doctrine et presbytériennes dans leur mode de fonctionnement – devraient s'unir pour ne former qu'une. Elles contribueraient ainsi grandement à la réalisation de l'idéal d'une Église chrétienne dont l'unité est visible. La création, en 1946, du Synode œcuménique réformé, a permis de

faire un pas de géant dans cette direction. Puisse l'avenir prouver qu'il ne s'agissait que d'un premier pas !

S'efforcer, sans sacrifier la vérité, d'œuvrer à l'unité visible du corps de Christ, c'est en accroître la gloire.

Chapitre 8

L'ÉGLISE EST SAINTE

Dans le symbole des Apôtres, les chrétiens du monde entier déclarent qu'ils croient en une « sainte Église catholique ». Ils décrivent ensuite l'Église comme « la communion des saints ». Ce crédo commun à toute la chrétienté insiste largement sur l'attribut de sainteté de l'Église.

LA SAINTETÉ EST UN FAIT ÉTABLI

Qu'est-ce que cela veut dire ? Dans quel sens l'Église est-elle sainte ?

De toute évidence, l'Église n'est pas parfaite. D'un point de vue individuel, ses membres sont imparfaits. D'un point de vue collectif, ce n'est pas mieux. Le meilleur de ses membres fait un piètre chrétien. Par conséquent, la meilleure Église au monde est criblée de taches et de rides.

Il n'en reste pas moins que l'Église est réellement sainte. Elle est « une nation sainte » (1 Pi 2.9). Elle l'est à deux niveaux : d'un point de vue objectif ou cérémoniel, et d'un point de vue subjectif ou éthique.

Selon l'Écriture, tout ce qui est retiré du monde et mis à part pour le service du Dieu saint est saint – qu'il s'agisse d'une personne ou d'un objet. Par exemple, le tabernacle et l'ancien temple ainsi que leurs meubles et tout ce qui s'y rattachait étaient saints. Les prêtres qui exerçaient leur ministère dans ces lieux l'étaient également. Il ne faut pas considérer ce genre de sainteté dans un sens éthique. Un objet n'est jamais moralement bon ou mauvais, vertueux ou pécheur.

Il n'a tout simplement pas de qualité morale. Un verre de lait, même rempli à ras bord, n'a rien de pieux ; et le fait que certains abusent du Whisky ne rend pas cet alcool mauvais en soi. Les prêtres qui servaient dans le sanctuaire n'avaient pas tous une attitude sainte. Certains d'entre eux étaient extrêmement méchants, comme Hophni et Phinéas, les fils d'Éli, dont le comportement déplut tellement à Dieu qu'il les fit périr. Et n'est-ce pas le grand prêtre Caïphe qui a condamné Jésus à mort pour s'être déclaré Fils de Dieu ?

La sainteté objective ou cérémonielle ne garantit pas la sainteté éthique ou subjective, mais nous ne devrions pas la mépriser pour autant. Ce serait une grave erreur, car Dieu lui-même y attache une grande importance. Lorsque Dieu sépare quelqu'un du monde et l'affecte à son service, il lui accorde un grand honneur. C'est précisément cet honneur que Dieu a conféré à son Église.

Cependant, la sainteté de l'Église ne se limite pas à cela. L'Église de Christ est également sainte dans le sens éthique du terme. Ses membres sont régénérés par le Saint-Esprit. Malgré la multitude de non-régénérées qui fréquentent l'Église visible, les membres véritables et vivants de l'Église sont tous nés de nouveau. Leur cœur de pierre a été remplacé par un cœur de chair. Par conséquent, ils aiment Dieu et marchent dans ses voies. Il leur arrive souvent de faire ce qu'ils auraient voulu éviter et de ne pas faire ce qu'ils voudraient, mais ils prennent « plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur » (Ro 7.22). En principe, ils sont parfaits, et leur vie manifeste le début de l'obéissance parfaite. Ils ne sont plus « esclaves du péché » (6.17) et il est hors de question pour eux de mener une vie pécheresse. C'est pourquoi l'Écriture affirme catégoriquement à leur sujet : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui ; et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jn 3.9). Ce ne sont pas seulement quelques rares membres de l'Église qui sont saints, comme Rome voudrait le faire croire. Tous les véritables membres de l'Église le sont. Malgré les

nombreux défauts qui entachaient l'Église de Corinthe, l'apôtre Paul s'adressait à ses membres comme à des « saints » (1 Co 1.2 ; 2 Co 1.1). L'Église est réellement « la communion des saints ».

Quelle gloire ! L'Église de Christ est la seule et unique organisation au monde qui soit sainte dans ce sens. Elle est de loin la plus glorieuse de toutes les sociétés terrestres.

Ne prenons pas la sainteté de l'Église pour un simple ornement qui ajouterait à sa gloire comme un collier étincelant rehausse le charme d'une belle femme. Non, sa sainteté est son essence même. La sainteté constitue l'Église et l'Église est synonyme de sainteté.

LA SAINTÉTÉ EST UN DEVOIR

Ce n'est pas parce que l'Église est sainte qu'elle peut se reposer sur ses lauriers. Au contraire, elle doit constamment combattre l'ennemi, car il cherche à détruire sa sainteté. L'Église ne peut pas non plus se satisfaire de son degré de sainteté. Elle doit toujours s'efforcer d'atteindre de plus hauts sommets. En d'autres termes, la sainteté de l'Église n'est pas seulement un fait glorieux, c'est aussi un devoir des plus solennels.

Quels ennemis empêchent l'Église de progresser dans la sainteté, voire cherchent à la priver de son essence sainte ? Ce sont le monde, le diable et la chair. Pour des raisons pratiques, regroupons-les sous le terme « mondanité ».

Mais qu'est-ce que la mondanité ? D'un point de vue général, c'est l'antipode de la sainteté. Toutefois, une réponse plus précise permettra d'éclairer le propos.

Certains croyants désirent marquer nettement la différence entre l'Église et le monde. Les amishs, par exemple, une branche stricte des mennonites, considèrent qu'un chrétien doit se reconnaître à sa tenue et refuser de monter dans une voiture. Certes, l'opposition entre l'Église et le monde doit être manifeste, mais cette façon de l'appliquer tend vers un extrémisme malsain.

Pour un grand nombre de chrétiens, parler de mondanité, c'est se référer aux « divertissements mondains ». En réalité, un divertissement n'est mondain que s'il implique un péché. Le fait qu'un certain passe-temps attire de nombreuses personnes mondaines n'en fait pas pour autant un passe-temps mondain. Ce n'est pas parce que de nombreuses personnes mondaines jouent au golf, par exemple, qu'il faut condamner ce loisir pour autant. En revanche, certains divertissements justifient le péché d'une manière si flagrante que les croyants ne devraient même pas penser s'y adonner. On peut mentionner comme exemples les jeux de hasard et quantité de danses modernes, mais aussi de nombreux films à caractère obscène ou blasphématoire.

Chaque époque de l'histoire de l'humanité a été dominée par un type de péché. Le péché dominant de la nôtre, c'est l'immoralité sexuelle, avec tous les divorces qu'elle engendre. L'Église doit particulièrement se méfier de tels péchés si elle veut conserver sa sainteté. Si elle abaisse les barrières établies par l'Écriture sainte contre de tels maux, elle sera inévitablement submergée par un raz-de-marée de mondanités.

Peu de chrétiens ont conscience du fait qu'une Église peut combattre fermement certains péchés mondains flagrants tout en étant prise dans les filets de ce monde.

Dans une Église en bonne santé, tout le monde n'a pas la même opinion, et c'est bien normal. Ces divergences peuvent même concerner des doctrines importantes. Les membres de l'Église essaient alors de se convaincre mutuellement en utilisant la Parole de Dieu. Ils contribuent ainsi à la sainteté de l'Église, car Dieu sanctifie les siens par la vérité. Ce qu'il ne faut pas faire, c'est tenter de monter un frère contre l'autre et chercher à imposer son point de vue à coups de manœuvres politiques. C'est ainsi que le monde procède, et c'est cela la mondanité.

Tous les responsables d'Église ne sont pas dotés des mêmes talents. Certains en ont plus de cinq, d'autres moins. Cela explique pourquoi

les postes d'honneur et de confiance semblent parfois répartis de manière inégale. C'est bien normal et parfaitement approprié. Un bon pasteur ou ancien n'a pas nécessairement les compétences pour être modérateur d'une assemblée générale ou pour présider un synode. Toutefois, il n'est pas rare que cela génère de la jalousie, de l'envie. Comme les douze disciples de Jésus, voilà que des responsables d'Église se disputent les honneurs. Ce n'est pas exceptionnel, et c'est aussi cela la mondanité.

Certaines Églises se targuent de combattre fermement la mondanité, mais recherchent la grandeur selon les critères du monde. Les édifices coûteux ont à leurs yeux plus d'importance que l'édification de « pierres vivantes [...] pour former une maison spirituelle » (1 Pi 2.5). Elles se laissent guider par les statistiques plutôt que par la prospérité spirituelle. Voilà encore un autre visage de la mondanité.

En conséquence, l'Église chrétienne n'a pas le choix : pour maintenir sa sainteté, elle doit exercer la discipline sur ses membres qui se livrent aux péchés flagrants du monde. Toutefois, cela ne suffit pas. Elle doit aussi rejeter les formes de mondanité moins évidentes, plus insidieuses, mais non moins malignes.

Pour *progresser* dans la sainteté, l'Église doit plonger toujours plus profondément dans la vérité de la sainte Parole de Dieu. Jésus n'a-t-il pas lui-même prié puis déclaré : « Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité » (Jn 17.17) ?

Chapitre 9

CATHOLICITÉ

Un bon dictionnaire définit la catholicité ainsi : « Prévalence ou acceptation universelle ; universalité ». L'Église chrétienne est universelle, et cet attribut est un aspect remarquable de sa gloire.

LES ERREURS D'INTERPRÉTATIONS LES PLUS COURANTES

Quel dommage que la catholicité de l'Église soit parfois mal comprise ! Deux erreurs d'interprétations sont particulièrement répandues : certains ont une vision trop étroite de la catholicité de l'Église, d'autres en ont une vision trop large.

L'Église de Rome s'autoproclame « Église catholique ». Elle revendique la catholicité pour elle-même, excluant ainsi toute autre communion de l'Église universelle. Selon ce point de vue, l'universalité de l'Église se limite aux frontières de l'Église de Rome. Il s'agit d'une universalité restreinte.

De nombreux protestants ont au contraire une vision beaucoup trop laxiste de la catholicité de l'Église. Pour eux, tous les groupes qui prétendent constituer une Église font partie de l'Église universelle. Ce point de vue constitue l'extrême opposé de la vision romaine, mais il est tout aussi faux que celle-ci. Les Églises qui nient la Trinité ou la divinité de Christ ont perdu l'honneur d'être considérées comme des Églises chrétiennes. Ce sont de « fausses » Églises. Ce fait est négligé, voire nié, par de nombreux dirigeants du mouvement œcuménique

libéral. Sans compter les prétendues Églises qui ne sont en réalité que des sectes. Bien qu'il soit parfois difficile de faire la distinction entre une Église et une secte, lorsqu'une nouvelle dénomination surgit pour des raisons bibliquement mineures, le péché de schisme est commis. Par conséquent, l'organisation qui voit alors le jour n'est rien d'autre qu'une secte, et « [...] il faut, par la Parole de Dieu, discerner avec soin et beaucoup de prudence quelle est la vraie Église, à cause que toutes les sectes qui existent aujourd'hui dans le monde et qui se réclament de ce nom d'Église » (Confession de foi des Pays-Bas, art. 29).

LES ANTICIPATIONS DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Pour bien comprendre la catholicité de l'Église chrétienne, il faut comparer l'Église de l'ancienne dispensation avec celle de la nouvelle.

On a souvent dit que l'ancienne dispensation circonscrit l'Église au peuple d'Israël, lui conférant ainsi une portée nationale et non universelle. C'est vrai dans l'ensemble. Dieu a établi l'alliance de grâce avec Abraham et sa postérité : « Il révèle sa parole à Jacob, ses lois et ses ordonnances à Israël ; il n'a pas agi de même pour toutes les nations, et elles ne connaissent point ses ordonnances » (Ps 147.19,20).

Il y a toutefois plus que cela. L'Ancien Testament regorge de prophéties et de promesses de l'universalisme à venir, mais également de prévisions concrètes. Lorsque Dieu appelle Abraham à quitter son environnement païen pour faire de lui le père d'un peuple particulier, il lui dit : « ... toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Ge 12.3). Le nationalisme n'a jamais été une fin en soi ; il a plutôt toujours été un moyen de parvenir à l'universalisme. Le Psaume 72 est l'un des nombreux qui abordent le règne universel du Messie : « Il dominera d'une mer à l'autre, et du fleuve aux extrémités de la terre » (Ps 72.8). Par l'intermédiaire du « cinquième Évangile », Dieu a lancé l'invitation universelle : « Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! » (És 45.22.) Sur ordre de Dieu, le prophète Jonas a prêché l'Évangile de la repentance à la

ville païenne de Ninive. Rahab de Jéricho, Naaman le Syrien et Ruth la Moabite se sont tous détournés du paganisme pour se tourner vers le Dieu véritable et vivant.

LA RÉALISATION DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

Ce n'est pas avant la nouvelle dispensation, cependant, que l'universalité de l'Église chrétienne se réalisera pleinement.

Lorsque, vers la fin du ministère public de Jésus, quelques Grecs ont voulu le voir, il en a été profondément ému et a dit : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12.32). Ces paroles font référence à sa crucifixion. Sur le point de retourner au ciel depuis le mont des Oliviers, il a ordonné à ses disciples : « ... vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1.8). Le jour de la Pentecôte, il y avait à Jérusalem des hommes « de toutes les nations qui sont sous le ciel » (2.5). Beaucoup se sont alors convertis et ont été reçus par le baptême dans l'Église chrétienne. L'eunuque éthiopien se convertit par l'enseignement de Philippe ; le centenier romain Corneille et sa famille, par la prédication de Pierre. Paul devint quant à lui l'instrument de Dieu pour propager l'Évangile au loin jusque dans le monde non juif. Le livre des Actes raconte la progression triomphale de l'Évangile de Jérusalem, capitale des Juifs, à Rome, capitale du monde à l'époque biblique.

Dans la nouvelle dispensation, l'Église de Christ brise les digues du nationalisme et se répand sur la terre entière. Avant le retour de Christ, l'Évangile sera prêché à toutes les nations. Dans le ciel, les rachetés chantent ainsi la gloire de l'Agneau : « [...] tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation » (Ap 5.9).

LA MISE EN PRATIQUE

La catholicité de l'Église a un grand nombre d'applications pratiques. Nous allons en préciser quelques-unes.

Plusieurs Églises nationales se sont formées dans le passé, dont certaines existent encore, comme l'Église d'Angleterre. Cependant, si la catholicité est un attribut de l'Église chrétienne, cette dernière ne peut être nationale ; ce sont des termes contradictoires. Nous ne devrions même pas parler d'« Église internationale ». L'Église est supranationale : elle transcende tout nationalisme.

C'est pourquoi le principe de la séparation de l'Église et de l'État doit être maintenu. Ce n'est pas parce que la Pentecôte a marqué la fin de l'Église nationale qu'elle a signifié la séparation de l'Église et de l'État. Néanmoins, l'Église ne devrait jamais accepter l'ingérence de l'État dans ses affaires spirituelles. Le droit de l'Église, par exemple, de prêcher l'Évangile dans son pays et à l'étranger, ne dépend pas du consentement de l'État. Ce droit a été conféré à l'Église par son Chef divin, ce qui le rend inaliénable.

Que l'Église veille à tout ce qui pourrait porter atteinte à sa catholicité ! Elle doit donc éviter le sectarisme. Le terme « sectarisme », bien que souvent utilisé de manière abusive, n'est pas difficile à définir. L'Église ne prendra jamais assez au sérieux les Écritures. Encadrer l'éthique chrétienne de manière rigoureuse et appuyée, dans les limites du texte biblique, ce n'est pas du sectarisme, comme on nous en accuse souvent. En revanche, on peut parler de sectarisme lorsqu'un enseignement de l'Écriture est mis en avant de manière disproportionnée par rapport aux autres, ou lorsque des hommes ou des femmes prétendent pouvoir ajouter à l'enseignement de la Parole de Dieu. Il est question de sectarisme lorsqu'une Église met l'accent sur la responsabilité humaine aux dépens de la souveraineté divine (comme dans l'arminianisme), ou lorsqu'elle fait l'inverse (comme dans l'hyper-calvinisme). Cela relève également du sectarisme d'interdire même la consommation la plus modérée du vin sous prétexte

que ce serait un péché, car ce point de vue n'est appuyé en rien par les Écritures. Quelle que soit la forme qu'il revêt, le sectarisme provoque toujours de sérieux dégâts : il engendre l'étroitesse, les préjugés et l'intolérance. Il ne peut qu'obscurcir ce glorieux attribut de l'Église qu'est la catholicité.

Une atteinte à la catholicité de l'Église, courante même chez les protestants, consiste, à des fins pratiques, à définir sa propre dénomination comme l'Église de Christ. Il est incontestable que certaines dénominations ont dégénéré en fausses églises, et d'autres même en sectes. Cela dit, même une véritable Église, quelle qu'elle soit, ne peut prétendre représenter l'ensemble de l'Église chrétienne.

L'implication positive la plus importante de la catholicité de l'Église, c'est son devoir solennel de proclamer l'Évangile de Jésus-Christ à toutes les nations. Cela implique de recevoir dans l'Église par le baptême tous ceux qui croient, quelle que soit leur ethnie ou leur couleur de peau. Dans l'Église chrétienne, « il n'y a ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous » (Col 3.11).

Au cours de l'hiver 1909, Arthur Balfour a donné une conférence à Édimbourg sur les valeurs morales qui unissent les nations. Il a cité des sujets tels que la connaissance commune, les intérêts commerciaux communs, les relations diplomatiques et les liens de l'amitié. Après sa prise de parole et les applaudissements retentissants qui ont suivi, une petite voix a demandé depuis le balcon : « Mais, Monsieur Balfour, qu'en est-il de Jésus-Christ ? » On aurait pu entendre une mouche voler. Le principal homme d'État de ce qui était alors le plus grand empire chrétien du monde s'était fait reprendre par un étudiant japonais.

Durant la deuxième moitié du XX^e siècle, on parlait avec beaucoup d'enthousiasme d'un « monde uni ». Crédules, beaucoup de croyants pensaient que la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'Organisation des Nations unies donneraient naissance à une Église universelle.

La déception est largement partagée de nos jours. Rien d'étonnant à cela. La condition préalable indispensable à un monde uni est une Église universelle. Ce n'est que lorsqu'une telle Église existera que le monde sera uni. Alors, tout genou fléchira devant le nom de Jésus et toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur (Ph 2.10,11).

Chapitre 10

APOSTOLICITÉ

L'apostolicité fait-elle partie des attributs de l'Église ? Les avis divergent à ce sujet. La bonne réponse est à la fois oui et non. Voyons pourquoi.

LE FONDEMENT APOSTOLIQUE

Lorsque Pierre a confessé que Jésus était le Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur a déclaré qu'il était béni, puis il a ajouté : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur ce roc je bâtirai mon Église » (Mt 16.18). Mais qu'est-ce que « ce roc » ?

Rome l'associe à l'apôtre Pierre, faisant de cette déclaration de Jésus la pierre angulaire de sa doctrine de la papauté. L'Église romaine fait de Pierre le premier pape. Puisque le mot grec à l'origine du prénom Pierre signifie « rocher », il semble logique, selon ce verset, d'assimiler Pierre au rocher sur lequel l'Église est construite. Cette interprétation soulève toutefois de sérieuses objections. Pour n'en citer qu'une, nous lisons dans d'autres passages du Nouveau Testament que l'Église est construite « sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire » (Ép 2.20). Le texte ne pourrait être plus clair : l'Église est construite sur le fondement de tous les apôtres, pas seulement l'un d'entre eux. Aucune prééminence n'est attribuée à Pierre sur les autres.

Bien des croyants sont convaincus que le « roc » dont il est question dans Matthieu 16.18 n'est autre que le Christ lui-même. Voilà une interprétation farfelue et fantaisiste ! Selon ce point de vue, Jésus

s'adressait à Pierre tout en parlant de lui-même lorsqu'il a dit « je te dis que tu es Pierre », c'est-à-dire « un rocher ». Or, les disciples ne pouvaient pas comprendre qu'il ne se référait plus à Pierre, mais à lui-même, lorsqu'il a ajouté « sur ce roc, je bâtirai mon Église ». Pour qu'ils le comprennent, Jésus aurait donc accompagné cette affirmation d'un geste pour se désigner lui-même. Le texte ne contient toutefois pas la moindre trace d'un tel geste.

Ce « roc » serait-il alors la confession de Pierre ? Il est évident que la confession de Pierre est à l'origine de ces paroles du Seigneur. Cependant, si la confession et le rocher sont étroitement liés l'un à l'autre, il ne faut pas les assimiler pour autant. Lorsque Jésus dit « tu es Pierre », c'est-à-dire « un rocher », et qu'il ajoute « sur ce roc, je bâtirai mon Église », il pense non seulement à la confession de Pierre, mais aussi à sa personne.

Ce « roc » n'est autre que Pierre en train de confesser, au nom des apôtres. Cette interprétation met l'accent à la fois sur la confession de Pierre et sur sa personne. Elle s'inscrit admirablement dans le contexte de ce passage. La confession de Pierre répond à la question de Jésus : « ... qui dites-vous que je suis ? » (v. 15.) Le « vous » indique un pluriel. En effet, Pierre répond, non en son propre nom, mais au nom des Douze. Dans sa réponse, le Seigneur considère très probablement Pierre comme le représentant de ses compagnons. Cette interprétation s'harmonise parfaitement avec Éphésiens 2.20, qui érige l'Église non sur le fondement d'un seul apôtre, mais sur tous les apôtres.

En conclusion, Matthieu 16.18, tout comme Éphésiens 2.20, enseigne que le fondement de l'Église est apostolique.

L'APOSTOLICITÉ DOCTRINALE

Dans quel sens le fondement de l'Église néotestamentaire est-il apostolique ? L'Église est fondée sur *l'enseignement* des apôtres. Telle est la réponse la plus correcte à avancer.

C'est l'interprétation la plus fiable du passage que nous venons d'examiner. Pourquoi Jésus affirme-t-il qu'il bâtira son Église sur ce roc ? Pas seulement parce que Pierre a occasionnellement énoncé la doctrine selon laquelle Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, mais *parce qu'il a solennellement confessé* cette doctrine. C'est précisément en tant que confesseurs de cette vérité que les apôtres sont le fondement de l'Église.

Le fait que les apôtres soient le fondement de l'Église est tout aussi implicitement manifeste dans la prière sacerdotale du Sauveur. « Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole » (Jn 17.20). Lorsque Jésus a dit ceci, il ne pensait pas seulement aux apôtres, mais aussi aux générations suivantes de croyants, à tous ceux qui croiront en Christ par l'enseignement des apôtres. Ce n'est qu'une autre façon de dire que l'acceptation de la doctrine apostolique relève de l'essence même de l'Église.

Toutefois, affirmer que le fondement de l'Église est apostolique, n'est-ce pas contredire la déclaration de Paul selon laquelle « personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ » (1 Co 3.11) ? Cette apparente contradiction disparaît rapidement quand on se rappelle que l'Église est fondée sur ce que les apôtres ont *enseigné*. Qu'ont-ils enseigné, sinon Christ ? Christ était le point central et l'essence de leur enseignement. Selon sa propre déclaration, Paul ne souhaitait pas connaître « autre que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 Co 2.2). Dire que l'enseignement des apôtres est le fondement de l'Église revient donc à dire que Christ est son fondement.

La confession de foi admise par l'ensemble de l'Église historique est un crédo œcuménique connu sous le nom de « symbole des Apôtres », et cela est très significatif. Il est évident que les apôtres n'ont pas composé ce crédo. Il convient de rejeter l'idée ridicule selon laquelle il se serait composé de douze articles parce que chacun des douze

apôtres aurait contribué à la rédaction de l'un d'eux. En réalité, ce crédo n'a acquis sa forme actuelle que longtemps après la mort du dernier apôtre. Néanmoins, son nom décrit bien ce qu'il est : un résumé des croyances et des enseignements des apôtres.

Le court document que constitue le symbole des Apôtres ne peut remplacer l'enseignement apostolique dans son ensemble. Par exemple, ce texte ne mentionne pas l'interprétation que les apôtres ont donnée de la mort de Christ : un sacrifice de substitution pour l'expiation du péché par la satisfaction de la justice divine. Ce crédo ne présente pas non plus l'enseignement des apôtres sur des sujets importants comme la conduite chrétienne ou le gouvernement de l'Église. L'Église est fondée sur de nombreux enseignements apostoliques absents du symbole des Apôtres.

Il ne faut pas pour autant en conclure que, pour être considérées comme apostoliques, les Églises postérieures aux apôtres doivent être parfaitement modelées sur l'Église de leur époque. Certains croyants enseignent ceci, mais les apôtres eux-mêmes n'ont jamais encouragé ce point de vue. Par exemple, dans l'Église apostolique, il y avait des « charismes », des dons spéciaux du Saint-Esprit, comme le parler en langues et les guérisons miraculeuses. Dans 1 Corinthiens 14, l'apôtre Paul décourage l'utilisation d'au moins un de ces dons. De nombreux éléments prouvent que l'attribution de tels dons a cessé lorsque la révélation spéciale a été achevée. Autre exemple, rien ne prouve que les apôtres souhaitaient une continuation de la fonction apostolique dans l'Église après leur mort. Ils n'ont jamais nommé d'hommes pour leur succéder dans leur fonction. L'office apostolique était limité à l'Église de l'âge apostolique. Il n'y a pas de successeurs des apôtres.

LA SUCCESSION ORGANISATIONNELLE

Certaines Églises se définissent comme apostoliques parce qu'elles seraient les seules, ou presque, à avoir assuré sans interruption la continuité de l'Église telle qu'elle existait à l'époque des apôtres. Elles se

félicitent de leur clergé comme s'il descendait d'une chaîne ininterrompue d'évêques ordonnés par les apôtres. Cette doctrine connue sous le nom de « succession apostolique » est revendiquée par l'Église catholique grecque, l'Église catholique romaine et l'Église anglicane. Il est intéressant de noter cependant que seuls les anglicans attribuent la succession apostolique à ces trois Églises. En effet, l'Église catholique romaine concède cette succession à l'Église catholique grecque mais pas aux anglicans, et l'Église catholique grecque considère qu'il serait très douteux d'attribuer cette succession aux deux autres.

La doctrine de la succession apostolique néglige le fait que la succession organisationnelle ne garantit pas la succession doctrinale. Sans parler des deux autres confessions que nous venons de nommer, l'Église catholique romaine s'est beaucoup éloignée de l'enseignement des apôtres. Elle renie la doctrine qui est au cœur même de l'enseignement apostolique : la justification par la foi seulement. C'est pour cette raison, entre autres, que les réformateurs du XVI^e siècle n'ont pas hésité à accuser de contrefaçon l'Église de Rome. Une succession organisationnelle sans succession doctrinale n'a aucune valeur. Une Église qui possède la première mais plus la seconde n'est plus une Église de Jésus-Christ. Nos pères réformés avaient raison lorsqu'ils ont dit que la « succession de doctrine » plutôt que la « succession des personnes et des lieux » est une marque de la véritable Église (voir Bavinck, *Reformed Dogmatics*, vol. IV, p. 353, trad. libre).

Une véritable Église possède une apostolicité qui est à la fois organisationnelle et doctrinale. Les apôtres constituent le noyau de l'Église organisée de la nouvelle dispensation. De leur vivant, ils ont construit cette Église. L'Église qu'ils ont organisée n'a jamais cessé d'exister et ne disparaîtra jamais, comme l'a promis le Chef divin de l'Église. Certes, cette Église a connu de nombreux bouleversements, mais aucun ne l'a jamais détruite, pas même cette grande révolte que fut la Réforme protestante. Au contraire, les Églises protestantes qui en ont émergé ont favorisé la continuation de l'Église apostolique. Certes,

l'Église organisée ne manifeste pas toujours l'unité qui la caractérisait à l'époque des apôtres, elle est même souvent marquée par la division, mais il n'en reste pas moins vrai que toute Église véritable reflète la succession organisationnelle de l'Église apostolique. Le reste n'est que synagogue de Satan ou simple secte.

Pensez à un arbre. Il est constitué d'un tronc, qui se divise, disons, en deux branches. Puis, au fur et à mesure que l'arbre grandit, de plus en plus de branches apparaissent. De temps en temps, il faut élaguer l'arbre, le débarrasser de quelques branches mortes. Il arrive parfois qu'une grande partie des ramifications – issues d'une des branches principales ou des deux – doivent être sciées. Parfois même, il faudra couper l'une ou l'autre de ces branches qui partent directement du tronc. Quoi qu'il arrive à l'arbre, une vérité demeure : toutes les branches encore en vie, grandes ou petites, sont le prolongement d'un tronc unique. De la même manière, chaque Église véritable est une succession de l'Église des apôtres.

La véritable Église s'édifie sur le fondement des apôtres. Elle a la double distinction de posséder une apostolicité à la fois doctrinale et organisationnelle.

L'ILLUMINATION

L'Église a reçu l'illumination – une vérité qui peut s'interpréter de deux façons diamétralement opposées. D'une part, l'Église catholique romaine soutient que l'Église est illuminée au point d'être infaillible. Elle revendique concrètement l'infaillibilité de deux entités, la Bible et l'Église, ce qui implique, selon elle, l'interprétation infaillible de la Bible par l'Église. D'autre part, certains anabaptistes, partisans de la Réforme protestante, ont revendiqué le droit à l'interprétation privée de la Parole de Dieu. Résultat : ils ont pratiquement exclu l'illumination de l'Église par l'Esprit de vérité. Aujourd'hui, un grand nombre de protestants, y compris de nombreux fondamentalistes, adoptent la position anabaptiste.

Ces deux points de vue relèvent de l'extrémisme, et la vérité se situe entre les deux.

LE MYTHE D'UNE ÉGLISE INFAILLIBLE

L'infaillibilité des conciles ecclésiastiques est enseignée par l'Église romaine depuis plusieurs siècles. Toutefois, bien qu'elle n'ait jamais renié cette position, l'expérience l'a poussée à reconnaître qu'il est difficile de garantir l'infaillibilité au sein d'un large groupe. C'est de cet enjeu qu'a découlé la doctrine de l'infaillibilité d'un seul, le pape comme chef de l'Église. En 1870, le Concile du Vatican a déclaré infaillibles toutes les proclamations officielles du pape sur les questions de foi et de morale.

Bien entendu, ce point de vue n'a rien de biblique. Il fait même violence à la Parole de Dieu étant donné qu'il nie la suffisance de l'Écriture sainte en lui associant une autre entité infaillible. Certains théologiens catholiques romains vont même jusqu'à placer l'Église au-dessus de la Bible. Ils soutiennent que la Bible, ayant été produite par l'Église, doit son existence et son autorité à cette dernière.

Tout protestant digne de ce nom se désole d'une telle présomption, qui est cependant tout à fait cohérente avec l'enseignement catholique romain concernant l'Église. Rome n'enseigne pas seulement que l'Église est d'origine divine. Cela, un protestant en conviendra aussi. Rome ne se contente pas non plus d'enseigner la nature surnaturelle de l'Église. Là encore, un véritable protestant y souscrita. L'Église romaine va beaucoup plus loin. Elle considère que l'Église est divine ; elle défie l'Église. Celle-ci peut donc légitimement revêtir l'attribut divin de l'infailibilité aux yeux de Rome.

Rome se rend coupable de la plus odieuse de toutes les hérésies théologiques en effaçant la frontière entre le Créateur et la créature, entre l'infini et le fini, entre le divin et l'humain. Une hérésie féconde qui en a engendré une légion d'autres.

LE DROIT À L'INTERPRÉTATION PRIVÉE

Le mérite éternel des réformateurs du XVI^e siècle est de s'être rebellés contre la doctrine de l'infailibilité ecclésiastique, défendant l'infailibilité de la Bible seule. En conséquence, ils ont insisté sur le fait que chaque chrétien a le droit d'interpréter la Parole de Dieu en privé.

Les réformateurs ont enseigné le sacerdoce universel des croyants, rejetant ainsi la hiérarchie catholique romaine et la notion d'une classe spéciale de prêtres. En revanche, ils ont enseigné la prêtrise universelle des croyants : chaque croyant, étant également prêtre, dispose du droit d'interpréter la Parole de Dieu et de l'enseigner aux autres. Ce faisant, il n'est pas lié par l'interprétation de l'Église. Les réformateurs eux-mêmes ont exercé ce droit activement et avec détermination.

On prétend parfois que Pierre condamne l'interprétation privée selon laquelle « aucune prophétie de l'Écriture ne peut être un objet d'interprétation particulière, car ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1.20,21). Un examen même rapide de ce passage révèle qu'il ne traite pas du sujet en question. Pierre ne parle pas de *l'interprétation* de l'Écriture, mais de son *origine*. Il parle de l'interprétation de *l'avenir*, non de *l'Écriture* elle-même. Les prophéties bibliques ne sont pas nées d'une interprétation humaine de l'avenir, mais de l'inspiration divine accordée à des saints.

L'office universel de prophète qu'exercent les croyants repose directement sur l'Écriture sainte. Pensez au souhait prophétique de Moïse : « Puisse tout le peuple de l'Éternel être composé de prophètes » (No 11.29). Pensez à la belle prophétie de Joël : « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions. Même sur les serviteurs et sur les servantes, dans ces jours-là, je répandrai mon Esprit » (Joë 2.28,29). Tout cela s'est accompli le jour de la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit a été répandu, non seulement sur les apôtres, mais sur *tous les disciples*. Des langues de feu se sont posées sur *chacun d'eux*, et *tous* se sont mis à proclamer en d'autres langues les œuvres merveilleuses de Dieu (Ac 2.1-11).

L'ILLUMINATION INCONTESTABLE DE L'ÉGLISE

Le croyant individuel peut-il pour autant balayer d'un revers de main l'interprétation de la Parole de Dieu par l'Église chrétienne historique ? Certains extrémistes de la réforme du XVI^e siècle l'ont fait, et certains de leurs nombreux héritiers spirituels le font encore aujourd'hui. C'est une grave erreur.

Un membre âgé de l'Église a dit un jour à son jeune pasteur : « Dans mon étude de la Parole de Dieu, j'ai un avantage considérable

sur votre étude de la Parole. Vous êtes biaisé par votre connaissance des crédos de l'Église. Je n'ai pas ce genre d'influences, mais je suis directement conduit par le Saint-Esprit. » Quelle déclaration présomptueuse ! De tels propos ne tiennent pas compte du fait que, tout au long des siècles, l'Esprit de Dieu a guidé l'Église vers la vérité, et que les grands crédos authentiques de la chrétienté en sont les fruits. Quiconque dénigre les confessions de foi historiques pêche honteusement contre le Saint-Esprit. Le slogan « Pas de credo, mais Christ », aussi bien intentionné soit-il, est une insulte à l'Esprit que Christ a répandu sur son Église.

Voici ce que Jésus a promis : « Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité » (Jn 16.13). Cette promesse s'adressait aux Douze, non comme douze individus isolés, mais comme le noyau de son Église. À la Pentecôte, l'Esprit saint a été répandu, non seulement sur les disciples présents, mais également sur *l'Église* de la nouvelle dispensation. Cet événement a inauguré l'ère, non de l'Église en tant que telle, mais de l'Église dans son aspect néotestamentaire. Si l'apôtre Paul affirme que l'Église de l'ancienne dispensation s'est vu confier les oracles de Dieu (Ro 3.2), l'Église de la nouvelle dispensation est présentée comme la gardienne de la Parole de Dieu. Le même apôtre décrit « l'Église du Dieu vivant », l'Église générique, comme « la colonne et l'appui de la vérité » (1 Ti 3.15).

Par conséquent, l'Église chrétienne suit depuis ses premiers jours – et suivra jusqu'à la fin des temps – un fil conducteur de vérité ou d'orthodoxie. Malgré toutes les erreurs qui se sont glissées à travers ses différentes époques, malgré sa tendance à s'égarer, elle a été préservée par l'Esprit de vérité. Ce dernier n'a jamais quitté l'Église chrétienne et ne la quittera jamais. Il est souvent arrivé que seule une minorité de personnes adhèrent à la vérité, mais ce reste selon l'élection de la grâce n'a jamais failli. Ce reste a garanti la pérennité de la véritable Église jusqu'à ce jour et continuera de le faire à l'avenir.

Illustrons cela par un peu d'histoire de la doctrine. Paul, inspiré, enseignait le salut par la grâce souveraine de Dieu. Il l'enseignait sans le moindre compromis. Dieu le Père a choisi les siens de toute éternité. Il l'a fait souverainement, sans tenir compte de leurs mérites. Dieu le Fils, par son obéissance passive et active, a mérité le salut pour les élus de façon si complète qu'il ne leur reste absolument rien à mériter. La foi salvatrice, par laquelle les croyants s'attachent au Sauveur et à tous ses bienfaits, est le don souverain du Saint-Esprit. Telle est la doctrine paulinienne du salut, qui constitue le cœur même, non seulement de l'enseignement de cet apôtre, mais de toute l'Écriture. Au V^e siècle, alors que cette vérité était presque tombée dans l'oubli, l'Esprit de vérité a poussé Augustin à la remettre en avant. Peu de temps après, elle fut à nouveau éclipsée, et l'Église sombra dans une obscurité presque totale. Au XVI^e siècle, Luther, Calvin, Knox et d'autres, stimulés à leur tour par l'Esprit de vérité, ont courageusement proclamé de nouveau le salut par la grâce. Cette précieuse vérité fut à nouveau compromise, cette fois par les synergistes des cercles luthériens et les remontrants de Hollande. Compromise, mais jamais vaincue. Au XIX^e siècle, une constellation de brillants théologiens réformés – parmi lesquels Hodge et Warfield en Amérique, Kuyper et Bavinck aux Pays-Bas – ont fermement défendu cette vérité. Aujourd'hui, les Églises qui adhèrent sans réserve à l'enseignement scripturaire du salut par la grâce sont peu nombreuses et souvent insignifiantes en termes de taille. Pourtant, la foi réformée, dont cette vérité est l'essence même, subsiste dans l'Église de Christ. Elle s'y trouvera toujours, car l'Esprit de vérité y veillera.

D'une certaine manière, l'Église de Christ n'est pas infaillible. Cependant, si elle peut certes se tromper – elle s'est lourdement trompée dans le passé et se trompe encore parfois gravement aujourd'hui –, elle demeure infaillible d'une certaine manière. La vérité ne lui échappera jamais complètement. La vérité ne périra jamais au sein de l'Église. Il s'y trouvera toujours un corps de croyants prêts à défendre

la vérité de Dieu, comme par le passé. L'Église, passée, présente et à venir, a toujours été et sera toujours la colonne et l'appui de la vérité.

Voilà en quoi, là encore, l'Église chrétienne est véritablement glorieuse.

PROGRESSIVITÉ

L'Église chrétienne est généralement perçue comme une institution conservatrice. L'idée dominante est non seulement qu'elle *est* conservatrice, mais qu'elle *doit* l'être. Le conservatisme est largement considéré comme l'un de ses attributs les plus essentiels.

Cette perception de l'Église est tout à fait valide, mais dans une certaine mesure seulement. En réalité, la véritable Église a toujours été à la fois progressiste et conservatrice. Ces deux aspects sont tous aussi importants l'un que l'autre. Sa progressivité fait partie intégrante de sa gloire.

À L'ÉPOQUE BIBLIQUE, L'ÉGLISE ÉTAIT PROGRESSISTE

L'Église de Dieu, telle qu'elle est décrite dans l'Ancien et le Nouveau Testament, était progressiste. Son caractère progressif ne découlait pas tant de ses propres choix que de l'intervention divine. Dieu a favorisé les progrès de l'Église en lui accordant une révélation progressive.

La Bible n'est pas apparue du jour au lendemain, prête à l'emploi, comme tombée du ciel. Au contraire, c'est le fruit du travail d'auteurs humains, inspirés par Dieu, sur une période d'environ seize siècles. Elle s'est développée de ses modestes débuts jusqu'à son achèvement. Par conséquent, le peuple de Dieu n'a cessé d'approfondir sa connaissance de l'Éternel et des relations qu'il entretient avec les hommes. L'Église a progressé en raison et à l'image de la révélation progressive de Dieu.

Les modernistes prétendent que le progrès présent dans la Bible engendre des contradictions. Selon eux, les derniers livres véto-testamentaires contredisent les premiers sur plusieurs points, et le Nouveau Testament contredit fréquemment l'Ancien. Ils avancent par exemple que le Dieu de l'Ancien Testament apparaît comme un despote cruel tandis que le celui du Nouveau Testament se présente comme un Père aimant. Tout cela, bien entendu, est faux. Le libéralisme a une vision foncièrement erronée des Écritures, car la Bible ne se contredit jamais.

Selon une autre vision erronée du progrès dans la révélation spéciale, l'Ancien Testament serait complètement silencieux sur des vérités importantes, qui apparaissent pour la première fois dans le Nouveau Testament. En réalité, comme l'a dit saint Augustin, le Nouveau Testament germe dans l'Ancien et l'Ancien s'épanouit dans le Nouveau. Leur relation est semblable à celle qui unit le bourgeon et la fleur : toute la fleur est présente dans le bourgeon, mais le contenu de celui-ci ne devient pleinement visible qu'à l'épanouissement de la fleur.

Au-delà des visions erronées du progrès dans les Écritures, le progrès est un fait. Par conséquent, l'Église de l'époque biblique ne pouvait que progresser. Prenons, par exemple, un aspect important de l'ecclésiologie : la doctrine biblique de l'Église elle-même.

La séparation d'Abraham de son milieu païen a marqué un tournant crucial dans l'histoire de l'établissement de l'Église. Ce récit revêt une dimension universelle lourde de sens. Dieu dit à Abraham : « ... toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Ge 12.3). Cependant, il est indéniable que cet événement marque également le début d'une Église nationale. On ne peut nier que, malgré de fréquentes prophéties – voire des préfigurations – d'universalisme, l'Église de l'ancienne dispensation était presque entièrement confinée à la nation d'Israël. Les lois et les ordonnances de Dieu ont été révélées à Jacob et à Israël. Il n'a agi ainsi avec aucune des autres nations, qui

n'ont pas connu ses jugements (Ps 147.19,20). Les premières instructions de Jésus aux Douze, lorsqu'il les a envoyés prêcher, tendaient vers ce nationalisme : « N'allez pas vers les païens, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains... » (Mt 10.5.)

Ce n'est qu'après la mort du Sauveur sur la croix que le bourgeon de l'universalisme s'est déployé en une floraison éblouissante. Peu avant sa mort, Jésus a déclaré : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12.32). Après sa résurrection, il a ordonné à ses apôtres et à son Église de faire de toutes les nations des disciples (Mt 28.19) et d'être ses témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1.8). À la Pentecôte, des Juifs et des prosélytes de « toutes les nations qui sont sous le ciel » (2.5) se sont convertis par la prédication de Pierre et ont été accueillis dans l'Église. L'Église a besoin d'un certain temps pour s'adapter à son universalité. Même Pierre a eu besoin de recevoir une vision surnaturelle pour se préparer à prêcher l'Évangile à un centenier romain (Ac 10). Les apôtres durent quant à eux débattre de la question lors d'un concile, à Jérusalem, avant d'être prêts à accueillir des païens dans l'Église sans les soumettre au préalable aux pratiques du judaïsme (Ac 15). L'universalisme l'a emporté. Dieu y a veillé.

Quel exemple clair de progression dans la révélation divine et de ses progrès conséquents dans l'Église !

PAR LA SUITE, L'ÉGLISE A ÉTÉ PROGRESSISTE

Une fois la Bible achevée, l'Église a-t-elle donc cessé de progresser ? Pas du tout. Certes, la révélation spéciale est complète d'un point de vue biblique, mais le cheminement de l'Église n'est pas achevé pour autant. L'Église doit continuer à progresser, de génération en génération, sur un point crucial : sa *compréhension* des Écritures. Au cours des siècles, l'Esprit de vérité a conduit l'Église vers une compréhension toujours plus profonde et précise de la Parole de Dieu.

Ce progrès a-t-il été constant ? Certainement pas. Il faudrait tout ignorer de l'histoire de l'Église pour croire cela. À certaines périodes, l'Église semblait avoir perdu la vérité. De plus, tout ce qui se présente comme une Église ne fait pas nécessairement partie de l'Église de Christ. À différentes époques, des portions considérables de l'Église ont publiquement renoncé à leur foi. Malgré tout, l'Esprit saint a indéniablement illuminé l'Église tout au long de l'histoire, et ce, de manière progressive. Nous le constatons dans la doctrine de l'Église elle-même.

Saint Augustin, qui a vécu au V^e siècle, est incontestablement le plus grand des Pères de l'Église. C'est pour cette raison que de nombreux croyants, aussi bien calvinistes que catholiques, se réfèrent volontiers à lui. Ils font toutefois appel à des éléments différents – et, il faut bien le dire, contradictoires – de son enseignement. Sa doctrine du salut par la grâce suscite autant d'enthousiasme chez les calvinistes que sa doctrine de l'Église chez les catholiques. D'après Benjamin Warfield, ces enseignements ressemblaient à deux enfants, en désaccord l'un avec l'autre, en train de se battre dans l'esprit d'Augustin. Sa doctrine de l'Église était erronée. Il s'agissait d'une forme légère de sacerdotalisme selon laquelle Dieu ne communique la grâce salvatrice aux pécheurs que par l'intermédiaire de l'Église. Selon ce point de vue, il n'y a point de salut hors l'Église. Il a fallu attendre la réforme protestante du XVI^e siècle pour que la vérité de l'Évangile l'emporte de manière décisive sur l'erreur du sacerdotalisme. Les réformateurs ont redécouvert l'enseignement des Écritures : Dieu le Saint-Esprit accorde effectivement la foi au moyen de l'Évangile prêché par l'Église, mais la grâce salvatrice est offerte par Dieu seul, sans la médiation de l'Église. De même, si l'adhésion à l'Église est l'effet normal du salut, elle n'est pas une condition préalable pour l'obtenir. La seule condition préalable au salut est la foi en notre Seigneur Jésus-Christ.

Cependant, même les réformateurs se sont trompés sur un point crucial de leur ecclésiologie. Pour contrer l'idée catholique selon laquelle l'Église doit gouverner l'État, ils ont décrété que l'État devait exercer un contrôle considérable sur les affaires spirituelles de l'Église. D'où l'article 36 de la Confession de foi des Pays-Bas, dans sa forme originale de 1561. Les théologiens de Westminster, près d'un siècle plus tard, affirmaient également qu'il était du « devoir » du magistrat civil de « prendre toutes dispositions pour assurer l'unité et la paix dans l'Église, pour mettre fin aux blasphèmes et aux hérésies de toutes sortes, pour prévenir ou réformer toutes corruptions et tous abus dans le culte et la discipline, et pour faire dûment reconnaître, appliquer et respecter tous les commandements de Dieu [...]. Pour que tout cela soit mieux réalisé, il a le pouvoir de convoquer des synodes, d'y être présent et de veiller à ce que tout y soit traité selon la pensée de Dieu » (Confession de foi de Westminster, art. 23.3). Ce n'est qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles que l'enseignement scripturaire de la séparation de l'Église et de l'État a été largement accepté par le protestantisme.

Le Saint-Esprit a donc progressivement éclairé l'Église dans son étude de la Parole de Dieu. Nous pourrions citer encore bien d'autres exemples en ce sens.

AUJOURD'HUI, L'ÉGLISE DOIT ÊTRE PROGRESSISTE

L'Église actuelle se trouve confrontée à un besoin criant de conservatisme. Un grand nombre de forces la poussent, tant de l'intérieur que de l'extérieur, à s'éloigner de la vérité. Dans ce contexte, résonne profondément cet avertissement que Christ glorifié avait adressé à l'Église de Philadelphie : « Retiens ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Ap 3.11). La Bible présente une vérité objective et immuable, que l'Église a le devoir sacré de défendre. La Bible établit une norme objective et inaltérable de bonté, que l'Église a le devoir sacré de préserver. Depuis l'accomplissement de la révélation spéciale, l'Esprit de vérité a illuminé l'Église dans son étude de cette

révélation. Aussi, les produits de cette illumination, que sont les grands crédos de la chrétienté et les écrits de théologiens éminents, doivent être, non pas mis sur un pied d'égalité avec la Parole de Dieu, mais protégés avec zèle.

Le devoir de l'Église ne se limite toutefois pas à cela. Il est tout aussi crucial pour l'Église d'être progressiste que conservatrice. L'histoire enseigne qu'une Église est condamnée à se perdre si elle cesse d'être conservatrice. Toutefois, l'histoire enseigne aussi qu'une Église s'éteindra si elle ne progresse pas.

Le conservatisme de l'Église doit embrasser le progressisme. L'Église ne doit jamais, à l'instar du libéralisme, démolir les fondements posés. Cela mènerait à la régression, voire à la destruction. L'Église ne doit pas non plus se contenter de préserver les fondations sans construire dessus. Ce serait de l'immobilisme. Elle doit préserver les fondations dans le but de bâtir dessus, et continuer à construire. Il s'agit pour l'Église d'adopter à la fois un conservatisme sain et un progressisme authentique.

Que personne ne pense que l'Église a de nos jours épuisé l'Écriture sainte. Ce n'est pas du tout le cas. La tâche que Dieu a confiée à l'Église demeure inchangée : approfondir sa Parole toujours plus et faire émerger de ses profondeurs des vérités toujours plus grandes et plus riches. Comme l'a dit Jésus, elle doit extraire « de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes » (Mt 13.52). L'histoire le prouve : la controverse doctrinale, si décriée de nos jours, peut se révéler extrêmement utile à cette fin. J'insiste sur le fait que l'Église doit non seulement établir une distinction claire entre les enseignements scripturaires et les traditions humaines, mais aussi se préparer à rejeter ces dernières, même si elles sont anciennes et bien ancrées. L'Église doit aussi veiller à appliquer les Écritures aux problèmes spécifiques et aux besoins particuliers de l'époque – un devoir qu'elle néglige souvent.

Reprenons l'exemple de l'ecclésiologie. Qui oserait affirmer que tout a été dit sur les relations entre l'Église et l'État ? Qui peut nier l'urgence de ce débat, précisément aujourd'hui, alors que le totalitarisme d'État est en pleine ascension ? Encore une fois, l'Église n'a pas toujours veillé à faire clairement la distinction entre vraie et fausse Église. Cette tâche est pourtant primordiale en ces jours où presque toutes les Églises s'éloignent de la foi. En outre, notre époque est marquée par le sectarisme, avec l'émergence constante de nouvelles dénominations pour des raisons souvent insignifiantes. Devons-nous reconnaître ces groupes comme Églises simplement parce qu'ils s'autoproclament ainsi ? Le débat sur l'œcuménisme est loin d'être clos.

Une vieille phrase latine résume parfaitement le devoir progressiste de l'Église : « *Ecclesia reformata semper est reformanda.* » Cela signifie simplement qu'une Église réformée doit toujours continuer à se réformer. Lorsqu'une Église cesse de le faire, elle perd le droit d'être définie comme réformée. Autrement dit, la complaisance est le plus abominable des péchés dans toute Église. Une Église satisfaite d'elle-même est soit morte, soit mourante. Lorsqu'une Église se vante en disant : « Je suis riche, je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien », le Chef de l'Église est prêt à la rejeter avec dégoût (Ap 3.16,17).

INDESTRUCTIBILITÉ

À première vue, l'Église de Christ semble moins glorieuse que la plupart des dominations que l'on retrouve à travers le monde. Néanmoins, elle est incomparablement plus glorieuse à tous égards. Considérons d'abord sa durabilité. Les royaumes terrestres vont et viennent. Certains des plus grands et des plus puissants empires ont rapidement disparu après leur fondation. L'Église, elle, perdure d'âge en âge et survit à travers les siècles. L'Église chrétienne est indestructible.

QU'EST-CE QUE L'INDESTRUCTIBILITÉ DE L'ÉGLISE ?

Supposons qu'une Église rencontre de sérieux problèmes et soit menacée d'extinction. Pour tenter de reconforter son auditoire, le pasteur voudra peut-être prêcher sur la base de Matthieu 16.18 : « ... sur ce roc je bâtirai mon Église, et [...] les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » Ou supposons qu'une dénomination soit sur le point d'atteindre son point de rupture. Lors de l'assemblée générale, le modérateur voudra se référer à Ésaïe 54.10 : « Quand les montagnes s'éloigneraient, quand les collines chancelleraient, mon amour ne s'éloignera point de toi, et mon alliance de paix ne chancellera point, dit l'Éternel, qui a compassion de toi. » Il essaiera ainsi d'assurer aux membres de son Église que l'avenir de leur dénomination est aussi certain que les promesses de Dieu.

Ces ministres ont mal interprété et mal appliqué la Parole de Dieu. L'Écriture ne garantit pas que telle ou telle Église restera en place. Christ lui-même a menacé l'Église d'Éphèse de destruction. Il a

enjoint à l'apôtre Jean de s'adresser à elle en ces mots : « ... repens-toi, et pratique tes premières œuvres ; sinon, je viendrai à toi, et j'ôterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes » (Ap 2.5). Il n'est pas rare qu'une dénomination entière disparaisse.

Que veulent donc dire des textes comme Ésaïe 54.10 ou Matthieu 16.18 ? La réponse est évidente : l'Église chrétienne dans son intégralité ne périra jamais. Le corps de Christ ne sera jamais détruit. Jusqu'à la fin des temps, une communion de vrais croyants subsistera ici-bas. Prenons la question rhétorique de notre Seigneur : « ... quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lu 18.8.) Il se peut qu'il n'en trouve qu'une infime quantité, mais il en trouvera, c'est certain.

Jésus a déclaré que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre son Église. Cette parole a suscité un large débat. La meilleure interprétation est probablement celle que Geehardus Vos a avancée dans son excellent ouvrage *The teaching of Jesus concerning the kingdom of God and the Church* (L'enseignement de Jésus concernant le royaume de Dieu et l'Église). Il écrit : « Probablement [...] serait-il judicieux de l'interpréter ainsi : "Les portes de l'Hadès ne la submergeront pas." Les portes de l'Hadès semblent symboliser la plus grande force concevable, car personne ne peut les franchir. Dans cette interprétation, notre Seigneur veut simplement dire que l'Église ne sera pas surpassée en force par la plus grande force connue. Cette image confirme l'idée que l'Église est construite sur un rocher » (trad. libre). Par sa force, l'Église se révélera invincible.

Certains se demandent si l'indestructibilité est attribuée à l'Église invisible seulement ou également à l'Église visible. En d'autres termes, est-ce que l'Écriture enseigne simplement qu'il y aura toujours des croyants sur terre ou enseigne-t-elle qu'il y aura toujours une *organisation* de croyants ? Sur ce point, il n'y a pas lieu de douter. Reprenons la promesse selon laquelle « les portes du Hadès ne la submergeront pas ». Son contexte permet de trancher la question sans équivoque.

Christ parle ici de l'Église comme d'une maison. Il se présente comme son architecte et son fondement quand il déclare : « ... sur ce roc, je bâtirai mon Église » (Mt 16.18). Il fait mention des clés de cette maison lorsqu'il dit : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux » (v. 19). Il fait référence à la discipline de l'Église dans les paroles suivantes : « ... ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Lorsqu'il affirme l'indestructibilité de l'Église, Christ conçoit l'Église comme une organisation extérieure, comme « l'incarnation extérieure » du royaume, comme l'écrivait Vos. Au cours des âges, il y aura une Église visible.

COMMENT L'ÉGLISE EST-ELLE PRÉSERVÉE ?

La pérennité de l'Église ne survient pas toute seule. L'Église est indestructible parce que Dieu la préserve. Considérons quelques-uns des moyens que Dieu emploie pour le faire.

En parlant de l'Église de Dieu, Ésaïe a dit : « Toute arme forgée contre toi sera sans effet » (És 54.17). À maintes reprises, l'Église a été violemment attaquée par le monde. La persécution de l'Église primitive par les empereurs romains l'illustre parfaitement. Les chrétiens étaient jetés aux lions et Néron, dit-on, les utilisait comme torches vivantes pour éclairer ses jardins impériaux lors de ses bacchanales nocturnes. L'existence même de l'Église a été mise en péril à maintes reprises, mais le Tout-Puissant est toujours intervenu à temps pour la préserver. Plus encore, dans la sagesse de sa providence, il a utilisé les attaques du monde en faveur de la croissance de l'Église. Poussés par leurs persécuteurs, les croyants ont prêché l'Évangile aux quatre coins du monde. Leur foi imperturbable et leur joie rayonnante face à une mort violente ont suscité l'admiration de leurs ennemis. De multiples façons, le sang des martyrs est devenu la semence de l'Église.

La menace se trouve aussi souvent à l'intérieur qu'à l'extérieur. Non seulement l'hérésie a montré son effroyable visage dans l'Église,

mais elle a souvent semblé l'emporter. Au Moyen Âge, presque tout le monde avait admis l'infâme doctrine du salut par les œuvres. Cette doctrine persiste aujourd'hui, parfois même accompagnée par celle, tout aussi dangereuse, du salut par la personnalité. Presque toutes les grandes dénominations de notre époque, et beaucoup d'autres plus petites, se sont laissé envahir par le libéralisme théologique, qui refuse de reconnaître la Bible comme la Parole même de Dieu, le Christ comme le Fils de Dieu et le salut par la régénération surnaturelle. Quand on étudie l'histoire des hérésies, on est confronté à une profusion d'erreurs. Il est d'autant plus étonnant que l'Église ne se soit pas écroulée sous leur poids. Pourquoi ? Parce que le grand Chef de l'Église, assis à la droite de Dieu, a toujours tenu sa promesse de la guider dans la vérité par l'Esprit de vérité (Jn 16.13). Même lorsque la majorité écrasante des croyants se sont détournés de la vérité, Dieu a veillé à ce que son Église en reste la gardienne. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il a conduit *de manière progressive* l'Église historique dans la vérité.

Une troisième méthode par laquelle Dieu préserve l'Église mérite beaucoup plus d'attention de notre part qu'elle n'en reçoit habituellement. Elle est étroitement liée à la doctrine de l'alliance de la grâce – doctrine biblique, mais négligée. Dans son conseil de prédestination, Dieu aurait très bien pu décider de n'élire personne à certaines périodes de l'Histoire. Par exemple, il aurait pu ne choisir personne qui vivrait au X^e siècle après Jésus-Christ. L'Église aurait été absente de la terre au cours de ce siècle. Ou bien, dans sa souveraineté, Dieu pourrait n'avoir élu personne dans le siècle précédant la seconde venue de Christ. Dans ce cas, l'Église cesserait nécessairement d'exister cent ans avant son retour. Mais voilà, Dieu a ses élus à chaque époque parce que, dans son conseil de prédestination, Dieu a tenu compte des liens familiaux. Il a choisi de transmettre la grâce salvatrice de génération en génération, d'où sa promesse à Abraham : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations :

ce sera une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle je serai ton Dieu et celui de ta postérité après toi » (Ge 17.7). Des parents convertis feront-ils nécessairement des enfants convertis ? Ce n'est pas ce que dit le texte. Cela ne signifie pas, non plus, que la grâce salvatrice est automatiquement transmise des parents aux enfants. C'est seulement lorsque des parents chrétiens s'appliquent à donner une formation chrétienne à leurs enfants qu'ils peuvent s'attendre avec confiance à ce qu'ils grandissent dans la crainte et l'amour du Seigneur. Ce qui en découle, c'est l'assurance que Dieu aura en tout temps un peuple d'alliance, une Église ici-bas. Le flux de la miséricorde de l'alliance ne sera jamais interrompu.

Un autre moyen que Dieu emploie pour pérenniser l'Église, c'est la prédication de l'Évangile par cette dernière à ceux du dehors. Nous vivons une époque de déchristianisation rapide parmi les nations chrétiennes. On pourrait penser que cela mène inévitablement à la ruine de l'Église chrétienne, mais il n'en est rien. Le Dieu fidèle de l'alliance a promis qu'un reste, au moins, sera toujours préservé. Ce reste ne manquera jamais de proclamer la bonne nouvelle du salut à un monde perdu. Dieu veillera à ce que sa Parole ne revienne pas sans effet ; que grâce à elle les âmes pécheresses soient continuellement délivrées de la puissance des ténèbres et transférées dans le royaume de son Fils bien-aimé (Col 1.13). Ainsi, Dieu continuera d'ajouter les sauvés à l'Église jusqu'à ce que tous ses élus de toutes les nations y soient entrés.

*Ô, où sont les rois et les empires maintenant,
Ceux d'autrefois qui allaient et venaient ?
Mais, Seigneur, ton Église prie encore,
Un millier d'années, de la même façon.
Inébranlable comme les collines éternelles ;
Immuable, elle se tient.
Une montagne qui remplira la terre,
Une maison construite, non par des mains.*

LA TÊTE GLORIEUSE DE L'ÉGLISE

La relation de Christ avec l'Église est si variée et si riche qu'elle dépasse toute tentative de description. Parmi les nombreux aspects de cette relation, on peut dire qu'il est à la fois son fondateur et son fondement, son Sauveur et son propriétaire, son conservateur et son espérance, son amant et son bien-aimé, sa justice et sa sainteté, sa Tête et son Roi.

Toutefois, la présentation de Christ comme la tête de l'Église est sans contredit l'aspect le plus marquant dans les saintes Écritures. Étant la tête, il n'y a personne de plus glorieux que lui, sa gloire transcende toute gloire. Son corps, l'Église, ne peut que participer à sa gloire.

SA TÊTE FÉDÉRALE

Au début du récit biblique, Dieu interdit à Adam de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et le menace de mort s'il en mange (Ge 2.17). L'implication saute aux yeux : s'il vivait dans l'obéissance, il pourrait manger de l'arbre de vie et serait ainsi récompensé par la vie éternelle. C'est pourquoi les théologiens affirment que Dieu a établi avec Adam l'alliance des œuvres. Il ne s'agissait pas d'une alliance entre Dieu et Adam comme simple individu, mais comme « chef fédéral » : il représentait tous ses descendants. C'est pour cela que son premier péché a affecté toute l'espèce humaine. Dieu a imputé la culpabilité de ce péché à toute l'humanité : « ... ainsi donc, comme par une seule offense la condamnation a atteint tous les hommes » (Ro 5.18).

Bien avant la chute, avant même la fondation du monde, le Dieu de toute grâce avait pris des dispositions pour le salut de l'humanité. Dans la quiétude de l'éternité, il a établi l'alliance de grâce. Dans cette alliance, il a prévu un autre Adam, c'est-à-dire un autre représentant ou chef fédéral, pour accomplir tout ce qui était nécessaire à la rédemption de ses élus. Non seulement le second Adam devait faire l'expiation complète de leur péché, mais il devait aussi accomplir tous les devoirs que le premier Adam n'est jamais parvenu à accomplir. Par son obéissance parfaite à la loi divine, il devait mériter la vie éternelle pour ceux que le Père lui avait donnés. Dieu leur imputerait sa justice. Par l'obéissance d'un seul, plusieurs seraient rendus justes (Ro 5.19).

Le second Adam est tellement plus élevé en gloire que le premier ! Le premier était terrestre, le second est le Seigneur du ciel (1 Co 15.47). Le premier, bien que créé bon et à l'image de Dieu, était capable de pécher ; le second, bien que fortement tenté, ne peut pécher. Le premier a péché et a ainsi apporté la mort sur la race humaine ; le second est devenu obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix, garantissant ainsi la vie éternelle à la nouvelle humanité, l'Église de Dieu. Le premier est devenu une âme vivante ; le second est devenu un esprit qui donne la vie (1 Co 15.45). C'est peut-être pour ces raisons que l'Écriture fait référence au Sauveur comme du *dernier* Adam plutôt que du *second*. Il a fait tout ce que le premier Adam n'a pas réussi à faire. Il a fait advenir la justice parfaite et la vie éternelle. Aucun autre Adam n'est nécessaire et ne le sera jamais.

SA TÊTE ORGANIQUE

Les Écritures révèlent à maintes reprises que Christ est la tête de l'Église et que l'Église est son corps. L'apôtre Paul a rappelé aux chrétiens d'Éphèse leur devoir, en tant que membres du corps de Christ, l'Église, de croître « à tous égards en celui qui est le chef, Christ » (Ép 4.15). De même, après avoir déclaré aux croyants de Colosses que

« le corps est en Christ », il les a vivement exhortés à « s'attacher au chef, dont tout le corps, assisté et solidement assemblé par des jointures et des liens, tire l'accroissement que Dieu donne » (Col 2.17,19). Selon ces passages, la relation est organique entre Christ, comme Chef, et l'Église, son corps.

Notre Seigneur a exprimé la même vérité au moyen d'une autre métaphore. Il s'est comparé au « cep » et il a comparé les membres de son Église à des « sarments » (Jn 15.5). Il va sans dire que la relation entre le cep et les sarments et entre les sarments et le cep est organique.

L'union entre Christ et son Église est un profond mystère. Quiconque tente de la décrire doit faire preuve de la plus grande prudence pour en parler avec tout le sérieux qu'elle mérite. D'un côté, il faut chercher à rendre compte de l'intimité de cette union, d'un autre côté, il faut éviter de confondre complètement Christ et l'Église.

C. G. Trumbull, un mystique moderne et défenseur de la vie victorieuse, a écrit un jour ces mots : « Je me suis finalement rendu compte que Jésus-Christ était réellement et littéralement en moi. Et encore davantage, qu'il s'était constitué lui-même comme mon être [...] mon corps, mon esprit, mon âme et ma pensée [...] Mon corps était le sien, mon esprit, le sien, mon âme, la sienne, et non seulement le sien, mais aussi une partie de lui [...] Jésus-Christ s'était fait ma vie [...] non pas comme une figure de rhétorique, rappelez-vous, mais comme un fait littéral, réel. Aussi réel que le fait qu'un certain arbre a été transformé en ce bureau sur lequel ma main repose » (*The Life that wins*, p. 13-14, trad. libre).

Ces propos stupéfiants témoignent d'une exagération grossière. L'auteur abolit la distinction entre Christ et le chrétien. Il affirme que l'individualité du chrétien a disparu et qu'il est devenu une partie de Christ. Appliqué à l'Église, cela revient à dire que l'Église a cessé d'exister comme telle et qu'elle est devenue Christ lui-même.

Alors, que signifie que Christ est la tête organique de son Église ? Cela signifie que l'Église n'a pas de vie en dehors de Christ et qu'elle

reçoit de lui la vie qu'elle possède. Cela signifie que l'Église a été créée par Christ, qu'elle provient de lui et qu'elle ne peut subsister sans lui, ne serait-ce qu'un instant. Cela signifie que chaque membre de l'Église vit et agit uniquement par Christ. Cela signifie que le même Esprit, le Saint-Esprit de Dieu, habite à la fois en Christ et en son Église. Cela signifie que la vie que Christ a donnée à l'Église et continue à lui donner est la sienne.

Quelle gloire pour l'Église !

SA TÊTE DIRIGEANTE

Si, selon la Bible, Christ est la tête de l'Église, il a forcément autorité sur elle. Cela apparaît clairement dans les mots : « ... car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Église est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leur mari en toutes choses » (Ép 5.23,24). C'est pourquoi l'Écriture parle de Christ comme le Roi de son Église. Se référant à Christ et à l'Église, Dieu a déclaré : « C'est moi qui ai oint mon roi sur Sion, ma montagne sainte » (Ps 2.6). Paul a décrit l'Église comme le royaume du Fils bien-aimé de Dieu (Col 1.13).

Comment Christ gouverne-t-il son Église ?

Il le fait par des intermédiaires, les officiers de l'Église. Les ministres, les anciens et les diacres représentent Christ respectivement comme prophète, roi et prêtre. C'est principalement aux anciens que Christ a confié le gouvernement de son Église. Il leur *délègue*, certes, son autorité, mais il ne la leur *transfère* jamais. Cette nuance est capitale à comprendre. C'est Christ lui-même qui gouverne l'Église par l'intermédiaire de ses officiers. Par conséquent, ces officiers ne peuvent jamais prétendre légiférer pour l'Église. Leur tâche se limite à déclarer et à appliquer les lois de Christ, sans jamais y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit.

Christ gouverne l'Église par sa Parole et son Esprit. Les membres de l'Église n'enfreindraient donc jamais sa Parole ? Ils ne résisteraient

jamais à son Esprit ? Ce n'est pas ce que cela veut dire. C'est triste à dire, mais ces choses arrivent trop souvent. Malgré cela, Christ continue à ajouter des membres à son Église par la grâce irrésistible de son Esprit, qui opère dans leur appel rendu efficace par la Parole. Il contrôle tellement les membres vivants de l'Église par sa Parole et son Esprit que, malgré leurs nombreuses imperfections restantes, ils se délectent de sa loi d'après l'homme intérieur et lui rendent le début d'une obéissance parfaite.

Christ est non seulement le Chef de l'Église, mais il est aussi le Chef de toutes choses. Dieu « l'a donné pour chef suprême à l'Église » (Ép 1.22). À ce titre, il est en mesure de protéger l'Église contre les assauts du monde, de tenir parole quand il promet que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle, et même de faire en sorte que la colère de ses ennemis contribue à son triomphe final. Satan lui-même ne peut pas s'agiter sans sa permission, et Christ veillera à ce que toutes les machinations du prince des ténèbres contre l'Église contribuent à sa gloire. C'est pourquoi l'Église chante :

*Si nous nous confions en nos propres forces,
Nos efforts seraient perdus,
Si l'homme juste n'était pas de notre côté,
L'homme que Dieu s'est choisi.
Demandez-vous qui il est,
C'est le Christ Jésus ;
L'Éternel des armées est son nom ;
D'âge en âge, le même ;
Et il remportera la bataille.*

L'Écriture décrit ce glorieux Chef de l'Église comme étant assis « à la droite de la majesté divine » (Hé 1.3). Le prophète de l'île de Patmos l'a vu au milieu des sept chandeliers d'or, semblable...

...à un fils d'homme, vêtu d'une longue robe, et ayant une ceinture d'or sur la poitrine. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il avait été embrasé dans une fournaise ; et sa voix était comme le bruit de grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée aiguë, à deux tranchants ; et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force (Ap 1.13-16).

Quel Chef glorieux ! Quelle gloire d'être son corps !

Chapitre 15

L'HARMONIE DES MEMBRES DE L'ÉGLISE

L'Église est le corps de Christ. Christ en est la Tête et tous ceux qui croient en lui en sont les membres. L'Église est glorieuse à cause de la majesté resplendissante de sa Tête. Elle est glorieuse aussi à cause de la belle harmonie de ses membres.

L'IMPÉRATIF D'HARMONIE

À première vue, l'Église affiche plus souvent une image de discorde que d'harmonie. Cette apparence n'est pas tout à fait trompeuse. En réalité, l'Église visible est en permanence en proie à des dissensions considérables.

C'est pourquoi l'Écriture exhorte les membres de l'Église à manifester leur harmonie « en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec amour, vous efforçant de conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (Ép 4.2,3). Pour la même raison, lorsque l'apôtre Paul a été informé des factions au sein de l'Église de Corinthe, il s'est adressé à elle en ces termes : « Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous un même langage, et à ne point avoir de divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment » (1 Co 1.10).

Il existe deux facteurs principaux qui expliquent le manque d'harmonie dans l'Église. Premièrement, l'Église compte toujours

en son sein des personnes qui n'en font pas partie. Elles causeront inévitablement des divisions. C'est à propos de ces membres que Paul écrivait aux Galates : « Puissent-ils être retranchés, ceux qui mettent le trouble parmi vous ! » (Ga 5.12.) L'Église a d'autant plus intérêt à exercer fidèlement la discipline pour préserver son harmonie. Deuxièmement, les membres authentiques de l'Église sont souvent de très mauvais chrétiens. Ils ne cessent de désobéir à leur Chef, ce qui les éloigne les uns des autres.

La raison évidente pour laquelle les membres du corps humain agissent si harmonieusement est qu'ils obéissent tous à la tête. Si seulement tous les membres du corps de Christ obéissaient à la Tête, et s'aimaient mutuellement comme lui-même les a aimés ! S'ils le faisaient aussi intensément qu'il leur a commandé de le faire ! Ah, quelle harmonie l'Église manifesterait ! Au lieu de cela, les membres de l'Église se laissent souvent entraîner dans le double péché de l'orgueil et de la jalousie. Si peu d'entre eux ont appris à « regarder les autres comme étant au-dessus » d'eux-mêmes (Ph 2.3). Il faut sans cesse leur répéter de rejeter « toute méchanceté et toute ruse, la dissimulation, l'envie, et toute médisance » (1 Pi 2.1). Tout comme les disciples d'autrefois qui se disputaient pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand dans le royaume des cieux, ils ont besoin qu'on leur rappelle les paroles percutantes du Maître : « Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mt 18.3). Ceux qui veulent être les premiers et ne s'en repentent pas, ceux-là ne seront même pas les derniers.

UN SEMBLANT D'HARMONIE

L'harmonie de l'Église est souvent feinte. Elle n'a rien de réel. Ce simulacre a lieu chaque fois que l'Église oublie que le mal demeure en elle, ou qu'elle refuse de lutter contre lui. Imaginons qu'un péché flagrant existe parmi les membres éminents d'une Église donnée.

Combattre un tel péché, cela va inévitablement troubler la paix. On préfère alors trouver des excuses au coupable sous prétexte que personne n'est parfait. La tempête qui menaçait d'éclater est dissipée. La paix est maintenue, mais une infection maligne continue de ronger les entrailles de l'Église.

Supposons qu'il y ait une controverse dans une Église sur une doctrine importante et que deux camps se forment. À coup sûr, bien des membres refuseront de prendre parti, fiers d'avoir trouvé le « juste milieu ». La doctrine en question est d'une importance telle que le christianisme se tient ou s'effondre avec elle, mais ceux-là estiment que l'enjeu est insignifiant. Bien qu'un camp ait franchement raison et l'autre franchement tort, ils insistent sur le fait évident qu'aucun des deux n'est infaillible. Ils ne manquent pas de condamner les deux parties pour « l'amertume » qui entache leur débat. Ils ont souvent raison sur ce point, mais ils oublient qu'ils sont eux-mêmes coupables du péché odieux de l'indifférence doctrinale. Ils se vantent de leur zèle pour la paix de l'Église, mais la triste réalité, c'est qu'ils travaillent à sa destruction. Le pacifisme du « juste milieu » dans les controverses doctrinales importantes a ruiné plus d'une Église.

Le prophète Zacharie a exhorté les Juifs de son époque : « ... aimez la vérité et la paix » (Za 8.19). Il ne les a pas exhortés à rechercher la paix au détriment de la vérité, car il s'est rendu compte que la paix achetée à ce prix n'est pas vraiment la paix. Non, il considérait la vérité comme une condition préalable absolue de la paix, la paix véritable. Il savait aussi que seul le chemin de la vérité mène à une paix authentique.

LA VÉRITABLE HARMONIE

Les dissonances foisonnent dans l'Église. Les simulacres d'harmonie aussi ! C'est une réalité désolante, mais cela ne change en rien le fait que l'Église de Jésus-Christ se caractérise par une harmonie authentique.

Le livre des Actes des Apôtres brosse un magnifique tableau de l'Église primitive de Jérusalem :

Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et trouvant grâce auprès de tout le peuple (Ac 2.44-47).

Bien que le Nouveau Testament ne prescrive nulle part d'imiter le « communisme » de l'Église de Jérusalem, toute véritable Église de Christ se caractérise par le même genre d'harmonie et d'attachement à Dieu, car le même Esprit l'anime.

Peu après, une difficulté est survenue dans l'Église de Jérusalem. Les Grecs se plaignaient des Hébreux. Ils estimaient que leurs veuves étaient négligées dans le service quotidien (Ac 6.1). Sous la direction des apôtres, une nouvelle fonction a alors vu le jour dans l'Église : le diaconat, le ministère de la compassion. Il s'agit d'une fonction permanente qui permet aux membres d'exprimer de manière tangible leur amour les uns pour les autres – en particulier envers les pauvres et les nécessiteux.

Dans la même lettre où il reproche aux chrétiens de Corinthe leurs divisions, l'apôtre Paul souligne avec force que les croyants sont membres d'un seul corps. Non seulement il les exhorte à se comporter les uns envers les autres comme les membres d'un même corps devraient le faire, mais il déclare aussi, et avec vigueur, que la coopération des membres de l'Église est un fait, tout comme la coopération harmonieuse des membres du corps humain. L'Église *est* le corps de Christ et les croyants en *sont* les membres. Ils *sont* contrôlés par une seule tête et *agissent* donc de manière harmonieuse. Tout cela se déduit facilement de l'affirmation suivante : « Nous avons

tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps » (1 Co 12.13).

L'harmonie entre les membres du corps de Christ se manifeste particulièrement bien dans leur diversité. L'harmonie présuppose la diversité. Lorsque des voix identiques chantent des notes identiques, personne ne pense à l'harmonie. En revanche, lorsque des voix différentes chantent ensemble des notes différentes, il en découle une harmonie certaine. Si le corps humain était constitué de plusieurs parties, toutes de la même taille et de la même forme, il serait impossible d'en percevoir une quelconque harmonie. Puisque ce n'est pas le cas et qu'il est constitué de nombreux membres très différents qui s'entraident, la qualité de l'harmonie est exceptionnelle. Il existe une grande diversité parmi les membres de l'Église de Christ. Certains possèdent cinq talents, d'autres, un seul. Certains ont du charisme, les autres non. Certains sont des leaders, d'autres sont bons pour le suivi. Certains sont riches, d'autres pauvres. Certains sont très instruits, d'autres non. Certains sont forts dans la foi, d'autres faibles. Dans toutes ces choses, chacun a besoin de tous les autres. Ils se complètent mutuellement. Ils coopèrent les uns avec les autres. Collectivement, ils forment un seul corps. Tous sont liés entre eux par la plus grande des vertus chrétiennes : l'amour.

C'est cela, l'harmonie. Cette harmonie est l'essence même de l'Église. Là où elle fait défaut, il n'y a pas d'Église chrétienne. Elle se trouve dans toute véritable Église, car l'Église est indéniablement le corps de Christ.

Chapitre 16

L'ÉGLISE ET LA VÉRITÉ

La fidélité à la Parole de Dieu est la première et principale marque de la véritable Église, comme l'enseigne Jean Calvin dans son *Institution de la religion chrétienne*. Les adeptes de la foi réformée ont toujours défendu cette position. Si cette affirmation est exacte, il existe forcément un lien étroit entre l'Église et la vérité de la révélation spéciale de Dieu. En réalité, ce lien est si étroit qu'il est presque impossible de lui rendre pleinement justice. En voici néanmoins quelques aspects.

LE FRUIT DE LA VÉRITÉ

L'Église découle de la révélation de la vérité.

Lorsque l'humanité est tombée dans le péché dans le jardin d'Éden, Dieu est immédiatement intervenu. Il a prononcé un jugement sur l'homme et la femme, ainsi que sur le serpent. Il a également fait une promesse à l'humanité déchue, appelée « proto-Évangile », c'est-à-dire la première annonce de l'Évangile. Dieu a dit au serpent : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon » (Ge 3.15). Par cette promesse, Dieu prophétisait la victoire du Christ crucifié sur Satan, sur le péché et sur le monde. On peut supposer qu'Adam et Ève l'ont acceptée avec foi, faisant d'eux les premiers membres de l'Église, puisque l'Église rassemble les croyants de toutes les époques.

Du temps d'Abraham, Dieu a établi son Église de manière plus formelle, toujours par la révélation de la vérité. Ses nombreuses

révélations à Abraham ont culminé dans la promesse suivante : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations : ce sera une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle je serai ton Dieu et celui de ta postérité après toi » (Ge 17.7). Abraham a cru et il est devenu « le père de tous [*ceux*] qui croient » (Ro 4.11), qu'ils aient vécu dans l'ancienne ou la nouvelle dispensation. Ensemble, ils forment l'Église de Dieu.

Dans le Nouveau Testament, l'Église voit le jour avec la venue du Saint-Esprit lors de la Pentecôte. De nombreuses âmes sont ajoutées à l'Église venant des quatre coins du monde habité. Or, comment cette expansion a-t-elle eu lieu ? Également par la révélation de la vérité, notamment par la prédication inspirée de l'apôtre Pierre.

Depuis la chute de l'humanité jusqu'à la fin des temps, Dieu bâtit son Église. Sa méthode ne change pas : il le fait par sa Parole de vérité et par l'Esprit de vérité. Selon le Catéchisme de Heidelberg, « [*parmi*] tout le genre humain, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, le Fils de Dieu assemble autour de lui une communauté élue pour la vie éternelle. Il la protège et il la maintient par son Esprit et sa Parole dans l'unité de la vraie foi » (21^e dimanche, question n° 54).

Oui, l'Église découle de la vérité. C'est indéniable.

LE VECTEUR DE LA VÉRITÉ

En de rares occasions, Dieu a utilisé des anges pour transmettre sa vérité à l'humanité. Par exemple, les anges ont annoncé les premiers la naissance du Sauveur et sa résurrection. D'ordinaire, Dieu a néanmoins réservé cet honneur aux êtres humains.

Dans l'ancienne dispensation, les hommes que Dieu employait pour transmettre la vérité étaient appelés « prophètes ». On a dit à juste titre que leur tâche n'était pas tant de prédire que de proclamer. Dieu leur a d'abord parlé, puis ils étaient les messagers de Dieu, transmettant avec autorité, les paroles divines en déclarant : « Ainsi parle l'Éternel... » Cette expression, ou son équivalent, apparaît des

centaines de fois dans leurs écrits. Ils ne faisaient pas état de leurs propres opinions, mais parlaient au nom de Dieu : « ... ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu » (2 Pi 1.21).

Ceux par lesquels Dieu a transmis sa vérité dans la nouvelle dispensation sont connus sous le nom d'apôtres. Le Seigneur les a directement enseignés lors de son ministère public. Sur le point de partir, il leur a promis « un autre consolateur, [...] l'Esprit de vérité » (Jn 14.16,17). Contrôlés par son Esprit, eux aussi ont proclamé non leur propre sagesse, mais la sagesse de Dieu. L'apôtre Paul, apparu au moment opportun, a, lui aussi, certifié que l'Évangile qu'il prêchait ne venait pas des hommes et qu'il ne l'avait pas reçu d'un homme, mais qu'il lui avait été révélé par Jésus-Christ (Ga 1.11,12). Tous les livres du Nouveau Testament sont rédigés par les apôtres eux-mêmes ou par d'autres hommes placés sous leur direction ou leur influence.

Ceux que la Bible appelle prophètes ou apôtres ne sont pas tous de vrais enfants de Dieu. Balaam, par exemple, ne l'était pas. Judas Iscariot non plus. Les prophètes et les apôtres, dans l'ensemble, étaient étroitement liés à l'Église de Dieu. Ils en étaient membres. Ils en constituaient le fondement, une partie essentielle d'un bâtiment. Par leur fonction, ils représentaient l'Église. On peut donc affirmer sans hésiter que Dieu a choisi son Église comme vecteur de la révélation spéciale.

LA GARDIENNE DE LA VÉRITÉ

L'Église de l'ancienne dispensation s'est vu confier « les oracles de Dieu » (Ro 3.2). Elle avait le devoir de garder, de préserver et de conserver la révélation spéciale. Cette même tâche est clairement attribuée à l'Église de la nouvelle dispensation, comme le décrit Paul, lorsqu'il parle de l'Église comme étant « la colonne et l'appui de la vérité » (1 Ti 3.15). Les colonnes ont pour fonction de soutenir les structures. De même, le sol joue un rôle essentiel en soutenant d'innombrables

choses. Si la terre ne remplissait pas cette tâche, cette planète serait plongée dans le chaos. L'Église, comme colonne et appui de la vérité, a pour rôle de soutenir la vérité.

À certains moments de l'Histoire, l'Église a pris son rôle très au sérieux. Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne et de nouveau à l'époque de la Réforme protestante, l'Église s'est davantage préoccupée de la vérité que de sa propre paix du moment ou de sa prospérité à court terme. La vérité était plus chère aux cœurs des hommes et des femmes que ne l'étaient leurs possessions, leurs vies, ou même leurs familles. En comparaison, quelle triste situation pour l'Église d'aujourd'hui ! Le cancer de l'indifférence doctrinale ronge ses entrailles. La pression ambiante pour fusionner les Églises et l'énorme importance accordée à l'œcuménisme sont dans de nombreux cas des symptômes de cette maladie. Au lieu de chasser ceux qui rejettent les vérités fondamentales comme la sainte Trinité, la divinité de Christ et l'expiation substitutive, l'Église leur accorde souvent ses plus grands honneurs. C'est ainsi que, dans de nombreux cas, l'Église, ayant cessé de lutter pour la foi transmise une fois pour toutes aux saints, a cessé d'être l'Église.

L'Église disparaîtra-t-elle ? Échouera-t-elle ? Non, jamais ! L'Esprit de vérité demeurera avec et dans l'Église pour toujours (Jn 14.16). Les dénominations peuvent devenir, l'une après l'autre, de fausses Églises, il subsistera toujours un reste selon l'élection de la grâce. La colonne et l'appui de la vérité ne peuvent être détruits. Même les puissantes portes de l'enfer ne la submergeront pas. Le Dieu tout-puissant veillera en personne à ce que son Église perdure jusqu'à la fin des temps comme gardienne de la vérité. Martin Luther avait raison quand il chantait :

*Quand tous les démons déchaînés
Préendraient te détruire,
Ne crains point, car Dieu a voulu
Que sa vérité triomphe à travers nous.*

L'INTERPRÈTE DE LA VÉRITÉ

D'après l'Église catholique, la révélation spéciale ne serait pas complète dans la Bible : il reviendrait à l'Église de la compléter. Rome place donc son enseignement au même niveau que l'Écriture sainte – voire au-dessus, parfois. Elle affirme aussi la conception immaculée de la Vierge Marie et son assomption au ciel, croyances qui ne reposent sur aucun fondement scripturaire, contrairement aux enseignements de la naissance virginale de Jésus et de son ascension qui, eux, sont ancrés dans les Écritures. Les réformateurs protestants ont fermement rejeté cette vision de la révélation. Ils l'ont qualifiée d'hérésie grave et ont insisté sur la suffisance de l'Écriture. Ils ont également souligné le rôle de l'Église dans *l'interprétation* de la Parole de Dieu... et à juste titre ! Pour que l'Église partage correctement sa Parole, Dieu lui a donné l'Esprit de vérité.

Certains protestants de l'époque de la Réforme ont accordé une importance disproportionnée à l'interprétation individuelle au détriment du rôle de l'Église dans l'interprétation de la Parole de Dieu. La plupart des réformateurs ont toutefois eu le bon sens de maintenir l'importance de l'Église comme interprète divinement désignée des saintes Écritures, tout en reconnaissant le droit à l'interprétation privée.

Les Églises de la Réforme se sont investies pleinement à cette tâche ! Elles y ont déployé une énergie prodigieuse, donnant lieu à de nombreuses confessions et catéchismes dont la plupart sont des bijoux d'interprétation.

Aujourd'hui, quelques chrétiens – très peu, en réalité – accordent une importance sacro-sainte aux credo et hésitent à y apporter des modifications. Ils oublient que l'Église de tous les temps doit continuer à jouer son rôle d'interprète de la vérité de Dieu. Les credo existants ne peuvent pas prétendre épuiser toute la vérité des Écritures. Ils ne sont pas, non plus, infaillibles. Ceux qui méprisent les credo, cependant, sont bien plus nombreux et plus bruyants. Les libéraux

se moquent des credo. Pour eux, ce sont des produits dépassés, qui datent de « l'âge préscientifique », tandis que de nombreux fondamentalistes répètent sans cesse la formule insipide « Pas de credo sinon Christ ». Ces deux attitudes déprécient non seulement l'Église, mais aussi une œuvre des plus importantes que l'Esprit de vérité a accomplie à travers l'Église.

LE HÉRAULT DE LA VÉRITÉ

L'Église s'est vu confier une tâche primordiale : prêcher la Parole de Dieu.

Certains préféreraient que la Parole soit prêchée par des individus plutôt que par l'Église. Il y a eu dans le passé, et il y a encore aujourd'hui, des évangélistes et d'autres prédicateurs autoproclamés, non ordonnés par l'Église. Cela relève d'un individualisme malsain. Certes, nous ne pouvons pas dire que Dieu ne se servira pas du travail de tels hommes, mais de toute évidence, leur position est loin d'être idéale. Tous les chrétiens doivent témoigner de leur Seigneur, mais la prédication de la vérité est la tâche officielle de l'Église. Pour preuve, Paul et Barnabas ont bien été envoyés comme missionnaires par l'Église d'Antioche avec l'imposition des mains, et sur ordre exprès du Saint-Esprit (Ac 13.1-3) !

La tâche de la prédication est immense ! C'est « tout le conseil de Dieu » (Ac 20.27) qui doit être proclamé, non pas seulement des parties isolées de la Bible. La prédication implique à la fois l'explication et l'application de la Parole de Dieu. La Parole doit être appliquée, non seulement aux besoins des auditeurs individuels, mais aussi à tous les problèmes sociaux qui ont une portée religieuse. La vérité de Dieu doit être proclamée à tous : à ceux qui sont proches et à ceux qui sont éloignés, aux dirigeants et aux sujets, aux riches et aux pauvres, aux adultes et aux enfants, aux érudits et aux ignorants, aux éduqués et à ceux qui ne le sont pas, aux convertis et aux non-convertis, aux hommes et aux femmes de toute ethnie, de toute nation et de toute

langue. C'est cette immense tâche que le Christ en gloire a confiée à son Église et dont dépend le salut du monde.

* * * *

Nous pourrions développer le sujet bien davantage, mais nous en avons dit assez pour montrer le lien étroit entre l'Église et la vérité. Tirons-en quelques conclusions.

Une Église indifférente à la vérité est sur le point de disparaître. L'Église qui tolère sciemment la négation des vérités fondamentales de la Parole de Dieu se rend coupable d'une telle négation et cesse d'être une véritable Église.

Une Église qui compte un grand nombre de membres, un édifice imposant, un cérémonial élaboré, une organisation efficace et des tenues dignes de ce nom, mais qui ne possède pas la vérité, ce n'est pas une Église. En revanche, une Église avec peu de membres, sans autre bâtiment qu'un hangar, avec un ordre de culte des plus simples, une organisation minimale et sans aucune tenue officielle, cette organisation est une Église de Jésus-Christ si elle reste fidèle à la vérité.

Ce monde, sous l'emprise de celui qui est menteur dès le commencement, est devenu un sombre repaire de mensonges et de tromperies. Dans ce monde, il existe une institution dont le seul souci est de porter bien haut le flambeau de la révélation spéciale de Dieu. Cette distinction revient à l'Église chrétienne.

L'ÉGLISE ET LE SALUT

L'Église chrétienne est généralement définie comme la communion des croyants. Cela revient à dire que ceux qui sont sauvés en sont les membres vivants.

Cette vision de l'Église est largement acceptée dans la chrétienté, mais les divergences surgissent quant à la relation précise entre l'Église et le salut. L'Église peut-elle communiquer la grâce salvatrice aux hommes ? Est-il indispensable d'appartenir à une Église pour être sauvé ? Ou est-ce de peu d'importance puisque l'Écriture enseigne que l'on est justifié par la foi seule ? Ces questions ont suscité diverses réponses.

DEUX POINTS DE VUE EXTRÊMES

L'enseignement de l'Église catholique romaine sur ce point est d'une extrême arrogance. Selon elle, bien que Christ ait opéré le salut par sa mort expiatoire, il a confié à l'Église la distribution de ce salut. Elle prétend que l'Église est un réservoir de grâce salvatrice, tout comme une bouteille de Leyde stocke de l'électricité. Sans ce réservoir, impossible de recevoir les bénédictions du salut. Pour changer de métaphore, l'Église est présentée comme un intermédiaire entre Christ, l'auteur du salut, et son destinataire, le pécheur. Selon le plan de Dieu, le pécheur n'obtiendrait le salut que par cet intermédiaire. En somme, l'Église aurait le monopole de la grâce salvatrice. C'est par l'intermédiaire de ses sacrements qu'elle serait censée transmettre la grâce salvatrice. Par conséquent, personne, pas même un enfant décédé sans avoir été

baptisé, ne peut être sauvé. De même, aucun adulte ne peut espérer être sauvé sans faire usage de l'eucharistie – ou sainte cène.

Pour être juste, Rome n'affirme plus que personne ne peut être sauvé s'il n'est pas membre de l'Église catholique. Au cours des dernières décennies, les principaux théologiens catholiques romains ont adopté une interprétation plus souple de l'ancien principe « hors de l'Église, point de salut » (*extra ecclesiam nulla salus*). Par exemple, on affirme qu'il est possible de faire partie de « l'âme » de l'Église sans appartenir à son « corps ».

La vision historique de Rome sur ce point ne peut être comprise qu'à la lumière de son erreur fondamentale concernant l'Église. Rome affirme que l'Église est divine. Elle ne serait rien de moins que Jésus-Christ lui-même sous sa forme terrestre, une réincarnation de Christ jusqu'à l'achèvement de son œuvre rédemptrice.

Or, on peut difficilement nier que l'Église soit constituée d'êtres humains ! Rome place un médiateur humain entre Dieu et les pécheurs. Elle nie que Christ soit le seul et unique médiateur. Elle expose les pécheurs aux mains de personnes défectueuses et faillibles plutôt qu'aux mains du Dieu de toute grâce. Cette doctrine est appelée « sacerdotalisme » (ou « prêtrise »).

Face à cet enseignement de Rome, appelé *sacerdotalisme* dans le langage théologique, les réformateurs protestants ont mis en avant la doctrine de l'*évangélisme*. Pour le dire simplement, Dieu transmet les bienfaits du salut aux hommes directement, sans la médiation de l'Église.

La position de Rome est extrême, mais bien des protestants conservateurs y répondent par l'extrême opposé. Pour eux, si l'on croit au Seigneur Jésus-Christ, il importe peu que l'on fasse partie ou non d'une Église. Ils aiment opposer le christianisme à « l'Églisianisme ». Ils vont parfois jusqu'à refuser de donner le nom d'Église à une communion de croyants. Dans leurs prédications d'évangélisation, ils ne mettent aucun accent sur l'importance de rejoindre une Église locale.

Un autre groupe important de protestants néglige le lien entre l'Église et le salut. Les modernistes ridiculisent l'idée selon laquelle l'appartenance à l'Église et le salut vont de pair. S'ils ne nient pas que, dans l'ensemble, il est bénéfique d'être membre de l'Église, ils insistent sur le fait que l'une des conditions d'entrée dans le royaume de Dieu est la noblesse de caractère. Ils sont convaincus qu'une foule d'hommes et de femmes sont de loyaux citoyens du royaume, même s'ils n'ont jamais reconnu leur péché à la croix et n'ont aucune envie d'adhérer à son Église. C'est clairement une hérésie majeure.

DEUX VÉRITÉS SCRIPTURAIRES

Qu'enseignent les saintes Écritures au sujet de la relation entre l'Église et le salut ? Deux vérités ressortent clairement.

En premier lieu, tous les sauvés doivent se joindre à l'Église.

L'opinion selon laquelle l'appartenance à l'Église visible est une condition préalable au salut n'a aucun fondement dans l'Écriture. Lorsque le geôlier de Philippes demande ce qu'il doit faire pour être sauvé, Paul se contente de dire : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.31). L'apôtre ne lui ordonne pas de se joindre à l'Église. En revanche, après avoir cru, il est aussitôt baptisé (v. 31-38). De même, dès que l'eunuque éthiopien confesse Christ, il est, lui aussi, baptisé (Ac 8.36-38). De même pour tous ceux qui se convertissent à la Pentecôte. Or, selon les paroles de Paul : « Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps » (1 Co 12.13). Le baptême symbolise la réception dans l'Église. Il est clair qu'à l'époque des apôtres, c'est ainsi que l'on recevait les croyants dans l'Église visible.

Quoi de plus logique ? Celui qui croit en Christ est uni à lui. La foi le lie à Christ. Il est membre du corps de Christ, l'Église invisible. Or, l'Église visible n'est autre que la manifestation extérieure de ce corps. Tout membre de l'Église invisible devrait naturellement être membre de l'Église visible.

Le passage d'Actes 2.47 est extrêmement significatif à cet égard : « Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés. » Non seulement le Seigneur Christ exige de ceux qui sont sauvés qu'ils s'unissent à l'Église, mais il les unit lui-même à l'Église – de toute évidence, l'Église *visible*.

Une personne qui est en dehors de l'Église visible est-elle nécessairement en dehors de Christ pour autant ? Certainement pas. Il peut arriver qu'un vrai croyant ne trouve pas une Église à qui s'unir, pour des raisons inhabituelles. Il est, par exemple, décédé juste après s'être converti, sans avoir reçu le baptême. De tels cas sont exceptionnels. La règle scripturaire est que, si l'appartenance à l'Église n'est pas une condition préalable au salut, elle en est une conséquence nécessaire. En dehors de l'Église visible, « hors de laquelle il n'est pas de possibilité normale de salut » (Confession de foi de Westminster, chapitre 25, section 2).

Un second enseignement des saintes Écritures sur ce sujet : Dieu a confié à l'Église la tâche de dispenser les moyens de la grâce, à savoir la Parole et les sacrements.

Rome se trompe lourdement quand elle affirme que l'Église dispense *elle-même la grâce salvatrice*. Néanmoins, ils se trompent aussi, ceux qui négligent le fait que l'Église doit dispenser *les moyens de la grâce salvatrice*.

Dieu n'emploie qu'un seul moyen pour communiquer la foi aux hommes : sa Parole, la Bible. « Ainsi la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la Parole de Christ » (Ro 10.17). C'est le devoir sacré de l'Église de proclamer cette Parole. Lorsqu'il plaît au Saint-Esprit d'appeler efficacement les pécheurs par la Parole prêchée par l'Église, les croyants naissent. C'est à cause de ce rôle important de l'Église dans la naissance des croyants que l'Église mérite d'être désignée comme *la mère des croyants*. Les croyants sont nés de Dieu par l'intermédiaire de l'Église : « ... la Jérusalem d'en haut [...], c'est notre mère » (Ga 4.26).

De plus, comme une mère nourrit ses enfants, l'Église nourrit ses membres et les édifie dans la foi par la prédication de la Parole et l'administration des sacrements. Cela aussi fait partie intégrante de leur salut. Néanmoins, si l'Église dispense ces moyens de grâce, elle dépend entièrement de la grâce du Saint-Esprit quant à leur efficacité. Ce n'est que lorsque Dieu bénit les moyens de la grâce qu'ils produisent leur fruit. Il n'en demeure pas moins que Dieu a confié à l'Église les moyens de sa croissance spirituelle.

En conclusion, toute la gloire du salut de l'homme appartient à Dieu et en rien à l'Église. Cependant, Dieu a choisi d'honorer l'Église en lui confiant les moyens de la grâce salvatrice. L'Église plante et arrose, mais c'est Dieu qui fait croître. D'un côté, ce n'est pas celui qui plante qui est quelque chose ni celui qui arrose, mais Dieu qui fait croître. D'un autre côté, l'Église a la glorieuse distinction de collaborer avec Dieu pour le salut des hommes (1 Co 3.6-9).

Chapitre 18

UN ORGANISME ET UNE ORGANISATION

Un bon dictionnaire définit un organisme comme « un corps composé de différents organes ou parties remplissant des fonctions spéciales qui sont mutuellement dépendantes et essentielles à la vie ». Ce même dictionnaire définit une organisation comme « l'union systématique d'individus en un corps dont les dirigeants, les agents et les membres travaillent ensemble à une fin commune ». Un organisme est quelque chose de vivant, comme une plante, un animal ou le corps humain. Une organisation, bien que composée d'êtres vivants, n'est pas vivante en soi.

L'Église chrétienne est-elle un organisme plutôt qu'une organisation ? Une organisation plutôt qu'un organisme ? Ou est-elle à la fois un organisme et une organisation ?

L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉCRITURE

La réponse biblique ne laisse planer aucun doute : l'Église est à la fois organisme et organisation.

L'apôtre Paul écrit ceci à l'Église de Rome : « ... ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps en Christ, et nous sommes tous membres les uns des autres » (Ro 12.5). À l'Église de Corinthe, il écrit ceci : « Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps » (1 Co 12.13). Dans ces

passages et bien d'autres, l'Écriture compare l'Église à un corps humain vivant. Elle conçoit l'Église comme un organisme.

Il est tout aussi manifeste que la Bible considère l'Église comme une organisation. C'est pourquoi elle en parle à maintes reprises comme d'un bâtiment. Un bâtiment, à la différence du corps humain, n'est pas vivant. Lorsque Jésus dit : « sur ce roc je bâtirai mon Église » (Mt 16.18), il pense à l'Église de cette manière. Jusqu'alors, son enseignement portait principalement sur un royaume intérieur et invisible. À présent, il parle de son Église comme d'une organisation extérieure. Les apôtres avaient l'habitude d'établir une organisation ecclésiastique partout où se trouvait un groupe de croyants. Par exemple, lorsque Paul et Barnabas sont revenus de leur premier voyage missionnaire, ils ont visité les différents endroits où ils ont récemment prêché l'Évangile et « ils désignèrent des anciens dans chaque Église » (Ac 14.23).

L'Écriture ne se soucie guère de faire la distinction entre organisme et organisation. Elle parle souvent des deux aspects de l'Église dans un même souffle, pour ainsi dire. Pour ne citer qu'un exemple, Pierre écrit ceci aux membres de l'Église : « ... et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle » (1 Pi 2.5). Comme une *maison en pierre*, l'Église est une organisation, mais comme une *maison spirituelle*, composée de pierres *vivantes*, elle est un organisme. L'Écriture ne parle nulle part d'un groupe inorganisé de chrétiens quand il est question d'une Église. On ne peut donc pas supposer qu'un groupe de croyants constituerait l'Église-organisme, tandis qu'un autre groupe de croyants constituerait l'Église-organisation. On appelle parfois « Église » une association de chrétiens qui dirigent une école chrétienne, qui constituent un syndicat chrétien ou qui gèrent un centre de loisirs chrétien. Ce vocable manque de précision et de fondement biblique. À proprement parler, une telle association n'est pas une Église. La vérité est qu'un seul et même groupe de croyants est à la fois l'Église en tant qu'organisme et l'Église en tant qu'organisation. L'Église constitue les deux en un.

UN POINT DE VUE EXTRÊME

Tout au long de l'Histoire, bien des croyants et plusieurs sectes ont souligné l'aspect « organisme » de l'Église, en négligeant, sur le terrain, son « organisation ». Par exemple, les frères de Plymouth commettent cette erreur. Selon eux, le seul lien qui les unit, c'est leur foi commune en Christ et non une organisation d'apparence. Ils n'ont ni ministres ordonnés ni autres officiers. Ils n'ont pas de gouvernement ecclésiastique. Certains vont même jusqu'à rejeter l'appellation de leur communauté par le mot « Église » en raison de sa connotation organisationnelle.

Dans la lignée de cette conception unilatérale de l'Église, on trouve la prétendue idée de l'Église pure. Dans cette optique, seuls ceux qui sont nés de nouveau sont des membres vivants du corps de Christ, tous les autres doivent donc être exclus de leur communion. Même si cela est impossible dans la pratique, les partisans de cette vision insistent sur la nécessité de le faire. Ils se croient capables de dire de manière quasi infaillible qui est né de nouveau et qui ne l'est pas.

Cette vision déséquilibrée incite à mépriser l'idéal d'unité organisationnelle pour l'Église chrétienne dans son ensemble. L'Écriture enseigne que tous les croyants du monde entier sont un en Christ. Ils constituent son seul corps. Idéalement, cette unité devrait se manifester à travers une organisation unifiée. En d'autres termes, l'Église visible devrait refléter l'unité de l'Église invisible. Ils négligent cette vérité essentielle, ceux qui exaltent l'Église comme organisme au point de minimiser exagérément l'organisation. Puisque tous les croyants sont unis spirituellement, peu importe pour eux qu'ils rejoignent une seule Église, plusieurs ou aucune. Ils croient qu'une Église non confessionnelle est aussi légitime que n'importe quelle dénomination. Ils ne voient pas le schisme comme un péché pour la simple raison que l'aspect organisationnel est sans importance. Par conséquent, les tentatives de réforme d'une dénomination ont peu ou pas de valeur.

La seule chose qui compte, disent-ils, c'est l'unité spirituelle de tous les vrais croyants constituant l'Église en tant qu'organisme.

Certains croyants défendent cette opinion extrême de manière moins radicale. Ils sont tout à fait disposés à admettre qu'une Église particulière est à la fois une organisation et un organisme, mais ils considèrent l'Église dans un sens plus large exclusivement, ou presque, comme un organisme. D'où l'indépendantisme : chaque Église locale suit ses propres règles, souveraine et indépendante des autres congrégations. Les congrégations peuvent s'entretenir mutuellement pour des conseils, mais ces consultations n'ont aucune autorité sur les Églises locales. Une conséquence logique de ce point de vue est que seule la rupture injustifiée d'une congrégation constitue un schisme et que chaque Église locale est pratiquement non confessionnelle. En un mot, ce point de vue moins extrême accorde encore trop d'importance à la désunion organisationnelle de l'Église chrétienne.

L'EXTRÊME INVERSE

D'autres croyants insistent beaucoup trop sur l'aspect « organisation » de l'Église, au détriment de son aspect « organisme ». Cette vision prédomine dans notre Église contemporaine. C'est même l'un de ses défauts les plus flagrants.

Bien des pasteurs se préoccupent davantage de la taille de leur Église que de sa pureté. Ils reçoivent à bras ouverts dans l'Église toute personne qui se prétend chrétienne. Comme l'Église est incapable de sonder le cœur humain, ils s'exemptent de vérifier la crédibilité de la profession de foi du nouveau venu. Ils font de même pour justifier l'absence de discipline envers les membres qui s'écartent. Ces pasteurs sont plus intéressés par la gestion de l'Église que par l'enseignement de la Parole de Dieu. Ils préfèrent qu'on reconnaisse en eux un bon organisateur plutôt qu'un berger fidèle.

Le culte de l'organisation ne se limite pas aux Églises locales et à leurs pasteurs. Nombreuses sont les dénominations qui se targuent

de faire fonctionner une machine ecclésiastique bien rodée, alors qu'elles négligent largement, voire complètement, la saine doctrine. Une multitude de membres d'Églises se vantent de leur fidélité à une dénomination sans jamais se demander si celle-ci est fidèle à la Parole de Dieu. Pourquoi l'idée d'unir les Églises est-elle si populaire ? Parce que cela permet de former des organisations plus grandes et soi-disant plus fortes. Une tentation guette toutes les fédérations d'Églises : celle de penser uniquement en termes de taille. Plusieurs d'entre elles ont cédé à cette tentation. Il ne semble pas venir à l'esprit du Conseil œcuménique que la plus petite Église, qui lutte sans compromis pour la vérité livrée une fois pour toutes aux saints, contribue incomparablement plus à l'avènement du royaume de Dieu qu'une fédération d'Églises qui s'étend à travers le monde, mais obscurcit la vérité par des paroles ambiguës. Ce Conseil ne perçoit pas, non plus, que la première est une manifestation du corps de Christ, alors que cette dernière ne l'est pas.

UNE POSITION ÉQUILIBRÉE

Seule la personne qui s'en tient à l'enseignement biblique selon lequel l'Église est à la fois un organisme et une organisation peut maintenir une vision équilibrée de l'Église.

Le fait que l'Église soit à la fois un organisme et une organisation rend impératives à la fois sa pureté et son unité.

L'Église consciente d'être à la fois un organisme et une organisation veillera à ne pas juger le cœur des hommes et évitera ainsi les excès dans la discipline, mais elle sera également zélée pour maintenir une discipline visant à préserver la pureté de l'Église autant que possible.

Comme l'Église est à la fois un organisme et une organisation, non seulement son unité spirituelle est-elle un fait, mais aussi elle ne doit jamais cesser de tendre vers l'idéal de l'unité organisationnelle.

La vérité selon laquelle l'Église est une organisation aussi bien qu'un organisme exige son unité organisationnelle, non seulement au niveau des congrégations, mais aussi au niveau des dénominations, voire à l'échelle universelle.

Parce que l'Église est à la fois un organisme et une organisation, elle est surnaturelle sans être contre nature, invisible, mais aussi visible, céleste et donc non du monde, et pourtant actuellement bien présente dans le monde.

Chapitre 19

DES OFFICES GLORIEUX

Toute organisation a ses responsables. Il en va de même pour l'Église. Cependant, à ce stade, une différence frappante apparaît entre l'Église et les organisations humaines. Les responsables d'Église occupent une position incomparablement plus élevée que les dirigeants de ces organisations. Quoi qu'ils aient en commun, seuls les responsables d'Église ont le grand honneur de représenter le Seigneur Jésus-Christ, le grand Chef de l'Église.

N'allons pas pour autant placer ces responsables sur un pied d'égalité avec Christ. C'est pourtant cette position que Rome a adoptée. Elle attribue à l'Église une infailibilité qui n'appartient qu'à son Chef divin. Elle soutient que tout ce que l'Église déclare officiellement, c'est Christ qui le déclare. Le pape se présente comme le vicaire de Christ. Certes, les responsables d'Église représentent bien Christ, mais leur autorité est limitée par Christ. Ils lui sont totalement subordonnés.

DES REPRÉSENTANTS DE CHRIST

Le nom *Christ* signifie « Oint ». Christ a été oint par le Saint-Esprit pour exercer la triple fonction de prophète, prêtre et roi. C'est en cette triple qualité qu'il dirige l'Église. Il a cependant jugé bon d'exercer son autorité par l'intermédiaire des hommes. Pas étonnant que les mêmes fonctions se retrouvent dans l'Église. Christ revêt certains membres de l'autorité prophétique, d'autres de l'autorité sacerdotale, d'autres encore de l'autorité royale. Ceux qu'il honore ainsi le représentent dans sa triple fonction.

L'œuvre d'un prophète est de délivrer les messages de Dieu. Par conséquent, ceux qui proclament la Parole de Dieu représentent Christ comme prophète. L'apôtre Pierre affirme que les prophètes de l'Ancien Testament étaient animés par « l'Esprit de Christ qui était en eux » et qui « attestait d'avance les souffrances de Christ et la gloire dont elles seraient suivies » (1 Pi 1.11). Ils prophétisaient au nom de Christ parce que son Esprit parlait à travers eux. Le Christ ressuscité a dit à ses disciples : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn 20.21) et leur a donné l'ordre – à eux et à toutes les générations suivantes – d'aller faire « de toutes les nations des disciples » (Mt 28.19). À maintes reprises, l'apôtre des païens s'est qualifié « d'apôtre de Jésus-Christ ». Il a insisté sur le fait qu'il était un apôtre « non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ » (Ga 1.1). Tous ceux qui prêchent l'Évangile peuvent déclarer avec lui : « Nous faisons donc les fonctions d'ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous ; nous vous en supplions au nom de Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » (2 Co 5.20.)

Une tâche importante du prêtre est d'incarner la miséricorde. C'est pourquoi ceux qui s'emploient à aider les pauvres et les nécessiteux au sein de l'Église représentent Christ comme prêtre. Dans l'ancienne alliance, les prêtres et les Lévites devaient partager avec « l'étranger, l'orphelin et la veuve » les dîmes qu'ils recevaient du peuple israélien (De 14.29 ; 26.12). Dans la parabole du bon Samaritain, qui a vu en premier la victime d'un vol brutal gisant au bord de la route ? Ce sont un prêtre et un Lévite, mais ils sont passés à côté sans lui porter secours (Lu 10.31,32). Ils auraient dû, plus que quiconque, faire preuve de miséricorde. Les apôtres se sont laissé déborder par la prédication de la Parole et quand ils ont compris qu'ils ne pouvaient s'occuper correctement des pauvres dans l'Église de Jérusalem, des diacres ont été choisis pour cette tâche, ordonnés par les apôtres (Ac 6.1-6). Dans l'Église du Nouveau Testament, le diaconat est le ministère de la miséricorde. L'auteur de l'épître aux Hébreux qualifie

« la bienfaisance et la libéralité » de « sacrifices » (Hé 13.16). Apporter le sacrifice, c'est une activité sacerdotale : il en va de même pour la bienfaisance et la libéralité. Ceux qui se consacrent aux œuvres de miséricorde dans l'Église le font au nom de Jésus-Christ. Ils représentent celui que l'Écriture appelle « un souverain sacrificateur miséricordieux » (Hé 2.17).

Quant au rôle d'un roi, il est de gouverner. Par conséquent, ceux qui exercent une autorité dans l'Église représentent Christ comme roi. Lorsque Paul demande aux anciens de l'Église d'Éphèse de prendre « garde [...] à tout le troupeau », il leur rappelle non seulement que c'est le Saint-Esprit qui les a établis évêques pour paître l'Église de Dieu, mais aussi que le Seigneur Jésus-Christ l'a rachetée par son propre sang (Ac 20.28).

Puisque l'Église appartient à Christ, il s'ensuit que ceux à qui il a confié la tâche de la surveiller le font en son nom. Paul exhorte également les croyants de Thessalonique à reconnaître ceux qui travaillent dur parmi eux et qui les dirigent « dans le Seigneur », c'est-à-dire au nom du Seigneur Jésus-Christ (1 Th 5.12). L'auteur de l'Épître aux Hébreux exhorte ses lecteurs de la sorte : « Obéissez à vos conducteurs et ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes dont ils devront rendre compte ; qu'il en soit ainsi, afin qu'ils le fassent avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait d'aucun avantage » (Hé 13.17). Celui à qui ils doivent rendre des comptes ne peut être que le Roi de l'Église, au nom duquel ils gouvernent. Enfin, lorsque Pierre rappelle aux anciens que leur fidélité à paître le troupeau et à en assurer la garde sera récompensée (1 Pi 5.2-4), il considère certainement les anciens comme des bergers délégués, représentant le « grand berger des brebis » (Hé 13.20).

SUBORDONNÉS À CHRIST

Les offices de l'Église sont glorieux. Ne confondons toutefois pas leur autorité à celle de Christ. On peut citer quelques aspects dans lesquels cette dernière transcende de loin la première.

L'autorité de Christ est première, celle de nos offices en découle. Tout comme l'autorité d'un monarque dépasse celle de son ambassadeur, l'autorité du Chef de l'Église est incomparablement plus grande que celle de ses représentants.

L'autorité de Christ est souveraine, celle de nos offices vise à servir seulement. Certes, dans les jours de sa chair, Christ a déclaré que lui aussi était venu « non pour être servi, mais pour servir » (Mt 20.28), mais « en le ressuscitant des morts et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes », Dieu l'a exalté « au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité et de tout nom qui peut être nommé, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir » et il « a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef suprême à l'Église » (Ép 1.20-22). Bien entendu, on ne peut pas en dire autant de ceux qui exercent un ministère dans l'Église de Christ. Au contraire, ils ont pour consigne de ne pas être « comme dominant sur ceux qui *[leur]* sont échus en partage » (1 Pi 5.3). Le grand apôtre Paul a déclaré aux chrétiens de son époque : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes ; c'est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus » (2 Co 4.5).

Christ est le législateur de son Église, c'est lui qui fait les lois, pas les responsables d'Églises. Eux doivent se contenter de déclarer à l'Église la loi de Christ. Afin que tout se fasse décemment et dans l'ordre, les responsables de ministères peuvent certes établir certaines règles, mais celles-ci ne sauraient être placées au même niveau que la loi de Christ. La loi de Christ est parfaite, et rien ne peut jamais y être ajouté. En ce qui concerne les « questions de foi et de culte », sur lesquelles les responsables pourraient éventuellement prétendre légiférer,

voici ce qu'en dit la Confession de foi de Westminster : « Dieu seul est le Seigneur de la conscience qu'il a laissée libre par rapport aux doctrines et commandements des hommes qui, en matière de foi et de culte, sont, en quoi que ce soit, contraires ou ajoutées à sa Parole » (chap. 20, section 2).

Christ est infaillible dans l'exercice de son autorité tandis que les responsables de l'Église sont faillibles. Selon Rome, certains passages du Nouveau Testament attribuent l'infailibilité à l'Église et à ses ministres. Les plus importants sont Matthieu 16.19 ; 18.18 et Jean 20.22,23. Dans le premier de ces passages, le Seigneur, après avoir décrit Pierre comme le destinataire d'une révélation spéciale du Père céleste, lui dit : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Ces paroles s'adressaient à Pierre, non comme individu, mais comme représentant des Douze. Cela apparaît clairement dans Matthieu 18.18, où précisément la même autorité est attribuée à tous les apôtres. Dans le passage de Jean, le Christ ressuscité, après avoir soufflé sur les apôtres, leur dit : « Recevez le Saint-Esprit » puis ajoute : « Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Ces passages parlent de prérogatives spécifiquement apostoliques qui n'appartiennent pas à l'Église des générations suivantes. Le célèbre *Commentary On The New Testament* (Commentaire sur le Nouveau Testament) de Meyer insiste là-dessus : les destinataires de Matthieu 18.18 sont « les apôtres, mais non *les disciples au sens le plus large du terme*, ni l'Église, ni ses dirigeants » (trad. libre, italiques pour souligner). Dans Jean 20.23, le même auteur parle de « l'autorité particulière du ministère apostolique ». Les apôtres, dans leurs déclarations officielles, étaient infaillibles, mais ils n'ont pas eu de successeurs. L'infailibilité de l'Église et de ses ministres est un mythe.

Quel que soit notre point de vue, les responsables d'Église sont subordonnés à Christ. Il n'en reste pas moins qu'ils représentent Christ... et c'est un immense honneur. Difficile d'en imaginer un plus grand.

L'OFFICE UNIVERSEL

Les organisations ont des responsables, tout comme l'Église a les siens. Cependant, c'est ici, entre autres, que se révèle la gloire singulière de l'Église. Alors que dans d'autres organisations, seuls quelques individus occupent des postes de responsabilité, dans l'Église, chaque membre est investi d'une responsabilité.

Ce n'est pas tout. Dans l'Église, il existe trois offices, ou fonctions, distincts, qui représentent Christ, la Tête de l'Église, comme prophète, prêtre et roi. Or, chaque membre de l'Église ne détient pas seulement un ou même deux de ces offices, mais les trois à la fois. Chaque membre de l'Église est à la fois prophète, prêtre et roi. Voilà qui est véritablement glorieux.

Comment cette vérité est-elle enseignée dans l'Écriture ? Comment a-t-elle évolué dans l'histoire de l'Église ? C'est ce que nous allons examiner.

DANS L'ÉCRITURE

La doctrine de l'office universel des croyants est révélée progressivement dans l'Écriture sainte. C'est donc dans le Nouveau Testament qu'elle apparaît plus clairement et pleinement. Il est indéniable, toutefois, que, dès la fondation de l'Église, chaque membre était un prophète, un prêtre et un roi.

L'homme a été créé à l'image de Dieu – avec la connaissance, la justice et la sainteté comme principales caractéristiques (Ép 4.24 ;

Col 3.10). L'homme était prophète en raison de sa connaissance, roi en vertu de sa justice et prêtre à cause de sa sainteté. Une fois tombé dans le péché, il a perdu ces aspects de l'image de Dieu. Ils sont heureusement restaurés dans la nouvelle naissance. En conséquence, chaque personne régénérée est prophète, roi et prêtre. En réalité, ce n'est qu'une autre façon de dire que tout véritable membre de l'Église occupe cette triple fonction, car l'Église est composée de personnes régénérées.

Les Écritures enseignent à maintes reprises le *sacerdoce* universel des croyants. Dans Nombres 11, soixante-dix hommes anciens d'Israël sont choisis pour aider Moïse à gouverner le peuple. À une heure déterminée, ils doivent se réunir au tabernacle pour recevoir l'Esprit. Soixante-huit d'entre eux se rendent à l'heure à la tente, reçoivent l'Esprit et prophétisent dans le camp. Les deux autres, Eldad et Medad, ne se sont pas présentés devant le tabernacle, mais l'Esprit descend aussi sur eux et ils prophétisent dans le camp. Lorsque Moïse est informé de cette irrégularité, son serviteur Josué proteste : « Moïse, mon seigneur, empêche-les ! » (No 11.28.) À la surprise de tous, Moïse ne reproche rien à Eldad et Médad, mais il répond : « Puisse tout le peuple de l'Éternel être composé de prophètes ; et veuille l'Éternel mettre son Esprit sur eux ! » (v. 29.) Il vient d'émettre un souhait prophétique, qui s'accomplira plus tard, ainsi que le prédit Joël : « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens des visions. Même sur les serviteurs et sur les servantes, dans ces jours-là, je répandrai mon Esprit » (Joë 2.28,29). Cette prophétie s'est accomplie lorsque, à Jérusalem, les croyants « étaient tous ensemble dans le même lieu » et que « des langues de feu [...] se posèrent sur chacun d'eux » et qu'ils « furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues » (Ac 2.1-4).

Le *sacerdoce* universel des croyants apparaît tout aussi clairement dans les saintes Écritures. En particulier lorsque le voile du Temple

s'est déchiré au moment de la mort du Sauveur sur la croix. Le voile séparait le lieu saint du lieu très saint, là où Dieu résidait, entre les chérubins. Dans l'ancienne dispensation, un seul homme, le souverain sacrificateur, avait le droit de traverser le voile. Cela arrivait une fois par an, le jour de l'expiation. Il devait asperger le propitiatoire de sang expiatoire. Lorsque notre souverain sacrificateur, Jésus-Christ, est entré dans le sanctuaire céleste avec son propre sang, Dieu a déchiré le voile de haut en bas (Mt 27.51). Dès lors, tout croyant en Christ a le privilège d'entrer dans la présence de Dieu sans la médiation d'un prêtre selon l'ordre d'Aaron. En un mot, chaque croyant est désormais prêtre.

La *royauté* universelle des croyants est enseignée, par exemple, dans les premières sections du livre de l'Apocalypse. S'adressant aux sept Églises d'Asie Mineure, Jean écrit : « À celui qui nous aime, qui nous a délivrés de nos péchés par son sang, et qui a fait de nous un royaume, des sacrificateurs pour Dieu son Père, à lui soient la gloire et la puissance au siècle des siècles. Amen ! » (Ap 1.5b,6.)

En une seule phrase, l'apôtre Pierre attribue aux croyants les trois offices : « Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 Pi 2.9). Les croyants sont un sacerdoce de rois et un royaume de prêtres. Leur travail consiste à proclamer les louanges de Dieu, leur Sauveur. C'est la tâche des prophètes.

DANS L'HISTOIRE

L'Église de l'ère apostolique a beaucoup insisté sur l'office universel des croyants. Cette doctrine a vite été obscurcie, hélas, et après un certain temps, elle a presque complètement disparu.

Cet office est étranger à l'esprit même du catholicisme romain. Rome trace une ligne de démarcation nette entre le clergé et les laïcs. Les premiers sont dits spirituels dans un sens où les seconds

ne le sont pas. Les premiers doivent gouverner, les seconds doivent être gouvernés. Les premiers doivent enseigner, les seconds doivent être enseignés. Ces derniers doivent accepter avec une foi implicite ce que les premiers enseignent et s'incliner sans réserve devant leur autorité. Au sujet du pape, qui incarne l'autorité de l'Église, quelqu'un a judicieusement déclaré : « Le pape plus l'Église égale le pape moins l'Église. » Dans cette équation, l'Église est soustraite, ce qui revient à dire que le pape est tout. En 1907, le pape Pie X, dans une encyclique contre le modernisme, qualifiait le presbytérianisme de modernisme parce qu'il donne aux laïcs une voix dans le gouvernement de l'Église.

L'un des accomplissements majeurs de la Réforme protestante a été de rétablir l'office universel des croyants à la place d'honneur qu'il mérite. Déjà aux XII^e et XIII^e siècles, les Vaudois avaient ravivé cette vérité de l'Écriture, de même que certains précurseurs de la Réforme après eux. Mais au XVI^e siècle, elle est devenue une doctrine distinctement protestante.

Les réformateurs ont particulièrement insisté sur le *sacerdoce* universel des croyants. Pourquoi ? Rome avait un ordre de prêtres qui régnait sur les membres de l'Église. Luther, Calvin et les autres réformateurs ont enseigné la prêtrise de chaque croyant, mais ils ont également souligné l'universalité de leurs fonctions prophétique et royale. Pour eux, chaque croyant a le droit, voire le devoir, d'appliquer les normes bibliques aux enseignements de l'Église. Si ces enseignements ne résistent pas à l'épreuve, ils doivent le faire savoir. Au lieu d'être simplement gouvernés, les membres de l'Église ont voix au chapitre dans son gouvernement.

Le Catéchisme de Heidelberg, rédigé à l'époque de la Réforme, à la question « Pourquoi es-tu appelé chrétien ? », répond ceci : « Parce que je suis, par la foi, un membre du Christ et participe ainsi à son onction pour confesser son Nom, pour m'offrir à lui en un vivant sacrifice de reconnaissance, pour combattre dans cette vie, avec une conscience

libre, contre le péché et le Diable, et régner enfin éternellement avec lui sur toutes les créatures » (12^e dimanche, question n^o 32). C'est une belle façon de dire que chaque chrétien est prophète, prêtre et roi.

Nous avons cruellement besoin d'une nouvelle révélation de cette doctrine aujourd'hui. Le protestantisme, qui l'a autrefois mise à l'honneur, la néglige en grande partie et l'on trouve de nombreux exemples de cette négligence.

Qu'ils sont rares, les chrétiens qui étudient sérieusement l'Écriture sainte ! Qu'ils sont peu nombreux les foyers dits « chrétiens » où l'autel familial est mis en avant ! Où sont les parents qui prient avec leurs enfants ? Qui prie pour eux ? Qui leur enseigne la Parole de Dieu ? Lorsque les chrétiens rentrent chez eux après le culte, qu'ils sont rares à suivre l'exemple des Béréens et à rechercher dans les Écritures si ce qu'on leur a prêché est exact (Ac 17.11) ! Qu'elles sont rares les Églises qui parviennent à maintenir des réunions dynamiques d'hommes ! Qu'elles sont rares, les réunions de femmes qui, au-delà de la couture et de la collecte de fonds pour l'Église, se réunissent pour étudier la Bible ! Qu'ils sont peu nombreux les membres capables de diriger la prière en public ou qualifiés pour servir comme anciens ou diacres ! Combien de membres comprennent vraiment qu'il est de leur devoir solennel de réprimander ceux d'entre eux qui s'égarerent ? Combien sont capables d'instruire les jeunes de l'Église ? Combien, en période de controverse doctrinale, refusent de suivre aveuglément leurs responsables et insistent pour étudier les questions par eux-mêmes ? Combien s'engagent activement dans l'évangélisation ou la mission ?

On pourrait cumuler les remarques de ce genre, mais on en a dit assez pour montrer clairement que l'office universel des croyants n'est pas exercé comme il devrait l'être.

Néanmoins, cette fonction demeure. À chaque époque, chaque membre vivant du corps de Christ fait partie intégrante de l'onction de Christ et se qualifie donc comme prophète, prêtre et roi.

La gloire de l'Église chrétienne est souvent voilée, mais reste toujours présente.

DES OFFICES SPÉCIAUX

Chaque membre de l'Église chrétienne assume trois offices. Il est à la fois un prophète, un prêtre et un roi. Toutefois, cela ne veut pas dire que chacun puisse exercer le ministère de pasteur, d'ancien ou de diacre au sens technique du terme. La grande majorité des membres de l'Église n'occupe pas même l'un de ces offices. Seuls quelques membres exercent ce qu'on appelle les *offices spéciaux*.

JUSTIFIÉS PAR L'ÉCRITURE

La doctrine de l'office universel des croyants a été fortement soulignée par les protestants de l'époque de la Réforme, en opposition au catholicisme romain. C'était louable, mais certains extrémistes protestants ont mis l'accent sur l'office universel au détriment des offices spéciaux dans l'Église. Pour eux, l'office universel rendrait les offices spéciaux superflus.

L'histoire du protestantisme ne se comprend que si l'on se souvient que pratiquement toutes les Églises protestantes jusqu'à aujourd'hui ont été plus ou moins influencées par cet extrémisme. Très peu d'entre elles, voire aucune, ont réussi à se débarrasser de ce levain. Pas étonnant que l'on ait souvent manqué de respect aux offices spéciaux dans le protestantisme. Citons un exemple précis.

John Darby a été ordonné dans l'Église d'Irlande, mais s'en est séparé en 1827 à cause de l'adhésion excessive de l'Église anglicane aux formes et activités ecclésiastiques. Il en est venu à douter de l'autorité scripturaire de l'établissement de l'Église en général et du

ministère ordonné en particulier. En 1830, Darby a visité Cambridge et Oxford en Angleterre, et peu après, ses disciples ont commencé à tenir des réunions régulières à Plymouth, donnant naissance aux « Frères de Plymouth ». Ils refusent, entre autres particularités, de reconnaître toute forme de gouvernement d'Église ou fonction ministérielle. Ils insistent sur le droit égal de tous les membres masculins de l'Église de prophétiser ou de prêcher. Aujourd'hui, les frères sont nombreux sur ce continent ainsi qu'en Europe. Bien après la mort de Darby, en 1882, son héritage progresse et cette mentalité s'est infiltrée dans de nombreuses dénominations.

Darby a eu raison de protester contre certains maux répandus dans l'Église de son époque et de son pays, mais il a eu tort d'exclure les offices spéciaux de l'office universel. Les Écritures ont clairement légitimé leur existence. Selon la Parole de Dieu, Christ « a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints [...] et [...] l'édification du corps du Christ » (Ép 4.11,12). Paul et Barnabas, lors de leur premier voyage missionnaire, « désignèrent des anciens dans chaque Église » (Ac 14.23). L'apôtre Paul a exhorté : « Que les anciens qui dirigent bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement » (1 Ti 5.17). Le même apôtre a enjoint aux anciens de l'Église d'Éphèse : « Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église de Dieu, qu'il s'est acquise par son propre sang » (Ac 20.28). Les apôtres ont demandé aux croyants de Jérusalem de choisir des diacres pour prendre soin des pauvres. Cela a été fait et ils « les présentèrent aux apôtres qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains » (Ac 6.6). De toute évidence, les apôtres reconnaissaient des fonctions spéciales dans l'Église. Même si certaines fonctions n'étaient propres qu'à l'Église apostolique, il va de soi que Dieu, par l'intermédiaire des apôtres, a ordonné certaines fonctions permanentes. Ce

sont ces offices par lesquels Christ, comme prophète, prêtre et roi, continue à gouverner son Église.

ENRACINÉS DANS L'OFFICE UNIVERSEL

Comment, dès lors, les offices spéciaux de l'Église sont-ils liés à l'office universel ?

Les deux sont étroitement liés l'un à l'autre. *Christ* signifie « oint ». Il a été oint par le Saint-Esprit pour exercer la triple fonction de prophète, de prêtre et de roi. Chaque chrétien est oint du Saint-Esprit pour assumer ce même triple office. Les fonctions spéciales représentent aussi Christ comme prophète, prêtre et roi. Le pasteur ou l'ancien (quand il enseigne) le représentent comme prophète, le diacre le représente comme prêtre et l'ancien – quand il dirige – le représente comme roi. C'est ainsi que les offices spéciaux sont enracinés dans l'office universel.

C'est pourquoi les membres de l'Église choisissent – ou devraient choisir – leurs propres responsables d'Église. Chez les catholiques et les orthodoxes, ce choix ne se fait pas par le bas, mais les responsables sont nommés par le haut. Pourquoi ? Tout simplement parce que ces Églises nient, dans leur pratique, l'office universel des croyants. Une Église qui reconnaît pleinement l'office universel des croyants insistera pour que ses membres choisissent leurs propres responsables.

C'est pourquoi, aussi, les membres de l'Église sont gouvernés par leurs dirigeants, ou devraient l'être, *avec leur propre consentement*. Aucun être humain ou groupe d'êtres humains n'a le droit d'imposer une règle aux membres d'Église contre leur gré. Aucun évêque, aucun archevêque, aucun métropolitain, patriarche, conseil d'Église, collège de cardinaux, aucun pape ne peut le faire. Lorsque cela se produit, cela revient à nier l'office universel des croyants.

C'est pourquoi, encore, les membres d'Église choisissent – ou devraient choisir – leurs responsables *parmi eux*. Une Église locale élira ses anciens et ses diacres parmi ses propres membres. Une Église locale a l'habitude de choisir ses pasteurs parmi ceux de sa

dénomination. Si elle appelait un pasteur d'une autre dénomination, celui-ci ne pourrait prendre sa fonction avant d'avoir adhéré à la dénomination de l'Église.

Le fait que les membres de l'Église choisissent leurs propres responsables de ministères, qu'ils sont gouvernés par eux avec leur consentement, et qu'ils choisissent leurs responsables parmi les leurs montre bien que les offices spéciaux sont enracinés dans l'office universel.

RESPONSABLES DEVANT CHRIST

Étant donné ce qui précède, l'Église chrétienne peut être considérée comme une démocratie. Pourtant, elle ne l'est pas entièrement. Les officiers spéciaux requièrent, certes, le consentement des membres et sont choisis par la congrégation, mais ces ministres ne sont toutefois pas redevables envers la communauté. Ils le sont envers Christ, le Chef divin de l'Église. Cela fait de l'Église une monarchie.

Un grand nombre d'Églises protestantes n'ont pas compris cette réalité. Elles considèrent les fidèles comme l'autorité suprême. C'est l'erreur fondamentale du congrégationalisme. Le congrégationalisme n'est pas l'apanage des seules Églises dites « congrégationnalistes » : on l'appelle aussi « esprit d'indépendance ». Cette dérive est en vogue dans plusieurs dénominations, y compris dans l'Église presbytérienne ou réformée. Imaginons qu'une forte divergence d'opinions survienne au sein d'une réunion, disons entre le pasteur et les anciens ou entre deux groupes d'anciens. On convoque alors une réunion de toute la congrégation, et c'est elle qui aura le dernier mot. Comme une Cour d'appel, c'est à elle que reviendra la décision définitive, sans aucune possibilité de la contester. De même, lorsque les responsables manquent de courage au sujet d'une décision importante et demandent à l'assemblée de la prendre à leur place, ils courent le danger de se faire serviteurs de la congrégation plutôt que de servir Christ.

Certes, dans une certaine mesure, l'Église est une démocratie. Dans le sens où elle ne suit pas une hiérarchie rigide. Il n'empêche qu'en fin de compte, c'est une monarchie. Christ est le souverain unique à sa tête. La loi de Christ est sa seule loi. Ses responsables de ministère ne doivent pas plaire aux hommes, mais à Christ. Après tout, c'est Christ qui, par le biais de la fonction universelle des croyants, les a nommés à leurs différentes fonctions. C'est Christ qui les a revêtus de son autorité. C'est Christ qu'ils représentent, comme prophètes, prêtres et rois. Leur responsabilité ultime est donc envers Christ seul.

Il s'ensuit que les offices spéciaux dans l'Église sont glorieux. Loin d'être asservis aux hommes, ils agissent avec puissance au nom de Christ.

L'OFFICE DU MINISTÈRE

La gloire de l'Église chrétienne réside à la fois dans l'office universel des croyants et dans ses offices particuliers. Chaque membre de l'Église est prophète, prêtre et roi ; et ses ministres, anciens et diacres représentent Christ dans son gouvernement.

Pour mieux souligner cette gloire, examinons la fonction particulière de chacun de ces offices spéciaux, à commencer, bien sûr, par la fonction de ministre.

SA DIGNITÉ PARTICULIÈRE

Une grande dignité s'attache aux trois offices de l'Église, mais le ministre se distingue par sa dignité supérieure. Selon la forme de gouvernement de plusieurs Églises presbytériennes, l'office du ministre est « le premier en dignité ». Cela est vrai pour au moins deux raisons.

En premier lieu, le ministre a une fonction à plein temps, contrairement aux fonctions d'ancien ou de diacre. Les anciens et les diacres ne consacrent ordinairement qu'une infime partie de leur temps à leurs fonctions, mais le ministre doit consacrer tout son temps à son office. Certains ministres exercent une occupation supplémentaire, comme l'agriculture, et il est souvent difficile de dire laquelle des deux est leur véritable vocation. Il arrive aussi que des ministres se passionnent tellement pour un passe-temps qu'ils en négligent leurs devoirs. Certes, le ministre a le droit de souffler de temps à autre, mais ces cas de figure sont loin d'être idéaux. Même dans la plus

petite Église, il y a assez à faire pour occuper un plein-temps si tant est qu'il veuille s'y consacrer fidèlement.

En second lieu, le ministre n'occupe pas un, mais deux offices, contrairement à l'ancien ou au diacre. Il est à la fois un ancien qui enseigne, représentant Christ comme prophète, et un ancien qui dirige, représentant Christ comme roi. Cette position s'appuie sur de bonnes bases scripturaires. Paul a exhorté : « Que les anciens qui dirigent bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement » (1 Ti 5.17). L'Église apostolique accueillait donc deux types d'anciens. De toute évidence, on ne distingue pas ceux qui ne feraient que diriger de ceux qui ne feraient qu'enseigner. Au contraire, les uns et les autres dirigeaient, mais si certains s'arrêtaient là, d'autres dirigeaient et enseignaient à la fois.

Les différents offices se chevauchent dans l'Église apostolique. Anciens et diacres prêchent la Parole de Dieu aux hommes. Paul exhorte les anciens d'Éphèse de « paître l'Église de Dieu » (Ac 20.28). Quelle nourriture ont-ils à offrir au troupeau sinon la Parole de Dieu ? Quant à l'Église de Jérusalem, à peine a-t-elle choisi des diacres pour s'occuper des pauvres que l'un d'eux, Étienne, prêche la Parole de Dieu (Ac 6.7). Un tel chevauchement n'a rien de surprenant. Il est plus approprié de dire que Christ, représenté par les officiers spéciaux, occupe une triple fonction plutôt que trois fonctions distinctes. Gardons aussi à l'esprit que les fonctions spéciales dans l'Église sont enracinées dans la fonction universelle des croyants, où chaque membre doit agir à la fois comme prophète, prêtre et roi. Ainsi, tout prophète est aussi prêtre, et tout roi est aussi prophète et prêtre.

Si les tâches des offices spéciaux se chevauchent, cela ne signifie pas qu'une même personne exerce plusieurs fonctions. En l'absence du ministre, un ancien peut lire une prédication à l'assemblée ou même prononcer un discours qu'il a préparé, mais cela s'appellera une *exhortation* et non une prédication. De même, les diacres doivent

rappeler aux personnes en détresse la consolation de l'Écriture sainte, mais cela ne fait pas d'eux des ministres. En revanche, le ministre n'est pas seulement un ancien qui enseigne, mais aussi un ancien qui dirige. Il est le seul, parmi les officiers spéciaux de l'Église, à occuper deux fonctions.

SA TÂCHE CENTRALE

Bien que le ministre soit un ancien qui dirige *et* qui enseigne, il est généralement appelé un ancien qui enseigne. À juste titre : sa tâche principale est d'enseigner aux hommes la Parole de Dieu. C'est, de loin, sa tâche la plus importante.

Quelle tâche colossale ! Il doit enseigner la Parole de Dieu à tous les membres de l'Église – jeunes ou adultes. Il doit enseigner la Parole aux membres déjà inscrits, et aussi à ceux du dehors, afin de les y faire entrer. Il doit enseigner la Parole, non seulement en public, du haut de la chaire, mais aussi en privé dans les conseils pastoraux. Il doit enseigner la Parole dans ses principes, en l'appliquant à des situations concrètes, qu'il s'agisse de difficultés personnelles ou de conflits de la communauté. Il doit enseigner la Parole de manière constructive et controversée, en exposant la vérité de manière positive, en la confrontant aussi aux erreurs, en particulier les erreurs de notre temps. Son devoir est d'annoncer « tout le conseil de Dieu » (Ac 20.27). Il va sans dire qu'il ne peut accomplir toutes ces choses sans se consacrer assidûment à l'étude de la Parole, mais aussi de la nature humaine. Il doit être au fait de l'actualité, des divers courants de pensée et des problèmes de la société.

La majeure partie de son temps, il va l'employer pour sa fonction d'enseignant. S'il s'y consacre fidèlement, il lui sera difficile de trouver du temps pour autre chose. Il serait donc sage qu'il relie directement son rôle de dirigeant à celui d'enseignant. Sa meilleure façon de diriger consiste à s'informer et à informer les autres anciens

qui dirigent sur ce que les saintes Écritures enseignent au sujet du gouvernement de l'Église.

La fonction de ministre est la première des trois fonctions spéciales de l'Église, non seulement pour sa dignité, mais aussi pour son utilité. En effet, cette fonction est particulièrement utile, car le ministre remplit les fonctions de deux offices et y consacre tout son temps. Il existe une autre raison très importante. La tâche suprême de l'Église chrétienne est de proclamer la Parole de Dieu. Toutes ses autres tâches devraient lui être subordonnées. Elles devraient converger vers l'accomplissement de cette tâche fondamentale. Rien n'est plus important. Tout le reste n'a de valeur que dans la mesure où cela contribue à la proclamation de la Parole. Or, c'est précisément à la prédication de la Parole que se consacre le ministre. Par conséquent, sa tâche est identique à la tâche suprême de l'Église. Sa fonction représente la raison même de l'existence de l'Église. Quelle fonction pourrait être plus utile ? Aucun autre office dans l'Église ne peut être aussi utile.

LES RISQUES INHÉRENTS AU MINISTÈRE

Le titulaire de l'office de ministre est confronté à certains dangers inhérents à sa charge, qui découlent de la dignité spéciale et de la grande utilité de cet office. Comment des vertus comme la dignité et l'utilité pourraient-elles offrir des tentations ? Cela peut sembler étrange, mais c'est envisageable, surtout dans ce contexte. La dépravation de la nature humaine transforme souvent une force en faiblesse, un atout en handicap.

À se concentrer sur la dignité de leur fonction, bien des ministres ont oublié qu'ils n'étaient que des hommes comme les autres. Ils sont devenus prétentieux et pompeux, comme « bouffis d'arrogance ». Un homme doué de bon sens disait un jour de ses deux frères, tous deux pasteurs : « L'un de mes frères est entré dans le ministère, l'autre est resté humain. » Pire encore, les voilà qui pèchent souvent par égoïsme.

Parce qu'ils enseignent et dirigent tout à la fois, plus d'un ministre adopte une attitude dominatrice. Ils se permettent de régner en maître sur l'héritage de Dieu. Ils deviennent des autocrates. Ils se considèrent souvent comme le commandant en chef de leur Église. Ils insistent pour que l'on respecte leur parole comme si elle faisait loi. On se croirait presque revenus sous la loi des Mèdes et des Perses. Comme cette phrase que l'on attribue à Louis XIV : « L'État, c'est moi », il est possible en effet qu'un ministre semble vouloir dire : « L'Église, c'est moi. »

Parce qu'il doit gérer de multiples fonctions, le ministre risque de minimiser l'essentiel à force de « se disperser ». Comme on dit couramment, il essaie de faire tant de choses qu'il ne fait rien de bien. Il risque de se transformer plus en administrateur qu'en enseignant. Il risque de s'intéresser plus aux finances de l'Église qu'aux richesses spirituelles de la Parole de Dieu. Il risque de se préoccuper plus de la croissance numérique de l'Église et moins de sa croissance spirituelle. Au lieu de se consacrer à la tâche centrale du ministère, qui est l'enseignement de la Parole de Dieu, il risque de vouloir agrandir le local de l'Église au point d'en faire sa principale ambition. Il peut même se transformer en « homme à tout faire » : chauffeur, livreur, homme de ménage, etc. Parce qu'il essaie d'en faire trop, il risque de ne rien accomplir d'excellent.

Comment éviter ces dangers ? La réponse est simple. Le ministre doit toujours se rappeler que la dignité de sa fonction ne tient pas à sa personne, mais à la fonction elle-même. Sa propre personne n'est pas importante, mais sa fonction, elle, revêt une extrême importance. Il doit donc prendre son travail très au sérieux sans se prendre lui-même au sérieux. Il doit prêcher la Parole en toute occasion, sans se soucier de lui-même. Il doit toujours avoir les yeux fixés sur la gloire du Christ qu'il prêche, et ne pas s'enorgueillir. Il devrait toujours n'aspirer qu'à une chose : que le Christ qu'il représente augmente tandis que lui-même diminue. Qu'il se rappelle simplement que « ministre » signifie

juste « serviteur ». Il devrait humblement, mais passionnément, servir Christ, le Seigneur, et son Église. Qu'il fasse siennes les paroles de l'apôtre Paul : « Dieu à qui j'appartiens et que je sers » (Ac 27.23).

Un tel ministre ne manquera pas de glorifier l'Église de Christ.

Chapitre 23

L'OFFICE DE L'ANCIEN QUI DIRIGE

Parmi les trois offices spéciaux dans l'Église, celle de l'ancien qui dirige représente Christ comme roi. Tout comme les monarchies s'adressent à leur chef en disant « Sa Majesté », les Écritures associent à la royauté beaucoup de majesté, de dignité, d'honneur et de gloire. Pas étonnant que la fonction de l'ancien qui dirige reflète avec éclat la gloire de l'Église chrétienne.

SES DEVOIRS ESSENTIELS

Le Nouveau Testament désigne de deux manières les anciens qui dirigent. Ils sont parfois appelés « anciens » (ou presbytres), c'est-à-dire des hommes plus âgés, tout simplement. À d'autres occasions, ils sont appelés « évêques », c'est-à-dire « surveillants ». Ce sont les mêmes personnes. De nos jours, l'évêque désigne surtout un ecclésiastique d'un rang supérieur à d'autres ecclésiastiques en matière de dignité et d'autorité. Cela n'a aucun lien avec l'usage biblique du terme. Lors de son troisième voyage missionnaire, Paul arrive à Milet et envoie chercher les *anciens* de l'Église à Éphèse (Ac 20.17). Une fois qu'ils sont arrivés, il les met en garde : « Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis *évêques* » (Ac 20.28, italiques pour souligner). Selon l'Écriture, il est évident que chaque ancien est un évêque. C'est une façon de dire que le rôle de l'ancien est de superviser l'Église.

En général, les membres de l'Église accordent moins de valeur aux anciens qui dirigent qu'au ministre. Ils ne se trompent pas tout à fait,

car une dignité particulière s'attache à l'office de ministre. En effet, le ministre est un ancien qui enseigne *et* un ancien qui dirige. Cet office rayonne d'une dignité particulière en ce sens que le ministre exerce deux fonctions en même temps, qui occupent ou devraient occuper tout son temps. Il ne serait pas sage, toutefois, de sous-estimer la dignité de la fonction d'ancien par rapport à celle de ministre.

Le travail de l'ancien et celui du ministre se chevauchent souvent. L'ancien qui dirige ne peut pas laisser le ministre seul responsable de reconforter les personnes en détresse et de corriger ceux qui s'égarerent. Lui aussi est un berger – ou pasteur. Lorsque, dans Actes 20.28, Paul exhorte les anciens d'Éphèse à prendre soin du « troupeau », il considère les membres de l'Église comme des brebis et les anciens comme des bergers. L'ancien qui dirige est donc un *pasteur*, car ce terme fait référence à un *berger*. Il est aussi un enseignant. Lorsque, dans le même verset, Paul enjoint aux anciens d'Éphèse de « paître » l'Église, il fait référence à la Parole de Dieu, car c'est la seule nourriture spirituelle que Dieu a fournie à son peuple. Par conséquent, en l'absence du ministre, il est tout à fait approprié pour un ancien de lire une prédication lors d'un service de culte public ou « d'exhorter » l'assemblée par un discours qu'il a lui-même préparé.

Dans une certaine mesure, l'ancien qui dirige est même au-dessus de l'ancien qui enseigne. Il a le devoir solennel de superviser la vie et le travail du ministre. Si le ministre ne mène pas une vie exemplaire, les anciens de l'Église doivent le corriger. S'il n'accomplit pas son travail pastoral avec diligence, ils doivent l'encourager à plus de zèle. Si sa prédication manque de cette passion qui doit caractériser toute prédication de la Parole de Dieu, ils doivent prendre des mesures pour y remédier. Si un élément de sa prédication, mineur ou majeur, n'est pas conforme à l'Écriture, ils ne doivent pas se reposer avant d'avoir corrigé le problème.

Cette tâche rend le travail de l'ancien qui dirige à la fois important et difficile. Il a également d'autres devoirs tout aussi importants. Il

est responsable d'accepter ou non les personnes qui désirent adhérer à l'Église. Il est aussi responsable d'exercer une discipline sur les membres qui s'égarent.

Lorsqu'une personne exprime le désir de devenir membre pour communier avec l'Église de Christ, quelle responsabilité qu'est celle de l'accepter comme tel ! De même, quelle responsabilité est celle de la rejeter ! Ces tâches doivent être accomplies avec crainte et tremblement. Comme les anciens ne peuvent pas sonder le cœur des hommes, ils ne sont pas tout à fait certains de la voie à suivre. Tel candidat qui maîtrise le langage de la piété peut être un hypocrite. Tel autre qui peine à dire quelques mots peut être un véritable enfant de Dieu. À cause de cette difficulté insurmontable, les anciens se contentent souvent de croire le candidat sur parole pour valider sa foi dans le Seigneur Jésus-Christ. Cela ne suffit pas, bien entendu. Tous les libéraux, ou presque, affirmeront croire en Jésus. Même parmi les évangéliques autoproclamés, il n'y a pas d'unanimité sur ce qu'est la foi qui sauve. Les anciens doivent interroger de près le candidat sur trois points. Premièrement, ils doivent déterminer si le candidat possède les connaissances doctrinales indispensables à la foi salvatrice. Par exemple, s'il ne sait pas que Jésus est Dieu, il ne peut être déclaré membre. Deuxièmement, les anciens doivent chercher à découvrir si la foi qu'il prétend avoir est vraiment la foi qui sauve. Par exemple, s'il se fie un tant soit peu à ses propres œuvres ou à son caractère pour être sauvé, sa candidature doit être refusée. Troisièmement, les anciens doivent déterminer s'il porte les fruits de la foi dans sa vie. Autrement dit, ils doivent faire tout ce qui est humainement possible pour déterminer si le candidat est un chrétien ou non.

La responsabilité de l'exercice de la discipline n'est pas moins lourde. Les anciens n'osent pas prétendre à l'infaillibilité dans ce domaine. C'est pourquoi beaucoup négligent complètement ce devoir et se donnent bonne conscience en se référant à la parabole bien connue – mais peu comprise – de l'ivraie. Or, cette parabole n'est

pas du tout destinée à décourager l'exercice de la discipline, mais elle constitue une mise en garde contre ses excès. L'Écriture enseigne de manière catégorique que les membres de l'Église qui errent dans la doctrine ou dans leur vie doivent subir une correction. Quelle tâche désagréable ! Quel fardeau ! Le membre accusé d'une faute est-il réellement coupable ? Si oui, qui peut déterminer le degré précis de sa culpabilité ? Qui est assez sage pour choisir la correction la plus appropriée ? Les anciens doivent parfois recourir à l'excommunication. Dans un tel cas, non seulement ils excluent le coupable de l'Église ou de la congrégation concernée, ou même de la dénomination, mais ils déclarent solennellement qu'ils ne peuvent plus le considérer comme un enfant de Dieu. Il est rare, voire impossible, que les anciens aient recours à de telles mesures sans éprouver quelques craintes, à moins qu'ils ne croient, à tort, en une Église infallible. Chaque fois qu'ils prennent de telles mesures, c'est avec le cœur meurtri qu'ils le font.

On pourrait penser que les anciens sont tellement occupés par les questions spirituelles qu'ils n'ont plus le temps ou l'énergie pour se consacrer aux choses matérielles de l'Église. C'est pourquoi certaines Églises ont des administrateurs chargés des finances. C'est peut-être pour la même raison que de nombreuses Églises ont chargé leurs diacres, non seulement de s'occuper des pauvres, mais aussi de gérer tous les autres aspects financiers du travail de l'Église. Ce dernier point est une erreur. Il est impossible de séparer les affaires spirituelles des affaires matérielles de l'Église. Les finances de l'Église doivent être gérées de manière professionnelle, mais aussi de manière spirituelle et dans un but spirituel. C'est pourquoi cette question relève également de la supervision de l'Église, dont les anciens sont chargés, selon les Écritures.

Tout ancien peut s'écrier : « Et qui est suffisant pour ces choses ? »
(2 Co 2.16*b*.)

SES EXIGENCES ÉLEVÉES

Les qualifications pour la fonction d'ancien sont proportionnelles aux responsabilités de cette fonction. Si les devoirs sont importants, ses exigences doivent être exigeantes. Nous verrons que c'est effectivement le cas.

Aux États-Unis, on pense à tort qu'un homme qui réussit dans les affaires ou dans une profession est apte à prendre n'importe quelle responsabilité. Cela explique pourquoi tant d'Églises préfèrent nettement nommer comme anciens les hommes de ce type. On voit rarement un ouvrier de condition modeste élu à ce poste. Or, cet homme peut posséder les qualifications requises pour ce poste, bien mieux que le président d'une banque ou d'une université.

La piété est une condition majeure pour la fonction d'ancien qui dirige, ainsi que pour celle de l'ancien qui enseigne. Cela devrait aller de soi, mais on l'oublie parfois. Lorsqu'ils choisissent les anciens, les membres de l'Église penchent plus vers la popularité que la piété. L'apôtre Paul a énuméré plusieurs conditions et la plupart d'entre elles relèvent de la piété. Il dit : « Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, mari d'une seule femme, sobre, modéré, réglé dans sa conduite, hospitalier [...]. Il faut qu'il ne soit ni adonné au vin, ni violent, mais indulgent, pacifique, désintéressé » (1 Ti 3.2,3). Le mot « violent » désigne l'homme au tempérament vif, prêt à se bagarrer au moindre désaccord. Quant à l'expression « mari d'une seule femme », que signifie-t-elle ? Il est probable que dans l'Église apostolique la polygamie était tolérée dans certains cas, bien que jamais approuvée, chez les convertis récents d'origine non juive. Pour Paul, il est hors de question de laisser un polygame servir comme ancien, même dans des circonstances exceptionnelles.

Selon l'Écriture, l'humilité est un prérequis particulièrement important à l'exercice de la fonction d'ancien. Cette insistance est facile à expliquer. La fonction est si élevée et honorable que seule une personne humble est apte à l'occuper. Il y a de grandes chances qu'un

autre homme soit envahi par l'orgueil. C'est pourquoi Paul demande à Timothée qu'aucun « nouveau converti » ne soit nommé ancien, « de peur qu'enflé d'orgueil il ne tombe sous le jugement du diable » (1 Ti 3.6). Pour la même raison, Pierre exhorte les anciens à ne pas faire leur travail « comme dominant sur ceux qui [leur] sont échus en partage » (1 Pi 5.3). On dit que dans l'Église, il y a deux sortes d'anciens : ceux qui gouvernent, les anciens qui dirigent, et ceux qui sont dirigés, les ministres. C'est censé être une plaisanterie, mais dans certains cas, c'est la triste réalité. Dans de nombreuses instances, il y a un ancien qui fait le chef. Il est presque toujours un obstacle pour le pasteur et un préjudice pour l'Église.

Que chaque ancien qui enseigne soit théologien est une évidence, mais que chaque ancien qui dirige soit également théologien, c'est tout aussi vrai. Comment un dirigeant peut-il vérifier la fiabilité de la prédication du ministre, comme l'exige son poste, s'il n'est pas lui-même bien versé dans la théologie ? Comment sera-t-il « capable d'exhorter selon la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs » (Tit 1.9) s'il ne connaît pas sa Bible ? Tout ancien qui dirige devrait être un étudiant assidu de la Parole de Dieu. Il devrait posséder et utiliser fréquemment un commentaire fiable des saintes Écritures. Il devrait avoir une connaissance intime des normes doctrinales de son Église et consulter régulièrement son livre de théologie systématique. Combien d'anciens répondent à ces exigences ? Bien peu !

C'est pour une bonne raison que Jacques écrit : « Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée » (Ja 1.5). La sagesse est extrêmement rare. Elle est non seulement plus précieuse que les rubis, mais aussi beaucoup plus rare. Elle est pourtant indispensable à l'ancien qui dirige. Elle présuppose la connaissance, mais elle est bien plus que de la connaissance. C'est la capacité de bien employer ses connaissances, d'employer les meilleurs moyens pour atteindre la meilleure fin. C'est le bon sens sanctifié – un don de Dieu

loin d'être répandu. Comme elle se développe avec l'expérience, les plus âgés la possèdent généralement dans une plus grande mesure. C'est une des raisons pour lesquelles l'Écriture confie habituellement la direction de l'Église à ses membres les plus âgés. Elle se manifeste notamment par un bon jugement dans les relations. C'est pourquoi, il faut que l'ancien « dirige bien sa propre maison » et qu'il « reçoive un bon témoignage de ceux du dehors » (1 Ti 3.4,5,7).

Ce n'est pas tout. Les membres de l'Église, par manque de jugement, ne dirigent pas toujours bien leur propre maison et n'ont pas bonne réputation auprès des personnes extérieures. Pourquoi ces échecs ? Souvent par manque de piété : « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel » (Pr 9.10). La piété est l'essence même de la sagesse. Les anciens doivent la posséder à un haut degré.

L'OFFICE DU DIACRE

Des trois offices de l'Église chrétienne, celui de diacre inspire généralement moins de respect. Le membre moyen de l'Église tient l'ancien en plus basse estime que le ministre, et le diacre en plus basse estime que l'ancien. Certaines Églises ne prennent même pas la peine de désigner des diacres. Elles croient pouvoir s'en passer sans problème.

Cette attitude regrettable s'explique notamment pour deux raisons. Comme les diacres ont pour tâche de s'occuper des pauvres, on considère que leur rôle est principalement matériel. Or, les chrétiens ont tendance à sous-estimer ce qui touche au domaine matériel. De plus, on oublie souvent que le travail des diacres comporte également d'importants aspects spirituels. Il est donc essentiel de prendre en compte à la fois des aspects matériels et spirituels de leur service pour préserver l'honneur qui leur est dû.

DANS LE DOMAINE MATÉRIEL

L'origine du diaconat dans l'Église apostolique remonte à Actes 6. Cette fonction est instituée très tôt dans l'histoire de l'Église, pratiquement dès le début.

À l'époque, les membres de l'Église de Jérusalem partagent leurs biens matériels. Inutile de préciser que ce « communisme » est d'un tout autre genre que celui qu'on revendique aujourd'hui. Il s'agit d'un partage entre chrétiens de la communauté locale uniquement, car le Nouveau Testament ne mentionne pas d'autre Église ayant pratiqué

ce modèle hors de Jérusalem. De plus, il s'agit d'un arrangement temporaire et non obligatoire. Lorsqu'un membre de l'Église vendait un bien et prétendait donner la totalité du prix à l'Église, alors qu'en réalité il n'en donnait qu'une partie, Pierre lui disait : « S'il n'avait pas été vendu, ne te restait-il pas ? Et, après qu'il a été vendu, le prix n'était-il pas à ta disposition ? » (Ac 5.4.) L'esprit qui animait ce partage était radicalement différent de celui que l'on associe souvent au communisme contemporain. Quelqu'un a déjà mentionné avec justesse, « Les chrétiens de Jérusalem disaient : "Tout ce qui est à moi est à toi", tandis que les communistes d'aujourd'hui disent : "Tout ce qui est à toi est à moi." »

Au début, la répartition des biens matériels parmi les membres de l'Église de Jérusalem selon leurs différents besoins est assurée par les apôtres. La tâche est pénible, car les pauvres sont nombreux. Or, avec l'augmentation du nombre de disciples, la tâche devient si lourde que les apôtres, déjà occupés à prêcher, ne peuvent plus s'en acquitter convenablement. Un murmure s'élève de la part des Grecs, qui en réalité sont des Juifs hellénistiques, de nationalité grecque et de langue maternelle grecque. Ils se plaignent des « Hébreux », des Juifs palestiniens, de nationalité juive et parlant l'hébreu. Les Grecs estiment que leurs veuves sont négligées dans l'aide quotidienne. Les apôtres convoquent alors la congrégation pour trouver une solution. Ils expliquent la situation ainsi :

Il n'est pas convenable que nous laissons la Parole de Dieu pour servir aux tables. C'est pourquoi, frères, choisissez parmi vous sept hommes, de qui l'on rende un bon témoignage, qui soient pleins d'Esprit-Saint et de sagesse, et que nous chargerons de cet emploi. Et nous, nous continuerons à nous appliquer à la prière et au ministère de la parole. Cette proposition plut à toute l'assemblée (Ac 6.2-5).

Sept hommes sont désignés pour servir comme diacres. Après les avoir présentés aux apôtres, ceux-ci les ordonnent par la prière et

l'imposition des mains (v. 6). De toute évidence, le rôle des diacres concerne les aspects pratiques, matériels et concrets de la vie d'Église !

Tout au long de l'histoire de l'Église chrétienne, certaines personnes, souvent pieuses, ont eu une vision déséquilibrée de la relation entre le naturel et le spirituel. Dans leur quête d'exaltation spirituelle, elles ont négligé l'importance du matériel. Cela a toujours été l'une des caractéristiques marquantes, et, admettons-le, l'une des erreurs fondamentales de Rome. D'où son insistance sur la virginité perpétuelle de Marie, son enseignement sur le mérite particulier des vœux de célibat et de pauvreté, ainsi que sa prescription du jeûne les vendredis et pendant le carême. Certains anabaptistes sont allés encore plus loin dans leur dévalorisation du domaine matériel. Alors que pour Rome, le naturel tend à devenir mauvais s'il n'est pas contrôlé par le spirituel, pour les anabaptistes les plus excessifs, le matériel a quelque chose d'intrinsèquement mauvais. Le plaisir physique est donc un péché à leurs yeux. Ils désapprouvent le plaisir que procurent, par exemple, les jeux, le port d'ornements et l'attraction entre jeunes hommes et jeunes femmes. Que personne ne pense qu'à cette époque le levain des catholiques romains et des anabaptistes a été purgé du protestantisme. Il est encore à l'œuvre dans pratiquement toutes les Églises protestantes. Une forme d'anabaptisme a même pris racine dans l'évangélisme américain. Preuve en est, d'une part, la force des préjugés contre certaines choses qui devraient être laissées à la conscience individuelle, et, d'autre part, l'insistance parfois excessive pour que les jeunes se consacrent à un service chrétien « à plein temps » plutôt qu'à une profession dite séculière.

Selon l'Écriture, ce qui est naturel a été créé par Dieu au même titre que le spirituel. En tant que création divine, il mérite le plus grand respect de la part des chrétiens. Toujours selon l'Écriture, le naturel sert de toile de fond au domaine spirituel. Avant d'établir son alliance de la grâce avec Abraham, Dieu a conclu une alliance de la

nature avec Noé, assurant ainsi la continuité de l'espèce humaine, puis de l'Église. La bénédiction naturelle de la terre promise pour les descendants physiques d'Abraham est indissociable – voire antérieure – aux bénédictions spirituelles qui lui sont promises à lui et à sa postérité spirituelle. Jésus a demandé à la Samaritaine de lui donner à boire de l'eau ordinaire, *avant* d'orienter la conservation vers l'eau qui donne la vie. Il a guéri les yeux physiques de l'aveugle-né *avant* d'ouvrir les yeux de son âme. Beaucoup de prédications de Jésus étaient des paraboles, des histoires naturelles ou terrestres avec une signification spirituelle ou céleste. Tout comme la trame d'un tapis est tissée dans la chaîne, le spirituel est tissé dans le naturel. Bien entendu, le naturel est façonné par le spirituel, et non l'inverse, mais il est tout aussi vrai que, dans le monde actuel, le spirituel a besoin du naturel.

Le fait que le diaconat se préoccupe avant tout du matériel ne justifie donc pas que l'on dénigre cet office. Le Directoire de l'Église presbytérienne orthodoxe pour le culte public de Dieu affirme :

La fonction de diacre repose sur la sollicitude et l'amour de Christ pour son propre peuple. Le Seigneur s'intéresse si tendrement à leurs besoins temporels qu'il considère que ce qui est fait à l'un des plus petits de ses frères lui est fait personnellement. En effet, il dira à ceux qui se sont occupés de ses petits : « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez rendu visite ; j'étais en prison, et vous êtes venus vers moi » (Mt 25.35,36).

À la lumière de ces paroles du Seigneur, qui oserait sous-estimer l'importance de la fonction de diacre ? Il revêt un honneur suprême.

DANS LE DOMAINE SPIRITUEL

Le devoir des diacres ne se limite pas à collecter des dons auprès des membres pour les distribuer aux plus démunis. Comme le souligne le Directoire précédemment cité, leur devoir englobe également des activités spirituelles telles que la prière avec les personnes en détresse et le rappel des consolations de l'Écriture. Cette affirmation est amplement justifiée. Les diacres représentent Christ dans son office de miséricorde, et l'exercice de la miséricorde implique certainement la consolation des personnes en détresse. Il arrive, malheureusement, que la charité s'exerce de manière froide et même hautaine. Elle est alors dénuée de miséricorde. Combien de fois Jésus lui-même associait-il des paroles réconfortantes à des actes de miséricorde ! S'apprêtant à ressusciter le jeune homme de Naïn, il a regardé sa mère au cœur brisé, eut pitié d'elle et lui a dit : « Ne pleure pas ! » (Lu 7.13.) À la femme atteinte d'une perte de sang, il a déclaré : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix, et sois guérie de ton mal » (Mc 5.34*b*).

On dit parfois que, si le ministre et l'ancien bénéficient tous deux d'une autorité considérable, le diaconat n'est pas un office d'autorité, mais de service. En réalité, cette affirmation n'est pas précise et ne vise généralement qu'à minimiser la dignité du diaconat. Quelle que soit la vérité qu'elle contient, cela n'enlève en rien la dignité liée à cette fonction selon les normes chrétiennes. Il existe une certaine autorité intrinsèque à cet office. Par l'autorité de Christ, les diacres doivent rappeler aux membres de l'Église leur devoir d'aider les nécessiteux. Au nom de Christ, les diacres doivent apporter leur aide à ceux qui en ont besoin, ce qui implique que cette aide doit être reçue avec humilité et gratitude. Le service demeure néanmoins l'aspect le plus important de cet office. Le mot « diacre », en grec, dérive du mot « serviteur », terme qui apparaît à plusieurs reprises dans le Nouveau Testament dans le simple sens de « serviteur », sans référence à une fonction particulière dans l'Église. Le fait que le diaconat soit avant

tout un office de service ne diminue rien à sa dignité. Au contraire, cette dimension renforce sa dignité. Jésus a dit aux Douze :

Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands les asservissent. Il n'en sera pas de même au milieu de vous. Mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon de beaucoup (Mt 20.25b-28).

La loi morale de Dieu se résume dans une exigence unique : l'amour. « L'amour est donc l'accomplissement de la loi » (Ro 13.10). Sur le point de retourner auprès du Père, Jésus a donné un commandement nouveau à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres ; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres » (Jn 13.34). L'apôtre Paul a conclu son célèbre éloge de l'amour par ces mots : « Maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour ; mais la plus grande de ces choses, c'est l'amour » (1 Co 13.13). Le diaconat peut être justement décrit comme l'office de l'amour, la plus grande des vertus chrétiennes. Cela ne veut pas dire que l'amour ne joue pas un rôle important dans les autres fonctions de l'Église. C'est certainement le cas. Cependant, c'est dans l'office du diacre que l'amour chrétien trouve son expression la plus tangible. Cette fonction est avant tout une fonction d'amour. L'amour en est le point de départ et la finalité.

En raison de son caractère spirituel, la fonction de diacre établit une nette distinction entre l'Église et le monde, mettant en évidence leur antithèse. Par la grâce commune de Dieu, le monde exerce une sorte de charité. De nombreux philanthropes proviennent du monde. De nombreuses organisations et institutions caritatives ne sont pas toutes chrétiennes, mais appartiennent au monde. L'État apporte souvent son aide aux nécessiteux, mais pas au nom de Christ. En revanche, l'Église chrétienne a une bienveillance qui lui est propre.

Cette bienveillance est à part et diffère qualitativement de la charité du monde. Au nom de Christ et animée par l'amour de Christ, l'Église de Christ exerce sa miséricorde envers les siens, à travers l'office de diacre.

Si une Église particulière ne compte pas de personnes dans le besoin, elle devrait néanmoins, par le biais de ses diacres, venir en aide à d'autres Églises qui en ont davantage. Dans ce cas, les Églises de la même dénomination seront naturellement les premières bénéficiaires, mais elles ne devraient pas être les seules. Surtout de nos jours, les Églises chrétiennes d'Amérique devraient contribuer généreusement au soulagement des innombrables saints qui souffrent dans de nombreuses Églises dans le monde. Ainsi, le diaconat exprimera une belle œcuménicité biblique.

Faut-il en conclure que les diacres ne doivent jamais aider les nécessiteux en dehors de l'Église ? Bien sûr que non ! Le Christ miséricordieux a guéri la fille d'une Syrophénicienne et permis à une Grecque de profiter des miettes qui tombaient de la table du peuple de Dieu (Mc 7.24-30) ! En suivant cet exemple, les diacres peuvent s'engager dans une évangélisation qui portera du fruit.

Permettez-moi une brève référence personnelle. Un chef d'une famille pauvre, vivant à proximité de l'Église dont j'étais pasteur, est tombé gravement malade. Bien que cette famille ne fasse pas partie de l'Église et n'ait jamais assisté à ses cultes, j'ai pris contact à plusieurs reprises avec le malade. Selon le médecin, son seul espoir de guérison, humainement parlant, résidait dans un médicament très coûteux. J'ai persuadé les diacres de l'Église de payer le médicament. L'homme s'est rétabli et, après un certain temps, lui et toute sa famille ont confessé leur foi en Christ et se sont joints à l'Église.

Sur les sept diacres choisis par l'Église de Jérusalem, deux d'entre eux – Étienne et Philippe – étaient également des évangélistes actifs.

En réalité, la fonction de diacre est à la fois profondément spirituelle et naturellement bienveillante.

LA DOUBLE RESPONSABILITÉ DE L'ÉGLISE

Les êtres humains considèrent souvent certaines choses comme des opposés absolus... à tort. Cela s'appelle une « fausse antithèse ». Les chrétiens commettent parfois cette erreur en matière de religion. Par exemple, certains enseignent que, dans l'ancienne dispensation, le peuple de Dieu vivait sous la loi alors que nous vivons aujourd'hui sous la grâce. Pour eux, la loi et la grâce s'excluent mutuellement. En réalité, les saints de l'Ancien Testament étaient sauvés par la grâce, comme nous, et nous sommes tout aussi tenus d'obéir à la loi morale de Dieu. De même, on fait souvent la distinction entre les saints et les pécheurs, laissant entendre que chaque individu est soit l'un soit l'autre. En réalité, si tous les pécheurs ne sont pas des saints, tous les saints sur la terre sont des pécheurs.

Lorsqu'il s'agit de déterminer si la tâche de l'Église est d'édifier ses membres dans la foi ou d'annoncer l'Évangile à ceux du dehors, certains choisissent une option à l'exclusion de l'autre. Cette pratique trahit un grave déséquilibre. L'Église doit accomplir les deux.

ENVERS CEUX DU DEDANS

Il y a quelque temps, l'épouse d'un pasteur m'a déclaré que la seule tâche de l'Église est de prêcher l'Évangile à ceux qui vivent en dehors de la bergerie. Des dénominations entières, dont certaines sont importantes, ont des programmes missionnaires impressionnants, mais ne font pratiquement rien pour édifier la foi de leurs propres membres.

Cette vision de la tâche est non seulement partielle, mais aussi dangereuse. Elle repose sur au moins deux graves erreurs. Elle néglige les enfants de l'alliance, les membres de l'Église visible. Ceux-ci ont très certainement besoin d'une éducation chrétienne, dont une étape essentielle est l'instruction doctrinale par l'Église locale. En outre, elle oublie cette vérité majeure : le salut n'est pas un événement ponctuel, mais un processus continu. Certes, une personne née de nouveau est sauvée et certaine de persévérer jusqu'à la fin, mais chaque personne sauvée a toujours besoin du salut et ainsi jusqu'à son dernier souffle. La sanctification, qui est un aspect crucial du salut, est un processus laborieux qui ne s'achèvera qu'à la mort. C'est pourquoi l'Église doit proclamer avec zèle à ses membres la vérité de Dieu, car c'est par elle que Dieu veut sanctifier les siens (Jn 17.17).

À qui ressemble celui qui veut évangéliser ceux du dehors tout en négligeant l'édification des membres de l'Église ? Il ressemble à un chef de famille qui serait ému d'une profonde compassion pour les enfants décharnés de son voisin, mais qui négligerait de nourrir les siens. Il oublie l'avertissement initial de l'apôtre inspiré : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle » (1 Ti 5.8).

Ou encore, il ressemble à un général qui mène son armée à la conquête d'autres terres, mais ne parvient pas à maintenir solidement sa base opérationnelle dans son propre pays. Le danger est bien réel qu'après un certain temps, ce général ne dispose plus d'une armée. L'Église qui néglige d'enseigner la Parole de Dieu à ses membres ne pourra pas maintenir longtemps des membres zélés pour les missions bibliques. L'Église qui échoue à instruire sa jeunesse dans la sainte doctrine n'aura bientôt plus de missionnaire à envoyer ni certainement de missionnaire qui proclame le seul véritable Évangile.

ENVERS CEUX DU DEHORS

Les Églises de la réforme protestante ont souvent été accusées de ne pas s'intéresser aux missions, mais ce n'est pas tout à fait exact. Elles étaient zélées dans l'évangélisation de l'Europe, une autre façon de dire qu'elles s'engageaient activement dans les missions intérieures. N'oublions jamais que celles-ci ne sont pas moins importantes que les missions à l'étranger. Les Églises de la Réforme s'intéressaient également aux missions étrangères. Par exemple, dès 1555, il existait une mission réformée française au Brésil. De plus, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, fondée en 1602, était tenue par sa charte « d'aider à convertir les païens dans les pays avec lesquels elle commerçait ». En 1622, l'université de Leyde a fondé un séminaire pour la formation de missionnaires.

Admettons toutefois que, dans le passé, des Églises se sont montrées beaucoup moins zélées pour les missions que pour l'édification de leurs propres membres. En 1790, une certaine Église aurait adopté la résolution suivante : « Il semble hautement absurde de répandre la connaissance de l'Évangile parmi les nations barbares et païennes, dans la mesure où la philosophie et l'instruction doivent, par nature, avoir la priorité, et tant qu'il y a un individu chez nous sans les moyens de connaître la religion, la propager à l'étranger serait inapproprié et absurde. » Cela peut sembler étrange, mais ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'ensemble du protestantisme s'est vraiment enthousiasmé pour les missions. C'est triste à dire, mais aujourd'hui encore, certaines Églises, ici et là, sont indifférentes à cette grande cause.

La Parole de Dieu insiste énormément sur le devoir de l'Église de prêcher l'Évangile à ceux qui se trouvent encore hors de la bergerie. Contrairement à ce que certains croyants supposent, la dimension missionnaire est présente dans l'Ancien Testament. Lorsque Dieu appelle Abraham à devenir le père de son peuple, Israël, il lui dit : « ... toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Ge 12.3). L'Ancien Testament regorge de prédictions sur l'universalisme à venir,

telles que : « Toutes les nations que tu as faites viendront se prosterner devant ta face, Seigneur, et rendre gloire à ton nom » (Ps 86.9). Dieu a ordonné à Jonas de prêcher l'Évangile de la repentance aux méchants habitants de Ninive, capitale de l'Empire assyrien. Plusieurs convertis issus du paganisme ont été intégrés dans l'Église de l'ancienne alliance.

Dans le Nouveau Testament, le mandat missionnaire résonne clairement et puissamment. Lors des apparitions du Christ ressuscité à ses disciples, les missions étaient son principal sujet de conversation. Le Grand Mandat de Matthieu 28.18-20 s'inscrit dans cette période. Les dernières paroles que le Seigneur a adressées à ses apôtres avant de monter au ciel étaient les suivantes : « Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1.8).

Dès la Pentecôte et immédiatement après, l'Église s'est acquittée sérieusement de la tâche missionnaire. Elle n'a pas reporté cette tâche jusqu'à ce que les Églises mères de Jérusalem et d'Antioche en Syrie soient grandes et fortes, mais elle a entrepris des missions alors que ces Églises étaient encore petites et fragiles. Le plus instruit des apôtres a été mis à part par Dieu lui-même comme missionnaire dans le monde païen. Il s'appelait Paul. Il a été le plus grand missionnaire que l'Église ait jamais connu, mais d'innombrables missionnaires ont suivi son exemple. Cela continuera jusqu'à ce que la terre soit remplie de la connaissance du Seigneur comme les eaux couvrent le fond de la mer (És 11.9).

Une vieille illustration montre assez bien l'importance pour l'Église de remplir fidèlement sa tâche d'évangélisation. En Palestine se trouvent deux grands lacs : la mer de Galilée au nord et la mer Morte au sud. L'eau coule de la région montagneuse de l'Hermon et du Liban vers la mer de Galilée, et, de là, par le fleuve du Jourdain, vers la mer Morte. La mer de Galilée est un lac d'eau douce, débordant

de vie. En revanche, la mer Morte est si morte qu'aucune créature vivante ne peut survivre dans ses eaux saumâtres. Pourquoi cette différence ? Parce que la mer de Galilée redonne ce qu'elle reçoit, alors que la mer Morte ne fait que prendre. Il y a probablement d'autres causes, mais cette seule différence suffit à nous convaincre. L'Église qui ne fait que prendre sans jamais donner est condamnée à s'éteindre. Les paroles de l'Écriture trouvent ici leur écho : « L'âme bienfaitrice sera rassasiée, et celui qui arrose sera lui-même arrosé » (Pr 11.25).

* * * *

L'Église doit maintenir un juste équilibre entre son engagement intérieur et son engagement extérieur. Non pas qu'elle doive faire un peu des deux. Au contraire, elle doit s'investir pleinement dans les deux domaines.

De même qu'un bon équilibre est essentiel à la beauté architecturale, cet équilibre particulier rehaussera grandement la gloire de l'Église de Christ. Chacune de ces tâches est glorieuse en soi, mais lorsqu'elles sont combinées dans un juste équilibre, elles deviennent suprêmement glorieuses.

LA TÂCHE SUPRÊME DE L'ÉGLISE

L'Église a pour tâche d'enseigner et de prêcher la Parole de Dieu. Cette tâche prime avant tout. Tout le reste est secondaire et en découle.

Les confessions de foi du protestantisme sont en parfait accord avec cette vérité. Par exemple, la célèbre Confession d'Augsbourg de 1530, luthérienne mais tenue en haute estime par Calvin, définit l'Église comme « la congrégation des saints où l'Évangile est correctement enseigné ». Dans l'article 19 des non moins célèbres Trente-neuf articles de l'Église d'Angleterre, nous lisons : « L'Église visible du Christ est une congrégation d'hommes fidèles, dans laquelle la pure Parole de Dieu est prêchée. »

UNE TÂCHE HONORABLE

La tâche de l'Église est vraiment honorable, car en l'accomplissant, l'Église délivre un message qu'elle n'a reçu de personne d'autre que Dieu. C'est pourquoi les prédicateurs de l'Église peuvent s'en prévaloir comme Paul, en disant : « Nous faisons donc les fonctions d'ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous ; nous vous en supplions au nom de Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! » (2 Co 5.20.)

Selon des théologiens dialectiques comme Karl Barth et Emil Brunner, il est plus correct de dire que la Bible *témoigne de* la Parole de Dieu que d'affirmer que la Bible est la Parole de Dieu. Ils considèrent que le prédicateur chrétien ne peut pas vraiment proclamer

la Parole de Dieu, mais qu'au mieux, il peut en témoigner. Or, les prophètes d'autrefois n'hésitaient pas à commencer leur message par une déclaration sans réserve : « Ainsi parle l'Éternel... » L'apôtre Paul a solennellement donné un ordre à son fils spirituel Timothée : « Je t'en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, et au nom de son avènement et de son royaume, prêche la parole » (2 Ti 4.1,2).

Dans un sens très réel, l'Église a la particularité d'être un médiateur entre Dieu et l'homme. Bien sûr, nous devons éviter une grave erreur en disant cela. Rome enseigne que l'Église est le *moyen* du salut. En réalité, l'Église n'est que le *prédicateur* du salut ordonné par Dieu, ce qui représente un immense honneur en soi. Selon l'Écriture, Moïse, en recevant la loi de Dieu et en la transmettant à son peuple, a agi comme un « médiateur » (Ga 3.19). De la même manière, l'Église, en tant que messagère de l'Évangile, joue le rôle de médiatrice entre Dieu et l'humanité.

UNE TÂCHE URGENTE

L'Église organisée a pour tâche spécifique de proclamer à l'humanité la vérité de la révélation spéciale de Dieu telle qu'elle est donnée dans les saintes Écritures. Or, la Bible est le livre du salut. Certes, tous les détails de son contenu ne concernent pas directement le salut, mais son message central concerne ce que le Dieu de grâce a accompli dans sa souveraineté, et accomplit encore par son Fils et son Esprit pour sauver les pécheurs. La révélation générale, aussi précieuse soit-elle, ne dit pas comment être sauvé du péché et de la mort, tandis que la révélation spéciale apporte toutes les informations nécessaires à ce sujet crucial.

Les réformés ont coutume d'insister sur le fait que la Bible est centrée sur Dieu, ce qui est juste, car elle révèle la nature de Dieu lui-même. On peut également affirmer, cependant, que l'Écriture est centrée sur le salut. La doctrine biblique du salut est elle-même

centrée sur Dieu. Tout l'enseignement biblique sur le salut peut se résumer à l'expression « sauvé par grâce ». Le salut par *grâce* n'est rien d'autre que le salut par Dieu. Lorsque nous parlons du salut par grâce, nous voulons dire qu'une personne pécheresse ne peut pas se sauver elle-même et que, si elle doit être sauvée, c'est Dieu qui doit le faire.

La tâche de l'Église est donc de proclamer le *salut*. C'est en effet une tâche urgente. Chaque jour, des êtres humains rejoignent l'éternité sans avoir entendu ce nom béni qui est le seul nom donné sous le ciel par lequel ils doivent être sauvés (Ac 4.12). Ils quittent ce monde sans avoir connu celui qui a déclaré : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14.6*b*). Sans compter qu'une foule d'êtres humains qui ont entendu l'Évangile rejettent le seul et unique Sauveur par incrédulité et, s'ils persistent dans cette voie, la colère de Dieu demeurera sur eux (Jn 3.36). Pas étonnant que Richard Baxter, le grand prédicateur puritain, ait parlé de lui-même comme « d'un mourant prêchant à des mourants ». La tâche de l'Église est une question de vie et de mort, une question de vie éternelle et de mort éternelle.

D'un autre point de vue, la tâche suprême de l'Église est particulièrement urgente. Le retour de Christ est déterminé de manière immuable dans le conseil éternel de Dieu, mais le plan divin comprend également tous les événements qui mènent à ce grand jour. C'est pourquoi l'Écriture enseigne que la fin ne viendra pas avant que l'Évangile n'ait été prêché dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations (Mt 24.14). Lorsque Christ annonce avec réconfort : « Oui, je viens bientôt » (Ap 22.20*b*), l'Église ne se contente pas de répondre « Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! » Elle doit aussi travailler en vue de cette réalisation. Bien que la date divinement prédestinée de la seconde venue soit inaltérable, il est tout à fait correct de dire que, par la proclamation zélée de l'Évangile, l'Église contribue à *hâter* la consommation du glorieux royaume de Christ.

UNE TÂCHE ENGLOBANTE

L'Église a pour tâche d'annoncer « tout le conseil de Dieu » (Ac 20.27). Évidemment, cela ne signifie pas qu'au cours de ses trente ou quarante ans de service, un pasteur doive prêcher une prédication sur chaque livre biblique, chapitre ou verset. La Bible n'est pas un chapelet de vérités isolées, mais une révélation de la vérité en tant qu'unité. Elle forme un tout cohérent. Chaque partie doit être comprise à la lumière des autres. Par conséquent, la prédication de « tout le conseil de Dieu » excellera dans l'équilibre. Par exemple, l'Église doit proclamer à la fois l'amour infini de Dieu et sa justice parfaite ; ce qui est vrai et ce qui est bon ; et le péché, le salut et le service – tous les trois.

Pour certains croyants, le seul but de la prédication est d'édifier dans la foi. Pour d'autres, son seul but est la conversion des non-croyants. L'Écriture enseigne sans équivoque que l'Église ne doit pas se limiter à l'un ou l'autre de ces objectifs, mais doit s'adresser aux deux. Paul, qui s'efforçait de prêcher l'Évangile là où Christ n'était pas encore nommé, par crainte de bâtir sur le fondement d'un autre homme (Ro 15.20), a également enseigné que Christ, de sa gloire, a donné diverses personnes douées dans l'Église « pour le perfectionnement des saints [...] pour l'édification du corps de Christ » (Ép 4.11,12). L'Église qui met l'accent sur les missions et l'évangélisation au détriment de ses membres commet un suicide – aussi dur que cela puisse paraître. De même, une Église qui néglige le mandat missionnaire de son Chef divin court à sa perte.

En général, la prédication se limite aux adultes. Rares sont les Églises qui prennent au sérieux la tâche de transmettre la Parole de Dieu aux enfants. Bien sûr, la plupart des Églises s'y essaient dans le cadre de l'école du dimanche, mais ces efforts sont souvent faibles. La même observation s'applique aux prédications adressées aux tout-petits pendant le culte du dimanche matin. Si seulement les pasteurs, dans toutes leurs prédications, pouvaient apprendre à présenter des vérités profondes de manière simple, de sorte que les écoliers puissent les comprendre ! Alors, même

les diplômés de l'université pourraient peut-être comprendre, comme l'a fait remarquer, un jour, un professeur bien avisé ! Si l'Église pouvait rétablir l'instruction biblique à la place d'honneur qu'elle mérite ! Une telle catéchèse est tout aussi nécessaire que la prédication en assemblée. Les deux diffèrent naturellement dans leur approche, mais non en importance.

De plus, la tâche de l'Église organisée est complète à bien des égards. Ces dernières décennies, de nombreux prédicateurs libéraux ont remplacé l'Évangile du salut individuel par ce qu'on appelle l'évangile social. En parallèle, bien des conservateurs ne prêchent que l'Évangile du salut individuel, insistant sur le fait que les problèmes sociaux n'ont pas leur place dans la prédication chrétienne. Ces deux opinions sont gravement erronées. Elles ont beau exprimer deux directions opposées, elles nuisent toutes deux à l'exhaustivité du message de l'Église. L'Évangile concerne avant tout le salut des individus, mais il a indéniablement des implications sociales. L'Église doit appeler les gens, non seulement à recevoir Christ comme Sauveur, mais aussi à l'honorer comme Seigneur. Non seulement dans leur vie privée, mais dans toutes leurs relations humaines, car Christ est bien « le chef suprême » (Ép 1.22).

UNE TÂCHE EXCLUSIVE

La prédication de la Parole de Dieu est la tâche exclusive de l'Église dans deux sens. D'une part, c'est une tâche spécifique que Dieu a confiée à l'Église, et à elle seule. D'autre part, l'Église doit se garder de s'engager dans toute autre tâche.

Dans les milieux qui minimisent l'importance de l'Église organisée et de ses fonctions, on rejette souvent la distinction entre *la prédication* par un ministre ordonné et *l'exhortation* par un membre non ordonné. Il n'est pas rare, non plus, que des associations volontaires de chrétiens se chargent d'envoyer des missionnaires à la place de l'Église. Certes, chaque croyant a le devoir de témoigner pour

Christ, et il peut arriver, dans des circonstances exceptionnelles, que des missions soient menées par des conseils indépendants du contrôle ecclésiastique. Mais il faut maintenir fermement la position selon laquelle la prédication de la Parole doit *normalement* être considérée comme une prérogative divine de l'Église organisée.

Il va sans dire que l'Église doit conduire le culte public, mais n'oublions jamais que la prédication de la Parole est centrale dans le culte public. Les sacrements ne doivent pas être considérés comme une tâche distincte de la prédication de la Parole. L'Église ne doit pas, non plus, accorder aux sacrements une importance telle qu'ils en viennent à évincer la Parole. Les sacrements sont subordonnés à la Parole. Ils n'ajoutent rien à l'Évangile, mais ne font que renforcer son message. L'administration des sacrements est donc une manière d'annoncer l'Évangile. Selon l'Écriture, chaque fois que les membres de l'Église célèbrent la sainte cène, ils « annoncent la mort du Seigneur » (1 Co 11.26).

L'Église organisée doit se soucier de ses pauvres, à n'en pas douter. C'est une fonction importante de l'Église. Cette tâche, cependant, est, elle aussi subordonnée à la prédication de la Parole. Lors de l'instauration de la fonction de diacre, les apôtres ont déclaré à l'Église de Jérusalem : « Il n'est pas convenable que nous laissions la Parole de Dieu pour servir aux tables » (Ac 6.2). On peut même dire qu'en s'occupant des pauvres, l'Église prêche en quelque sorte l'Évangile. On raconte que François d'Assise a invité un moine à l'aider à annoncer l'Évangile dans un certain village. Ils ont passé toute la journée à faire des œuvres de miséricorde sans jamais réussir à prêcher. Le soir venu, son compagnon a demandé à François quand ils allaient commencer à prêcher. François lui a répondu qu'ils avaient prêché toute la journée.

Cette histoire peut facilement être mal appliquée. Que personne ne pense que les bonnes œuvres puissent se substituer à l'Évangile. Ce n'est tout simplement pas vrai. Le seul et unique moyen par lequel

Dieu amène les pécheurs à la foi salvatrice est sa Parole. En revanche, les œuvres de miséricorde servent admirablement à renforcer le message de l'Évangile.

L'Église est tenue d'appliquer la discipline à ses membres qui s'égareront, mais là encore, cette tâche est inséparable de l'enseignement de la Parole. C'est un aspect important de notre mission de leur apprendre « à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28.20). Oui, la prédication de l'Évangile et l'exercice de la discipline vont de pair et sont inséparables.

La prédication de la Parole est une tâche si importante que l'Église doit s'y consacrer exclusivement. Si l'Église se dispersait dans des tâches qui ne sont pas directement liées à sa mission principale, elle commettrait une erreur colossale. Elle négligerait inévitablement la tâche qui lui incombe. L'Église ne doit pas dégénérer en club social ou chercher à divertir. Qu'elle ne prenne pas parti sur des aspects de l'économie, de la politique ou des sciences naturelles qui ne sont pas traités dans la Parole de Dieu. Que l'Église se contente d'enseigner la révélation spéciale, et non générale. Que l'Église reste l'Église.

Si l'Église tente de s'éloigner de ce qu'elle est par nature, elle se renie elle-même et porte atteinte à sa propre gloire. Si elle se contente d'être l'Église, sa gloire resplendira.

L'ÉGLISE PRÊCHE LA REPENTANCE

La tâche assignée par Dieu à l'Église est de proclamer la Parole de Dieu. Elle doit en particulier prêcher la repentance.

REPENTANCE ET COLÈRE DE DIEU

Ce n'est pas anodin si les prédicateurs inspirés des temps bibliques mettaient l'accent sur la repentance. C'est ce qu'ils exigeaient de leurs auditeurs en tout premier.

Noé, « ce prédicateur de la justice » (2 Pi 2.5), a appelé ses contemporains à se repentir de leurs mauvaises actions. Qu'il s'agisse des prophètes majeurs ou mineurs, tous ont insisté sur la repentance. Ils ont imploré le peuple égaré de Dieu, encore et encore, de se repentir. Ézéchiél, par exemple, s'est écrié : « Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Revenez, et détournez-vous de vos idoles, détournez les regards de toutes vos abominations » (Éz 14.6*b*), et : « Revenez, revenez de votre mauvaise voie ; et pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël ? » (Éz 33.11*b*.)

Jean-Baptiste a sévèrement réprimandé les pharisiens et les saducéens : « Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Produisez donc du fruit digne de la repentance » (Mt 3.7*b*,8). L'Écriture enseigne qu'il prêchait « le baptême de la repentance » (Mc 1.4). Le premier message prêché par le Fils de Dieu lors de son ministère public était celui de la repentance : « Dès ce moment Jésus commença à prêcher, et à dire : Repentez-vous, car le royaume des

cieux est proche » (Mt 4.17). Dans sa prédication à la Pentecôte, Pierre a exhorté : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés » (Ac 2.38*b*). L'apôtre Paul a dit aux Athéniens que Dieu « annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils ont à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice » (Ac 17.30,31). Il a aussi résumé son ministère de prédication en affirmant qu'il avait « à ceux de Damas d'abord, puis à Jérusalem, dans toute la Judée, et chez les païens, [...] prêché la repentance et la conversion à Dieu, avec la pratique d'œuvres dignes de la repentance » (Ac 26.20). Les lettres que le Christ glorifié a ordonné à l'apôtre Jean d'écrire aux sept Églises abondent en exhortations à se repentir (Ap 2.5,16 ; 3.19).

C'est un fait : l'appel à la repentance résonne moins fort dans nos prédications actuelles que dans les Écritures. On l'entend rarement parmi les libéraux. Même chez les prédicateurs relativement conservateurs, il est à peine prononcé.

Comment expliquer cette différence frappante entre la prédication biblique et celle d'aujourd'hui ? Très probablement parce que la Parole de Dieu prend le péché infiniment plus au sérieux que ne le fait la prédication moderne. Mais cela cache une autre réalité. Si l'Écriture considère le péché avec une telle gravité, c'est parce qu'elle prend Dieu beaucoup plus au sérieux. Le moindre péché est extrêmement grave parce qu'il représente un affront envers un Dieu parfaitement souverain, saint et juste. C'est pourquoi le péché provoque la colère de Dieu. Pour le pécheur, tomber entre les mains du Dieu vivant, qui est un feu dévorant, devient une chose effrayante (Hé 10.31 ; 12.29). S'il ne se repent pas, le pécheur doit redouter le jugement et la colère ardente qui le dévoreront (Hé 10.27). Le pécheur impénitent se dirige vers un lieu où, selon les mots de Jésus, « il y aura des pleurs et des grincements de dents » (Mt 13.42) et où « leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas » (Mc 9.44,46,48).

L'appel biblique à la repentance est enraciné dans une conception biblique de Dieu : il est le Souverain qui ne tolère aucune résistance à sa volonté, le Saint qui hait le péché d'une haine infinie, le Juste qui exige que le péché soit puni de mort, même de mort éternelle. Ce n'est qu'en revenant à une *théologie* fidèle à la Bible que l'Église accordera à nouveau à l'appel à la repentance la place prépondérante que Dieu lui assigne dans sa Parole.

REPENTANCE ET LOI DE DIEU

La repentance est un don de Dieu. Si l'Esprit de Dieu n'agit pas dans le cœur du pécheur, celui-ci ne se repentira pas. Cependant, le Saint-Esprit se sert souvent de moyens pour accomplir cette œuvre et transmettre ce don. Son moyen privilégié est la prédication de la Parole de Dieu par l'Église – en particulier la prédication de la loi de Dieu. En effet, comme le dit l'Écriture, « c'est par la loi que vient la connaissance du péché » (Ro 3.20).

La loi de Dieu peut être comparée à un miroir. Propre et sans défaut, un miroir reflète fidèlement notre image. De la même manière, la loi de Dieu, parfaite en tout point, révèle nos imperfections et notre saleté spirituelle. En nous regardant dans ce miroir, si nous gardons les yeux ouverts, nous sommes choqués par ce que nous voyons. Résultat : nous nous détestons. C'est un signe de repentance.

La loi de Dieu peut également être comparée à une montagne. C'est une montagne que l'âme pécheresse est appelée, par devoir sacré, à gravir, mais qu'elle ne peut escalader. La loi exige d'elle qu'elle aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force (Mc 12.30). Mais qui peut y parvenir ? La loi de Dieu exige du pécheur qu'il soit parfait comme Dieu est parfait (Mt 5.48), mais cette exigence dépasse ses capacités. Confronté à cette impossibilité, le pécheur prend conscience de son impuissance. Il comprend que son cas est désespéré. S'enfonçant dans le marécage

du désespoir, il doit alors crier : « Malheur à moi ! je suis perdu... » (És 6.5.) C'est un cri de repentance.

La loi de Dieu peut encore être comparée à un bourreau. En réalité, cette comparaison, aussi forte qu'elle puisse paraître, est encore trop faible. La loi ne *ressemble* pas seulement à un bourreau, elle *est* un bourreau. Elle est *le* bourreau *par excellence*. La loi ne se contente pas de menacer de mort celui qui la transgresse, en disant : « si tu me brises, je te briserai ». Elle met cette menace à exécution. Lorsque Dieu a déclaré que le salaire du péché, c'est la mort (Ro 6.23), il n'a pas énoncé une simple règle, il a établi une loi immuable. Qui viole la loi de Dieu doit mourir. C'est, en soi, une loi de Dieu, car pécher, c'est se détourner de Dieu, et se détourner de Dieu, c'est mourir. La loi de Dieu ne prononce donc pas seulement la condamnation à mort du pécheur, elle l'applique aussi. D'où l'affirmation de l'apôtre Paul : « ... le commandement qui conduit à la vie se trouva pour moi conduire à la mort » (Ro 7.10). La loi de Dieu, censée apporter la vie, s'avère conduire à la mort du pécheur. Face à ce bourreau, que peut-il faire d'autre que de crier à Dieu pour obtenir miséricorde ? C'est là le cœur de la repentance.

REPENTANCE ET GRÂCE DE DIEU

Si l'Église se contentait de prêcher la loi de Dieu, l'auditoire serait plongé dans le désespoir. Heureusement, l'Église a pour mission principale de prêcher la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Ainsi, après avoir prêché la loi en vue de la repentance, elle doit continuer à prêcher la repentance en vue du salut.

L'apôtre Paul écrit que « la loi a été comme un précepteur pour nous conduire à Christ » (Ga 3.24). Il a en tête la révélation progressive de Dieu à l'Église des deux dispensations. Dans l'Ancien Testament, Dieu met l'accent sur la loi pour montrer à son peuple qu'il est pécheur, incapable de se sauver lui-même. Ce faisant, il le prépare à recevoir le salut par la foi en Jésus-Christ, enseigné

dans l'ensemble de l'Écriture et pleinement révélé dans le Nouveau Testament. Cependant, pour le pécheur individuel aussi, la loi devient un pédagogue qui mène à Christ. Selon les mots de Luther, « la loi révèle et amplifie le péché, humiliant les orgueilleux pour qu'ils désirent l'aide de Christ ». Ainsi, la loi prépare à la grâce.

L'appel à la repentance est à la fois un commandement divin et une invitation plus chaleureuse et pressante de Dieu. En jurant par lui-même, Dieu déclare : « ... ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive » (Éz 33.11). Puis il implore les méchants : « Revenez, revenez de votre mauvaise voie ; et pourquoi mourriez-vous [...] ? » L'apôtre Pierre nous assure que Dieu est un Dieu « ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant que tous arrivent à la repentance » (2 Pi 3.9). En commentant cette affirmation radicale, Calvin a écrit ceci :

Son amour pour les hommes est si merveilleux qu'il voudrait qu'ils soient tous sauvés et qu'il est lui-même prêt à accorder le salut aux perdus. Mais il faut remarquer l'ordre dans lequel Dieu est prêt à accueillir tous les hommes à la repentance, afin qu'aucun ne périsse ; car ces paroles indiquent le moyen et la manière d'obtenir le salut. Chacun de nous, donc, qui désire le salut, doit apprendre à entrer par cette voie.

La repentance est en effet une condition préalable au salut. Non seulement Dieu invite tous les pécheurs au salut, mais il les invite avec amour à la repentance.

Lorsque la prédication de la loi atteint le cœur du pécheur par l'action du Saint-Esprit, celui-ci est convaincu de son péché. Lorsque l'Esprit de Dieu applique la prédication de l'Évangile à son cœur, le pécheur convaincu se jette dans les bras du Dieu miséricordieux. Comme le publicain de la parabole, il se frappe la poitrine et soupire : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur », et le Dieu plein de grâce le justifie (Lu 18.13). Comme le fils prodigue, il revient vers le Père avec la confession suivante : « Mon Père, j'ai péché

contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils » (Lu 15.21*b*). Avant même qu'il ait terminé sa confession, le père le reçoit avec compassion, se jette à son cou et l'embrasse (v. 20,21). Le Sauveur appelle alors sien le repentant, lui rappelant sa promesse : « ... je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jn 6.37).

La vraie repentance n'arrive jamais trop tard. Deux malfaiteurs ont été crucifiés aux côtés de notre Seigneur. Dans ses dernières heures de criminel, l'un d'eux s'est repenti. Il a confessé qu'il méritait la crucifixion et, se tournant vers le Sauveur, il a prié : « Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne » (Lu 23.42*b*). Jésus lui a répondu : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (v. 43). Aussitôt, les portes du paradis se sont ouvertes et, main dans la main, son Seigneur et lui les ont franchies. Ce matin-là, il était méprisé par les hommes et le soir, les anges de Dieu l'accueillaient. Ce matin-là, il était tout à fait infect et le soir, lavé dans le flot rouge sang, il était plus blanc que la neige. Ce matin-là, il était nu et le soir, il était revêtu d'un vêtement blanc. Ce matin-là, il était un criminel et le soir, il était considéré comme un esprit juste et parfait. Ce matin-là, il se tenait au seuil de l'enfer et le soir, il s'est retrouvé dans la Jérusalem dorée. Ce matin-là, il se démenait dans les griffes de Satan et le soir, il reposait en sécurité dans les bras de Jésus. Ce matin-là, il était suspendu à une croix maudite et le soir, il était assis avec le Fils de Dieu sur son trône.

Merveilleuse grâce de Dieu !

L'ÉGLISE PRÊCHE DE BONNES NOUVELLES

Dans de nombreuses Églises, on entend qu'une seule prédication : « Sois bon et fais le bien. » Cela correspond à la description cinglante de Paul : « un autre Évangile » qui n'en est pas un (Ga 1.6,7). Il s'agit d'un tout autre type d'évangile. Or, il n'existe pas de second évangile à côté de celui que l'apôtre a prêché. Cet « autre évangile » est tout sauf l'Évangile.

Le mot *Évangile* signifie « bonne nouvelle ». Le message qui est prêché comme Évangile dans tant d'Églises n'est même pas une nouvelle, encore moins une bonne nouvelle. Imaginons qu'un homme ait été reconnu coupable d'un crime grave et soit condamné à mort. Il est maintenant en prison, attendant le jour de son exécution. Un ami lui rend visite et lui dit : « J'ai de bonnes nouvelles pour toi ! ». Le condamné, plein d'espoir, lui demande : « Qu'est-ce que c'est ? ». La réponse vient : « Sois bon. » Dans ce message, il n'y a pas l'ombre d'une bonne nouvelle. C'est plutôt une moquerie cruelle. Pourtant, bien des pasteurs se disant au service de Christ adressent aux pécheurs condamnés à la mort éternelle un message qu'ils présentent comme étant l'Évangile.

L'Évangile contenu dans les Écritures ne dit pas d'abord aux pécheurs ce qu'ils doivent faire, mais *ce que Dieu a fait et continue de faire pour eux*.

C'est un honneur inestimable pour l'Église d'être le messager de cette Bonne Nouvelle – dont voici les points essentiels.

« DIEU A TANT AIMÉ LE MONDE »

On a souvent dit que Jean 3.16 est « l'Évangile en quelques mots » : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Le terme « monde » ne doit pas être compris de manière quantitative, comme c'est souvent le cas. Pour certains croyants, « l'amour de Dieu est si grand qu'il inclut tous les élus, une multitude que nul ne peut dénombrer ». Pour d'autres, « l'amour de Dieu est si grand qu'il inclut non seulement les élus, mais aussi tous les humains du passé, du présent et encore ceux à naître ». D'autres, encore, disent : « L'amour de Dieu est si grand qu'il embrasse non seulement toute l'humanité, mais aussi toutes les choses créées, l'univers tout entier. » Ces trois interprétations tentent de mesurer l'infini avec des termes finis, ce qui est impossible. Dieu est infini dans tous ses attributs, y compris son amour. En comparaison avec l'infini, la somme de toutes les choses finies n'est rien.

Benjamin B. Warfield a probablement raison d'insister, dans une prédication de Jean 3.16, sur une interprétation qualitative du terme « monde ». Cela signifie que le Dieu *saint* aime l'humanité *pécheresse*, telle est l'étonnante vérité révélée ici. C'est stupéfiant. Dieu est le Saint d'Israël, la perfection de la sainteté. Même les séraphins se couvrent le visage en criant : « Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! toute la terre est remplie de sa gloire ! » (És 6.3*b*.) C'est ce Dieu saint qui regarde la terre et voit des hommes pécheurs, des lépreux spirituels couverts de la tête aux pieds. Or, aussi incroyable que cela puisse paraître, il les aime.

Comment cela est-il possible ? Aucun mortel ne le comprendra jamais. Tout ce que nous savons, c'est que l'amour divin diffère de l'amour humain. L'amour humain dépend de l'objet aimé, mais pas

l'amour divin. Dieu aime les pécheurs non parce qu'ils le méritent, mais à cause de sa propre nature d'amour.

Selon une vieille légende, rien ne peut faire fondre le diamant, sauf le sang d'un agneau. On a donc dit qu'il fallait le sang de l'Agneau de Dieu pour faire fondre le cœur de Dieu. En réalité, Jean 3.16 enseigne le contraire. Dieu aimait les hommes pécheurs avant que le sang de son Fils ne soit versé sur la croix du Calvaire. C'est son amour infini qui l'a poussé à envoyer son Fils dans le monde pour mourir à la place des impies.

Dieu avait un Fils bien-aimé, un Fils unique. Il l'aimait de tout l'amour dont le cœur de Dieu est capable. Son amour pour ces pécheurs méritant l'enfer était cependant si grand qu'il a volontairement donné le Fils de son amour éternel et infini pour souffrir à leur place. Il a envoyé son bien-aimé Fils souffrir l'angoisse et les tourments de l'enfer pour nous. Face à cette vérité, nous ne pouvons que nous incliner en signe d'adoration et répondre humblement : « Seigneur Dieu, nous ne pouvons pas comprendre, cela nous dépasse, mais, parce que tu le dis, nous croyons. »

Sur la base de l'œuvre achevée de son Fils, Dieu offre la vie éternelle aux pécheurs du monde entier. Il le fait gratuitement. Le salut est un don de grâce pure. L'homme n'a pas besoin de travailler ou de payer pour l'obtenir. Il lui suffit de le prendre. Ce n'est même pas en le prenant qu'il le mérite. Tout ce qu'il doit faire, c'est détourner son regard de lui-même et de toute autre créature et fixer son regard sur le Christ crucifié. C'est là que se trouve la vie, la vie éternelle, car c'est l'essence même de la foi qui sauve.

Telle est la Bonne Nouvelle selon Jean 3.16. Ces modestes paroles ne donnent qu'un aperçu de l'amour infini de Dieu révélé dans ce verset.

« CHRIST EST MORT POUR LES IMPIES »

La Bonne Nouvelle, que l'Église a l'honneur de partager avec les pécheurs, se trouve également dans Romains 5.6,8 : « Christ, au temps

marqué, est mort pour les impies » et « Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous ».

La mort de Christ sur la croix représente à la fois le summum de son humiliation et le summum de son obéissance au Père qui l'a envoyé : « ... il s'est humilié lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, et même la mort de la croix » (Ph 2.8). C'était le point culminant de son obéissance passive, manifestée dans sa souffrance, et de son obéissance active, manifestée dans son observation de la loi de Dieu.

Les êtres humains sont des pécheurs impies. Selon la justice de Dieu, ils méritent la mort dans son sens le plus large. Ils méritent l'enfer. Or, Christ est « descendu en enfer » à leur place. Suspendu à la croix du Calvaire, il a porté la malédiction destinée aux impies. Lorsqu'il a crié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27.46b), il était plongé dans les profondeurs de l'abîme, là où l'humanité méritait d'être. Tout le flot de la colère divine contre le péché s'est abattu sur son âme. Par conséquent, il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui croient en son nom. En ce qui les concerne, la justice de Dieu est satisfaite et sa colère est apaisée. Dieu l'a déclaré en ressuscitant son Fils d'entre les morts.

Dès le commencement, Dieu a décrété que la vie éternelle serait la récompense d'une obéissance parfaite à son égard. C'est ce que l'on peut comprendre en lisant sa menace à Adam, le chef représentatif de notre race : « ... le jour où tu en mangeras, tu mourras » (Ge 2.17). La vie est donc promise, en récompense à ceux qui obéissent. Adam a désobéi, entraînant ainsi la mort sur lui et sur tous ses descendants. Depuis la chute, la nature humaine est si corrompue que personne n'est capable d'observer les commandements de Dieu. Malgré cela, un autre Adam, le dernier Adam, Jésus-Christ, est apparu sur la scène

de l'Histoire au moment opportun. Il a parfaitement obéi à la loi de Dieu. À tous ceux qui croient en lui, Dieu attribue sa justice parfaite comme si cela venait d'eux : « Car, comme par la désobéissance d'un seul homme beaucoup ont été rendus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul beaucoup seront rendus justes » (Ro 5.19). Le croyant peut chanter avec joie : « Je me réjouirai en l'Éternel, mon âme sera ravie d'allégresse en mon Dieu ; car il m'a revêtu des vêtements du salut, il m'a couvert du manteau de la délivrance, comme le fiancé s'orne d'un diadème, comme la fiancée se pare de ses bijoux » (És 61.10). En revêtant la robe de justice de Christ, quiconque croit peut franchir les portes de perles, entrer dans la cité d'or et pénétrer dans le palais du Roi.

Ainsi, par sa mort sur la croix, Christ règle non seulement la dette des pécheurs jusqu'au dernier centime, mais il leur offre également les richesses de la gloire éternelle.

« LE SEIGNEUR NE VEUT PAS QU'AUCUN PÉRISSE »

Par faiblesse d'esprit, on insiste souvent pour que l'Évangile rassure et affirme qu'à la fin, toutes et tous seront sauvés. « Alors ça, ce serait vraiment une bonne nouvelle », dit-on. Plusieurs vont jusqu'à tordre les Écritures pour soutenir cette idée. L'ancienne hérésie du salut universel refait surface de nos jours. La Parole de Dieu est pourtant claire : seuls les élus de Dieu entreront dans la ville par ses portes.

Ne concluons pas pour autant que la Parole de Dieu réserve la Bonne Nouvelle aux seuls élus. La Bible, qui enseigne l'élection, révèle également une abondance de bonnes nouvelles pour chaque personne pécheresse. Le paradoxe le plus frappant de l'Écriture sainte est probablement celui-ci : si l'élection concerne un nombre limité de personnes, l'invitation à la vie éternelle est lancée à tous ceux qui l'entendent. Aucun théologien n'a jamais réussi à harmoniser les éléments de ce paradoxe par la seule raison humaine, mais les plus

grands d'entre eux ont humblement accepté ces deux vérités comme venant de la Parole même de Dieu.

Jean 3.16 et Romains 5.6,8 n'ont pas été écrits pour les élus seulement. Selon les Écritures, Dieu aime tout le monde. Il l'exprime en offrant la pluie et le soleil aux mauvais comme aux bons, aux injustes comme aux justes, mais en offrant aussi le salut à tous ceux qui entendent l'Évangile. En jurant par lui-même, Dieu dit : « Je suis vivant ! [...] ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive » (Éz 33.11*b*). L'apôtre Pierre nous assure également que « le Seigneur ne [*veut*] pas qu'aucun périsse, mais [...] que tous arrivent à la repentance » (2 Pi 3.9).

À la lumière de ces textes, les plus grands docteurs et prédicateurs de l'Église ont proclamé la Bonne Nouvelle ainsi : Dieu ne se contente pas de sauver ceux qui se repentent et croient, mais il se réjouit aussi de voir tous ceux qui entendent l'Évangile se repentir et croire pour être sauvés. Commentant Ézéchiel 18.23, un texte parallèle d'Ézéchiel 33.11, Calvin a écrit : « Dieu ne désire rien de plus ardemment que de voir ceux qui périsaient et se précipitaient vers la destruction revenir sur le chemin de la sécurité. » Les Canons de Dordrecht, par lesquels les Églises réformées précisent ce qu'on appelle les cinq points du calvinisme, soulignent ceci : « Or, si nombreux que soient ceux qui sont appelés par l'Évangile, ils sont appelés efficacement. Car Dieu montre sérieusement et très véritablement par sa Parole ce qui lui est agréable : à savoir que ceux qui sont appelés viennent à lui » (doctrines 3 et 4, article VIII). Herman Bavinck, le prince des théologiens néerlandais, a affirmé que l'appel de l'Évangile « est pour tous, sans exception, une preuve de l'amour infini de Dieu » (*Gereformeerde Dogmatiek* [Dogmatique réformée], vol. 4, p. 7, trad. libre).

Ceci est aussi un aspect important du glorieux Évangile, dont la proclamation est la tâche glorieuse de la glorieuse Église. Dieu lui-même a assigné cette tâche à son Église lorsqu'il s'est écrié : « Monte

sur une haute montagne, Sion, pour publier la bonne nouvelle ; élève avec force ta voix, Jérusalem, pour publier la bonne nouvelle ; élève ta voix, ne crains point » (És 40.9).

L'ÉGLISE PRÊCHE LE SALUT PAR LA GRÂCE

Le message glorieux de l'Église chrétienne est riche et varié, tel un joyau étincelant aux multiples facettes. Pour n'en citer que quelques-unes, il s'agit d'un appel pressant et affectueux à la repentance. Il proclame la bonne nouvelle de ce que Dieu a fait dans l'Histoire pour les pécheurs. C'est aussi l'Évangile du salut par la grâce.

Les chrétiens parlent du salut par la grâce et ils le chantent aussi, mais tous n'en saisissent pas le sens. Que signifie être sauvé par grâce ? Tout simplement *être sauvé par Dieu*. Rien n'est plus crucial pour l'humanité pécheresse que de pouvoir répondre à la question suivante : comment être sauvé du péché et de la mort ? Toutes les religions tentent d'y répondre, mais une seule possède la bonne réponse. Seul le christianisme répond que le salut vient de Dieu ; toutes les autres religions enseignent que le pécheur doit se sauver lui-même. En somme, seul le christianisme offre le salut par la grâce.

Les Églises qui prêchent le salut par la grâce dans toute sa pureté scripturaire sont rares. Certains groupes qui se disent « Église » nient franchement le salut par la grâce. Ils n'hésitent pas à le remplacer par le salut par les œuvres ou par le caractère. En agissant ainsi, ils renoncent à toute prétention au christianisme. Un grand nombre « d'Églises » se compromettent sur cette question. Elles divisent l'œuvre du salut entre Dieu et l'homme, en attribuant des responsabilités à chacun.

Ces Églises altèrent considérablement la beauté du message que Dieu leur a confié.

C'est la gloire de l'Église d'avoir reçu de son Chef divin la tâche de proclamer l'Évangile pur de la grâce de Dieu. Voici quelques aperçus de cet Évangile.

DIEU LE PÈRE A PRÉVU LE SALUT

« En lui Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui ; il nous a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté » (Ép 1.4,5). C'est sur ce passage de l'Écriture, et bien d'autres qui lui ressemblent, que repose la doctrine de l'élection divine. Les modernistes la rejettent catégoriquement et bien des fondamentalistes la détestent. Malgré cela, elle est enseignée par Dieu dans sa Parole, c'est un fait.

L'élection soulève, certes, de grandes difficultés, voire des mystères insondables, pour l'esprit humain. Nous pouvons, cependant, affirmer un certain nombre de déclarations à son sujet.

C'est Dieu qui a effectué l'élection, et non l'homme. L'Écriture l'affirme de différentes manières. Le fait que l'élection ait eu lieu « avant la fondation du monde » ne laisse aucune place au doute. L'homme n'existait pas encore, sauf dans le dessein de Dieu. Il faut ici réfuter une conception populaire assez répandue de l'élection, mais erronée. Pour certains croyants, il existe une élection en cours pour le salut des hommes. Dieu vote pour le salut de chaque individu, et Satan vote pour leur condamnation. Il y aurait comme une égalité des voix et ce serait à l'individu de trancher. S'il choisit de se ranger du côté de Dieu, le voilà élu. Cette présentation de l'élection est loin d'être innocente. En transférant l'élection de Dieu à l'homme, elle contredit de manière flagrante l'enseignement biblique du salut par la grâce.

Dieu n'était pas obligé d'offrir la vie éternelle à un seul d'entre les perdus. Si Dieu avait permis à toute la race humaine pécheresse de

périr éternellement, elle aurait reçu ce qu'elle méritait. L'idée populaire selon laquelle Dieu doit à chacun au moins une chance de salut est une expression de l'arrogance humaine qui déshonore Dieu. La seule chose que Dieu « doit » aux pécheurs, c'est la condamnation. Par conséquent, le choix divin de certains d'entre eux à la vie éternelle relève uniquement de sa grâce pure.

Pourquoi Dieu a-t-il élu certaines personnes à la vie éternelle ? Nous n'en savons rien, mais ce que nous savons, c'est que la raison réside en Dieu, et non en l'être humain. Dieu n'a pas choisi un individu parce qu'il anticipait que celui-ci allait croire, mais il l'a choisi « selon le bon plaisir de sa volonté ». Autrement dit, il l'a choisi de manière souveraine. La foi découle de l'élection, elle n'en est pas son fondement. Nous savons aussi cela : Dieu a choisi une certaine personne parce qu'il l'a aimée : « Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils » (Ro 8.29). « Connaître d'avance » signifie « aimer de toute éternité ». Pourquoi Dieu en a-t-il aimé certains de toute éternité ? Cela dépasse de loin notre compréhension. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Dieu les a aimés en Christ.

Cela ne signifie pas que Dieu amène les élus à la gloire par une force extérieure et précipite par la même force les non-élus dans la perte. Ce n'est pas du tout le cas. Dieu n'élève pas les hommes au ciel ni ne les jette en enfer comme s'ils étaient de la marchandise. Au contraire, il les traite comme des êtres rationnels et moraux, donc responsables de leurs actes. Bien que notre esprit limité ne puisse pas concilier complètement responsabilité humaine et souveraineté divine, la Parole de Dieu soutient les deux sans compromis. Aussi, lorsqu'une âme pécheresse périt, c'est parce qu'elle refuse d'être sauvée et doit en porter elle-même la responsabilité. Et lorsqu'une âme pécheresse est sauvée, elle l'est par la seule grâce de Dieu, qui l'a rendue désireuse d'être sauvée, et toute la gloire lui revient.

DIEU LE FILS NOUS A OBTENU LE SALUT

Galates 3 contient deux citations de l'Ancien Testament où le mot « maudit » est mentionné. Le verset 10 concerne les pécheurs : « Maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi. » Le verset 13 concerne le Christ crucifié : « Maudit est quiconque est pendu au bois. » Entre ces deux malédictions, il existe une relation très étroite. Sur la croix du Calvaire, Christ a porté la malédiction qui était destinée aux pécheurs. Un célèbre catéchisme réformé déclare : « Il a porté en son corps et en son âme le poids de la colère de Dieu contre le péché de tout le genre humain » (Catéchisme de Heidelberg, 15^e dimanche, question n° 37). Plus particulièrement, par sa mort maudite, Christ a voulu délivrer les élus de la malédiction de Dieu... et il a accompli cet objectif.

Christ a fait bien plus encore pour les élus. Il ne les a pas seulement délivrés de la malédiction de Dieu, mais il a aussi obtenu pour eux la bénédiction divine. Il n'a pas seulement payé leur dette, mais il leur a aussi procuré des richesses infinies. C'est ce que les théologiens ont en vue lorsqu'ils disent que Christ a non seulement délivré les élus de la mort éternelle par son obéissance passive, manifestée dans ses souffrances, mais qu'il leur a aussi procuré la vie éternelle par son obéissance active, manifestée par son parfait respect de la loi divine.

Imaginons qu'une personne soit endettée à hauteur d'un million de dollars et ne possède rien. Un ami bon et riche règle sa dette. Il a certainement de bonnes raisons d'éprouver une profonde gratitude. Du point de vue de sa richesse personnelle, il reste toujours aussi pauvre qu'un mendiant. Christ n'a pas seulement réglé notre dette immense jusqu'au dernier centime, il a aussi obtenu pour nous les richesses infinies de la vie éternelle.

Il est évident que Christ a obtenu le salut complet pour les pécheurs et qu'il ne leur reste précisément plus rien à obtenir.

Cette précieuse vérité est niée par l'enseignement de Rome, qui affirme que le pécheur est sauvé par une combinaison des mérites de

Christ et des mérites humains. Elle est encore plus fortement reniée par le protestantisme libéral selon lequel le pécheur est sauvé, non par les mérites de Christ, mais uniquement par ses propres œuvres et son propre caractère. Malheureusement, même certains protestants qui croient en la Bible sont enclins à compromettre cette vérité par leur enseignement de « l'obéissance évangélique ». En fait, aucun d'entre nous n'est à l'abri du péché odieux de vouloir se justifier soi-même.

Personne n'est sauvé en faisant de son mieux, car « toute notre justice est comme un vêtement souillé » (És 64.5). Les larmes de la repentance ne remplacent pas le sang de Christ. Si nos larmes pouvaient couler éternellement, elles n'expieraient pas une seule de nos transgressions. Les chrétiens les plus zélés de l'Église de Christ ne sont pas sauvés par leurs efforts. Les êtres humains ne sont pas sauvés par leurs œuvres, mais par leur foi, et même leur foi ne leur permet pas de mériter le salut. Tout comme le mendiant qui tend la main pour recevoir une aumône ne la mérite pas, de même les pécheurs ne méritent rien en acceptant par la foi le salut qui leur est offert. « L'obéissance évangélique » du chrétien, consistant en une vie de foi et d'amour, ne peut jamais remplacer la moindre partie de l'obéissance passive ou active de Christ. Pour reprendre une illustration de Spurgeon, quiconque veut entrer au ciel par ses œuvres ou son caractère ressemble à quelqu'un qui essaie de grimper au ciel sur une échelle de sable. Il en est de même pour celui ou celle qui substitue la foi et l'amour aux œuvres ou au caractère comme fondation du salut. Ce même prédicateur de la grâce de Dieu a dit : « S'il y a un seul point de couture dans le vêtement céleste de notre justice que nous devons faire nous-mêmes, nous sommes perdus. » Selon les termes du Petit catéchisme de Westminster : « La foi en Jésus-Christ est une grâce salutaire par laquelle nous le recevons et nous nous reposons, pour notre salut, *sur lui seul* tel qu'il nous est présenté dans l'Évangile » (question 86, italiques pour souligner).

DIEU LE SAINT-ESPRIT APPLIQUE LE SALUT

Sur la base de l'œuvre achevée de son Fils, Dieu offre en toute sincérité la vie éternelle à toute personne à qui l'Évangile est annoncé. Celles et ceux qui acceptent cette offre par la foi sont sauvés.

Que tous ne croient pas, cela n'a rien d'étrange. La dépravation totale de l'être naturel l'explique. Notre nature aime la mort plutôt que la vie. Ce qui est étonnant, c'est que des personnes croient. Comment l'expliquer ? C'est une question de première importance.

Un grand nombre de ceux qui se disent conservateurs s'éloignent de la vérité sur cet aspect. Ils disent que le salut n'est plus de Dieu qui fait miséricorde, mais qu'il dépend de la volonté de l'individu. Pour eux, ici, la part de Dieu dans le salut se termine et celle de l'individu commence. Même une personne non régénérée serait capable de recevoir Christ par la foi, et ce serait à eux de décider de faire usage ou non de cette capacité. En d'autres termes, Dieu aurait rendu le salut possible pour nous par la mort de son Fils, et ce serait maintenant à nous de concrétiser notre salut en acceptant Christ de notre propre volonté.

Cet enseignement, qui est l'essence même de l'arminianisme, en particulier dans sa forme wesleyenne, est malheureusement proclamé par de nombreux évangélistes sincères et zélés, comme Billy Graham. Cependant, cela ne concorde pas avec la doctrine scripturaire du salut par la grâce de Dieu. Pour Jésus, venir à lui, c'est croire en lui, puis il ajoute : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jn 6.44). Lydie, l'une des nombreuses femmes qui ont entendu Paul prêcher à Philippes, a cru à l'Évangile. Pourquoi elle ? La Parole de Dieu répond à cette question en disant qu'elle a cru non parce qu'elle a ouvert son cœur, mais parce que *le Seigneur* a ouvert son cœur (Ac 16.14). Paul a dit aux chrétiens de Philippes qu'il leur a été *donné* à la fois de croire en Christ et de souffrir pour lui (Ph 1.29). Il a aussi affirmé ceci aux Corinthiens : « ... personne ne peut dire :

Jésus est le Seigneur ! si ce n'est par le Saint-Esprit » (1 Co 12.3). Selon l'Écriture, la foi ne précède pas la nouvelle naissance, ce passage momentané de la mort à la vie, mais elle en découle. La foi est donc un don de Dieu le Saint-Esprit avant de devenir un acte humain. Là encore, le salut vient de Dieu.

Est-il possible que nous, pécheurs, dépendions de la grâce du Saint-Esprit pour nous placer sur le chemin de la vie, mais qu'une fois sur ce chemin, nous puissions continuer par nos propres forces ? Ce n'est pas ce que dit la Parole de Dieu. Elle insiste pour que nous restions entièrement dépendants de la grâce de Dieu jusqu'à notre dernier pas. Cela est enseigné dans un passage qui met l'accent sur la responsabilité des croyants. Paul dit à l'assemblée de Philippiques : « ... mettez en œuvre votre salut avec crainte et tremblement, [...] car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire » (Ph 2.12,13). Le sens exact de la deuxième phrase est : car c'est Dieu qui, tout au long, travaille en vous à la fois pour le vouloir et le faire. L'action continue de la grâce du Saint-Esprit en nous nous oblige à travailler à notre salut et nous rend capables de le faire.

Conscient de notre dépendance totale de la grâce de Dieu dans tout le processus du salut, nous prions avec Augustin : « Ordonne, Seigneur, ce que tu veux ; donne ce que tu ordonnes. » Et nous chantons :

*J'ai cherché le Seigneur, et ensuite j'ai su
qu'il avait poussé mon âme à le chercher, en me cherchant ;
ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, ô le Sauveur véritable ;
non, j'ai été trouvé par toi.*

*Je trouve, je marche, j'aime ;
mais ô tout l'amour n'est que ma réponse à toi, Seigneur,
car tu étais depuis bien longtemps à l'avance avec mon âme ;
toujours, tu m'as aimé.*

Quel honneur de proclamer un tel Évangile !

C'est le seul et unique Évangile qui répond aux besoins de notre nature pécheresse, car nul ne peut se sauver soi-même. Il honore Dieu comme aucun autre évangile, car il lui attribue toute la gloire du salut de l'homme.

Il est le seul vrai Évangile.

L'ÉGLISE PRÊCHE LA GRATITUDE

Le Catéchisme de Heidelberg pose la question suivante : « Combien de choses dois-tu savoir pour vivre et mourir dans cette heureuse assurance ? » Il répond ainsi : « Trois. D'abord, combien sont grands mon péché et ma misère. Ensuite, comment j'en suis délivré. Enfin, quelle reconnaissance je dois à Dieu pour cette délivrance » (1^{er} dimanche, question n° 2).

Ces trois éléments sont essentiels dans le message que Dieu a chargé son Église de proclamer ; le dernier étant tout aussi important que les deux premiers. Le Seigneur Jésus, dans son Grand Mandat, n'a-t-il pas ordonné à l'Église de faire de toutes les nations des disciples et de leur « enseigner [...] à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28.20) ?

GRATITUDE ET GRÂCE DE DIEU

La doctrine biblique du salut par la grâce a souvent été mal comprise. Dans l'Église apostolique, certains croyants donnent l'impression d'avoir encouragé le péché afin que la grâce abonde (Ro 6.1). Dans l'histoire des Églises réformées, d'autres ont prêché la dépendance totale de la grâce de Dieu pour vivre pieusement... au point de négliger leur responsabilité pour mener cette vie pieuse. J'ai connu un homme qui était à la fois membre d'Église et ivrogne. Lorsqu'on l'exhortait à rompre avec son péché, il répondait invariablement : « Le salut est par la grâce, non par les œuvres », puis il poursuivait gaiement sa route.

On ne peut imaginer un raisonnement plus illogique.

Une personne sauvée par la grâce ne peut être satisfaite de vivre dans le péché. Une personne qui pratique volontairement le péché montre clairement qu'elle n'a pas été sauvée. À la question : « Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ? » (Ro 6.1*b*), l'apôtre Paul répond : « Loin de là ! Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore dans le péché ? » (v. 2.)

L'Écriture enseigne le salut par la foi, non par les œuvres. Le salut par la foi seule est équivalent au salut par la grâce. Or, l'Écriture n'enseigne nulle part le salut par une foi sans œuvres concrètes. Au contraire, elle dénonce une telle foi, la qualifiant de morte et sans valeur. Jacques insiste sur ce point : « Comme le corps sans esprit est mort, de même la foi sans les œuvres est morte » (Ja 2.26). Lorsque Paul insiste avec la plus grande vigueur sur la justification par la foi seulement, il a en tête une foi vivante. Il en parle comme d'une « foi qui est agissante par l'amour » (Ga 5.6). Paul et Jacques sont en parfait accord.

Le salut par la grâce est la motivation la plus pure qui pousse le chrétien à vivre une vie pieuse. Contrairement à toutes les autres religions, qui enseignent leurs fidèles à faire le bien pour être sauvés, le christianisme exhorte les chrétiens à faire le bien parce qu'ils ont été sauvés. Toutes les autres religions disent : « Fais et tu vivras. » Le christianisme seul dit : « Vis et tu feras. » Le chrétien est donc motivé par l'amour de Dieu et la gratitude envers lui. Le but de sa vie n'est pas son propre bien, ni même son plus grand bien, mais la gloire de Dieu, son Sauveur.

Le salut par la grâce n'est pas une excuse pour vivre loin de Dieu, au contraire. Plus que toute autre raison, il incite à la piété. Le salut par la grâce n'est rien d'autre que le salut par Dieu, c'est lui qui sauve parfaitement. Même lorsque les croyants travaillent à leur salut avec crainte et tremblement – et ils ont raison de le faire –, c'est parce que Dieu travaille continuellement en eux, pour produire le vouloir et le faire (Ph 2.12,13). C'est pourquoi tout le mérite de notre salut revient

à Dieu. Ça change tout chez les sauvés. Si Dieu avait accompli la moitié du travail pour nous laisser le reste, nous pourrions consacrer la moitié de ce que nous sommes et de ce que nous possédons à Dieu et l'autre moitié à nous-mêmes. Si Dieu avait accompli 90 % du salut et nous 10 %, nous aurions le droit de nous consacrer à Dieu à 90 % et de réserver les 10 % restants à nous-mêmes. La réalité est tout autre : Dieu a accompli toute l'œuvre de notre salut. Il nous appartient donc de chanter ce cantique :

*Si je possédais le monde entier,
ce serait un présent bien trop petit ;
cet amour divin si étonnant
exige tout de mon âme et de ma vie.*

GRATITUDE ET LOI DE DIEU

Comment le chrétien peut-il montrer sa gratitude à Dieu pour le don du salut ?

Certains croyants séparent la direction du Saint-Esprit de la Parole de Dieu – en particulier de la loi de Dieu. On le retrouve dans le mysticisme. Dans l'histoire de l'Église, il a maintes fois montré sa tête hideuse sous l'apparence d'une piété exceptionnelle. Il a même envahi certains mouvements actuels. Les adeptes du mouvement du groupe d'Oxford, également connu sous le nom de buchmanisme ou de réarmement moral, cherchent à découvrir la volonté de Dieu en le priant, puis en l'écoutant en silence, avec un stylo et du papier à portée de main pour noter ce qu'il pourrait révéler. Le dispensationalisme moderne sépare la dispensation de la loi de celle de l'Esprit : il insiste sur le fait que le chrétien, contrôlé par l'Esprit, n'est pas tenu d'obéir au décalogue. Ce qui disqualifie cette école de pensée, c'est que neuf des dix commandements (le quatrième excepté) sont repris dans les écrits des apôtres, auxquels les chrétiens sont soumis. Le barthianisme nie que la Bible révèle objectivement la volonté de

Dieu pour les croyants de tout temps, en tout lieu et en toutes circonstances. Il enseigne que le chrétien est libre de toute loi, de tout programme et de tout modèle. Il est libre de faire la volonté de Dieu en suivant simplement la volonté de Dieu telle qu'il la perçoit. Sans compter tous les chrétiens qui, dans leur recherche de la volonté de Dieu, substituent une sorte de direction subjective mystérieuse à la direction objective de l'Écriture sainte !

La Parole de Dieu, en particulier la loi morale, est le seul guide infaillible pour la vie du chrétien reconnaissant. L'Esprit éclaire la Parole et met en lumière sa vérité, faisant d'elle un guide suffisant. Selon les termes de la Confession de foi de Westminster :

Tout le Conseil de Dieu, c'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la gloire du Seigneur ainsi qu'au salut, à la foi et à la vie de l'homme, est expressément consigné dans l'Écriture ou doit en être déduit comme une bonne et nécessaire conséquence ; rien, en aucun temps, ne peut y être ajouté, soit par de nouvelles révélations de l'Esprit, soit par les traditions humaines (chapitre 1, alinéa 6).

L'obéissance la plus stricte à la lettre de la loi, sans obéir à l'esprit de la loi, est en réalité une désobéissance. Seule la personne motivée par l'amour de Dieu peut vraiment observer ses commandements. Cela s'applique aussi bien à la deuxième Table de la loi qu'à la première, à l'amour du prochain qu'à l'amour de Dieu. Nous aimons notre prochain comme Dieu le veut seulement lorsque notre amour est motivé par l'amour de Dieu. Le véritable amour du prochain naît de l'amour de Dieu, comme le rappelle Jean, l'apôtre de l'amour : « Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu » (1 Jn 4.7).

Les chrétiens devraient aimer Dieu, parce qu'il les a aimés le premier.

En réalité, les chrétiens aiment Dieu parce qu'il les a aimés le premier : « ... nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier » (1 Jn 4.19). Ce verset n'est pas un commandement, mais une

déclaration de fait. Avec ce fait en tête, Jésus a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements » (Jn 14.15).

GRATITUDE ET SEIGNEURIE DE CHRIST

Il est impossible de recevoir le Christ comme Sauveur sans le reconnaître immédiatement comme Seigneur. La personne qui le confesse comme Sauveur, mais refuse de lui obéir se trompe elle-même et n'est pas encore sauvée.

Jésus a déclaré : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mt 16.24*b*). Une fois, alors que de grandes multitudes le suivaient, il s'est retourné et a dit : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères, et à ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lu 14.26). À plusieurs reprises, il a mis en garde ceux qui voulaient être ses disciples de ne pas prendre cette décision à la légère, mais de bien réfléchir aux exigences de la vie de disciple. Lorsqu'un homme lui a dit avec enthousiasme : « Seigneur, je te suivrai partout où tu iras », Jésus l'a réfréné en lui rappelant : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où il puisse reposer sa tête » (Lu 9.57,58).

Quand Saul de Tarse a été sauvé par la grâce de Christ sur le chemin de Damas, il a d'abord demandé : « Qui es-tu, Seigneur ? » Après avoir entendu la réponse, il s'est aussitôt exclamé : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » (Ac 9.5,6 ; 22.10). Il n'a pas accepté Christ d'abord comme Sauveur, puis comme Seigneur. Il a fait les deux simultanément. Croire en Christ et lui obéir sont deux aspects indissociables d'un même acte. Ils vont de pair.

Le sang du Fils de Dieu qui a coulé sur le Golgotha n'a pas seulement expié les péchés des élus, mais les a aussi rachetés. Ils sont « rachetés à un grand prix » (1 Co 6.20 ; 7.23). Par conséquent, ils lui appartiennent. Ils sont sa propriété. Il ne permettra donc à personne

de les arracher de sa main (Jn 10.28), mais il les sauvera « parfaitement » (Hé 7.25). En retour, ses disciples ont le devoir sacré de l'honorer comme leur Seigneur et Maître en lui obéissant.

Une jeune fille de couleur devait être vendue aux enchères dans un marché aux esclaves du Sud. Les enchères montèrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin un gentilhomme l'achète à un prix très élevé. À peine avait-il payé le prix qu'il lui dit : « Je t'ai achetée pour te libérer ; tu peux aller là où tu veux. » Elle s'accrocha à lui et sanglota : « Tu m'as sauvée de l'esclavage ; maintenant, tu es mon maître. Je veux te servir tous mes jours. »

L'apôtre Paul se considérait souvent comme un « esclave de Jésus-Christ ». C'est une description exacte de chaque chrétien. Comme ce grand apôtre, servons notre Seigneur avec joie, motivés par une gratitude aimante envers celui qui nous a tant aimés qu'il nous a rachetés de la servitude abjecte de Satan et du péché par son propre sang précieux.

Chapitre 31

L'ÉGLISE PRÊCHE LA ROYAUTÉ DE CHRIST

Christ est Dieu. Il est donc roi de toutes choses pour l'éternité. Les théologiens parlent de sa « royauté *essentielle* ».

L'Écriture enseigne également la royauté *médiatrice* de Christ, que le Père lui a donnée, à lui, l'Homme-Dieu, en récompense de son obéissance et de ses souffrances. En vertu de cette royauté, Christ règne non seulement sur l'Église, mais aussi sur le monde entier.

L'Église a le devoir de proclamer la royauté de Christ dans *tous* ses aspects, en soulignant aussi sa royauté médiatrice sur l'ensemble de l'univers.

UNE VÉRITÉ BIBLIQUE

Selon l'approche dispensationaliste, Christ ne règne pas sur le monde actuellement. Des théologiens dialectiques influents, comme Karl Barth ou Emil Brunner, flirtent eux aussi avec le dangereux déni du royaume actuel de Christ. Ils admettent, certes, que le royaume n'est pas seulement à venir, puisqu'il a commencé avec l'apparition de Jésus-Christ dans l'Histoire, mais ils insistent sur son caractère exclusivement eschatologique.

L'enseignement de la Parole de Dieu est pourtant clair. Le royaume se réalisera pleinement à l'avenir, mais Christ règne déjà sur l'univers : « ... il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds » (1 Co 15.25). Dans son commandement à son Église de

faire des disciples de toutes les nations, Jésus affirme sa majesté : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre » (Mt 28.18). L'apôtre Paul déclare que Dieu a fait asseoir Christ...

... à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité, et de tout nom qui peut être nommé, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir. Il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église (Ép 1.20-22).

À Patmos, Jean décrit sa vision de Christ en lui donnant le titre de « prince des rois de la terre » (Ap 1.5).

Ceux qui renient la royauté actuelle de Christ sur le monde s'appuient sur la désignation biblique de Satan comme « prince de ce monde ». Or, ils négligent ceci : chaque fois que l'Écriture appelle Satan par ce titre, elle enseigne que Christ, par sa mort, a vaincu Satan comme prince de ce monde. Dans Jean 12.31, Jésus fait référence à sa crucifixion imminente en ces termes : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors. » Deux chapitres plus loin, alors qu'il se trouve un peu plus près de l'heure de sa mort, il dit aux disciples : « ... le prince du monde vient. Il n'a rien en moi » (Jn 14.30). Dans Jean 16.11, Jésus enseigne que le Consolateur à venir convaincra le monde concernant le jugement « parce que le prince de ce monde est jugé ». Quelle que soit l'influence actuelle de Satan dans le monde, selon la mystérieuse dispensation de la providence divine, c'est Christ, et non Satan, qui règne sur l'univers. Satan ne peut pas faire le moindre mouvement sans la permission de Christ.

UNE VÉRITÉ RÉCONFORTANTE

L'Écriture enseigne l'existence parallèle de deux royaumes dans l'Histoire : celui de la lumière et celui des ténèbres. Les ténèbres semblent prédominer aujourd'hui. Alors que les nations païennes sont lentement

évangélisées et plus lentement encore converties à Christ, les nations dites « chrétiennes » retournent rapidement au paganisme. Dans certains pays, l'Église est opprimée par des despotes totalitaires dirigeant leur nation d'une main de fer. Dans d'autres, elle se dégrade de l'intérieur. L'Église est non seulement entourée par un monde hostile, mais aussi gangrenée de l'intérieur par celui-ci. Dans sa lutte acharnée pour détruire l'Église, le monde bénéficie du soutien considérable d'une cinquième colonne infiltrée. Pas étonnant que ceux qui restent fidèlement se sentent découragés, voire abattus.

Quel réconfort, malgré cela, de savoir que siège, à la droite de Dieu, un Roi tout-puissant qui règne en maître ! Il règne non seulement sur sa sainte Église, mais aussi sur toutes les forces de l'univers qui cherchent à la détruire ! Sa voix se fait entendre à travers les ténèbres : « Ne crains point, petit troupeau ; car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume » (Lu 12.32).

Un navire traverse l'océan, dirigé par un excellent capitaine. Ce dernier peut-il garantir la sécurité du vaisseau ? Aucunement, car il n'a aucun contrôle sur les vents et les vagues qui pourraient réduire le navire en pièces. L'Église de Dieu ressemble à un navire qui traverse l'océan du monde, mais quel capitaine elle a à sa tête ! Il est le Maître, non seulement du navire, mais aussi de toutes les forces qui voudraient le détruire. C'est lui qui a ordonné : « Silence ! tais-toi ! » (Mc 4.39) aux vents et aux vagues de la Galilée, qui ont obéi. Sa toute-puissance constitue l'assurance absolue que le navire arrivera sain et sauf à bon port.

Ce n'est pas toute la vérité. L'Église ne prévaudra pas seulement *en dépit* des attaques du monde, mais aussi *à travers* elles. De la même manière que toutes choses, en particulier les épreuves, concourent à notre bien dans notre vie de foi, le Roi tout-puissant surmonte tous les assauts lancés contre son Église pour faire progresser son royaume. Les êtres humains célèbrent Dieu même dans leur fureur (Ps 76.11).

Parce que Christ règne sur tout l'univers, ni le sinistre Prince des ténèbres ni ce monde hostile ne triomphera contre son Église. Les membres fidèles de cette Église exultent à l'unisson :

*Pourquoi les nations se déchaînent-elles
Et les peuples rêvent-ils en vain
De triompher d'une guerre contre le Roi suprême ?
Le Christ, son Fils, ils s'en moquent ;
Et les dirigeants qui complotent,
Brisons leur domination, rejetons leur joug.*

*Mais le Seigneur les méprise tous ;
Calme, il siège sur son trône.
Bientôt sa colère se déchaînera sur eux
Et il répondra par un vif mécontentement :
« C'est selon ma volonté
Que j'ai établi mon Roi pour régner.
Sur la sainte colline de Sion, mon Oint, je maintiens. »*

Le jour arrive où Christ renversera le royaume de Satan pour établir sur ses ruines son royaume éternel. Nous entendrons alors ce chant : « Le royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ ; et il régnera aux siècles des siècles » (Ap 11.15b).

UNE VÉRITÉ EXIGEANTE

Christ règne sur tout l'univers ; tous doivent le reconnaître et observer ses prescriptions (Mt 28.20). C'est la glorieuse tâche de l'Église de rappeler ce commandement à l'humanité.

Il faut avouer que, dans l'ensemble, l'Église chrétienne a négligé l'accomplissement de ce devoir.

L'évangile sociolibéral mentionne bien la royauté de Christ, mais il rejette tant de vérités fondamentales qu'il a perdu sa crédibilité. L'une de ses erreurs les plus graves consiste à dissocier la royauté de

Christ de sa mort sur la croix. Selon l'Écriture, pourtant, Dieu a donné à Christ un nom au-dessus de tout nom précisément parce qu'il s'est rendu obéissant « jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix » (Ph 2.8,9). En réalité, personne ne reconnaîtra Christ comme Seigneur sans l'avoir d'abord accepté comme Sauveur. En niant la doctrine biblique de l'expiation, l'évangile social du modernisme a sapé les fondements du royaume de Christ pour le transformer en une sorte de château gonflable.

Le dispensationalisme, quant à lui, met l'accent sur l'expiation, ce qui est tout à fait louable, mais il nie le règne actuel de Christ sur le monde. Il ne s'intéresse donc pas au salut de la société. Un des représentants de cette doctrine a déclaré à ce propos : « Le monde est en feu, mais je ne suis pas intéressé à éteindre le feu. Ma seule préoccupation est de sauver les individus de l'incendie. »

C'est le devoir sacré de l'Église d'appeler quiconque à reconnaître Christ comme roi, non seulement dans sa vie personnelle, mais aussi dans ses relations. Cela signifie que l'Église ne doit jamais négliger de prêcher les implications sociales de l'Évangile. Prenons quelques exemples pour clarifier tout cela.

Parmi les problèmes sociaux urgents de notre époque, il y a la relation entre maris et femmes. Beaucoup de maris ne se soucient guère du devoir de fidélité totale envers leur femme, et bien des épouses n'ont que faire de leur devoir d'obéissance envers leur mari. Or, Christ le commande : « Femmes, que chacune soit soumise à son mari, comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Église [...]. Maris, que chacun aime sa femme, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle » (Ép 5.22-25).

La société moderne souffre particulièrement des conflits entre employeurs et employés. Selon l'Écriture, ce problème sera résolu quand les deux parties reconnaîtront la royauté de Christ. La Parole de Dieu enseigne ceci :

Serviteurs, obéissez en toutes choses à vos maîtres selon la chair, non pas seulement sous leurs yeux, comme pour plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur, dans la crainte du Seigneur. [...] Servez Christ, le Seigneur. [...] Maîtres, accordez à vos serviteurs ce qui est juste et équitable, sachant que vous aussi vous avez un maître dans le ciel (Col 3.22 ; 4.1).

Jamais dans l'Histoire les dirigeants des nations n'ont été accablés de problèmes si écrasants et appelés à prendre des décisions si capitales qu'aujourd'hui. « Être ou ne pas être », telle est la question qui se pose à la civilisation. L'humanité vacille au bord de la destruction. Pour beaucoup, le principe de séparation de l'Église et de l'État signifie que l'Église doit se tenir complètement à l'écart de ces questions. En réalité, c'est au contraire son devoir solennel et un grand privilège d'instruire dans la loi du Seigneur les magistrats civils au sujet de leurs problèmes, de dénoncer sans crainte la méchanceté des puissants, comme l'ont fait les prophètes d'autrefois, et d'exiger des présidents et des potentats de la terre qu'ils s'inclinent humblement devant Christ, le Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

L'Évangile comporte de nombreuses implications sociales, tant et si bien qu'il est presque impossible de les énumérer toutes. L'Église doit insister sur le fait que Christ est effectivement le Chef de *toutes* choses et que quiconque doit l'honorer comme tel, dans tous les domaines de sa vie.

Puisse l'Église de Christ prendre conscience de la dignité que Dieu lui a donnée ! Elle cesserait ainsi de se prosterner devant les puissants et de « monter sur les hauteurs du pays » (És 58.14).

LES SAINTS SACREMENTS

Rome se trompe en enseignant que c'est l'Église qui accorde la grâce salvatrice. C'est Dieu et Dieu seul qui le fait. C'est Dieu, et non l'Église, qui sauve. Dieu honore toutefois son Église en lui confiant les *moyens* par lesquels il communique sa grâce salvatrice, et l'un de ces moyens est la Parole de Dieu. Par sa Parole, Dieu donne la foi à qui ne la possède pas, et il affermit quiconque la possède déjà. Les sacrements sont un autre moyen de grâce par lequel Dieu affermit son peuple.

LEUR NOMBRE

Dans l'ancienne alliance, Dieu a institué deux sacrements : la circoncision et la Pâque. Dans la nouvelle alliance, le Seigneur Jésus-Christ a substitué le baptême à la circoncision et la sainte cène à la Pâque. Cette substitution s'explique principalement par le fait qu'après l'effusion du sang de Christ au Calvaire, les sacrements non sanglants devaient prendre la place des sacrements sanglants. Dans les deux sacrements de l'Ancien Testament, le sang était versé, mais ça n'est le cas dans aucun des sacrements du Nouveau Testament. Les nouveaux sacrements ont sensiblement la même signification que les anciens, et leur nombre est identique.

Aux deux sacrements du Nouveau Testament, l'Église catholique romaine en a ajouté cinq : la pénitence, la confirmation, l'ordination, le mariage et l'extrême-onction. Certaines dénominations protestantes mentionnent pour leur part trois sacrements au lieu de deux. Elles interprètent littéralement, comme une ordonnance perpétuelle, ce

commandement de Christ : « Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres » (Jn 13.14).

Bien sûr, le nombre de sacrements d'une Église dépend de la définition qu'elle en donne. Plus la définition est souple, plus le nombre en est grand. Plus elle est stricte, plus le nombre en est petit. L'Église qui ne reconnaît que deux sacrements a une vision de ceux-ci plus restreinte, mais plus glorieuse, que l'Église qui en reconnaît un nombre plus important.

L'Église a toujours reconnu le saint baptême et la sainte cène comme des sacrements. Comme dans l'ancienne dispensation, ces ordonnances divines symbolisent la grâce salvatrice de Dieu – ce qui n'est le cas d'aucun des autres prétendus sacrements. La pénitence, la confirmation et l'extrême-onction ne trouvent pas leur justification dans l'Écriture et ne peuvent donc pas prétendre au statut d'ordonnances divines. De même, il est impossible de prouver que le Seigneur Jésus exigerait de ses disciples, toutes générations confondues, qu'ils se lavent mutuellement les pieds. Enfin, bien que le mariage et l'ordination soient sans aucun doute des ordonnances divines, ils ne symbolisent pas la grâce salvatrice.

Nous en concluons qu'il n'existe véritablement que deux sacrements – le baptême et la cène. C'est ce qui confère leur dignité aux sacrements et, par conséquent, à l'Église à qui ils sont confiés.

LEUR SIGNIFICATION

Les sacrements n'ajoutent rien à la Parole de Dieu. Tout ce qui est contenu dans les sacrements se trouve déjà dans la Parole. Lorsque l'Église administre les sacrements, elle proclame de façon visible le même Évangile que celui proclamé de façon audible dans sa prédication. La prédication de la Parole présente l'Évangile à l'oreille, tandis que l'administration des sacrements présente le même Évangile à l'œil. Cela ne veut pas dire que les sacrements manquent de dignité. Au

contraire, cela montre qu'ils partagent la grande dignité de la Parole de Dieu.

Les sacrements sont des moyens de grâce. C'est par eux que Dieu le Saint-Esprit transmet sa grâce aux croyants, mais il est important de souligner qu'ils ne sont ni plus ni moins que cela.

Pour Rome, les sacrements sont plus que des moyens de la grâce, car ils contiennent eux-mêmes la grâce qu'ils transmettent. Zwingli, un des réformateurs du XVI^e siècle, soutenait que les sacrements étaient moins que des moyens de la grâce – de simples rappels vivants de l'œuvre salvatrice de Christ. Aujourd'hui, cette position trouve de nombreux partisans parmi les Églises protestantes. Rome surestime donc la signification des sacrements, tandis que Zwingli et ses disciples la sous-estiment. Les luthériens et les calvinistes, en revanche, adoptent une position équilibrée : c'est Dieu, et non un rite d'Église, qui accorde la grâce salvatrice, mais il plaît à Dieu de le faire par l'intermédiaire des ordonnances qu'il a lui-même instituées à cet effet. Cette position repose entièrement sur les Écritures. Nous y lisons à maintes reprises que « [le] salut est auprès de l'Éternel » (Ps 3.9) et qu'il s'agit d'une prérogative que Dieu s'est réservée. Lorsque Pierre, dans sa prédication de Pentecôte, exhorte ainsi ses auditeurs : « ... que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés » (Ac 2.38), il conçoit clairement le baptême comme plus qu'un simple rappel de la mort de Christ pour les pécheurs. Il en va de même pour Ananias de Damas lorsqu'il dit à Saul : « Lève-toi, sois baptisé, et lavé de tes péchés » (22.16).

Les sacrements sont décrits comme des signes et des sceaux de l'alliance de grâce. Autrement dit, ils symbolisent et scellent les bienfaits de la rédemption de Christ pour celles et ceux qui font partie de l'alliance. Non seulement ils *signifient* le salut, mais, en tant que sceaux, ils ont pour fonction d'*authentifier* la promesse divine du salut, tout comme l'arc-en-ciel était un sceau authentifiant la promesse divine à Noé de la continuité de la nature. De plus, comme sceaux,

les sacrements *transmettent* effectivement la grâce qu'ils signifient, tout comme une clé ouvre la porte, tout comme un acte atteste la propriété, tout comme une cérémonie du mariage confère les droits du mariage.

LEUR EFFICACITÉ

Quand et comment, précisément, les sacrements transmettent-ils la grâce de Dieu ? Sur ce point, il existe de sérieuses divergences d'opinions. Sans entrer dans les détails, trois questions principales se posent.

Première question : L'efficacité des sacrements dépend-elle de la bonne intention de la personne qui les administre ? Rome le croit, mais cette position est bancal. Elle s'inscrit dans la volonté de Rome de rendre le peuple dépendant du clergé. Qui dira que l'efficacité de la Parole dépend de la bonne intention du prédicateur ? Dieu peut sauver par le biais de la prédication d'une personne non convertie. Que personne n'ait donc la prétention d'édicter des lois à la place de Dieu, en lui interdisant d'accorder sa grâce à travers un sacrement administré par un faux ministre de Christ.

Deuxième question : L'efficacité réside-t-elle dans les sacrements eux-mêmes ou dans l'Esprit Saint qui agit à travers eux ? Rome affirme avec fermeté que les sacrements contiennent la grâce qu'ils transmettent et que, par conséquent, ils transmettent automatiquement la grâce. Le luthéranisme ne rejette pas entièrement cette position. Pour la foi réformée, les sacrements n'ont aucune efficacité intrinsèque, mais sont rendus efficaces uniquement par le Saint-Esprit, qui les utilise souverainement pour accomplir sa volonté. Cette position s'accorde avec l'enseignement indubitable des Écritures selon lequel le salut, du début à la fin, est une prérogative divine.

Troisième question : Les bénéficiaires doivent-ils nécessairement avoir la foi pour en bénéficier ? Le catholicisme et le calvinisme diffèrent sur ce point, tandis que le luthéranisme adopte une position médiane. Selon Rome, les sacrements confèrent automatiquement

la grâce à ses destinataires, croyants ou non. Seule une violente opposition pourrait leur empêcher d'en bénéficier. Les luthériens avancent que la grâce est objectivement communiquée à tous ceux qui la reçoivent, croyants et non-croyants, mais qu'il n'y a que ceux qui la reçoivent par la foi qui peuvent se l'approprier subjectivement. Le bois ne brûle que s'il est sec, mais il ne transmet aucune puissance au feu qui le brûle. De même, s'il est vrai que la femme souffrant d'un écoulement de sang n'aurait pu guérir si elle n'avait pas touché le Seigneur avec foi, le pouvoir de guérison résidait en Jésus – qu'elle croit ou non en lui. La perspective réformée stipule simplement qu'il n'y a que les personnes qui croient qui peuvent recevoir la grâce par les sacrements. Le fait que, dans l'Église apostolique, la foi était une condition préalable indispensable au baptême corrobore ce point de vue (voir, p. ex., Ac 2.41 ; 16.31). Il en va de même pour l'avertissement apostolique selon lequel ceux qui participent au repas du Seigneur de manière indigne mangent et boivent un jugement contre eux-mêmes (1 Co 11.29).

LEUR CARACTÈRE SACRÉ

Le mot « sacrement », bien qu'absent de la Bible, décrit avec précision les ordonnances en question. Ce mot les désigne comme des *choses saintes*. C'est pourquoi les chrétiens parlent généralement du *saint* baptême et de la *sainte* cène. Il est extrêmement important que l'Église, à laquelle le Seigneur a confié les sacrements, préserve leur caractère *sacré*.

Les sacrements ne peuvent donc être célébrés que par l'Église. Un groupe d'individus, même s'il est composé de chrétiens, ne peut célébrer les sacrements s'il n'est organisé en Église. Comme la Parole, les sacrements doivent être administrés par un ministre ordonné. Cela ne peut se faire qu'au sein d'une assemblée du peuple de Dieu. Dans certains cas exceptionnels, où il est jugé approprié d'administrer un sacrement à quelqu'un qui ne peut pas se rendre à l'église, l'Église doit se rendre chez lui. C'est le cas, par exemple, lorsqu'un pasteur,

accompagné d'un ou de plusieurs anciens de l'Église, administre le repas du Seigneur à un croyant alité.

L'Église ne peut baptiser un adulte sans preuve crédible de sa foi en Jésus-Christ. De même, elle ne peut administrer le baptême qu'aux enfants de parents chrétiens professants. À l'époque de « l'adhésion partielle » (*half-way covenant*) en Nouvelle-Angleterre, il était courant de baptiser les enfants des parents qui avaient eux-mêmes été baptisés dans leur jeunesse, mais qui n'avaient ensuite pas accepté le Christ par la foi. Cette pratique, bien qu'elle ait contribué au déclin de l'Église, est encore observée dans de nombreuses assemblées. Pire encore, certains ministres baptisent tous les enfants qui leur sont présentés, sans tenir compte des convictions religieuses des parents ou du fait que ceux-ci aient adhéré ou non à une Église. Pas étonnant que, dans de nombreuses assemblées, le baptême ait été réduit à un simple rituel.

Il est probable que la grande majorité des Églises d'aujourd'hui pratiquent ce qu'elles appellent fièrement la « cène ouverte ». Tous ceux qui assistent au culte et qui se considèrent chrétiens sont invités à y participer. Les responsables d'Église ne cherchent pas à savoir si ces personnes sont réellement croyantes ; ils laissent cette question au jugement de chacun. On peut facilement imaginer les conséquences d'une telle approche, en particulier de nos jours, où règne une confusion absolue au sein de l'Église sur ce que signifie être un chrétien. Les leaders de l'Église sont profondément divisés quant à l'identité de Jésus : certains le considèrent comme un simple homme, aussi bon et noble soit-il ; d'autres comme le Fils de Dieu et le vrai Dieu lui-même. L'interprétation biblique de la mort de Christ est souvent décriée, même par des théologiens se disant chrétiens. Ils qualifient cet événement de « boucherie ». De plus, le terme « foi » est souvent utilisé de manière vague dans les cercles religieux, ce qui a pour conséquence de lui ôter toute profondeur religieuse. Cette ligne de conduite ne peut qu'être désastreuse pour le caractère sacré du sacrement de la sainte cène.

Les sacrements sont saints. Le grand Chef de l'Église a confié ces ordonnances sacrées à sa sainte Église. Il existe un lien étroit entre la sainteté des sacrements et la sainteté de l'Église. Garder les sacrements saints est à la fois un devoir que Dieu assigne à l'Église et un privilège qu'il lui confère. L'Église qui néglige ce devoir et méprise ce privilège ne peut pas rester sainte longtemps. Elle traîne dans la boue sa propre gloire.

LES ENFANTS SAINTS

Lorsque l'apôtre Paul a prêché l'Évangile à Corinthe, il y a eu un certain nombre de familles au sein desquelles un des époux est devenu croyant tandis que l'autre est resté païen. Cela a poussé les gens à se demander si, dans de telles circonstances, le croyant devait continuer à vivre avec le non-croyant. Paul a enseigné que, normalement, ils devraient rester ensemble. En outre, et cela est significatif, l'Église de Corinthe n'a pas remis en question le statut ecclésiastique des enfants issus de ces mariages mixtes. Il était clair pour tout le monde que ces enfants étaient aussi membres de l'Église, au même titre que les enfants issus de deux parents croyants. Paul a affirmé qu'ils étaient *saints* (1 Co 7.14).

Sans entrer dans une analyse approfondie du terme « saint » dans ce contexte, on peut déclarer que les enfants de croyants sont membres de l'Église universelle ; ils sont tous membres de l'Église visible, et beaucoup d'entre eux sont aussi membres de l'Église invisible. Ceux qui meurent en bas âge rejoignent l'Église triomphante.

Cette triple relation des enfants de croyants avec l'Église contribue grandement à la gloire de l'Église chrétienne.

LES ENFANTS DE L'ALLIANCE ET L'ÉGLISE VISIBLE

Lorsque l'apôtre écrit que les enfants de croyants sont saints, il veut dire qu'ils sont membres de l'Église visible. Comme Meyer le souligne dans son commentaire : « Les enfants des chrétiens ne sont pas des profanes, hors de la communauté théocratique et de l'alliance divine, et

appartenant au monde impie ; au contraire, ils sont *saints* » (trad. libre, italiques pour souligner).

L'Église se compose de ceux avec qui Dieu a établi l'alliance de la grâce. L'Écriture insiste sur le fait que ce nombre inclut, non seulement les croyants, mais aussi leurs enfants. À Abraham, le père des fidèles, Dieu a dit : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations : ce sera une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle je serai ton Dieu et celui de ta postérité après toi » (Ge 17.7). À la Pentecôte, l'apôtre Pierre fait référence à la même alliance de grâce lorsqu'il exhorte « la maison d'Israël » ainsi : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de vos péchés [...]. Car la promesse est pour vous, pour vos enfants... » (Ac 2.38,39.)

Puisque les enfants des croyants font partie de l'alliance de la grâce et que l'Église est formée de ceux qui sont dans l'alliance, il est logique de les recevoir par le baptême comme membres de l'Église. Pas étonnant que la plus grande partie de l'Église chrétienne, depuis l'époque des apôtres jusqu'à aujourd'hui, ait pratiqué le baptême des enfants.

Malheureusement, parmi les Églises qui baptisent les enfants, nombreuses sont celles qui se sont éloignées depuis longtemps de cette pratique de l'alliance de la grâce. Les conséquences en sont regrettables. Rome enseigne que les enfants doivent absolument être baptisés pour éviter d'être envoyés, s'ils venaient à mourir sans ce sacrement, dans une zone spéciale réservée aux enfants non baptisés – où, certes, ils ne souffriraient pas, mais seraient privés de la joie de voir Dieu. Comme Rome, de nombreuses Églises protestantes se sont également éloignées de la vérité. Le baptême des enfants est souvent entouré de superstitions, et bien des parents protestants sont plus ou moins convaincus que ce sacrement, comme un coup de baguette magique, garantit le salut de leurs enfants s'ils venaient à mourir en bas âge, ou du moins améliore leurs chances d'être sauvés. Le baptême des enfants est souvent considéré comme un simple rite

de consécration, au cours duquel les parents dédient leurs enfants à Dieu, mais oublient les promesses et obligations de l'alliance. De plus, relativement peu d'Églises protestantes prennent aujourd'hui au sérieux l'adhésion des enfants baptisés à l'Église.

C'est l'une des principales raisons pour lesquelles si peu d'Églises de nos jours exercent une influence sur les enfants de l'alliance. Beaucoup d'Églises protestantes placent leurs enfants dans la même catégorie que les enfants des incroyants et des païens. Si l'Église ne les considère pas comme des membres, comment peut-on s'attendre à ce qu'ils se considèrent eux-mêmes comme des membres de celle-ci ? N'ayant aucun sentiment d'appartenance à l'Église, ils s'en éloignent. Si l'Église les considère comme des païens, ne soyons pas surpris qu'ils se comportent comme des païens.

Grâce à Dieu, certaines Églises font exception à cette règle. Elles prennent encore au sérieux la doctrine de l'alliance au sujet des enfants de croyants. Elles les baptisent, car ils font partie de l'alliance. Elles les considèrent réellement comme des membres. Ces Églises insistent, à juste titre, pour qu'ils soient membres *à part entière*. Certes, ils ne peuvent participer à la cène, car ce sacrement est destiné à celles et ceux qui, ayant atteint l'âge de discernement, peuvent « discerner le corps du Seigneur » (1 Co 11.29). Ils sont toutefois membres à part entière, tout comme un enfant né de parents américains est, dès sa naissance, un citoyen américain à part entière. Par conséquent, les enfants sont inscrits dans le registre de l'Église, leurs noms figurent dans l'annuaire de celle-ci. Ils reçoivent une instruction du pasteur de l'Église dans les cours de catéchisme et assistent au culte avec leurs parents. S'ils s'égarer, ils sont corrigés, non seulement par leurs parents, mais également, dans les cas graves, par l'Église. En général, de telles Églises prospèrent, car elles grandissent de l'intérieur comme de l'extérieur.

LES ENFANTS DE L'ALLIANCE ET L'ÉGLISE INVISIBLE

Tous les noms inscrits dans les registres de l'Église sont membres de l'Église visible. Cependant, seuls celles et ceux qui, par la grâce du Saint-Esprit, sont nés de nouveau, sont membres de l'Église invisible. Elle est invisible parce que personne ne peut dire avec certitude qui est régénéré et qui ne l'est pas.

Il va sans dire que tous les enfants de parents croyants ne sont pas sauvés. Ésaü et Jacob étaient les fils jumeaux d'Isaac, un croyant, mais seul Jacob était sauvé. De même, nous ne pouvons pas supposer que tous les fils de David étaient sauvés. Et puisque toute personne née de nouveau est sûre d'être sauvée, cela signifie que tous les enfants de croyants n'ont pas connu la nouvelle naissance. Dieu, « qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ » (Ph 1.6).

Tous les enfants de croyants ne sont pas sauvés, mais cela ne change rien au fait qu'ils font tous partie de l'alliance de grâce. Selon l'Écriture, les enfants non croyants de parents croyants transgressent l'alliance (voir Jé 31.32). Ils ne pourraient pas rompre l'alliance de grâce s'ils n'en faisaient pas partie. L'alliance de la grâce ressemble à deux cercles concentriques. Le plus petit représente l'alliance comme une relation vitale, et seuls les régénérés en font partie. Le plus grand représente l'alliance comme une relation légale, et tous les enfants de croyants en font partie. Dans ce dernier sens, l'alliance peut être rompue, ce qui n'est pas rare.

Même si tous les enfants de croyants ne sont pas régénérés, les Écritures enseignent que beaucoup le sont. Certains sont nés de nouveau dès leur plus jeune âge, d'autres à l'adolescence, d'autres encore à l'âge adulte. Nous n'avons aucun moyen de savoir quand il plaira au Dieu souverain d'accorder la grâce de la régénération à un enfant de l'alliance. Nous savons que, dans la transmission de la grâce salvatrice aux pécheurs, Dieu ne se soumet pas aux liens de parenté, mais il en tient compte. Il est le Dieu des croyants et de leurs enfants. Cette

vérité réside au cœur de la doctrine biblique de l'alliance de la grâce. Par conséquent, il est raisonnable de penser que, dans l'ensemble, les enfants de l'alliance sont ou seront régénérés.

Dans les Écritures, au moins deux enfants ont connu la nouvelle naissance avant leur naissance naturelle. Aussi paradoxal que cela puisse sembler, ils sont nés de nouveau avant leur naissance physique. Dieu a dit à Jérémie : « Avant que je t'aie formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais, et avant que tu sois sorti de son sein, je t'avais consacré... » (Jé 1.5.) De même, l'ange Gabriel, lorsqu'il annonce la naissance de Jean-Baptiste à son père Zacharie, dit que cet enfant « sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère » (Lu 1.15). Aussi, il n'y a aucune raison valable de supposer que ces deux cas étaient exceptionnels.

Dans l'Écriture, beaucoup d'enfants de l'alliance sont régénérés dès leur plus jeune âge. Considérez cette déclaration de notre Seigneur à Nicodème : « Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jn 3.3). Cette déclaration est catégorique et ne permet aucune exception. Les enfants en bas âge ne font pas exception. Ils sont nés dans l'iniquité, et c'est dans le péché que leurs mères les ont conçus (voir Ps 51.7). Sans régénération, aucun enfant ne peut aller au ciel. Or, d'après les Écritures, les enfants de l'alliance qui meurent en bas âge vont au ciel. Bien entendu, leur nombre est considérable. Il n'y a aucune raison de supposer que la grâce régénératrice du Saint-Esprit se limite à ces enfants de l'alliance dont la vie terrestre est destinée à être brève. La conclusion est inéluctable : un grand nombre d'enfants de l'alliance sont nés de nouveau dans leur petite enfance.

Fonder une doctrine sur l'expérience est pour le moins dangereux. Chaque doctrine chrétienne doit reposer entièrement sur la Parole de Dieu. En revanche, l'expérience corrobore souvent l'enseignement de la sainte Écriture. C'est également vrai dans le cas présent. En grandissant, d'innombrables enfants de l'alliance sont incapables

de se souvenir d'une période de leur vie durant laquelle ils n'ont pas craint et aimé le Seigneur. Ils se souviennent souvent avec précision avoir craint et aimé Dieu dès l'âge de quatre ou cinq ans.

Ainsi, nous en venons à la conclusion heureuse que, dans de nombreux cas, les petits agneaux du troupeau du Christ ont reçu un cœur nouveau. Cela fait d'eux des membres de l'Église invisible.

LES ENFANTS DE L'ALLIANCE ET L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Tous ceux qui font partie de l'alliance et qui sont nés de nouveau sont certains d'aller au ciel lorsqu'ils quittent cette vie. Personne ne peut les arracher de la main du bon Berger (Jn 10.28). Qu'ils partent à l'âge de 90 jours ou de 90 ans, dans tous les cas, ils vont rejoindre l'Église triomphante.

Une question importante se pose à ce stade. Si un enfant de l'alliance meurt en bas âge, existe-t-il un moyen de savoir s'il est né de nouveau ? En d'autres termes, les parents croyants peuvent-ils être certains du salut des enfants qui leur ont été enlevés en bas âge ? Il n'est pas difficile de comprendre que cette question est d'une importance capitale pour tous les parents chrétiens.

Un enfant de l'alliance est décédé, ses parents sont dévastés et leur cœur est sur le point de se briser. Leur pasteur cherche à les reconforter. Que doit-il dire ?

Doit-il affirmer aux parents en deuil que leur enfant est certainement au ciel, car tous ceux qui meurent en bas âge sont sauvés, y compris les enfants de non-croyants ? C'est l'enseignement de plusieurs Églises protestantes ainsi que d'éminents théologiens réformés, comme Charles Hodge, Benjamin Warfield ou R. A. Webb. Il est toutefois difficile d'étayer cette position avec l'Écriture sainte de manière concluante.

Le pasteur doit-il dire aux parents que leur enfant est sauvé s'il a été compté parmi les élus de Dieu ? Cela ne peut toutefois reconforter les parents endeuillés, car ça vaut pour toute personne décédée, et

il est impossible de prouver a priori qu'une personne spécifique est élue pour la vie éternelle.

Le pasteur doit-il assurer aux parents que leur enfant est désormais au ciel s'il s'est converti avant de mourir ? Cette affirmation poussera les parents à chercher des preuves de régénération dans le comportement de leur enfant, ce qui peut conduire à une subjectivité incertaine et trompeuse. Plus d'un enfant, après avoir semblé à ses parents d'une piété exceptionnelle durant les premières années de sa vie, a finalement grandi dans l'incrédulité.

Le pasteur doit-il alors dire, non seulement que l'enfant décédé est sauvé s'il était élu et régénéré, mais aussi qu'il était probablement élu et régénéré puisque le Dieu de l'alliance tient compte des relations familiales ? Cette vérité pourrait apporter un certain réconfort aux parents, mais elle ne suffirait pas pour restaurer leur cœur brisé, car le salut de leur enfant apparaîtrait alors comme une probabilité et non comme une certitude.

En réalité, le pasteur peut et doit aller plus loin. Ses efforts pour consoler les parents endeuillés doivent être fondés sur les promesses objectives de l'alliance de la grâce. Il doit leur dire qu'en raison de ces promesses, « les pères et mères qui craignent Dieu ne doivent pas douter de l'élection et du salut de leurs enfants que Dieu retire de cette vie pendant leur enfance » (Canons de Dordrecht, doctrine I, article 17).

Cet enfant était un enfant de l'alliance et Dieu a promis d'être son Dieu. L'enfant avait la promesse divine de la vie éternelle. Cette promesse est contenue dans la Parole de Dieu et a été confirmée par le sacrement du saint baptême. Si l'enfant avait grandi, il aurait dû embrasser cette promesse dans une foi personnelle et active. Étant donné qu'il n'a pu ni accepter ni rejeter cette promesse, celle-ci demeure. Le Dieu fidèle de l'alliance l'a tenue et accomplie. Il a lavé cet enfant de ses péchés par le sang et l'Esprit de Christ. Pardonné et régénéré, l'enfant a franchi la porte de la cité de Dieu. Alors que les

parents font leurs adieux déchirants à son corps sans vie, les anges de Dieu accueillent son âme pure. Alors que les parents sont submergés par la douleur, le bon Berger prend ce petit agneau dans ses bras, le berce et le porte dans son sein. Alors que les parents souhaitent que leur petit leur soit rendu, le Sauveur murmure : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent » (Mc 10.14). Puis, avec amour, il pose sa main sur la tête de l'enfant et le bénit (voir v. 16). Tandis que les parents soupirent et sanglotent, leur enfant rivalise avec Gabriel en chantant, au son des harpes d'or, les louanges de son Rédempteur.

Les âmes endeuillées sont alors apaisées comme un enfant sevré (Ps 131.2). Elles disent : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (Job 1.21.) Comme David, les parents trouvent le repos dans cette assurance : même si leur enfant ne revient pas vers eux, ils iront vers lui (2 S 12.23).

Chapitre 34

L'ENSEIGNEMENT AUX ENFANTS DE L'ALLIANCE

La tâche principale de l'Église chrétienne est l'enseignement de la Parole de Dieu, mais c'est également la prédication – ce qui ne constitue pas une contradiction puisque la prédication est avant tout un enseignement. L'Église ne doit toutefois pas se contenter d'enseigner la Parole de Dieu depuis un pupitre ; son enseignement doit s'étendre au-delà de la prédication.

Il va de soi que l'Église, pour accomplir de cette tâche, doit accorder la plus grande attention à la formation des enfants de l'alliance. Rien ne saurait être plus raisonnable.

UNE TÂCHE NÉCESSAIRE

Les Écritures insistent sur l'enseignement religieux des enfants de l'alliance. Par exemple, Moïse ordonne au peuple d'Israël :

Et ces commandements, que je te donne aujourd'hui, seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Tu les lieras comme un signe sur tes mains, et ils seront comme des fronteaux entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes (De 6.6-9).

À travers cette énumération, Moïse ne laisse pas de place au doute : le peuple de l'alliance a le devoir solennel d'enseigner la Parole de Dieu à ses enfants.

Dieu veut transmettre la grâce salvatrice de génération en génération : c'est un aspect crucial de la doctrine de l'alliance de grâce. Il faut toutefois garder à l'esprit que cette prolongation de l'alliance n'est pas automatique. Les enfants ne reçoivent pas la grâce salvatrice de leurs parents chrétiens comme ils héritent de leurs particularités physiques ou de leurs traits de caractère. C'est l'erreur commise par Horace Bushnell dans son célèbre *Christian Nurture* (L'éducation chrétienne), même s'il a raison, par ailleurs, de critiquer le réveil de son époque et d'insister sur la formation chrétienne des enfants de croyants. L'alliance ne se prolonge pas automatiquement, et certains enfants de famille chrétienne ne se convertissent pas. Un certain nombre d'entre eux brisent l'alliance, car « tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas Israël » (Ro 9.6). Soulignons une fois de plus que la pérennité de l'alliance dépend des moyens de grâce. Certes, Dieu peut tout à fait communiquer la grâce de la régénération à un enfant bien avant qu'il ne soit en mesure de comprendre les saintes Écritures, comme cela arrive souvent. Néanmoins, rien ne permet de penser qu'il accordera la vie nouvelle à un enfant destiné à atteindre l'âge adulte, si la Parole n'est pas présente pour nourrir cette vie. Cette vérité biblique selon laquelle « la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la Parole de Christ » (Ro 10.17) s'applique aux enfants de l'alliance comme aux autres.

Si la prolongation de l'alliance était automatique, sans exception et indépendante des moyens de la grâce, les enfants de parents chrétiens n'auraient pas besoin d'instruction religieuse. En réalité, leur formation n'est pas seulement souhaitable ; elle est essentielle. C'est le moyen que Dieu a prévu et ordonné pour pérenniser l'alliance de la grâce.

Aussi, la négligence de cette tâche par l'Église est impardonnable. Si peu d'Églises s'y consacrent réellement, hélas ! J'ai récemment pris la parole lors d'une importante conférence de jeunes d'une dénomination relativement conservatrice. J'ai rapidement constaté leur niveau d'ignorance de la doctrine biblique. Un niveau abyssal. Une connaissance presque inexistante. Lorsque j'ai demandé à un pasteur de cette dénomination si lui et ses collègues avaient l'habitude de dispenser un enseignement doctrinal aux jeunes de l'Église, ce qu'il m'a répondu m'a déconcerté : « Nous en *avions* l'habitude. »

Fait étonnant, un certain nombre d'Églises à cheval sur les missions chrétiennes négligent la formation religieuse de leurs propres enfants. Elles devraient faire les deux, ne laisser de côté aucune de ces importantes tâches. Un jour, un missionnaire réputé a réprimandé une congrégation en ces termes : « Vous faites moins pour l'éducation religieuse de vos propres enfants que pour l'éducation religieuse des enfants musulmans en Arabie. »

Dans son *Homiletics and Pastoral Theology* (Homilétique et théologie pastorale), William Shedd écrit, à juste titre : « De tous les sujets de théologie pastorale, l'enseignement doctrinal de la relève réclame la plus grande attention du pasteur » (p. 407, trad. libre). Il ajoute : « Les dernières paroles que nous aimerions adresser à un jeune pasteur sur le point d'entreprendre le travail de toute une vie serait une exhortation à accorder une attention totale au ministère responsable d'instruire la prochaine génération dans les vérités et les principes de la religion chrétienne » (p. 429, trad. libre).

UNE TÂCHE COMPLÈTE

L'Église catholique romaine, un certain nombre d'Églises luthériennes et quelques autres dénominations estiment qu'il est de leur devoir d'enseigner aux enfants de l'Église, non seulement la révélation spéciale de Dieu dans la Bible, mais aussi sa révélation générale dans la nature et l'Histoire. C'est pourquoi elles dirigent des écoles chrétiennes où l'on

enseigne la lecture, l'écriture, les mathématiques et toutes les matières habituelles des établissements scolaires. De telles écoles chrétiennes sont indispensables pour offrir une éducation chrétienne cohérente et complète aux enfants de l'alliance, mais ces écoles relèvent de la responsabilité des parents et non de l'Église. Selon les Écritures, l'Église a pour mission d'enseigner la Parole de Dieu, mais elle ne devrait pas aller au-delà.

Il n'empêche que le rôle éducatif de l'Église à l'égard des enfants de l'alliance constitue une vaste tâche. Celle-ci ne couvre peut-être pas tout le champ du savoir humain, mais elle n'en est pas moins complète.

Il est tellement courant d'entendre dire que le christianisme n'est pas une doctrine, mais un style de vie ! Si c'était vrai, l'Église n'aurait qu'à enseigner aux jeunes à mener une vie chrétienne. En réalité, le christianisme est à la fois une doctrine et un mode de vie, mais c'est avant tout une histoire. L'Église doit enseigner à ses enfants le christianisme sous ces trois aspects.

De nos jours, de nombreuses parties historiques de la Bible sont remises en question, voire niées, non seulement par des personnes extérieures à l'Église, mais souvent aussi par des dirigeants chrétiens. Les libéraux, par exemple, ont coutume de nier les récits historiques qui impliquent de grands pans d'éléments surnaturels, comme la création de l'univers, la naissance virginale de Jésus et sa résurrection corporelle. La « nouvelle orthodoxie » relègue ces nombreux récits bibliques à une catégorie qu'ils nomment « supra-historique ». Prenons, par exemple, le récit de la chute d'Adam et Ève, dans Genèse 3. Cette histoire ne raconterait pas ce qu'un certain homme nommé Ada aurait fait il y a plusieurs siècles dans un jardin appelé Éden. Il s'agirait plutôt d'un « mythe » symbolisant l'expérience de chaque être humain. Des théologiens néo-orthodoxes tels que Rudolf Bultmann et Reinhold Niebuhr estiment qu'il est de leur devoir de « démythifier » les parties historiques des Écritures. Paul Tillich considère un grand nombre d'entre elles comme de simples « symboles ».

Or, la Parole infaillible de Dieu, tout comme le christianisme, repose sur l'histoire biblique. L'apôtre Paul a clairement déclaré : « Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine » (1 Co 15.14).

Affirmer que le christianisme n'est pas une doctrine, cela n'a aucun sens. La Bible répond à une foule de questions doctrinales d'une importance capitale, comme : Qui est Dieu ? D'où vient la nature religieuse de l'homme ? Possède-t-il une âme immortelle ? Qu'est-ce que le péché ? Qui est Jésus ? Doit-on se sauver soi-même du péché ou être sauvé par Dieu ? Nier que le christianisme dépend des réponses bibliques à ces questions relève de l'absurdité pure.

Bien entendu, le christianisme est aussi une manière de vivre, cependant tous ceux qui enseignent le christianisme divergent sur ce qu'est la vie chrétienne. Nombreux sont ceux qui nient que les dix commandements constituent une norme objective et permanente de bonté. De plus, c'est étrange à dire, mais certains conservateurs voudraient ajouter des préceptes humains à la loi parfaite de Dieu telle qu'elle est présentée dans sa Parole.

Il est donc essentiel que l'Église enseigne à ses jeunes le christianisme dans ses aspects historiques, doctrinaux et pratiques ! Ce n'est certainement pas une mince affaire.

UNE TÂCHE FRUCTUEUSE

Parmi les tâches qui incombent à l'Église, il y en a très peu, si ce n'est aucune, qui soient susceptibles de porter des fruits aussi riches que l'enseignement des jeunes chrétiens. Pourquoi ? Pour deux raisons principales, une naturelle et une surnaturelle. En premier lieu, les jeunes sont plus malléables que les adultes. Il est plus facile de courber un jeune arbrisseau qu'un vieil arbre. Comme le jeune arbrisseau, les enfants grandiront selon la direction qu'on leur a donnée. En second lieu, le Dieu fidèle de l'alliance est fiable, et il bénit abondamment

l'Église qui s'acquitte diligemment de ses responsabilités envers les enfants de l'alliance.

Voici quelques-unes des bénédictions dont Dieu couronnera cette œuvre de son Église.

Cette œuvre assurera l'avenir de l'Église. Sans elle, toute Église risque de disparaître. Beaucoup d'Églises dépérissent faute d'une jeunesse dynamique. Parce que les jeunes ne sont pas formés dans la foi, parce qu'ils ne s'intéressent pas à ces enseignements, ils s'éloignent de l'Église. En revanche, l'Église qui prend à cœur la formation de ses enfants dans la foi chrétienne a un avenir assuré.

Cette œuvre conduira à de nombreuses conversions. Les enfants de familles chrétiennes ont aussi besoin de se convertir. Même ceux qui reçoivent un cœur nouveau en Christ dès l'enfance ont besoin d'être transformés à mesure qu'ils grandissent. Arrivés à l'âge du discernement, ils doivent reconnaître leur état de pécheur et, par une foi active, s'engager envers Jésus-Christ pour leur salut. En même temps, ils doivent, par la grâce de Dieu, résister au diable, au monde et à la chair, ainsi qu'honorer Christ comme Roi dans leur comportement. C'est ce que favorise un enseignement approprié, dispensé par l'Église. Ces conversions sont généralement sincères. Si l'Église instruit les enfants de l'alliance avec persévérance, si elle sème en eux la graine de la Parole pendant plusieurs années, il y a peu de risques que la semence se dessèche rapidement après avoir germé, faute de n'avoir pas été assez profondément enterrée (voir Mt 13.5,6,20,21).

Cette œuvre tendra à maintenir l'Église dans la vérité. Pourquoi tant d'Églises se sont-elles éloignées de la vérité chrétienne ? Parce que leurs membres n'ont pas été suffisamment instruits dans cette vérité pour être en mesure de discerner la vérité du mensonge. En revanche, une Église qui enseigne fidèlement la Parole à ses jeunes les prévient et les arme contre les nombreuses hérésies de notre temps.

Cette œuvre en fera des auditeurs attentifs et perspicaces de la Parole. Il y a bien peu d'Églises dont les membres sont capables de

digérer la nourriture solide que constitue la Parole ! La plupart ne désirent rien d'autre que du lait, de préférence dilué avec beaucoup d'eau. Ce sont encore des nourrissons alors qu'ils devraient être des enseignants (Hé 5.12). L'Église est responsable de cette situation déplorable. Elle n'a pas su les nourrir correctement lorsqu'ils étaient jeunes. Elle leur a même permis de grandir comme des imbéciles spirituels.

Cette œuvre permettra à l'Église de former des personnes capables de remplir ses offices glorieux. Nombreuses sont les Églises qui souffrent du manque de compétence des anciens ainsi que d'une pénurie de pasteurs et de missionnaires. Dispenser une instruction zélée aux enfants de l'Église contribuera à former un nombre suffisant d'ouvriers pour la vigne du Seigneur.

Cette œuvre produira une génération de chrétiens en bonne santé. Aujourd'hui, de nombreux membres d'Église sont de grands malades spirituels. Certaines Églises se sont converties en hôpitaux. Pourquoi ? Notamment parce que la formation religieuse peine à suivre le rythme de l'expérience religieuse. Résultat : certains sont en proie au mysticisme et au fanatisme – deux maux endémiques dans l'Église. Les membres d'Église les plus actifs font preuve de zèle, mais ils manquent souvent de discernement (Ro 10.2). La connaissance des Écritures saintes apportera le remède. Elle peut aussi prévenir contre ces maladies.

Ne soyons pas étonnés de constater le déclin, voire l'extinction des Églises qui négligent l'enseignement de leurs enfants.

Remercions Dieu pour les quelques Églises qui instruisent fidèlement leurs jeunes dans sa Parole ! Leur avenir est prometteur, car elles bénéficient de la bénédiction de l'Éternel, le Dieu de l'alliance.

L'ENSEIGNEMENT AUX CROYANTS ADULTES

L'Église admet qu'elle a le devoir d'instruire ses jeunes, mais néglige régulièrement ce devoir. De plus, elle met souvent de côté l'enseignement de ses membres communicants¹. Conséquence : la Parole de Dieu est ignorée dans un grand nombre d'Églises ! C'est une faute grave qui entache la réputation d'une assemblée. La gloire de l'Église passe forcément par des membres qui connaissent la Bible.

POURQUOI LEUR DISPENSER UN ENSEIGNEMENT ?

La Parole de Dieu insiste sur l'instruction des croyants. Par la bouche du prophète Osée, Dieu se plaint en ces termes : « Mon peuple est détruit, parce qu'il lui manque de la connaissance » (Os 4.6). Puis il ajoute : « Puisque tu as rejeté la connaissance, je te rejetterai... ». Puis loin, il déclare : « Car j'aime la miséricorde et non les sacrifices, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes » (6.6). Si les épîtres de Paul sont à la fois instructives et exhortatives, elles sont principalement instructives. En d'autres termes, leur partie pratique découle de la doctrine apostolique. Dans ses lettres à Timothée, l'apôtre souligne avant tout la nécessité d'enseigner. Il exhorte ainsi son fils dans la foi : « Et ce que tu as entendu de moi en présence de beaucoup de témoins, confie-le à des hommes fidèles, qui soient capables de l'enseigner aussi

1. NDT : En anglais, *communicant members* fait référence aux membres inscrits qui ont publiquement confessé leur foi en Jésus-Christ et participent régulièrement à la sainte cène.

à d'autres » (2 Ti 2.2). Il condamne fermement ceux qui enseignent de fausses doctrines : « Si quelqu'un enseigne de fausses doctrines, et ne s'attache pas aux saines paroles de notre Seigneur Jésus-Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, il ne sait rien » (1 Ti 6.3,4a).

Pourquoi tant d'Églises négligent-elles leur devoir d'enseignement envers leurs membres ? Notamment parce qu'elles croient fermement à cette idée désuète selon laquelle le christianisme n'est pas une doctrine, mais un style de vie. De nos jours, bien des ministres ne prêchent pratiquement aucune doctrine. Ils se contentent d'encourager leurs auditeurs à être bons et à faire le bien : « Quelles que soient vos croyances, l'important est que vous meniez une vie morale. » Ils oublient ces paroles de Jésus : « ... vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jn 8.32). Cela a pour triste conséquence que de nombreux membres d'Église n'ont pas la moindre du chemin à prendre pour accéder au salut. Non seulement ils ignorent la doctrine du salut par la grâce, mais il est incontestable à leurs yeux qu'ils doivent se sauver par leurs propres efforts.

Une deuxième raison pousse les Églises à négliger leur devoir d'enseignement envers leurs membres communiants : leur conception erronée du salut. Le salut est alors considéré comme une expérience ponctuelle et non comme un processus continu. Lorsqu'une personne reçoit Christ par la foi, on pense qu'elle a touché au but. Or, la Bible, qui enseigne l'assurance du salut, nous enseigne également que même les meilleurs chrétiens sont toujours imparfaits. On néglige le fait que la sanctification, qui fait partie intégrante du salut, est un processus fastidieux qui se poursuit jusqu'au dernier souffle du croyant. Beaucoup considèrent à tort que Paul, après s'être « plaint » dans Romains 7 (« Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » [v. 24]), a glorifié Dieu dans Romains 8 (« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. En effet, la loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la

loi du péché et de la mort » [v. 1,2]) afin de « quitter » définitivement l'état qu'il décrit dans Romains 7. La ligne de démarcation est telle, entre les pécheurs et les saints, qu'on oublie que le meilleur des saints reste un grand pécheur. Or, la Parole de Dieu insiste fortement sur le besoin de sanctification du croyant. Elle enseigne que la sanctification se réalise à travers la vérité. Pierre a bien insisté sur notre besoin de sanctification. Pour lui, la sanctification passe par la connaissance de la vérité. Il a exhorté les croyants de la diaspora en disant : « ... désirez, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut » (1 Pi 2.2.) Puis il a ordonné ceci : « Mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » (2 Pi 3.18).

Une troisième raison conduit les Églises à négliger leur devoir d'enseignement envers leurs membres communiants : leur conception à sens unique de la tâche de l'Église. On insiste souvent sur le devoir qui incombe à l'Église de prêcher l'Évangile du salut aux non-croyants, au détriment de son devoir de proclamer le conseil de Dieu aux croyants nés de nouveau. On oublie que l'Église, en tant que « mère des croyants », a le devoir de nourrir ses membres après leur nouvelle naissance. On néglige l'enseignement apostolique suivant :

Et il a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite de Christ... (Ép 4.11-13.)

COMMENT LEUR DISPENSER UN ENSEIGNEMENT ?

L'instruction des membres communiants par l'Église est d'une telle importance qu'elle doit se faire en toute occasion, favorable ou non. Il existe différents moyens spécifiques d'accomplir cette tâche incontournable.

La prédication doit être avant tout un enseignement. La prédication de Jésus était un enseignement. Dans les Évangiles, Jésus prêchait parfois, mais il enseignait bien plus souvent. Un survol rapide des épîtres de Paul montre que la prédication du grand apôtre était également un enseignement. De nos jours, rares sont les prédicateurs qui enseignent la Parole de Dieu. Augustin déclare que la prédication doit toucher à la fois l'intellect, la volonté et les émotions, mais il évoque en premier l'intellect. La plupart des prédications actuelles se concentrent sur la volonté et les émotions, mais négligent l'intellect.

Chaque pasteur devrait organiser une classe biblique pour adultes. Le jour choisi pour ces réunions, que ce soit le dimanche ou en semaine, a peu d'importance. Il peut être judicieux de combiner cette classe avec une réunion de prière en milieu de la semaine. Dans tous les cas, il faudrait consacrer au moins une heure par semaine à l'étude de la Parole de Dieu.

En raison de ses obligations pastorales, le ministre doit absolument enseigner la Parole de Dieu aux membres de son troupeau. Cela peut sembler absurde à certains, car on pense souvent que l'aspect pastoral de la fonction consiste davantage à parler d'expériences religieuses subjectives qu'à prêcher la Parole objective. On pense que le pasteur devrait chercher à consoler et à avertir plutôt qu'à enseigner. En réalité, toute expérience religieuse doit être évaluée à la lumière de l'Écriture. Seul celui qui connaît les Écritures peut recevoir la consolation et l'avertissement d'un pasteur. Il faut enseigner à ceux qui sont dans la détresse la raison d'être de la souffrance selon la Parole de Dieu. Avec une Bible en main, il faut montrer leur erreur à ceux qui font fausse route. Il faut enseigner aux croyants « la tristesse selon Dieu », celle qui « produit une repentance à salut » (2 Co 7.10). Il faut les guider dans la voie que Dieu souhaite les voir suivre.

Les Églises devraient s'appuyer bien plus souvent sur une version papier des Écritures pour l'enseignement de la Parole. À certains égards, le texte imprimé est un moyen d'enseignement plus efficace

que la présentation orale. On peut ainsi lire la Parole plusieurs fois et même la mémoriser. En plus de la Bible, chaque famille de l'Église devrait posséder un commentaire biblique facile à comprendre ainsi qu'un résumé de la doctrine chrétienne – un catéchisme, en quelque sorte. Tous les membres de l'Église devraient être encouragés à étudier chaque jour la Parole de Dieu et à prendre l'habitude d'utiliser ces ressources.

QUE LEUR ENSEIGNER ?

Il va de soi qu'une Église doit enseigner la Parole de Dieu à ses membres. Malgré cela, bien des Églises remplacent la révélation écrite de Dieu par une religion d'expérience. Elles privilégient les opinions de tel ou tel grand penseur du passé ou du présent, au lieu de mettre en avant la Parole éternelle de Dieu.

De nombreuses Églises se demandent quelle est la quantité minimale de connaissances qu'elles doivent transmettre au lieu de se demander quelle est la quantité maximale de connaissances qu'elles peuvent transmettre. Beaucoup de membres d'Églises se sont « blondinés » – du nom de Blondin, un acrobate qui a traversé les chutes du Niagara sur une corde raide au lieu d'emprunter le pont. Comme lui, ils veulent franchir la porte de la cité éternelle avec le moins de connaissances possible, au lieu d'en acquérir autant qu'ils le peuvent. Paul a réprimandé les croyants de Corinthe pour leur immaturité spirituelle, qui l'obligeait à leur donner « du lait, non de la nourriture solide » (1 Co 3.2). L'auteur de l'épître aux Hébreux a adressé cette réprimande cinglante à ses lecteurs : « Vous, en effet, qui depuis longtemps devriez être des maîtres, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les principes élémentaires des oracles de Dieu, vous en êtes venus à avoir besoin de lait et non d'une nourriture solide » (Hé 5.12). Les membres communiants d'une Église doivent être en mesure de comprendre une prédication sur la prédestination divine. Ils doivent pouvoir tirer profit d'un discours qui expose l'enseignement

biblique sur l'expiation, en contraste avec les nombreuses fausses idées répandues sur le sujet.

« Tout le conseil de Dieu » doit être enseigné aux membres adultes d'une Église (Ac 20.27). Cela signifie qu'il faut leur enseigner la vérité de la Parole dans son ensemble, et non leur présenter les diverses vérités de manière isolée. Cela signifie qu'ils doivent apprendre à accepter les enseignements bibliques paradoxaux en apparence, c'est-à-dire qui semblent se contredire aux yeux d'une raison humaine finie et défectueuse. Par exemple, ils doivent reconnaître à la fois tout ce que la Bible enseigne sur l'élection divine et tout ce que la Bible enseigne sur l'offre divine universelle et sincère du salut. Enseigner l'ensemble du conseil de Dieu, cela oblige à donner aux différentes vérités le même degré d'importance que leur accorde la Bible. Un tel enseignement constituera pour le pasteur un garde-fou efficace le préservant de la tendance fanatique à revenir sans cesse sur ses thèmes favoris. Cela favorisera la rare vertu de l'équilibre théologique.

Il est crucial de mettre en garde les membres d'une Église contre les erreurs courantes de notre époque. Sans cela, beaucoup pourraient se laisser emporter par la vague déferlante des hérésies modernes. C'est pourquoi la vérité doit leur être présentée en contraste avec ces hérésies, afin de les avertir, de les prévenir et de les aider à discerner le vrai du faux. En effet, c'est par contraste avec le mensonge que la vérité ressort le plus nettement.

Il est tout aussi important que l'Église, en instruisant ses membres communicants, applique les enseignements de l'Écriture aux problèmes pressants de notre époque. Le modernisme a remplacé l'Évangile de la Parole de Dieu par un faux évangile social. La plupart des Églises conservatrices sont loin de prêcher la totalité de la Parole de Dieu. À quel moment la guerre est-elle permise, voire nécessaire ? Quelle solution la Bible apporte-t-elle au racisme ? Le capitalisme est-il chrétien et le communisme antichrétien ? L'Écriture condamne-t-elle les régimes totalitaires ? Ce ne sont là que quelques exemples des

questions d'actualité auxquelles l'Église doit apporter une réponse fondée sur la Parole de Dieu.

L'Église doit constamment mettre en garde ses membres contre l'orthodoxie morte. Il ne suffit pas de croire et de confesser la vérité, il faut aussi la mettre en pratique. Même les démons croient en un Dieu unique (Ja 2.19), mais il faut être un chrétien pour aimer ce Dieu unique et lui obéir. La tête et le corps de l'Église sont glorifiés lorsque ses membres, non seulement parlent de la vérité, mais marchent aussi dans la vérité, jour après jour.

L'ÉGLISE COMME SOURCE DE RÉCONFORT

La tâche suprême de l'Église chrétienne est d'apporter aux hommes la Parole de Dieu. Cette Parole, en plus d'être utile pour instruire, corriger et bien d'autres choses, constitue aussi une source intarissable de réconfort. Et c'est à l'Église que revient la tâche glorieuse de transmettre ce réconfort aux âmes troublées.

En vertu de la fonction universelle des croyants, tous les membres de l'Église doivent s'engager à transmettre ce réconfort. L'Église le fait plus particulièrement par le biais de ses fonctions spéciales. Le ministre, les anciens et les diacres ont tous leur rôle à jouer. Le pasteur doit avant tout réconforter les personnes inconsolables. C'est à lui que s'appliquent tout particulièrement ces paroles du prophète : « L'Esprit du Seigneur, l'Éternel, est sur moi, car l'Éternel m'a oint pour porter de bonnes nouvelles aux malheureux ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la liberté, et aux prisonniers la délivrance » (És 61.1). Comme berger du troupeau, il doit imiter le divin Pasteur, à propos duquel ce même prophète écrit : « Comme un berger, il paîtra son troupeau, il prendra les agneaux dans ses bras, et les portera dans son sein ; il conduira les brebis qui allaitent » (40.11).

La portée du réconfort que l'Église a le privilège d'offrir aux âmes troublées est si grande qu'il est impossible d'en décrire toute l'étendue, mais voici quelques-uns de ses domaines d'action.

POUR LES ÂMES PÉCHERESSES

L'Église doit condamner sans réserve toute forme de péché. Elle doit aussi réprimander les pécheurs, voire prononcer une excommunication lorsque nécessaire. En revanche, elle ne doit jamais oublier que la Parole de Dieu abonde en réconfort pour les pécheurs en détresse.

Chaque personne qui pêche peut et doit être informée de ceci : si elle se repent de tout son cœur et se réfugie auprès du Christ crucifié pour être lavée de son sang, Dieu éloignera d'elle ses transgressions aussi loin que l'Orient est éloigné de l'Occident (Ps 103.12). Il jettera tous ses péchés dans les profondeurs de la mer (Mi 7.19). Le message du pardon ne s'arrête cependant pas là. Ne négligeons pas les précieuses vérités suivantes : Dieu ne prend pas plaisir à la mort du méchant, mais il souhaite que le méchant change de conduite et vive (Éz 18.23). Dieu veut qu'aucun ne périsse, mais que tous parviennent à la repentance (2 Pi 3.9). L'Église doit partager avec les pécheurs la bonne nouvelle selon laquelle, non seulement Dieu les pardonnera abondamment *s'ils* se repentent, mais aussi, pour citer de nouveau le commentaire sur Ézéchiel 18.23 de Jean Calvin, le prince de l'interprétation biblique, « Dieu ne veut pas la mort d'un seul pécheur, mais il souhaite que tous le rencontrent de leur propre gré. Il n'est pas seulement prêt à recevoir tous ceux qui se tournent vers sa compassion, mais il les appelle aussi vers lui d'une voix forte » (trad. libre).

Dans le monde, bien des pécheurs, accablés par leur conscience, cherchent à se réconcilier avec Dieu en s'infligeant des tortures. Les mères hindoues jettent leurs bébés dans les eaux du Gange. Siméon le Stylite s'est infligé une existence misérable durant les trente dernières années de sa vie, attaché à un pilier dans un désert oriental, exposé aux brûlures d'un soleil torride, à la pluie ou au gel. Martin Luther, dit-on, se flagellait jusqu'au sang, les genoux nus sur le sol de pierre de sa cellule, implorant la miséricorde de Dieu. Tout cela, c'était avant que la pleine lumière de l'Évangile de la grâce ne se lève sur eux. Le

Christ souffrant a expié le péché ; voilà le cœur de l'Évangile que l'Église doit apporter aux pécheurs troublés. Jésus-Christ a été blessé pour leurs transgressions, il a été meurtri pour leurs iniquités. Le châtement qui leur donne accès à la paix est tombé sur lui, ses meurtrissures les ont guéris (És 53.5) ; par conséquent, le salut est gratuit.

Il arrive que l'on rencontre une âme profonde qui craint d'avoir tellement et si longtemps offensé le Très-Haut qu'elle pense qu'il lui sera impossible d'être pardonnée. Rappelons-lui l'histoire du roi David, coupable d'adultère et de meurtre, mais qui, après avoir manifesté un cœur brisé et un esprit contrit, a chanté : « Heureux celui à qui la transgression est remise, à qui le péché est pardonné ! » (Ps 32.1.) Rappelons-lui l'histoire du roi Manassé, qui a répandu le sang des fidèles serviteurs de Jéhovah dans les rues de Jérusalem et a peut-être fait scier en deux le corps du prophète Ésaïe. Malgré cela, il a trouvé le pardon après s'être profondément humilié devant le Dieu de ses pères (2 Ch 33.1-13). Rappelons-lui Saul de Tarse, qui a volontiers pris soin des vêtements de ceux qui ont lapidé à mort l'évangéliste Étienne, qui a lui-même approuvé cette mise à mort, qui respirait la menace et le meurtre contre les disciples de Jésus et les persécutait (Ac 7.58 ; 8.1 ; 9.1). C'est lui qui, après sa conversation, écrit ceci : « C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier » (1 Ti 1.15). Rappelons-lui cette gracieuse promesse : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine » (És 1.18).

De tous les pécheurs, ce sont peut-être ceux qui se livrent à des péchés d'appétit qui doivent être traités avec le plus de fermeté. Les conseils timides n'ont jamais sauvé un alcoolique ni arraché à son péché une personne rongée par la luxure. C'est à ce type de péché que Jésus faisait référence lorsqu'il a dit :

Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi [...] Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il est avantageux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, et que ton corps entier n'aille pas dans la géhenne (Mt 5.29,30).

Cette prescription peut sembler sévère, mais elle est, en réalité, un acte de bonté – aussi étrange que cela puisse paraître. Seules des mesures drastiques peuvent venir à bout des péchés d'appétit. Un traitement de fond, bien que douloureux sur le moment, est la seule alternative aux éternels pleurs et grincements de dents. Loin d'être cruel, ce commandement du Seigneur Jésus est une belle révélation de son amour incomparable pour les pécheurs méprisés par leurs semblables et dont la situation semble désespérée. Seule la grâce de Dieu peut briser les chaînes du péché. Ces malheureux doivent être assurés que, s'ils obéissent à ce commandement en dépendant entièrement de cette grâce, le Fils de Dieu les libérera réellement (Jn 8.36).

Plus d'un enfant de Dieu sincère est opprimé par la crainte d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit – celui que l'Écriture désigne comme impardonnable. Ils ont besoin que la Parole de Dieu leur enseigne ce qu'est exactement ce péché. Il faut surtout leur dire que ce péché consiste en un endurcissement total du cœur, de sorte que celui qui le commet ne peut plus se repentir. Une personne tourmentée par cette question, qui crie à Dieu du fond du cœur pour obtenir miséricorde, peut être certaine que la grâce de Dieu l'a préservée de ce péché impardonnable.

POUR LES ÂMES AFFLIGÉES

Chaque souffrance, maladie, chagrin, détresse, déception, adversité, affliction, et même la mort elle-même, tout découle du péché. À cause du péché, « l'homme naît pour souffrir, comme l'étincelle pour voler » (Job 5.7). Cette terre, habitat de l'homme pécheur, se transforme

rapidement en un vaste cimetière. Au milieu de ce cimetière, toutefois, se tient l'Église du Dieu vivant, qui chante :

*Venez, vous qui êtes inconsolables, là où vous languissez,
Venez au siège de la miséricorde, agenouillez-vous avec ferveur :
Apportez vos cœurs blessés, exprimez ici votre angoisse ;
La terre n'a pas de chagrin que le ciel ne puisse guérir.*

La Bible abonde en réconfort pour les croyants qui souffrent, et elle offre un message d'espoir pour les non-croyants au jour de leur détresse. Tout comme la douleur physique a parfois l'avantage de nous indiquer un problème sous-jacent ou de nous prévenir d'une mort imminente, la souffrance des méchants peut être une preuve de la patience de Dieu, qui les exhorte à se détourner de leur mauvaise voie s'ils ne veulent pas mourir.

Au-delà des causes apparentes de leur malheur, les enfants de Dieu savent que tout ce qui leur arrive est contrôlé par la providence d'un Seigneur aimant. Ils sont donc exaucés dans chaque épreuve quand ils prient : « Oh ! que je tombe entre les mains de l'Éternel » (1 Ch 21.13). Pensez à Job. Après avoir perdu tous ses biens, ses serviteurs et ses enfants, à cause des Sabéens et des Chaldéens, par la foudre, l'ouragan ou la tornade, il s'est encore exclamé : « L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni ! » (Job 1.21.)

Un verset, que la plupart des chrétiens connaissent par cœur, a procuré, au cours des siècles, une grande paix et une joie indicible aux croyants. Il s'agit de Romains 8.28 : « Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. » Ce n'est pas un vœu pieux, mais une vérité connue des enfants de Dieu, parce que Dieu l'a dit. De temps à autre, ils en font l'expérience de manière poignante, comme Jacob qui, dans son désespoir, a sangloté : « C'est sur moi que tout cela retombe » (Ge 42.36), mais qui a ensuite retrouvé le bonheur.

Même sous d'épaisses ténèbres, l'œil de la foi ne s'obscurcit pas. La tribulation ressemble à un morceau de charbon dur, noir comme la poix, mais qui brille comme un diamant lorsqu'il est exposé au soleil.

Dans ses épreuves, le croyant trouve la preuve de sa filiation divine (Hé 12.6-8). Il sait que s'il n'était pas châtié, il ne serait pas un véritable fils de Dieu. En réalité, Dieu le traite comme un fils, « car quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? » Le Seigneur « châtie celui qu'il aime, et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils ». Ce que nous subissons n'est donc pas une punition, mais un châtiment à visée éducative. Notre Sauveur a enduré la colère de Dieu qui nous était due et nous faisons l'expérience de l'amour de Dieu. Le Christ a expié notre faute et le Père céleste nous fait participer à sa sainteté.

Par les épreuves de la vie, l'enfant de Dieu est à la fois sanctifié et glorifié. Comme l'or, il est affiné dans le feu de l'affliction. Comme une pierre précieuse, il est taillé afin de briller davantage. Non seulement il est vrai que « les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous », mais l'enfant de Dieu souffre avec Christ jusqu'à ce qu'il soit glorifié avec lui (Ro 8.17,18). Par son affliction, il est rendu apte à prendre part à l'héritage des saints dans la lumière (Col 1.12). C'est pourquoi il remercie le Père dès maintenant et le louera éternellement.

Lorsqu'un enfant de Dieu décède, il y a du chagrin dans son foyer, car les croyants ne sont pas moins humains, mais plus véritablement et pleinement humains que les autres. Les chrétiens en deuil ne se lamentent toutefois pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance (1 Th 4.13). Au contraire, leur chagrin est apaisé, voire adouci par l'assurance qu'un pèlerin de plus vient d'achever sa traversée du désert et qu'il a atteint le pays d'Emmanuel. Que se passe-t-il si le défunt n'a montré aucun signe indiquant son statut d'enfant de Dieu ? On ne peut imaginer de douleur plus vive. Et pourtant, il existe un baume de guérison en Galaad même pour les cœurs brisés par cette expérience. Sur le point de retourner au ciel, le Sauveur a promis à son

Église « un autre consolateur », le Saint-Esprit. Ce Consolateur, a-t-il dit, demeurerait avec ses disciples pour toujours, habitant avec eux et même en eux (Jn 14.16,17). Voici le réconfort suprême du chrétien. Un réconfort qui lui suffit pleinement, même lorsqu'il doit boire le calice du malheur jusqu'à la lie. C'est le sentiment de la présence permanente de Dieu avec lui et en lui. Quand sa chair et son cœur s'effondrent, le chrétien peut encore déclarer avec joie : « Dieu sera toujours le rocher de mon cœur et mon partage » (Ps 73.26).

Lorsqu'un croyant est sur le point de rencontrer le dernier ennemi, la mort, il peut ressentir de la peur. Un serviteur de Dieu se tient alors à son chevet, une Bible ouverte à la main, et lit : « Ne crains point ! Je suis le premier et le dernier, et le vivant. J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. Je tiens les clés de la mort et du séjour des morts » (Ap 1.17b,18). Un sourire de paix céleste s'empare de ce visage blême, qui murmure : « Ô mort, où est ton aiguillon ? » (1 Co 15.55b). À ce moment-là, comme Plein d'Espoir, le personnage du célèbre récit allégorique de John Bunyan, il traverse un fleuve « plus ou moins profond ». Encore un instant, et le pécheur sauvé par la grâce entrera par la porte dans la cité qui ne connaît pas la nuit. Là où Dieu lui-même « essuiera toute larme *[des]* yeux » de ses enfants (Ap 21.4). Là où personne ne connaîtra la maladie. Là où la tristesse et les soupirs ne seront plus. Là où la rue dorée ne sera pas obscurcie par les cortèges funèbres... parce que le péché n'existera plus.

L'ASPECT ECCLÉSIASTIQUE DE L'ÉVANGÉLISATION

On peut difficilement prétendre que l'Église locale est respectée de nos jours. Au mieux, le monde la voit comme une institution légèrement bénéfique, mais pas très utile. Même certains chrétiens ont tendance à la sous-estimer.

Cette dépréciation renforce la nécessité, pour l'Église organisée, de préserver la dignité que Dieu lui a donnée et de conserver les prérogatives dont il l'a dotée. Le plus glorieux de ces privilèges est incontestablement celui d'annoncer l'Évangile au monde. L'Église locale doit insister sur son rôle d'évangélisation. Un rôle qui lui a été attribué par Dieu en personne.

SA MISSION LUI VIENT DE DIEU

Que les choses soient claires : Dieu, dans sa Parole, a désigné l'Église organisée comme l'agence missionnaire *par excellence*.

Lorsque Christ a confié le Grand Mandat à ses disciples, il les considérait comme le noyau de son Église. Ceux-ci représentaient l'Église à venir jusqu'à la fin des temps. Bien sûr, Christ savait que ce petit groupe d'homme ne pourrait pas porter l'Évangile « jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1.8). Il faudrait à l'Église plus d'un millénaire pour y parvenir. Il savait très bien que les apôtres ne pourraient pas personnellement « faire de toutes les nations des disciples » (Mt 28.19). Ils devaient simplement initier cette tâche colossale ; les

générations suivantes seraient l'instrument de Dieu pour la mener à bien. C'est pourquoi Christ a ajouté au Grand Mandat cette promesse à long terme : « Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (v. 20).

L'événement qui constitue de loin le tournant majeur dans l'histoire de l'Église de Christ, un événement marquant pour sa gloire, c'est l'effusion du Saint-Esprit (Ac 2).

La Pentecôte est synonyme d'évangélisation. À la Pentecôte, le Saint-Esprit est descendu sur les disciples, leur donnant le pouvoir d'être témoins de Christ « à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1.8). Des langues semblables à des langues de feu apparurent sur eux et « ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (2.4). Il y avait là des Juifs et des prosélytes « de toutes les nations qui sont sous le ciel » et « chacun les entendait parler dans sa propre langue » (v. 5,6 ; voir aussi v. 7-11). Des milliers de personnes se sont converties et ont été reçues dans l'Église par le baptême ce jour-là (v. 41).

On considère parfois la Pentecôte comme « l'anniversaire » de l'Église chrétienne. Bien sûr, ce n'est pas tout à fait juste, car les croyants de l'ancienne dispensation étaient déjà membres du corps de Christ. Une chose est certaine, cependant : la Pentecôte marque la fondation de l'Église dans son aspect néotestamentaire. Elle constitue le passage d'une Église nationale à une Église universelle. Autrefois liée à la nation israélite, l'Église a acquis ce jour-là le statut d'organisation indépendante.

Étant donné que la Pentecôte correspond à la formation de l'Église dans sa forme néotestamentaire et que cet événement est synonyme d'évangélisation, cela signifie que, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit a donné à l'Église locale les moyens d'accomplir la tâche d'évangélisation mondiale que Dieu lui a confiée.

Un autre événement lourd de sens est relaté dans Actes 13 : l'appel et l'envoi de Paul et Barnabas comme missionnaires parmi les non-Juifs. C'est le Saint-Esprit qui les a appelés, mais il les a appelés par « l'Église d'Antioche » (v. 1). Selon l'Écriture, le Saint-Esprit a dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (v. 2), ils ont été « envoyés par le Saint-Esprit » (v. 4), mais là encore la Bible précise qu'ils ont été envoyés par l'intermédiaire de l'Église puisqu'il est écrit qu'« après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent partir » (v. 3).

Pensez à cette phrase de Pierre : « Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 Pi 2.9). Ces paroles pourraient être présentées comme une exhortation à l'évangélisation. De toute évidence, l'apôtre considérait ses destinataires, non comme des individus distincts, mais comme un groupe uni, une « race », un « sacerdoce », une « nation », un « peuple ». Non pas comme des pierres séparées, mais comme « une maison spirituelle » (v. 5). Il pensait très probablement à l'Église. Celle-ci doit manifester les louanges de Dieu, son Sauveur.

La Bible contient bien d'autres éléments prouvant que l'Église est l'agence désignée par Dieu pour l'évangélisation, mais ceux-ci suffisent à l'affirmer. Dieu a assigné la tâche spécifique de l'évangélisation à l'Église locale. Bien que l'évangélisation ne soit pas la seule raison d'être de l'Église, c'est une de ses missions essentielles. Bien qu'il y ait des individus prêts à s'engager correctement dans l'évangélisation en dehors de l'Église organisée, cette dernière demeure l'agence suprême pour l'évangélisation selon les Écritures.

SES AGENTS SUBALTERNES

Chaque chrétien a le devoir sacré de témoigner pour Christ et d'apporter l'Évangile à tous. Enseigné dans de nombreux textes bibliques, ce devoir est implicite dans le prophétisme universel des croyants. Aussi,

il est clair que le chrétien individuel a parfaitement le droit de s'engager dans une telle activité sans avoir obtenu en amont le consentement de l'Église organisée. Il n'en a pas besoin pour distribuer des tracts ou raconter des histoires bibliques aux enfants de ses voisins non croyants. Toutefois, ce travail reste subordonné à l'Église locale. Par exemple, si ces tracts comportent des erreurs doctrinales, le collège pastoral a le droit de les corriger. Si le croyant refuse, les responsables de l'Église dont il est membre doivent alors exercer la discipline.

L'Église locale étant négligée, de plus en plus d'œuvres volontaires voient le jour pour en assumer les fonctions – en particulier celle de l'évangélisation. De nombreuses sociétés et conseils missionnaires existent indépendamment du contrôle de l'Église. Par exemple, bien que le célèbre évangéliste Billy Graham ait recherché la coopération des Églises dans ses campagnes et conseillé à ses « convertis » de s'unir aux Églises, il n'opérait pas, à proprement parler, dans le cadre d'une Église locale et sous son contrôle. Est-ce mal ? Certains théologiens compétents ont récemment examiné la question. Aucun ne prétend détenir la vérité sur le sujet, mais les observations suivantes semblent s'imposer.

Si le chrétien individuel peut et doit s'engager dans l'évangélisation, pourquoi plusieurs croyants ne pourraient-ils pas se rassembler pour accomplir cette tâche ? Beaucoup d'Églises le permettent, dans certaines limites. Bien sûr, une telle association de volontaires ne peut pas ordonner des évangélistes, mais de tels groupes peuvent s'engager, par exemple, dans la traduction, la publication et la distribution de Bibles. Ces associations doivent toutefois rester soumises à la discipline de leurs Églises respectives. Si l'association publiait une mauvaise traduction de la Bible, par exemple, les Églises concernées pourraient bien tenir ces individus pour coresponsables de ce mal.

Des conseils indépendants prennent en charge pratiquement toute la tâche missionnaire de l'Église. Ils envoient souvent des hommes ordonnés comme missionnaires et vont même jusqu'à les ordonner

eux-mêmes. Ils remplacent ainsi l'évangélisation par l'Église locale, ce qui va à l'encontre de la norme biblique. Certaines conditions exceptionnelles pourraient cependant justifier cette pratique. Cela est arrivé à deux reprises, dans des situations où des hommes d'Église, zélés pour les missions bibliques, ont jugé qu'ils devaient prendre cette mesure radicale en raison de la prédominance du modernisme dans les missions contrôlées par l'Église. Cela s'est produit dans l'Église établie de Hollande avant la réforme de 1886 et dans l'Église presbytérienne des États-Unis avant la réforme de 1936. Le premier cas a reçu l'approbation d'un homme d'église aussi célèbre qu'Abraham Kuiper, et de nombreux lecteurs savent que le second a abouti à la fondation du Independent Board for Presbyterian Foreign Mission (Conseil indépendant pour les missions presbytériennes étrangères) par Gresham Machen. Dans ces deux cas, les dirigeants concernés, des hommes de foi, avaient précédemment fait tout leur possible pour réformer l'organisation en place. Pour eux, leur action n'était justifiable que dans cette situation exceptionnelle. Leur acte n'a donc en rien bafoué le principe biblique selon lequel l'Église locale est l'agence missionnaire par excellence pour l'évangélisation.

Pour l'Église locale, l'évangélisation est un *devoir* ; pour une association de volontaires, agissant à l'intérieur de certaines limites, c'est une *possibilité*. Il est primordial de privilégier ce qui doit être fait sur ce qui peut être fait. Sans cela, le second risque de l'emporter sur le premier.

Plusieurs raisons plaident en faveur d'une supervision de l'évangélisation par l'Église locale.

Tout d'abord, cela permet d'intégrer les efforts des individus et des associations dans l'ensemble du travail de l'Église, évitant ainsi les chevauchements et la confusion. Ensuite, chaque croyant, en tant que membre de l'Église, a naturellement un rôle à jouer dans l'évangélisation, et cela lui évite de déléguer cette tâche aux personnes qui s'y intéressent plus particulièrement. De plus, cela réduit le risque d'erreur doctrinale, car l'Esprit de vérité a été donné à l'Église, et cet

Esprit continuera jusqu'à la fin des temps de conduire l'Église dans la vérité (même si l'incrédulité s'infiltré parfois dans l'Église locale au point de la transformer en fausse église). Enfin, et surtout, cela permet aux jeunes convertis d'être guidés le plus directement possible vers une adhésion à l'Église.

UNE PRÉROGATIVE GLORIEUSE

L'évangélisation du monde est une prérogative de l'Église – une prérogative glorieuse. Il suffit d'exposer rapidement les finalités de l'évangélisation pour comprendre cela.

Par l'évangélisation, des âmes précieuses passent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan au royaume du Fils bien-aimé de Dieu. C'est glorieux, mais ce n'est pas le but ultime de l'évangélisation. Par le salut des âmes, l'évangélisation contribue à la croissance et à l'achèvement de l'Église, le corps de Christ. Cela aussi est véritablement glorieux, mais il existe une finalité encore plus ultime. En faisant progresser l'Église, l'évangélisation fait progresser la reconnaissance du règne de Christ sur tous les domaines de la vie humaine, y compris la science et l'art, l'éducation et les loisirs, le travail et l'industrie, l'économie et la politique. Tout cela aussi est extrêmement glorieux, mais ce n'est qu'un moyen supplémentaire de promouvoir la finalité la plus élevée de l'évangélisation : la gloire de Dieu.

Dieu a honoré son Église en lui confiant la tâche de l'évangélisation. Il a fait d'elle son instrument pour l'accomplissement de ces fins glorieuses, mais surtout pour sa propre gloire. Sa gloire est la finalité qui justifie la création de l'univers, qui explique pourquoi Dieu soutient toutes choses et fait tout ce qu'il fait ; c'est la fin pour laquelle il a élu une multitude de perdus. À cette fin, il les a rachetés et les garde par sa puissance, « pour un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir » (1 Pi 1.4).

Bien sûr, l'Église ne peut que planter et arroser. Elle dépend entièrement de Dieu qui, seul, fait croître. Toutefois, l'Église est

co-ouvrière avec Dieu. Elle travaille sous sa supervision, mais aussi avec lui. Elle œuvre pour atteindre la plus haute des fins : la gloire du Très-Haut.

L'ASPECT ÉDUCATIF DE L'ÉVANGÉLISATION

Lorsque l'Église annonce l'Évangile à ceux du dehors, doit-elle tenter de les amener à la foi en faisant appel à leur volonté et à leurs émotions avant même de leur enseigner la Parole ? Doit-elle attendre de les recevoir comme membres avant de leur dispenser cet enseignement ? C'est une opinion courante. Or, l'appel évangélique le plus éloquent ne produira pas la foi salvatrice si le Saint-Esprit ne l'applique pas efficacement au cœur. L'enseignement joue un rôle crucial dans l'évangélisation, car il transmet le message essentiel aux non-croyants. En un mot, l'évangélisation de l'Église ne doit pas simplement être suivie d'un enseignement ; elle doit elle-même être un enseignement. Dieu exige de son Église une évangélisation *éducative*.

UNE EXIGENCE EXPLICITE

Les derniers versets de l'Évangile selon Matthieu portent bien leur nom de « Grand Mandat ». Bien qu'ils ne présentent pas le seul commandement du Seigneur Jésus sur le sujet, ils en constituent la forme la plus complète :

Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde (Mt 28.19,20).

Le Grand Mandat exige des apôtres et de l'Église de toutes les époques qu'ils *enseignent*. En réalité, « enseignez » désigne leur principale tâche missionnaire. « Allez » sert le but : « enseignez », « Allez » n'est qu'un moyen d'atteindre la finalité : « enseignez ». Les apôtres sont appelés à faire des disciples en « baptisant » ceux qui acceptent leur enseignement. Notez particulièrement que le Seigneur leur demande d'enseigner, non pas une, mais deux fois. Tout d'abord en leur disant de faire « de toutes les nations des disciples », puis en ajoutant : « ... enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » Ces deux impératifs s'appuient sur deux verbes grecs différents. Dans le premier cas, il s'agit de faire des apprenants, des élèves, des disciples. Dans le second, il s'agit d'instruire. Nous pouvons traduire les deux par « enseigner ».

Selon certains interprètes, Jésus enjoint de commencer par faire des disciples et de les baptiser en tant que tels, pour leur enseigner *ensuite seulement* à observer ses commandements. S'il avait voulu dire cela, il se serait exprimé différemment. Il aurait probablement dit : « *Alors seulement*, enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. » En réalité, l'enseignement éthique dont il est question ici n'est pas coordonné, mais subordonné à l'action de faire des disciples. Pour Jésus, l'enseignement éthique prépare les hommes à devenir des disciples. Dans son commentaire sur Matthieu, F. Grosheide fait remarquer que la principale construction verbale du Grand Mandat est : « faites des disciples ». Le baptême et l'enseignement devaient donc permettre de faire de toutes les nations des disciples.

Comme on pouvait s'y attendre, les apôtres et leurs collaborateurs ont obéi. Dans un contexte missionnaire, leur première tâche consistait invariablement à enseigner l'Évangile. Par exemple, la prédication de Pierre à la Pentecôte était principalement un enseignement, pas seulement une exhortation appuyée, comme le prouve la plus grande section de sa prédication (Ac 2.14-40). Avant de baptiser l'eunuque éthiopien, Philippe lui dispense un enseignement sur la personne de

Jésus en se référant à Ésaïe 53 (Ac 8.26-40). Paul et Silas ont dit au geôlier de Philippes : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Ac 16.31*b*). Plus tard, l'apôtre a baptisé le geôlier et sa famille (v. 33). Entre ces deux versets, nous apprenons ceci : « Et ils lui annoncèrent la Parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison » (v. 32).

Le temps consacré à l'enseignement avant le baptême était relativement court dans ces trois cas, mais ceci n'est pas normatif. Les auditeurs de Pierre, venus pour la fête de la Pentecôte, avaient probablement une connaissance considérable de la vraie religion. Nous ignorons ce que l'eunuque et le geôlier pouvaient savoir avant que Christ ne leur soit prêché. Dans sa rencontre avec l'eunuque, l'évangéliste Philippe a été conduit d'une manière tout à fait remarquable par le Saint-Esprit. De même, Paul et ses compagnons apôtres ont reçu le don de discerner le cœur des hommes (Jn 20.22,23). Ce don et cette direction étaient propres à l'Église de l'âge apostolique.

L'Écriture établit explicitement que la première responsabilité de l'Église chrétienne envers les non-croyants est de leur enseigner la Parole de Dieu !

UNE EXIGENCE DES PLUS RAISONNABLES

Si toutes les demandes de Dieu sont incontestablement raisonnables, cette légitimité n'est pas toujours facile à percevoir lorsqu'on lit les exigences présentées dans la Bible. Cependant, la légitimité de la demande dont il est question ici est parfaitement évidente. Ceux qui ne font pas encore partie de la bergerie doivent croire au Seigneur Jésus-Christ. Or, pour avoir la foi qui sauve, il faut d'abord connaître, et cette connaissance se transmet par l'enseignement. C'est pourquoi l'Église doit *enseigner* la Parole à ceux qui ne sont pas sauvés.

Dans certains cercles religieux, on dit que la connaissance, au lieu de favoriser la vie de disciple, l'entrave ; que foi et connaissance s'opposent. Quelle idée étrange ! Pour certains croyants, moins une

personne en sait, plus il lui sera facile de croire. L'ignorance est valorisée. On raconte qu'un certain prédicateur s'est vanté d'avoir été au Calvaire et non au séminaire. Ne lui est-il jamais venu à l'esprit qu'il est bénéfique pour un futur ministre d'aller aux deux endroits ? N'a-t-il pas pensé que cela devrait logiquement faire de lui un serviteur du Seigneur plus compétent que celui qui n'a été qu'au Calvaire ? Les leaders exceptionnels de l'Église comme Moïse, Paul, Augustin et Calvin, pour n'en citer que quelques-uns, étaient tous très instruits. Dans son livre *What is faith ?* (Qu'est-ce que la foi ?), J. Gresham Machen insiste sur le fait que plus l'on connaît les Écritures, plus la foi est simple et solide.

Ceux qui dénigrent la connaissance religieuse conçoivent généralement la foi comme un saut dans l'obscurité, qu'ils illustrent avec l'histoire suivante. Un homme travaille dans le sous-sol de sa maison, sans fenêtre. Il dit à sa fille de le rejoindre par la trappe. Lui peut la voir dans la lumière, mais elle ne voit rien dans l'obscurité. Alors, il lui dit : « Saute et papa t'attrapera. » Elle obéit instantanément, et l'instant d'après, elle se retrouve dans les bras de son père, qui la tient fermement. Certains disent que cette histoire illustre l'idée selon laquelle la foi serait un saut dans l'obscurité, ce qui est complètement faux. La petite fille a reconnu la voix de son père, et si elle était convaincue que son père était fiable, c'est parce qu'elle en savait beaucoup sur lui. C'est précisément en raison de ce qu'elle connaissait sur lui qu'elle lui a fait confiance. En réalité, elle a fait un saut dans la lumière. La foi qui sauve est aussi un saut dans la lumière, car elle s'appuie sur la connaissance du Seigneur Jésus-Christ.

La foi présuppose la connaissance, et la connaissance est un élément essentiel de la foi qui sauve. Selon le Catéchisme de Heidelberg, la vraie foi est avant tout, mais pas exclusivement, « une connaissance certaine par laquelle je tiens pour vrai tout ce que Dieu nous a révélé par sa Parole » (7^e dimanche, question 21).

Dans *The Christ of the Indian Road* (Le Christ de la route hindoue), notamment, Stanley Jones recommande aux missionnaires de prêcher Christ, non le christianisme. Dans le terme « christianisme », il englobe une grande partie de la doctrine chrétienne. Dénigrer les crédos, ce n'est pas courant pour un évangéliste. Or, il est impossible de prêcher Christ sans prêcher les crédos du christianisme historique. Quiconque désire prêcher Christ doit nécessairement définir le Christ en question. S'agit-il du Christ donné par Dieu dans la Bible ou de celui créé par l'homme dans notre société moderne ? Ce Christ est-il le Dieu né de Dieu et donc lui-même Dieu, ou n'est-il divin que dans le sens où une étincelle de divinité a résidé en lui, comme on dit qu'elle réside dans tous les hommes, bien qu'elle ait brûlé un peu plus fort en lui ? Est-il l'Homme-Dieu ressuscité et toujours vivant, à la droite de Dieu au plus haut des cieux, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts ? Ou est-il seulement le plus grand maître religieux que le monde n'ait jamais connu ? Quelqu'un dont les os reposent dans un sépulcre de Judée tandis que son âme poursuit sa marche, comme celle de Confucius, de Bouddha et de l'abolitionniste John Brown ? Ce sont là des questions de doctrine. Il n'y a rien de pire que de prêcher en y apportant les mauvaises réponses. Si une personne prêche sans aborder ces questions, sa prédication sera vaine, comme un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit.

À quoi bon demander à quelqu'un s'il est sauvé s'il ne comprend pas de quoi il a besoin pour être sauvé ni par qui il doit l'être ? À quoi bon demander à une personne si elle est en Christ si elle ignore qui est Christ et ce que signifie croire en lui ? Comment peut-on s'engager corps et âme pour Jésus, ici-bas et pour l'éternité, sans savoir qu'il est Dieu ? S'engager envers un simple homme, c'est de l'idolâtrie. Comment croire au pardon des péchés en Christ et à la vie éternelle sans savoir que sa mort sur la croix n'était pas seulement la mort d'un martyr, mais un sacrifice de substitution pour l'expiation du péché et la satisfaction de la justice divine ?

L'Église doit *enseigner* la parole de Dieu à ceux qui vivent hors du bercail. C'est une exigence logique, raisonnable, et il n'en est aucune dans l'Écriture de plus explicite que celle-ci.

UNE EXIGENCE PARTICULIÈREMENT ACTUELLE

De Wesley à Whitefield, au XVIII^e siècle, jusqu'à Bill Sunday et les Gipsy Smiths, plus récemment, les prédications évangéliques se sont davantage concentrées sur la volonté et les émotions que sur l'enseignement. Ce n'était pas l'idéal, mais cela avait moins de conséquences qu'aujourd'hui. Il y a deux siècles, voire cinquante ans à peine, l'évangéliste était en droit de supposer que son auditoire, dans des pays comme l'Angleterre ou l'Amérique, possédait un minimum de connaissances religieuses. Dans l'ensemble, ses auditeurs n'étaient pas totalement ignorants de l'Évangile. Aujourd'hui, le processus de déchristianisation a tant progressé que, même dans les pays considérés comme chrétiens, le grand public n'a guère plus de connaissances sur la voie du salut que les païens. L'évangélisation doit donc intégrer une bonne dose d'*enseignement*. Il faut accorder à Billy Graham le mérite d'avoir vraisemblablement perçu ce besoin. Même s'il n'était pas considéré comme un grand théologien – et ne prétendait pas l'être non plus –, il a déployé un effort considérable pour informer son public de ce que « la Bible dit ».

L'ignorance du public américain (y compris des membres d'Église) concernant les saintes Écritures est consternante. Une monitrice d'école du dimanche aurait dit à ses élèves que Dan et Beer-Schéba sont un homme et sa femme, « tout comme Sodome et Gomorrhe ». Est-ce vrai ? En tout cas, un récent sondage a mis en lumière le triste fait que peu de personnes peuvent nommer les quatre Évangiles. Une majorité de membres de l'Église ne comprennent pas le salut par la grâce. Ils croient qu'il suffit de faire « de son mieux ». Si une telle ignorance prévaut au sein de l'Église, qu'en est-il en dehors de celle-ci ?

Une autre raison justifie l'exigence biblique pour l'Église d'*enseigner* les non-sauvés. La société en sait peut-être moins sur la religion

chrétienne, mais l'éducation séculière, bien que peu rigoureuse, est beaucoup plus répandue qu'autrefois, et le niveau général de connaissances a augmenté, non seulement aux États-Unis, mais également dans d'autres pays. Par conséquent, beaucoup exigent une approche plus raisonnée de la religion chrétienne au lieu d'une prédication purement émotionnelle. « Si le prédicateur du christianisme veut gagner notre respect, disent-ils, qu'il nous instruisse ! » Comment le leur refuser ? Il est naturel que ces connaissances soient transmises par celui qui reconnaît le caractère insaisissable pour l'homme de nombreux éléments de l'enseignement chrétien, car on peut raisonnablement avancer que la révélation du Dieu infini transcende la compréhension de l'homme fini.

La faiblesse des Églises provient en grande partie de leur incapacité à instruire leurs membres potentiels et de leur tendance à accepter l'adhésion de membres profondément ignorants de la Parole de Dieu. L'Église a besoin d'un programme solide d'évangélisation éducative. Elle doit aussi se résoudre à n'accepter que ceux qui reconnaissent les vérités fondamentales du christianisme. Cela, non seulement freinerait la décadence actuelle dans l'Église, mais rehausserait aussi considérablement la gloire de l'Église chrétienne.

L'ÉGLISE EST L'ANTITHÈSE DU MONDE

Le terme « monde » peut avoir de nombreuses significations, et ce, à juste titre. Dans le contexte de l'opposition à l'Église, il s'agit de « la multitude impie », c'est-à-dire « la masse des femmes et des hommes éloignés de Dieu et donc hostiles à la cause de Christ ». Parler d'une « antithèse », c'est définir un contraste fort, l'exact opposé.

Bien sûr, plus le contraste entre l'Église et le monde est prononcé, plus grande est la gloire de l'Église. Le blanc ne semble jamais aussi blanc que sur un fond noir. La sainteté et la beauté de l'Église de Christ ressortent de manière plus frappante en contraste avec la souillure et la dépravation du monde.

UNE ANTITHÈSE RÉELLE

On accuse souvent l'Église de ressembler au monde, et c'est souvent le cas, hélas. Il y a toujours un peu – et souvent même beaucoup – de mondanité dans l'Église. Cette dernière doit alors être réprimandée pour sa conformité au monde. Il faut rappeler qu'elle a le devoir d'en être le parfait contraire.

Ne considérons toutefois pas ce positionnement inverse au monde comme un simple devoir – parfois observé de manière imparfaite et souvent négligé. L'antithèse est aussi une réalité. Depuis sa fondation, l'Église a toujours été aux antipodes du monde. Cette réalité sera d'actualité aussi longtemps que l'Église existera dans ce monde

corrompu. Le monde ne pourra jamais absorber l'Église, et l'Église, même entachée de mondanité, ne sera jamais confondue avec le monde. Demeurer le parfait contraire du monde n'est pas seulement nécessaire au bien-être de l'Église ; c'est indispensable à son existence même. Si l'Église cessait d'être l'opposé du monde, elle ne serait plus l'Église. Même si cela arrive à certaines Églises, cela n'arrivera jamais à l'Église chrétienne en tant que telle.

Pourquoi ? Parce que Dieu lui-même, qui a façonné l'Église de manière qu'elle soit radicalement différente du monde, la préservera, selon sa promesse. Dieu lui-même a façonné l'Église comme l'antithèse du monde, et il veillera assurément à ce qu'elle le reste.

Pour rappel, l'histoire de l'Église remonte au jardin d'Éden, où Dieu promet un Sauveur à l'humanité dès l'instant qu'elle commet le premier péché. Adam et Ève croient probablement à cette promesse, devenant ainsi les premiers membres du corps de Christ. Dès la fondation de son Église, Dieu la positionne aux antipodes du monde en déclarant au Tentateur : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon » (Ge 3.15). La postérité du Tentateur, c'est le monde. La postérité de la femme, c'est l'Église. Dieu n'a pas proposé l'inimitié entre eux pour ensuite les laisser obéir ou non à leur guise. Il a décrété cette inimitié mutuelle, et elle s'est concrétisée. L'antithèse a été établie par un décret divin, et celle-ci perdurera à travers les siècles, garantie par la volonté inaltérable de Dieu.

L'apôtre Paul a écrit ceci aux croyants d'Éphèse : « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (Ép 5.8). Quand ils appartenaient au monde, ils étaient ténèbres. En devenant membres de l'Église de Christ, ils sont passés à la lumière. Ces deux états s'opposent l'un l'autre. L'apôtre ne leur a pas demandé de cesser d'être ténèbres et de devenir lumière dans le Seigneur, car, par la grâce de Dieu, ils avaient déjà été transformés passant des ténèbres à la lumière. Les croyants ne vivent pas toujours de manière

à témoigner du fait qu'ils sont lumière dans le Seigneur, d'où cette exhortation de Paul aux croyants : « Marchez comme des enfants de lumière ! » Ce commandement ne change absolument rien au fait qu'ils sont des enfants de lumière. C'est au contraire sur cette réalité que repose cette exhortation.

La conclusion est irréfutable : il y a entre l'Église et le monde une réelle opposition, et celle-ci influe directement sur la gloire de l'Église. L'opposition entre l'Église et le monde n'est pas simplement un désir éventuellement concrétisé ni un devoir éventuellement accompli. Il s'agit d'un fait concret, d'une réalité actuelle. L'Église est véritablement aux antipodes du monde impie ; en d'autres termes, elle est parfaitement sainte.

UNE ANTITHÈSE ABSOLUE

Les personnes qui appartiennent au monde sont mortes « par *[leurs]* offenses et par *[leurs]* péchés » (Ép 2.1), tandis que celles qui font partie de l'Église sont nées de nouveau et vivent spirituellement. Ce contraste n'est donc pas relatif, mais absolu. En effet, les hommes ne peuvent être à la fois morts et vivants. La vie et la mort s'excluent mutuellement.

Il ne s'agit pas de prétendre que le chrétien est sans péché. Au contraire, le meilleur des chrétiens est loin de pouvoir prétendre avoir atteint la perfection. L'apôtre Paul, tout saint qu'il était, reconnaissait volontiers qu'il n'avait pas remporté le prix de la vocation céleste de Dieu en Jésus-Christ (Ph 3.13,14). Jacques, le frère du Seigneur, a écrit : « Nous bronchons tous de plusieurs manières » (Ja 3.2). D'où cette histoire que l'on raconte : un pasteur rencontre un de ses collègues dans la rue et lui demande où il va. « Je me dépêche d'aller vers la perfection », lui répond son collègue. Aussi, le pasteur réplique : « Alors je ne te retiens pas, car je vois bien que tu as un long chemin à parcourir. » Néanmoins, la vie nouvelle que Dieu le Saint-Esprit a implantée dans l'âme du chrétien domine sur le péché. Les chrétiens sont « morts au péché » et « vivants pour Dieu » (Ro 6.11). Lorsque

nous péchons, nous faisons ce que nous ne voudrions pas – voire ce que nous détestons – faire. C'est pourquoi nous osons affirmer : « ... ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi » (7.17 ; voir aussi v. 15). Concrètement, notre péché va radicalement à l'encontre de notre nature régénérée.

Les personnes qui font partie du monde sont-elles moins humaines pour autant ? Pas du tout. Dans *Le Marchand de Venise*, de William Shakespeare, Shylock affirme que les Juifs sont aussi des personnes. Il argumente :

Un Juif n'a-t-il pas des yeux ? un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions ? ne se nourrit-il pas des mêmes aliments ? n'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, réchauffé par le même été et glacé par le même hiver qu'un chrétien ? si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? (III, 1.)

En ce sens, les incroyants sont aussi des personnes. Ils le sont plus qu'ils ne le pensent, car ils portent encore des restes de l'image de Dieu dans laquelle ils ont été créés à l'origine. Ce sont encore des êtres doués de raison et de morale. L'être humain fait la distinction « entre ce qui est honnête et malhonnête, et montre avoir quelque pratique et soin de la vertu et d'une discipline extérieure », mais il « n'en use même pas droitement dans les choses naturelles et civiles, mais plutôt, telle qu'elle est, il la souille de diverses manières et la maintient dans l'injustice » (Canons de Dordrecht, doctrines III-IV, article 4). Chez le chrétien, en revanche, l'image de Dieu est, en principe, restaurée dans sa gloire originelle, en vraie connaissance de Dieu, vraie justice et vraie sainteté. Cette différence entre l'image de Dieu renvoyée par le chrétien et celle que l'on décèle chez le non-chrétien n'est pas simplement quantitative, comme si le premier en avait « plus » que le second ; il s'agit d'une différence qualitative.

On prétend parfois que la grâce commune réduit l'opposition entre croyant et incroyant, et par conséquent entre l'Église et le monde. Effectivement, certaines grâces divines sont accordées à l'un comme à l'autre : « ... il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Mt 5.45). Aussi, même les non-régénérés peuvent faire du bien, non en vertu d'une bonté innée (qui est inexistante), mais en vertu de la grâce commune de Dieu. Jésus dit : « Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi agissent de même » (Lu 6.33).

Dieu est-il cependant « motivé » (si l'on peut employer ce terme au sujet de Dieu) par la même bienveillance lorsqu'il accorde les mêmes bienfaits aux injustes et aux justes ? D'abord, il est certes bon, et même aimant, avec les injustes, toutefois il n'aime que les justes comme ses enfants. Eux seuls sont adoptés par l'amour de Christ. Il les considère toujours en Christ, y compris lorsqu'il leur accorde les bienfaits de la nature. Ensuite, il faut garder à l'esprit que seuls les régénérés peuvent faire le bien spirituel, c'est-à-dire le bien motivé par l'amour de Dieu. Dans tout le bien que font les non-régénérés, il n'y a pas la moindre trace de cet amour. De plus, les régénérés utilisent les bénédictions dont ils jouissent de manière radicalement différente. En principe, le chrétien, qu'il mange, qu'il boive ou qu'il fasse toutes autres choses le fait pour la gloire de Dieu, tandis que l'homme du monde ne fait rien pour la gloire de Dieu.

Enfin, n'oublions pas que la grâce salvatrice, dont seuls les chrétiens bénéficient, diffère si radicalement de la grâce commune que toutes les bénédictions de la grâce commune déversées sur l'humanité à travers les âges n'équivalent même pas à une fraction de la grâce salvatrice à elle seule.

La séparation complète entre croyants et non-croyants n'aura lieu qu'à la fin de l'histoire. En attendant ce jour, ils peuvent et doivent coopérer dans plusieurs activités louables, bien que leurs motivations

différent. Jusqu'au jour du jugement, le Dieu de la grâce souveraine continuera à remplacer des cœurs de pierre par des cœurs de chair, à faire passer les hommes du royaume de Satan à celui de son Fils bien-aimé. L'antithèse demeure, néanmoins, entre le régénéré, spirituellement vivant, et le non-régénéré, spirituellement mort. C'est une antithèse absolue, non seulement en principe, mais dans son essence même.

Ce caractère absolu de l'antithèse de l'Église et du monde est indéniable. Contrairement à ce que l'on dit, tous deux ne suivent pas la même voie sur une certaine distance pour ensuite diverger ; ils divergent du début à la fin. C'est aussi cela qui fait la gloire de l'Église, car elle est si différente du monde qu'elle est incomparable. Cela rend la gloire de l'Église transcendante.

UNE ANTITHÈSE ACTIVE

Une antithèse peut être absolue sans être active. Qui niera que le noir et le blanc s'opposent ? Le blanc apparaît lorsque la lumière du soleil est réfléchi sans absorber aucun rayon visible du spectre, le noir est l'absence de toute couleur spectrale, mais le blanc et le noir peuvent coexister de manière passive. Le noir et le blanc décorent bien des maisons, de nos jours. L'effet est saisissant en raison du contraste total entre ces deux couleurs, mais elles se marient en parfaite harmonie, sans qu'aucune des deux ne dérange l'autre.

Supposons, maintenant, qu'une maison prenne feu et que l'on verse de l'eau sur le feu. Vous avez là une autre antithèse, extrêmement active cette fois-ci : le feu et l'eau poursuivent des buts radicalement différents. L'un participe à la destruction de la maison, l'autre à sa protection. Le feu et l'eau se détruisent même mutuellement. L'eau cherche à éteindre le feu, et le feu cherche à transformer l'eau en vapeur.

L'opposition entre l'Église et le monde n'est pas passive, mais résolument active.

L'Histoire montre clairement que le monde s'oppose activement à l'Église. À peine Dieu avait-il mis l'inimitié entre la postérité du Tentateur et celle de la femme que cette inimitié s'est enflammée. Caïn a tué Abel, parce que les œuvres de son frère étaient bonnes et les siennes mauvaises (1 Jn 3.12). Animés d'une haine profonde, les païens égyptiens ont persécuté le peuple de Dieu. Lorsqu'Israël occupait la Palestine, il était sans cesse attaqué par les nations voisines. La haine du monde envers la postérité de la femme a atteint son expression la plus complète et la plus violente lorsque le Fils de l'homme a été crucifié, mais cette hostilité n'a pas pour autant pris fin ce jour-là. Les disciples de Christ ont depuis lors fait l'expérience de la vérité de ses paroles : « Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jn 15.20), et : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait » (v. 19).

L'Église, elle aussi, doit s'opposer activement au monde. Dans la mesure où elle est vraiment l'Église, elle le fait. Certes, le peuple de Dieu ne déteste pas les hommes du monde comme ceux-ci détestent les croyants. Les disciples de Christ aiment tous les hommes, même leurs ennemis. Par conséquent, ils travaillent avec zèle et prient avec ferveur pour le salut de tous ceux qui sont éloignés de Dieu et qui sont hostiles à la cause de Christ. Au moment même de leur martyre aux mains du monde, ils implorent : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché ! » (Ac 7.60.) Mais ce n'est pas tout. Par sa mort, Christ a non seulement sauvé le monde, mais il l'a aussi vaincu. L'Église de Christ témoigne fermement contre les péchés du monde, s'oppose avec vigueur aux œuvres des ténèbres perpétrées par le monde et, aussi incroyable que cela puisse paraître, elle déteste même les méchants.

Voilà bien un paradoxe. Il est vrai que les chrétiens doivent en tout temps aimer tout le monde, mais la vérité ne se résume pas à cela. Alors que les impies haïssent les pieux, les pieux aiment les impies.

C'est vrai et pertinent, mais ce n'est pas tout. On dit souvent que les chrétiens détestent le péché, mais aiment les pécheurs. Il y a du vrai, toutefois c'est une façon un peu simpliste de présenter ce paradoxe. Celui-ci, comme tous les paradoxes bibliques, doit être considéré dans toute l'audace de son inspiration biblique.

Dieu, qui aime tous les hommes, y compris Ésaü, a déclaré : « ... j'ai haï Ésaü » (Ro 9.13). Les enfants de Dieu, eux aussi, aiment et détestent les impies. Ils les aiment parce que ce sont leurs semblables, parce qu'ils aiment leur prochain ; ils les haïssent parce que ce sont des *personnes qui haïssent Dieu*. C'est pourquoi le psalmiste s'exclame : « Éternel, n'aurais-je pas de la haine pour ceux qui te haïssent, du dégoût pour ceux qui s'élèvent contre toi ? Je les hais d'une parfaite haine » (Ps 139.21,22). Selon plusieurs spécialistes, dont F. Godet, Jésus fait allusion à cette haine lorsqu'il dit : « Si quelqu'un vient à moi, sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères, et à ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lu 14.26). L'apôtre Paul exprime cette haine avec vigueur lorsqu'il écrit aux Églises de Galatie : « Si quelqu'un vous annonce un évangile s'écartant de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! » (Ga 1.9.) Il en va de même pour les esprits des justes rendus parfaits, qui crient d'une voix forte sous l'autel du ciel : « Jusqu'à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à juger, et à tirer vengeance de notre sang sur les habitants de la terre ? » (Ap 6.10.) Il en sera de même pour les habitants du ciel dans le chant de triomphe : « Alléluia ! Le salut, la gloire, et la puissance sont à notre Dieu, parce que ses jugements sont véritables et justes ; car il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre par sa débauche, et il a vengé le sang de ses serviteurs en le redemandant de sa main » (Ap 19.1,2).

Le chrétien aime Dieu. C'est pourquoi il aime ses semblables, sans exception. Pour la même raison, il ne peut que haïr les ennemis de Dieu, comme le dit l'Écriture.

De même, l'opposition entre l'Église et le monde révèlent la gloire de l'Église. Parce que cette opposition est bien réelle, absolue et agissante. Si l'Église aimait moins Dieu, le monde la persécuterait moins violemment et elle s'opposerait moins vigoureusement au monde. Si cette opposition est effective, c'est parce que l'Église aime Dieu. En agissant ainsi, elle reflète sa propre gloire resplendissante.

L'ÉGLISE EST UNE BÉNÉDICTION POUR LE MONDE

L'Église de Jésus-Christ est une bénédiction inestimable pour l'humanité, c'est un fait. Elle l'est y compris pour ceux qui sont hostiles à Dieu et à la cause de Christ.

Les bénédictions qui découlent pour le monde de la présence de l'Église sont innombrables, mais peuvent se résumer par deux paroles du Seigneur Jésus à ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre » et « vous êtes la lumière du monde » (Mt 5.13,14).

LE SEL DE LA TERRE

Prêchant sur notre fonction de « sel de la terre », un prédicateur expliquait ceci : « Quand le sel entre dans une plaie ouverte, ça pique. Nous, chrétiens, devons traverser la vie en piquant. » Inutile de préciser qu'il faisait dire à la Bible ce qu'il voulait (eisegèse) plutôt qu'il n'en donnait l'interprétation (exégèse). Certes, nous devons proclamer la vérité de Dieu, et elle fait souvent mal. L'Écriture nous exhorte cependant à aimer tout le monde, autant que cela dépend de nous, et à vivre en paix avec tous (Ro 12.18).

En quoi les croyants sont-ils le sel de la terre ? Depuis des temps immémoriaux, l'humanité utilise le sel pour assaisonner ses aliments et en empêcher la putréfaction. De même, le peuple de Dieu tient ce rôle. Sans eux, le Dieu saint aurait vomi ce monde insipide de sa

bouche depuis longtemps. Sans eux, ce monde putride serait voué à la destruction par l'indignation ardente de Dieu.

Une histoire de l'Ancien Testament illustre cette vérité de manière frappante.

Le Seigneur était venu anéantir Sodome à cause de l'extrême méchanceté de sa population. Cependant, Abraham, avec qui Dieu avait récemment établi son alliance de grâce, a intercédé pour la ville condamnée. Ce faisant, il agissait comme un agent de préservation. En réponse, Dieu a promis d'épargner la ville si cinquante justes s'y trouvaient. En réponse à l'insistance de son ami, Dieu a réduit ce nombre, d'abord à quarante-cinq, puis à quarante, puis à trente, puis à vingt et finalement à dix. Il a dit : « Je ne la détruirai point, à cause de ces dix justes » (Ge 18.32). Tout Sodome aurait été épargné s'il n'y avait eu que dix justes dans la ville. Ces dix justes auraient joué le rôle d'assaisonnement et d'agent de préservation (v. 16-33).

L'Église agit comme sel de la terre de nombreuses manières. Voici quelques exemples de ses bienfaits pour le monde.

La simple présence de l'Église constitue une bénédiction pour le monde. Lorsque le Dieu saint regarde la race impie des hommes, sa colère s'enflamme et l'on s'attend à ce qu'il se manifeste comme un feu dévorant. Mais presque partout, parmi les méchants, il voit ceux qui, par la foi en son Fils unique, sont devenus ses enfants. Il les considère avec un amour infini. Selon les Écritures, les jours de tribulations à venir seront abrégés à cause d'eux (Mt 24.22). De même, à cause d'eux, le temps de la patience divine se prolonge et le jour de la vengeance divine ultime est reporté.

Une nation qui a été chrétienne peut continuer un certain temps à bénéficier des fruits du christianisme. Aux États-Unis, les libertés viennent en partie de la foi des pères fondateurs. En se détournant rapidement de Dieu, les Américains sont toutefois en train de perdre ces libertés. Malgré tout, comparé à de nombreuses autres nations, ce pays reste une « terre de liberté ».

Les impies bénéficient également de leurs compatriotes croyants de bien des manières. Par exemple, la présence de communautés chrétiennes élève généralement le niveau moral par rapport à un peuple entièrement composé de non-chrétiens.

Que Dieu n'ait pas encore détruit l'humanité tortueuse et perverse, c'est ce que les théologiens appellent « la grâce commune » de Dieu. Pourquoi Dieu use-t-il de patience envers le monde ? Notamment parce que l'Église opère comme du sel en son sein. La présence du peuple de Dieu dans le monde est l'une des raisons – pas la seule – pour laquelle les autres bénédictions de la grâce commune sont accordées. Les bénédictions naturelles telles que la pluie et le soleil (Mt 5.45), la restriction du péché chez les réprouvés, qui permet à une société plus ou moins ordonnée de subsister (Ge 6.3 ; 20.6), l'attribution de talents scientifiques ou artistiques à des non-régénérés (Ge 4.20-22), ainsi que le bien civique accompli par les non-croyants (Lu 6.33), tout cela provient des « miettes » qui tombent de la table des fidèles enfants de Dieu. Robert Candlish, dans son ouvrage *The Atonement* (L'expiation) écrit ceci :

Toute l'histoire de la race humaine, de l'apostasie jusqu'au jugement final, est une dispensation de patience à l'égard des réprouvés, durant laquelle de nombreuses bénédictions physiques et morales affectant à jamais leur caractère et leur destinée, profitent aux païens, et bien plus encore aux citoyens instruits et raffinés des communautés chrétiennes (p. 358s, trad. libre).

Le plus important, c'est qu'en dispensant la Parole de Dieu, l'Église agit dans le monde comme du sel qui préserve et assaisonne. Lorsqu'une personne croit et obéit à cette Parole, Dieu ne la considère plus dans sa colère dévorante, mais dans son amour salvateur. Ceux qui étaient « par nature des enfants de colère » (Ép 2.3) sont « favorisés dans le bien-aimé » (1.6).

LA LUMIÈRE DU MONDE

Christ accorde un honneur suprême à son Église en l'appelant « la lumière du monde ». Ce faisant, il s'identifie étroitement à l'Église, car c'est lui la lumière du monde. C'est ainsi qu'il est décrit, à maintes reprises, dans l'Écriture sainte. Lorsque le vieux Siméon prend l'enfant Jésus dans ses bras, il en parle comme d'une lumière pour éclairer les nations, et comme la gloire d'Israël, le peuple de Dieu (Lu 2.29-32). Matthieu évoque le début du ministère galiléen de Jésus comme l'accomplissement de la prophétie d'Ésaïe : « Le peuple de Zabulon et de Nephtali, de la contrée voisine de la mer, du pays au-delà du Jourdain, et de la Galilée des païens, ce peuple, assis dans les ténèbres, a vu une grande lumière ; et sur ceux qui étaient assis dans la région et l'ombre de la mort, la lumière s'est levée » (Mt 4.15,16). Notre Seigneur a témoigné de lui-même : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » (Jn 8.12).

L'Église opère donc comme la lumière du monde. Elle ne rayonne pas de sa propre lumière. Toute la lumière qu'elle possède lui est donnée par Christ. Comme la lune reflète la lumière du soleil, l'Église reflète la lumière de celui qui est « le soleil de la justice » (Ma 4.2). En proclamant Christ au monde, l'Église de Christ devient la lumière du monde.

« Voici, les ténèbres couvrent la terre, et l'obscurité les peuples. » Ainsi parlait le prophète (És 60.2). Quelle description précise de chaque période de l'histoire humaine depuis la chute ! Comme elle s'applique bien à notre époque ! Les nations chrétiennes retournent rapidement aux ténèbres du paganisme. Un voile épais d'incrédulité s'est abattu sur l'Église de Christ elle-même. Des barrières apparemment insurmontables empêchent, dans de nombreux cas, la lumière de l'Évangile d'atteindre les nations païennes. Le sinistre prince des ténèbres semble avoir été libéré de l'abîme et s'apprête à lancer ses hordes démoniaques sans relâche contre la chrétienté. Le soleil de la civilisation occidentale, largement issue du christianisme, semble sur

le point de se coucher. Les hommes d'État tâtonnent frénétiquement pour trouver la lumière, mais les ténèbres ne cessent de s'épaissir : « Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? » (És 21.11.) N'y a-t-il pas un seul rayon d'espoir ? Non, pas un seul, sauf pour celui qui est la lumière du monde.

Quand l'évangéliste dit de la Parole personnelle et vivante qu'elle est « la véritable lumière qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme » (Jn 1.9), il se réfère probablement à la lumière commune de la nature. Calvin commente :

Nous savons que les hommes ont cette excellence particulière qui les élève au-dessus des autres animaux, qu'ils sont doués de raison et d'intelligence, et qu'ils portent la distinction du bien et du mal gravée dans leur conscience. Il n'y a donc aucun homme que la perception de la *lumière* éternelle n'atteigne pas (trad. libre, italiques pour souligner).

Il s'empresse toutefois d'ajouter que la lumière commune de la nature est « bien inférieure à la foi, car jamais aucun homme ne pourra, par toute l'acuité et la sagacité de son propre esprit, pénétrer dans le royaume des cieux », et « la lumière de la raison que Dieu a implantée en l'homme a été tellement obscurcie par le péché qu'au milieu des ténèbres épaisses, de l'ignorance choquante et du gouffre des erreurs, il n'y a guère que quelques étincelles brillantes qui ne soient pas complètement éteintes ».

Christ est la lumière du monde dans un sens bien plus élevé. Alors qu'ils marchaient dans la pleine lumière de la face divine, nos premiers parents ont commis un acte des plus sombres. L'humanité a été plongée dans les ténèbres du péché et de la mort. Cependant, le Fils de Dieu, par sa mort et sa résurrection, a vaincu le péché et la mort et il a fait paraître la vie et l'immortalité (2 Ti 1.10). Par la foi en lui, l'humanité peut avoir la lumière de la vie, voire de la vie éternelle.

C'est le grand honneur de l'Église chrétienne d'être composée d'enfants de lumière qui laissent briller leur lumière en prêchant

Christ comme Sauveur et Seigneur aux individus et aux nations. Ce faisant, ils présentent celui qui seul est capable de conduire les pécheurs des ténèbres à la lumière et de dissiper les nuages sombres qui enveloppent comme un linceul les peuples de la terre.

Les membres de l'Église du Christ doivent le faire en paroles et en actes. La vie chrétienne ne remplace pas la Parole de Dieu, mais la prédication de la Parole doit être complétée par une vie chrétienne. La Parole de Dieu est le seul moyen par lequel les pécheurs sont amenés à la foi : « Ainsi la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la Parole de Christ » (Ro 10.17). Que les disciples de Christ, cependant, n'espèrent pas voir le fruit de leur prédication s'ils ne font pas aussi briller leur lumière. L'humanité doit être en mesure de voir leurs bonnes œuvres (Mt 5.16). Les chrétiens sont les épîtres vivantes de Christ, connues et lues de tous les hommes (2 Co 3.2,3). Là non plus, l'homme ne peut pas séparer ce que Dieu a uni. D'où la mise en garde de Paul aux Philippiens : « ... afin que vous soyez irréprochables et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération perverse et corrompue, parmi laquelle vous brillez comme des flambeaux dans le monde, portant la parole de vie » (Ph 2.15,16).

L'apôtre Jean a vu « descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (Ap 21.2). C'était l'Église à venir, mais aussi l'Église du présent préfigure celle à venir :

La ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront point le jour, car là il n'y aura point de nuit (v. 23-25).

L'ÉGLISE EST SÉPARÉE DU MONDE

Le mot grec du Nouveau Testament pour désigner l'Église chrétienne signifie « appelé hors de ». Même si ce mot s'emploie parfois dans un sens plus large, il est clair que c'est du monde que l'Église est appelée à sortir. Le nom même que le Saint-Esprit a donné à l'Église indique la séparation du monde.

Bien sûr, l'Église ne va pas se séparer complètement du monde. Bien qu'elle ne soit pas *du* monde, l'Église reste *dans* le monde, par la volonté de Dieu. Jésus a prié pour les membres de son Église : « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du malin » (Jn 17.15). L'apôtre Paul écrit ceci à l'Église de Corinthe, une ville mondaine : « Je vous ai écrit dans ma lettre de ne pas avoir de relations avec les débauchés, non pas d'une manière absolue avec les débauchés de ce monde, ou avec les cupides et les ravisseurs, ou avec les idolâtres ; autrement, il vous faudrait sortir du monde » (1 Co 5.9,10).

Dans quelle mesure l'Église doit-elle se séparer du monde ? Pour le savoir, distinguons la séparation interdite de la séparation requise.

LA SÉPARATION INTERDITE

Tout au long de l'histoire de l'Église chrétienne, des personnes ont fui le monde, outrepassant ainsi les exigences bibliques. Elles ont pu donner l'impression d'une piété exceptionnelle, mais, en réalité, elles se rendaient coupables d'impiété. Se vouloir plus sage que Dieu

et plus saint que la loi de Dieu, ce n'est pas de la sainteté, mais du pharisaïsme... et le pharisaïsme est un vice.

Pensez au pharisien qui refuse de toucher un publicain avec une perche de trois mètres, mais qui, après avoir traversé la place du marché où il a inévitablement côtoyé toutes sortes de gens, juge impensable de se mettre à table sans s'être d'abord lavé des souillures du monde (Mc 7.4). Pensez à l'ermite qui se retire dans une hutte miteuse au fond des bois. Au stylite qui fait sa demeure au sommet d'un mince pilier dans un désert. Au moine et à la nonne qui font vœu de célibat et de pauvreté et se condamnent à l'isolement d'un monastère ou d'un couvent. Pensez à la personne chrétienne qui pense pécher si elle adhère à une association non chrétienne. Ou à celle qui craint de participer à un divertissement auquel les gens du monde se livrent. Tous ont commis la même erreur fondamentale. Ils accordent trop d'importance à la séparation spatiale entre le chrétien et le monde. Cela n'a rien d'une marotte innocente ou d'une lubie inoffensive. L'histoire l'enseigne : ces excès mènent presque inévitablement à de graves péchés.

Quiconque interdit aujourd'hui ce que Dieu permet, permettra presque toujours demain ce que Dieu interdit. La raison en est évidente. En mettant l'accent sur des commandements humains, nous courons le risque de négliger la loi de Dieu. En faisant de l'antithèse de l'Église et du monde une question essentiellement spatiale, nous sommes pratiquement certains d'oublier qu'elle est essentiellement spirituelle. Bref, en nous efforçant de toutes nos forces d'échapper à notre environnement mondain, nous oublions que nous portons le monde en nous-mêmes. Résultat : fuir le monde, cela aboutit souvent à une mondanité de la pire espèce. Pas étonnant que les pharisiens de l'époque de Jésus ressemblaient à des sépulcres blanchis et que notre Seigneur ait tonné contre eux : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et

du plat, et qu'au-dedans ils sont pleins de rapine et d'intempérance » (Mt 23.25-27).

Pas étonnant, non plus, que plus d'un monastère ou couvent ait dégénéré en maison de débauche.

Quiconque se croit au-dessus des préceptes bibliques en matière de séparation du monde risque de tomber dans l'abominable péché de l'orgueil spirituel. Il pourrait facilement se prendre pour une personne plus « spirituelle » que les autres. Le pharisien de la parabole a bien remercié Dieu de ne pas être comme les autres : ravisseurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain méprisable, à quelque pas de lui (Lu 18.11). Sa prétendue piété dépasse les exigences de la sainte loi de Dieu et le voici qui tombe dans la vantardise : « ... je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tous mes revenus » (v. 12). Tennyson a bien illustré cet orgueil dénoncé par Jésus quand il a évoqué l'orgueil spirituel de Siméon le Stylite en lui faisant dire ceci :

*Souviens-toi, Seigneur, pendant que toi et tous les saints,
 Vous vous amusez au ciel, et que les hommes sur la terre
 Reposent sous des toits confortables,
 S'assoient avec leurs femmes au coin du feu, mangent des aliments sains,
 Et portent des vêtements chauds, et que même les bêtes ont des écuries...
 Moi, entre le lever et le coucher du soleil,
 Je me prosterne mille deux cents fois
 Devant le Christ, la Vierge Marie et les saints ;
 Ou, dans la nuit, après un court sommeil,
 Je me réveille ; les étoiles scintillent dans le froid glacé ; je suis trempé
 De rosée battante, ou raide de gel craquant.
 Sur mon dos, je porte une peau de chèvre dévêtue ;
 Un collier de fer qui gratte me broie le cou ;
 Malgré la faiblesse et la maigreur de mes bras, je soulève la croix,
 Et je lutte et me débats avec toi jusqu'à ma mort :
 Ô pitié, pitié ! Lave-moi de mon péché !*

Cette insistance excessive sur la séparation spatiale du monde conduit vers un autre péché : celui de mener une vie négative plutôt que positive et, par conséquent, de négliger son devoir dans le monde. Un chrétien ne doit pas seulement s'abstenir du mal, il doit aussi être « zélé pour les bonnes œuvres » (Tit 2.14). Membres de l'Église de Christ, nous sommes le sel de la terre et la lumière du monde. Comme sel, nous agissons comme un conservateur dans le monde et lui donnons du goût. Pour ce faire, cependant, nous devons être en contact étroit avec ce qui doit être préservé et assaisonné. Bien entendu, les disciples de Christ ne peuvent éclairer ce monde s'ils gardent leur lumière cachée sous un boisseau ou sous un lit. Attention, donc, à ne pas suivre aveuglément l'adage selon lequel la force de l'Église réside dans son isolement du monde. Dans certains cas, cela peut être vrai, mais il ne faudrait pas en faire une règle. L'Église est forte quand elle est radicalement différente du monde. Le monde est ténèbres, l'Église est lumière. La lumière doit toutefois briller dans les ténèbres afin de les chasser.

LA SÉPARATION REQUISE

L'opposition entre l'Église et le monde est d'ordre spirituel, non spatial. Il reste que l'antithèse spirituelle requiert certaines implications spatiales.

Pensez aux enfants, par exemple. Parce qu'ils sont impressionnables, les enfants de l'alliance doivent absolument être protégés des mauvaises fréquentations. Ils ont le droit de grandir dans un milieu sain. Leurs parents et l'Église doivent collaborer pour créer un tel environnement et empêcher, dans la mesure du possible, la jeunesse chrétienne d'être soumise aux influences du monde. C'est l'un des nombreux arguments en faveur de la création d'écoles chrétiennes.

Pensez aussi au mariage. Il comporte des aspects spirituels et spatiaux. À cause de l'opposition spirituelle entre le croyant et le non-croyant, l'Écriture interdit sans équivoque leur union. À peine les fils de Dieu avaient-ils pris pour épouses des filles des hommes (Ge 6.2)

que l'humanité se dirigeait vers le déluge. Dieu a expressément interdit à son peuple Israël d'épouser les païens de Canaan (De 7.3). Le roi Salomon a pris un excellent départ lorsqu'il a demandé à Dieu la sagesse plutôt que la richesse et les honneurs, mais ses femmes païennes l'ont rapidement entraîné dans l'idolâtrie. L'apôtre Paul a enseigné qu'une veuve chrétienne est libre d'épouser qui elle veut, mais seulement dans le Seigneur (1 Co 7.39). L'expression « seulement, que ce soit dans le Seigneur » restreint de toute évidence le « qui elle veut ». Son choix se limite au peuple particulier du Seigneur. Elle ne peut se marier que dans le cercle de l'Église de Christ.

Pensez aussi aux adultes. Les enfants ne sont pas les seuls à être influencés par leur environnement. Les adultes le sont peut-être dans une moindre mesure, mais cette influence est loin d'être négligeable pour autant. Le chrétien adulte ne doit donc pas s'exposer inutilement à la tentation. Certes, il ne peut éviter toutes les tentations. Dans l'exercice de ses devoirs, il en rencontrera plus d'une. Certes, il se renforce à mesure qu'il surmonte la tentation par la grâce de Dieu. Malgré cela, qu'il ne recherche pas délibérément la tentation, car il pécherait en agissant ainsi. Notre Seigneur nous a appris à prier cette requête : « ... ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du malin » (Mt 6.13). Le psalmiste chantait : « Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, qui ne s'arrête pas sur la voie des pécheurs et qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs » (Ps 1.1).

Un texte du Nouveau Testament exige avec vigueur la séparation entre l'Église et le monde :

Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger. Car quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle ? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est

pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur ; ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un Père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant (2 Co 6.14-18).

Quel est le sens exact de ce passage ? Interdit-il toute association des croyants avec les non-croyants ? De toute évidence non, car cela contredirait l'enseignement clair de l'Écriture ailleurs. Interdit-il les mariages mixtes ? Si c'est le cas, ce n'est qu'implicitement, car ni ce passage ni son contexte immédiat ne font mention du mariage. Interdit-il aux chrétiens d'être membres d'une même organisation que des non-chrétiens ? Encore une fois, cela ne peut être le cas, car Abraham, le père des croyants, a conclu une alliance de défense mutuelle avec Aner, Eshcol et Mamré, chefs païens du pays de Canaan, et l'Écriture ne désapprouve pas un instant cet arrangement (Ge 14.13). Non, l'enseignement de ce passage est tout autre, et il est ciblé. Dans l'Église de Corinthe, certaines personnes n'avaient pas entièrement rompu avec leur ancienne religion païenne et leur culte. L'apôtre les exhorte sans équivoque à une rupture totale.

Le chrétien ne peut pas participer au culte d'autres religions. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les empereurs romains ne s'opposaient pas à ce que les chrétiens adorent Christ, à condition qu'ils adorent aussi César. Ceux qui mouraient en martyrs pour avoir refusé de le faire obéissaient au texte de 2 Corinthiens 6.14-18. Avant sa défaite dans la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement japonais n'excluait pas la religion chrétienne en tant que telle, mais exigeait de ses sujets chrétiens, comme de tous les autres, qu'ils rendent un hommage divin à l'empereur dans les sanctuaires shintoïstes. Les chrétiens ont subi des tortures inhumaines pour avoir refusé d'obéir. En cela, ils observaient le même commandement biblique de séparation.

Les membres de l'Église chrétienne ne peuvent avoir aucune communion spirituelle, par exemple, avec les bouddhistes, les confucianistes, les shintoïstes, les musulmans, les Juifs, voire les modernistes.

En effet, comme John Gresham Machen l'a très bien démontré dans son ouvrage *Foi chrétienne et libéralisme*, le modernisme est aussi une fausse religion. Non seulement il corrompt le christianisme, mais en niant les vérités chrétiennes les plus fondamentales, il a perdu le droit de se réclamer du christianisme.

De toutes les religions du monde, seul le christianisme est vrai. Toutes les autres sont fausses. Certes, on y trouve des éléments de vérité, mais au fond, elles sont fausses. Même ces éléments de vérité, les hommes « les retiennent injustement » par leur méchanceté (Ro 1.18). Le christianisme est une religion exclusive, et l'Église chrétienne participe à l'exclusivité du christianisme lui-même.

L'ÉGLISE CONQUIERT LE MONDE

Comparée à la gloire du monde, la gloire de l'Église peut sembler insignifiante. Le monde est immense et l'Église est une minorité. Le monde est riche en biens matériels, l'Église est pauvre. Le monde est puissant, l'Église est faible. Le monde se vante de sa sagesse, l'Église proclame la folie de l'Évangile. Oui, Dieu n'a pas choisi beaucoup de sages selon la chair, beaucoup de puissants ou de nobles, mais il a choisi les choses folles, faibles, viles et méprisables du monde – les choses qui ne sont point (1 Co 1.26-29). En apparence, l'Église a toujours été à la merci du monde.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, cette Église insignifiante cherche à conquérir ce monde imposant. Non seulement elle s'efforce de le faire, mais elle y parvient. Plus étrange encore, la victoire n'est pas seulement en vue, c'est une réalité actuelle.

UN DEVOIR DE CONQUÊTE

Trop souvent, dans le conflit des âges, l'Église, au lieu de prendre des initiatives, se contente d'un rôle défensif dans le monde. Pire, elle considère souvent comme son devoir de fuir le monde plutôt que de s'étendre. Cette attitude donne peut-être l'apparence de la piété, mais elle manifeste un grave péché d'omission.

Pour mieux l'illustrer, puisons dans la mythologie grecque. Une certaine île était habitée par des sirènes, créatures mi-femmes, mi-oiseaux. Leur chant était si séduisant que les marins qui venaient à l'entendre ne résistaient pas et se rendaient sur l'île. À peine accostaient-ils que les

sirènes les mettaient en pièces. Le navire d'Ulysse s'approche du danger. Conscient de la menace, Ulysse bouche les oreilles de ses compagnons avec de la cire pour qu'ils ne se détournent pas de leur rame, tandis qu'il se fait attacher au mât pour pouvoir entendre sans danger le chant des sirènes. Cela illustre la fuite du monde. Orphée et ses Argonautes s'approchent également de l'île des sirènes, conscients, eux aussi, du danger imminent. En revanche, Orphée s'y prend autrement. Il produit lui-même une musique d'un charme si supérieur que personne ne prête la moindre attention aux sirènes. Cela illustre la conquête du monde.

Que l'Église ne pense pas qu'elle a rempli son devoir en bouchant ses oreilles aux tentations du monde ou en s'empêchant physiquement de succomber. L'Église doit étouffer la voix du tentateur en proclamant haut et fort la Parole de Dieu. Non seulement à ses propres membres, mais aussi au monde entier. Elle doit s'efforcer par tous les moyens de protéger ses membres des griffes du monde, mais elle doit tout aussi vigoureusement s'employer à faire entrer les hommes et les femmes du monde dans la bergerie de Christ, par le moyen de l'Évangile.

À en écouter la plupart des prédications modernes, on a l'impression que tous nos efforts consistent à proclamer Christ comme Sauveur. C'est en effet un aspect très important de la conquête du monde, mais il ne faut pas la réduire à cet aspect. L'Église doit aussi proclamer Christ comme Seigneur. Elle doit exiger de l'humanité qu'elle s'agenouille en hommage devant lui et marche dans l'obéissance à sa loi. Le Christ ressuscité a bien dit à ses apôtres et, à travers eux, aux générations suivantes : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre », puis il a donné l'ordre de faire de toutes les nations des disciples en disant : « ... enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28.18-20).

L'Écriture enseigne la royauté médiatrice de Christ. Il ne règne pas seulement sur les croyants, mais plus largement. Parce que le Serviteur souffrant de l'Éternel s'est donné corps et âme jusqu'à la mort, Dieu

lui a donné sa part avec les grands, et il a partagé le butin avec les puissants (És 53.12). Lorsque Dieu a ressuscité son Fils d'entre les morts et l'a placé à sa droite dans les cieux, il l'a placé bien « au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité, et de tout nom qui peut être nommé [...]. Il a tout mis sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême à l'Église » (Ép 1.21,22).

L'Église doit proclamer la royauté de son Chef. Elle doit exiger de toute l'humanité qu'elle reconnaisse son autorité sur toutes choses, qu'elle le reconnaisse comme Roi dans tous les domaines de la vie. Elle doit insister sur le caractère chrétien du mariage, de l'éducation, de la science, de l'industrie, du travail, des relations entre travail et industrie, de la culture, des loisirs, de la politique et des relations géopolitiques. Bref, elle doit mettre l'accent sur une société chrétienne aussi bien que sur une Église chrétienne. Se déplaçant comme une armée puissante, l'Église de Dieu doit faire retentir son chant haut et fort :

*En avant, donc, vous tous,
Rejoignez notre joyeuse troupe ;
Mélangez vos voix aux nôtres
Dans le chant de triomphe :
Gloire, louange et honneur
À Christ, notre Roi !
C'est à travers les âges sans fin
Que l'humanité et les anges chantent.*

En ce qui concerne les résultats de la prédication de l'Évangile, les spécialistes de la Bible ne sont pas unanimes. Pour certains, ce ministère de l'Église inaugurerait un millénaire, un âge d'or, caractérisé par la reconnaissance quasi universelle de Christ comme Seigneur. D'autres ne voient pas une si belle perspective avant le retour de Christ pour établir un nouveau ciel et une nouvelle terre. Quoi qu'il en soit, l'Église a été choisie par Dieu pour proclamer au monde Christ

comme Sauveur et Roi. Elle est la co-ouvrière de Dieu, qui conquiert le monde pour celui qui est « le prince des rois de la terre » (Ap 1.5).

LA RÉALITÉ DE LA VICTOIRE

La victoire de l'Église sur le monde est assurée : elle partagera le triomphe ultime et complet de Christ, son Chef. L'Écriture enseigne autre chose, d'assez étonnant : cette victoire est déjà là ! Développons un instant cet aspect surprenant de la gloire de l'Église chrétienne.

Les chrétiens sont fréquemment tentés par les péchés du monde et cèdent trop souvent. Ils sont pourtant assurés d'une victoire finale sur le péché, car celui qui a commencé en eux cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ (Ph 1.6). De plus, au milieu de leur combat contre le péché, ils ont déjà la victoire. Aussi imparfaits soient-ils, ils sont parfaits en Christ. En vertu de la grâce de la régénération, que Christ a obtenue pour eux et que le Saint-Esprit a appliquée sur eux, ils sont eux-mêmes parfaits en principe. D'où l'insistance de l'apôtre Paul : les croyants sont ensevelis avec Christ dans la mort et leur vieil homme est désormais crucifié avec lui (Ro 6.4,6). En effet, après s'être durement accusé en ces termes : « ... je suis charnel, vendu au péché. Car je ne sais pas ce que je fais : je ne fais point ce que je veux, et je fais ce que je hais » (Ro 7.14,15), que dit-il ? Il affirme ceci : « Et maintenant ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi » (v. 17).

L'apôtre Paul enseigne que les chrétiens sont propriétaires de toutes choses : « ... soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Tout est à vous » (1 Co 3.22). Étonnant ! Qu'a-t-il pu vouloir dire ? L'histoire montre que la société séculière a souvent excellé dans les domaines de la science et de l'art. Les descendants de Caïn sont les premiers à fabriquer des instruments de musique, à se lancer dans la métallurgie et dans l'élevage (Ge 4.20-22). Tout le monde le sait, les Grecs anciens excellent en art et en littérature, et les anciens Romains

en droit. Les chrétiens peuvent à juste titre revendiquer ces précieux produits de la grâce commune de Dieu. Bien qu'ils soient avertis d'user du monde comme « n'en usant pas » (1 Co 7.31) parce que sa mode passe, il n'empêche que le monde appartient aux enfants de la lumière. Il leur appartient dans le sens où il n'appartient pas aux enfants des ténèbres. À eux d'en user à la gloire de Christ, à qui ils sont, et à la gloire de Dieu, à qui est le Christ (1 Co 3.23). Il n'est donc guère surprenant que « la gloire et l'honneur des nations » soient apportés dans la nouvelle Jérusalem (Ap 21.26).

L'apôtre Jean écrit que « la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi » (1 Jn 5.4). Hébreux 11 présente une longue liste d'hommes et de femmes qui ont vaincu le monde par leur foi. On mentionne par exemple Moïse, qui a regardé avec dédain les plaisirs, les richesses et les honneurs du monde, pour choisir, au contraire, l'opprobre de Christ (v. 24-26). On nous parle de ceux « qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères » (v. 33,34). De toute évidence, ces personnes ont vaincu le monde. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ceux qui ont vaincu le monde ont aussi été torturés. Ils n'ont pas accepté la délivrance. Ils ont subi des moqueries et des flagellations cruelles. Ils ont enduré des liens et des emprisonnements. Ils ont été lapidés, sciés, tentés et tués par l'épée. Ils ont erré, vêtus de peaux de mouton et de chèvre, dans les déserts, les montagnes, les cavernes et les grottes de la terre (v. 35-37). Qu'en est-il de ceux-ci ? N'ont-ils pas été vaincus par le monde ? La réponse se trouve dans l'expression du verset 38 : « eux dont le monde n'était pas digne ». Ils étaient si supérieurs au monde que le monde ne les méritait pas. En fait, leur rejet par le monde manifeste leur triomphe sur le monde. En toutes ces choses, ils ont été plus que vainqueurs (Ro 8.37). Pas étonnant que plus d'un martyr chrétien ait chanté un hymne de

victoire lorsque les flammes étaient sur le point de le consumer et que la terre se soit ouverte pour l'engloutir. Oui, le sang des martyrs est vraiment devenu la semence de l'Église !

Lorsque l'ombre de la mort se rapprochait de lui, le Seigneur Jésus a dit : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors » (Jn 12.31). Le jour avant sa crucifixion, il a déclaré : « ... j'ai vaincu le monde » (Jn 16.33). Pardon, une explication, s'il vous plaît ? Le monde et son prince étaient sur le point de remporter un triomphe complet sur lui, n'est-ce pas ? Il allait tomber dans une défaite écrasante, c'est cela ? En apparence oui, mais en réalité, ce n'est pas ça du tout. Lorsque Christ est mort sur le bois du Calvaire, le serpent a effectivement écrasé le talon de la postérité de la femme, mais la postérité de la femme a écrasé la tête du serpent (Ge 3.15). Lorsque Satan a tenté Jésus dans le désert, il lui a promis tous les royaumes du monde si seulement il se prosternait et l'adorait (Mt 4.9). Si Jésus avait cédé, il aurait été vaincu. Au lieu de cela, il a choisi de devenir obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix : « *C'est pourquoi* aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2.9-11, italiques pour souligner). Assis à la droite de Dieu, il règne désormais en maître sur le monde. Ni le monde ni son prince ne peuvent bouger sans sa permission royale. Il domine souverainement toutes leurs actions jusqu'à la consommation de son glorieux royaume.

Non seulement l'Église doit proclamer la royauté médiatrice de Christ et exiger qu'elle soit reconnue par tous les hommes, mais elle participe aussi à son règne. Jean vit « des trônes ; et à ceux qui s'y assirent fut donné le pouvoir de juger » (Ap 20.4). Jean vit que ceux qui avaient vaincu « revinrent à la vie, et ils régnèrent avec Christ pendant mille ans ». Cette vision pourrait bien décrire le règne actuel

de l'Église triomphante et glorifiée sur le monde. L'Église militante sur la terre participe aussi au règne de Christ. Elle est « un sacerdoce royal », un royaume de sacrificateurs et une nation sainte (1 Pi 2.9). Selon les termes d'excellents commentateurs, c'est « un sacerdoce qui possède un caractère royal, dans la mesure où il offre non seulement des sacrifices, mais où il exerce son autorité sur le monde ». Aux sept Églises d'Asie Mineure, Jean écrit que Jésus-Christ lui-même a fait d'eux « un royaume, des sacrificateurs pour Dieu son Père » (Ap 1.5,6). C'est vraiment la gloire.

Si seulement l'Église saisisait pleinement cet aspect de sa gloire ! Elle ne se recroquevillerait plus devant le monde. Elle ne chercherait pas, non plus, à l'imiter. Elle exulterait dans son triomphe sur le monde. Elle pousserait des cris de joie : « Grâces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher en Christ ! » (2 Co 2.14.)

LE CARACTÈRE INCLUSIF DE L'ÉGLISE

Pour être reçu dans l'Église chrétienne, le jour de la Pentecôte, il fallait d'abord se repentir et croire. L'eunuque éthiopien et le geôlier de Philppes n'ont pas été baptisés avant d'avoir confessé leur foi en Christ. Bref, dans l'Église apostolique, l'adhésion était conditionnée par la foi au Seigneur Jésus-Christ. Génération après génération, la véritable Église a toujours fait de même.

Cela fait de l'Église chrétienne une organisation exclusive, et c'est un aspect important de sa gloire. Cependant, son caractère inclusif la glorifie tout autant. L'Église est exclusive quand elle affirme que *seuls* les vrais croyants constituent l'Église. Elle est inclusive quand elle rappelle que *tous* les vrais croyants constituent l'Église.

Voici quelques aspects de son caractère inclusif.

TOUTE LA RACE HUMAINE

Notre époque est gangrénée par le racisme, en particulier depuis que plusieurs communautés se sont révoltées contre la suprématie blanche. Les préjugés raciaux n'ont fait qu'empirer les choses. Chacun semble s'appuyer sur des préjugés en sa faveur et contre les autres. Les Blancs n'en ont pas le monopole. Certaines tribus d'Indiens d'Amérique racontent ainsi la création de l'homme. Dieu a formé le premier homme d'argile et l'a cuit dans un four. Or, le four n'était pas assez chaud et l'homme qui en sortit était très pâle : ainsi naquirent les Blancs.

Dieu façonna un autre homme et le mit dans le four. Cette fois, le four était trop chaud et l'homme qui en sortit était brûlé : ainsi naquirent les Noirs. Dieu fit un autre essai. Cette fois, le four était à la bonne température et le produit fini était joliment bruni : c'était l'Indien.

De nos jours, on entend souvent proposer une solution très simple au problème racial : la différence entre les races concernerait uniquement la matière pigmentaire dans le sang ; elle serait donc tout à fait négligeable. Il s'agit là d'une simplification à outrance. Certes, les différences concernant la couleur de la peau et d'autres caractéristiques physiques sont bien réelles, mais il y en a d'autres qui sont beaucoup plus profondes. Elles se situent au niveau des traditions ancestrales et même des traits de caractère. On dit bien, à juste titre, que chaque nation a sa propre « âme ». Cela vaut aussi pour les groupes ethniques. Nier leurs différences revient à détruire la problématique, et non à la résoudre.

La seule vraie solution se trouve dans le christianisme. Aussi grandes soient nos différences, nous ne faisons qu'un en Christ. Quelles que soient nos origines, nous sommes membres d'un même corps. Selon l'Écriture, là où le vieil homme a été déposé et où l'homme nouveau a été revêtu, « il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous » (Col 3.11). Paul est clair : en Christ, toutes les différences qui causent des séparations cessent. Les différences ethniques subsistent parmi les chrétiens et il n'y a pas lieu de les minimiser, mais ces différences ne les séparent plus. Les rachetés dans la gloire, mais aussi les membres de l'Église militante ici-bas peuvent chanter à l'unisson à la gloire de l'Agneau : « ... tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation » (Ap 5.9).

On raconte l'histoire de trois hommes d'origines différentes, un hindou, un Noir et un Chinois, qui voyageaient sur un bateau en

Orient. Ils étaient totalement étrangers l'un pour l'autre et ignoraient la langue de l'autre. Un jour, l'un d'eux a prononcé le nom de Jésus et immédiatement, les autres ont répondu en répétant ce nom béni. Ils s'étaient reconnus comme membres d'une même famille, la maison de la foi. Ils avaient compris qu'ils faisaient partie d'un même corps, l'Église de Christ.

Au XIX^e siècle, l'Église a connu l'époque des missions chrétiennes. Jusqu'à ce jour, l'Église chrétienne s'est consacrée, comme jamais dans son histoire, à proclamer l'Évangile dans le monde entier. Tous les chrétiens s'accordent à dire que l'Église doit accueillir en son sein des croyants de toutes les origines. Or, des chrétiens blancs voudraient encore cantonner les croyants de couleur dans une branche de l'Église autre que la leur. Il y aurait des dénominations et aussi des Églises qui seraient séparées selon les races. Ce n'est pas une position chrétienne. Chaque congrégation est une manifestation du corps de Christ. En langage théologique, chaque Église « particulière » est une Église « complète ». L'Église universelle accueille des chrétiens de toutes les origines, l'Église locale devrait faire de même. Un Noir peut diriger une congrégation blanche. Je connais une Église qui n'a qu'un seul membre de couleur, et ses collègues blancs l'ont honoré de la fonction d'ancien. Cette Église réformée conservatrice compte maintenant parmi ses ministres un Noir et deux Chinois. Que cela ne nous étonne pas. Cette situation illustre la glorieuse inclusivité de l'Église chrétienne.

TOUTES LES COUCHES DE LA SOCIÉTÉ

Dans de nombreux pays, on dit que les riches forment la classe supérieure de la société, les personnes aux moyens modérés forment la classe moyenne, tandis que les pauvres sont relégués dans la classe inférieure. Cette situation est antidémocratique. C'est aussi extrêmement injuste. On ne peut pourtant pas le nier, les classes sociales existent. Divers facteurs contribuent à ces différentes strates de la société. C'est la gloire

de l'Église chrétienne d'accueillir toutes les classes, sans en privilégier une par rapport à une autre.

Jacques, le frère du Seigneur, était zélé pour effacer la distinction entre riches et pauvres dans les Églises : « Que le frère de condition humble se glorifie de son élévation. Que le riche, au contraire, se glorifie de son humiliation » (Ja 1,9,10). Il écrit encore :

Mes frères, que votre foi en notre glorieux Seigneur Jésus-Christ soit exempte de tout favoritisme. Supposez, en effet, qu'il entre dans votre assemblée un homme avec un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre misérablement vêtu ; si, tournant vos regards vers celui qui porte l'habit magnifique, vous lui dites : Toi, assieds-toi ici à cette place d'honneur ! et si vous dites au pauvre : Toi, tiens-toi là debout ! ou bien : Assieds-toi au-dessous de mon marchepied ! ne faites-vous pas en vous-mêmes une distinction, et n'êtes-vous pas des juges aux pensées mauvaises ? (2.1-4.)

Aujourd'hui encore, certaines Églises louent des bancs à des prix différents. Les meilleurs bancs sont donc occupés par les riches et les moins bons par les moins nantis. Cela ne devrait pas exister. Une certaine petite ville a deux Églises de la même dénomination. L'une est fréquentée par les aristocrates de la ville, l'autre par les gens du peuple. Parler d'une « Église aristocratique », c'est une contradiction dans les termes. Dans un grand nombre d'Églises, les riches sont choisis pour occuper des postes d'honneur, tandis que les pauvres ne sont même pas pris en considération. Cela aussi est contraire à la beauté du christianisme.

Notre époque foisonne de conflits entre employeurs et employés. Certains employeurs refuseraient, s'ils le pouvaient, de verser un salaire décent à leurs employés. Bien des employés profitent de leurs employeurs en trichant sur leur temps de travail, par exemple. Nos sociétés riches se livrent une guerre acharnée entre ces deux classes – c'est déplorable. Dans l'Église de Christ, la distinction entre ces classes

n'a plus lieu d'être. La Parole de Dieu rappelle que Christ est leur maître à toutes les deux. Les serviteurs sont exhortés à servir « Christ, le Seigneur » et les maîtres apprennent qu'eux aussi ont « un maître dans le ciel » (Col 3.24 ; 4.1) ; ce qui les place sur un pied d'égalité. Il n'y a aucune raison pour que le président de la banque et le concierge de la banque ne puissent pas servir comme anciens dans la même Église. Seule condition, bien sûr : que tous deux en remplissent les conditions bibliques. Si le premier n'est pas qualifié alors que le second l'est, alors le concierge et ses collègues anciens seront les « conducteurs » (Hé 13.17) du président.

Il en va de même d'un point de vue de l'éducation. Diplômé ou non, quiconque peut devenir membre de l'Église. Il suffit d'avoir la foi. Les portes de l'Église sont grandes ouvertes tant pour l'ouvrier qui n'a pas étudié que pour le professeur d'université. Ce dernier peut, bien sûr, contribuer à la cause de Christ de manière plus abondante. Paul était plus instruit que ses collègues apôtres et Dieu l'a beaucoup utilisé, mais il se considérait sincèrement comme « le moindre des apôtres » (1 Co 15.9).

*Il est un seul endroit – sous la pierre tombale –
Où tous sont rendus égaux par la mort ;
Il est un autre lieu – le temple de Dieu –
Où tous sont égaux et respirent la vie.*

TOUS LES TYPES DE CHRÉTIENS

Parlons des douze apôtres, le noyau de l'Église du Nouveau Testament. Tous étaient chrétiens sauf, bien sûr, Judas Iscariot, mais n'imaginons pas un instant qu'ils étaient taillés sur le même modèle. Au contraire, quelle variété de tempéraments et de personnalités ! Prenons, par exemple, Pierre, Jean et Thomas.

Commençons par Pierre l'impétueux. Il ne peut presque pas s'en empêcher. Comme son maître, il veut marcher sur les vagues de la mer de Galilée (Mt 14.28). Quand Jésus annonce sa mort prochaine,

Pierre s'y oppose : « À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas » (Mt 16.22). Au seuil du ciel, sur la montagne de la transfiguration, là où le silence en devient mortel, Pierre ne peut retenir sa langue (Mc 9.5,6). Enfin, lorsque le Seigneur prédit que tous ses disciples le renieront, Pierre jure vigoureusement : « Même s'il me fallait mourir avec toi, je ne te renierai pas » (Mt 26.35). Ne considérons toutefois pas comme une faute cette impétuosité que l'Esprit de Dieu peut rendre bénéfique. C'est par ce tempérament que l'Esprit a poussé Pierre à confesser que Jésus est « le Christ, le Fils du Dieu vivant » (16.16) et à prêcher la prédication passionnée de la Pentecôte dans Actes 2.

Continuons par Jean le méditatif. Moins intrépide, Jean est un mystique au bon sens du terme. Son intuition des choses de Dieu est sans pareille. Il excelle dans la plus douce des grâces chrétiennes : l'amour. D'où son surnom de « disciple que Jésus aimait ». Lors du dernier repas, il s'appuie sur la poitrine du Sauveur (Jn 13.23). Lui seul, parmi les onze, semble suivre son Seigneur jusqu'au Calvaire et, de la croix, Jésus confie sa mère Marie à ses tendres soins (Jn 19.26). A-t-il faibli dans son amour lorsque, avec son frère Jacques, il a suggéré à tort au Seigneur d'ordonner que le feu descende du ciel et consume les Samaritains qui ne voulaient pas le recevoir (Lu 9.51-54) ? Non, il a plutôt manifesté l'intensité de son amour pour son Seigneur. Pas étonnant que Jean ait fait de l'amour le thème de ses épîtres.

Finissons par Thomas, le dévoué. Encore un apôtre bien différent des autres ! Lorsque Jésus décide de retourner en Judée, là où les Juifs ont récemment menacé de le lapider, Thomas dit à ses compagnons : « Allons aussi, afin de mourir avec lui » (Jn 11.16). Il a tendance à voir les choses en noir et refuse presque obstinément de changer d'avis. Ici, il est persuadé que le départ pour la Judée les tuera tous. Lorsque Jésus, se référant à son prochain départ, promet de préparer une place pour ses disciples, ajoutant qu'ils savent où il va et en connaissent le chemin, Thomas l'interrompt. Manifestement irrité,

il fait remarquer : « Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous en savoir le chemin ? » (Jn 14.5 ; voir aussi v. 1-4.) Lorsque les autres disciples lui disent qu'ils ont vu le Seigneur ressuscité, il s'obstine : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point » (20.25).

Pierre, Jean et Thomas ont leur propre individualité, ce qui les distingue fortement les uns des autres. Chacun d'eux est un personnage et l'on pourrait probablement en dire autant des autres disciples. De toute évidence, cette diversité est nécessaire pour former le noyau de l'Église du Nouveau Testament.

Marthe et Marie de Béthanie sont sœurs, toutes deux croyantes et aimées de Jésus (Jn 11.5), mais quelle différence de caractère ! Lors d'une visite du Maître, Marthe est débordée par toutes les tâches. Elle est probablement restée debout toute la journée. À peine le repas terminé et la vaisselle lavée, voilà qu'elle doit préparer le repas suivant. Or, pendant ce temps, Marie reste assise aux pieds de Jésus, à écouter ses paroles. Marthe se plaint que sa sœur la laisse faire tout le travail, mais Jésus lui répond : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » (Lu 10.41,42 ; voir aussi v. 38-40). Par ces mots, Jésus réprimande Marthe avec douceur. Sans condamner son travail, il lui recommande de respecter certaines priorités – ce qui ne remet pas en cause l'importance de son service.

Dans 1 Corinthiens 12, Paul prend le temps de décrire l'Église comme le corps de Christ. Il insiste sur deux points : l'unité du corps et la diversité de ses membres :

Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? Maintenant Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme il a voulu. Si tous étaient un seul membre, où serait le corps ? Maintenant donc il y a plusieurs membres, et un seul corps. L'œil ne

peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni la tête dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Mais bien plutôt, les membres du corps qui paraissent être les plus faibles sont nécessaires (1 Co 12.17-22).

Seuls les vrais croyants constituent l'Église chrétienne, mais il faut toutes sortes de vrais croyants pour faire une Église. Des calmes et des bavards, des contemplatifs et des actifs, des timides et des audacieux, des membres avec cinq talents et ceux qui n'en ont qu'un seul, des sanguins et des flegmatiques, des personnes qui font des critiques constructives et des organisateurs enthousiastes, des leaders et des assistants, etc. En tout cela, chacun de nous doit apprendre à considérer les autres comme plus importants que soi-même (Ph 2.3).

Tout comme le corps humain est d'autant plus beau quand on considère la variété de ses parties, la gloire du corps de Christ apparaît dans la diversité de ses membres.

LE CARACTÈRE EXCLUSIF DE L'ÉGLISE

C'est par la foi dans le Seigneur Jésus-Christ que des pécheurs deviennent membres de son corps mystique, l'Église invisible. Or, l'Église visible n'est pas une autre Église à côté de l'Église invisible, mais la manifestation de l'Église invisible. Par conséquent, seuls les croyants font partie de l'Église visible – avec leurs enfants, bien entendu. C'est très clair comme de l'eau de roche.

Comment l'Église doit-elle s'y prendre pour exclure les non-croyants de ses membres ? La question ne fait pas l'unanimité. Comme nous l'avons vu, trois points de vue sont défendus : un strict, un laxiste et un troisième modéré et raisonnable – de loin le plus important. Ce dernier a les faveurs de l'Écriture.

Certaines personnes prétendent discerner parfaitement qui est né de nouveau et qui ne l'est pas. Lorsque quelqu'un demande à devenir membre communiant de l'Église (voir la note 1 au chapitre 35), elles se croient capables de dire de manière quasi infaillible si le candidat est un vrai chrétien ou un chrétien de nom, un vrai croyant ou un hypocrite. Quelle présomption ! Quel orgueil spirituel ! Ces personnes semblent oublier que seul le Dieu omniscient connaît le cœur des hommes.

L'autre extrême est approuvé par de nombreux croyants. Ils affirment que l'Église doit accueillir sans hésiter tous ceux qui *se disent* croyants. Ne cherchons pas, disent-ils, à juger de leur sincérité et

faisons confiance à l'évaluation qu'ils font d'eux-mêmes. Ce faisant, ils ouvrent grand les portes de l'Église aux ennemis de la foi. Presque tous les libéraux se disent chrétiens. Il suffirait d'observer la « règle d'or » pour se dire chrétien. Beaucoup de ceux qui nient ouvertement la divinité de Christ déclarent avec audace qu'ils croient en lui.

Un troisième point de vue existe, tout à fait conforme aux Écritures. D'une part, seul Dieu est omniscient et non l'Église. Elle peut donc se tromper lorsqu'il s'agit de juger qui sont les croyants et qui ne le sont pas. D'autre part, l'Église a le devoir solennel d'exclure les non-croyants de ses membres, autant que possible. À maintes reprises, la Parole de Dieu exhorte l'Église à exclure tous ceux qui contredisent la foi par des signes manifestes dans leur vie.

Résultat : l'Église est tenue de tester ceux qui cherchent à devenir membres. On peut citer trois tests indispensables.

LES PRÉREQUIS DE LA FOI SALVATRICE SONT-ILS PRÉSENTS ?

L'anti-intellectualisme abonde dans l'Église. L'expérience émotionnelle et la volonté d'être et de faire le bien prévalent sur la doctrine. La foi est considérée comme un pari.

C'est précisément ce que la foi salvatrice n'est pas. Celle-ci pré-suppose la connaissance. Certes, la foi qui sauve ne se réduit pas à une simple connaissance de ce que la Bible enseigne sur le Sauveur. Ce n'est rien de moins que la confiance en lui pour la vie éternelle. Impossible, toutefois, de lui faire confiance sans savoir d'abord ce que la Bible enseigne à son sujet et sans y adhérer. C'est précisément en raison de l'enseignement de l'Écriture sur Jésus-Christ que le croyant se confie entièrement à lui pour son salut.

L'eunuque éthiopien avait besoin d'être instruit par la Parole de Dieu avant de croire (Ac 8.29-38). Paul et Silas ont dit au geôlier de Philippes : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (16.31).

Cette nuit même, lui et tous les siens furent baptisés. Avant d'être baptisés, cependant, nous apprenons que l'apôtre et son compagnon « lui annoncèrent la parole du Seigneur, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans sa maison » (v. 32). Le commandement d'enseigner est le plus important dans le mandat missionnaire (Mt 28.18-20). La première action d'un missionnaire sur le terrain est d'enseigner la voie du salut : « ... la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ » (Ro 10.17).

Tous les membres n'ont pas besoin de maîtriser les subtilités de la théologie systématique, mais ils doivent en connaître certaines et y adhérer. Ce sont des conditions préalables à la foi qui sauve. Par exemple, quiconque ignore la divinité de Christ ne peut pas croire en lui pour la vie éternelle. Quiconque considère Jésus comme un simple être humain n'a même pas le droit de se donner à lui pour être sauvé. En le faisant, il rendrait un culte à un homme, car seul Dieu peut sauver. Cela ferait donc de lui un idolâtre. Le candidat à la foi doit aussi connaître l'interprétation biblique de la mort de Christ ? Sinon, comment peut-il se fier au Christ crucifié pour son salut ? L'expiation substitutive constitue le cœur même de la doctrine biblique du salut. Celui qui l'ignore ne peut croire que Christ a souffert et qu'il est mort à sa place sur l'arbre maudit.

Par conséquent, lorsque quelqu'un souhaite faire profession de foi, l'Église ne peut pas croire seulement sur parole qu'il est un croyant, elle est tenue de vérifier s'il possède la connaissance doctrinale préalable à la foi qui sauve. Si ce n'est pas le cas, l'Église doit insister pour qu'il reçoive une instruction supplémentaire avant d'être accepté comme membre communiant.

Un autre prérequis est la conviction de péché. D'ordinaire, on ne consulte pas un médecin à moins de se sentir malade. Personne ne se réfugiera auprès du grand Médecin des âmes, Jésus-Christ, s'il ne se rend pas compte qu'il est spirituellement malade. Seul celui

qui est oppressé par la culpabilité et la souillure du péché courra au Calvaire en priant ainsi :

*Rocher éternel, fendu pour moi,
Laisse-moi me cacher en toi ;
Laisse l'eau et le sang,
Qui ont coulé de ton côté percé,
Être le double remède au péché :
Sauve-moi de la culpabilité et rends-moi pur.*

Le Grand catéchisme de Westminster définit à juste titre « foi justificante » comme une grâce salvatrice « opérée dans le cœur du pécheur par l'Esprit et par la parole de Dieu, selon laquelle, ce dernier, *convaincu de son péché et de sa misère, et de l'incapacité en lui-même et de toutes les créatures pour le libérer de son état de perdition, [...] reçoit et se repose sur le Christ et sa justice* » (question 72, « Qu'est-ce que la foi qui justifie ? », italiques pour souligner).

Lorsque quelqu'un souhaite se joindre à l'Église parce qu'il se sent assez bon pour être membre, il doit être rejeté. En effet, la question n'est pas de savoir à quel point il est bon, mais à quel point il est coupable et impuissant à ses propres yeux. Une personne qui se croit digne d'adhérer à l'Église de Christ s'en rend indigne. Seuls peuvent y entrer ceux qui, se rendant compte qu'ils méritent l'enfer, désespèrent de se sauver eux-mêmes et s'abandonnent à Jésus-Christ.

L'ESSENCE DE LA FOI SALVATRICE EST-ELLE PRÉSENTE ?

Beaucoup de ceux qui sont convaincus d'être croyants n'ont apparemment aucune idée de ce qu'est réellement la foi qui sauve. L'Église doit donc chercher à savoir si l'essence de la foi salvatrice est présente chez les candidats à l'adhésion.

Comme déjà dit, on ne peut pas croire en Christ pour la vie éternelle sans connaître l'essentiel de ce que la Bible enseigne à son sujet et sans y adhérer. La foi qui sauve ne se réduit toutefois pas à cette

connaissance et à cet assentiment. Elle implique aussi un engagement conséquent envers Christ pour le salut.

Posséder la « foi justificante », ce n'est pas seulement croire en certaines *propositions* sur Jésus-Christ, c'est aussi faire pleinement confiance à sa *personne*. Selon la Bible, Jésus a été conçu par le Saint-Esprit et est né de la Vierge Marie. Durant un ministère public d'environ trois ans, il a prononcé de nombreuses paroles de sagesse divine et accompli de nombreux miracles. Il est mort pour les pécheurs sur la croix du Calvaire. Le troisième jour, il est ressuscité des morts pour leur justification et après quarante jours, il est monté au ciel, où il intercède pour les siens. Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses affirmations bibliques au sujet du Sauveur. Qui pourrait rejeter ces propositions et continuer de croire en Christ ? Impossible ! En revanche, certaines personnes adhèrent intellectuellement à ces vérités sans croire de tout leur cœur en Christ. C'est ce que les théologiens appellent une « foi spéculative ». On parle aussi d'orthodoxie morte. La foi qui sauve consiste avant tout à abandonner tout espoir de se sauver soi-même et de s'en remettre complètement à la personne du Christ biblique.

On entend souvent prêcher que l'on croit en Christ quand on est assuré qu'il est mort pour nos péchés sur la croix. Cette affirmation ne brille pas par sa précision. Ils confondent l'essence de la foi avec l'assurance de la foi. Certes, l'essence et l'assurance de la foi sont indissociables. Une certaine assurance est inhérente à la foi. Chaque croyant possède une certaine assurance, mais ce ne sont pas tous les croyants qui ont une pleine assurance en permanence.

L'Église en demande trop lorsqu'elle n'accepte comme membres communiants que ceux qui ne doutent jamais de leur christianisme et qui peuvent dire à tout moment : « ... je sais que mon rédempteur est vivant » (Job 19.25). En revanche, elle exige trop peu lorsqu'elle reçoit tous ceux qui ne se sont pas abandonnés et livrés à Jésus-Christ pour être sauvés du péché et de la mort.

Le Petit catéchisme de Westminster définit parfaitement la foi salvatrice : « La foi en Jésus-Christ est une grâce salutaire par laquelle nous le recevons et nous nous reposons, pour notre salut, sur lui seul tel qu'il nous est présenté dans l'Évangile » (question 86). Le mot-clé de cette définition est « seul ». Le vrai croyant ne met sa confiance pour son salut en aucune créature, que ce soit sur la terre ou dans le ciel, mais uniquement en Jésus-Christ. Il ne se fie ni aux anges ni aux saints. Il ne se fie ni à ses propres œuvres ni à son propre caractère. Il chante :

*Tel que je suis, sans rien à moi
Sinon ton sang versé pour moi
Et ta voix qui m'appelle à toi
Agneau de Dieu, je viens ! je viens !*

C'est l'expression de l'essence même de la foi qui sauve. Durant l'entretien avec les candidats à l'adhésion, l'Église doit s'assurer autant que possible qu'ils la possèdent.

LES FRUITS DE LA FOI SALVATRICE SONT-ILS PRÉSENTS ?

« C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez, a dit le Seigneur Jésus. Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7.20,21).

L'Écriture enseigne que nous sommes sauvés par grâce, au moyen de la foi, et non par les œuvres. Nulle part, il n'est écrit que nous sommes sauvés par une foi qui ne produit aucun fruit. Au contraire, les textes bibliques rapportent à maintes reprises que la foi qui sauve est une foi qui agit. Paul et Jacques ont tous deux insisté sur ce point. L'Église négligera-t-elle ce critère ?

Bien des croyants pensent pouvoir recevoir Jésus comme Sauveur sans le reconnaître comme Seigneur. Ils croient qu'ils peuvent être pardonnés de leurs péchés et continuer à les pratiquer. En termes

théologiques, ils pensent avoir le bénéfice de la justification sans la grâce de la sanctification. Cette idée est fautive et extrêmement pernicieuse. L'Église ne doit pas y céder un seul instant. Elle doit refuser catégoriquement d'admettre en son sein ceux qui semblent se délecter de Jésus comme Sauveur, mais négligent de garder ses commandements. Ce sont des hypocrites. Sans la sanctification, personne ne verra le Seigneur (Hé 12.14). Sans la sainteté, nul ne devrait être reconnu comme membre de l'Église de Christ.

L'Église n'accepte-t-elle donc que ceux qui ont atteint la perfection morale ? Non. Les meilleurs chrétiens commettent encore de nombreuses offenses. Quelles sont les personnes que l'Église peut accueillir ? Seules celles qui peuvent répondre positivement à la question suivante : « Déclarez-vous que vous aimez le Seigneur, et que votre désir sincère est de le servir selon sa Parole, d'abandonner le monde, de mortifier votre vieille nature, et de mener une vie pieuse ? » (selon la formule de l'Église chrétienne réformée pour la profession de foi publique.) L'Église n'admet, en quelque sorte, que les perfectionnistes ! Non ceux qui revendiquent la perfection, mais ceux qui désirent de toutes leurs forces approcher la perfection et sont insatisfaits de ce qui ne lui ressemble pas.

Certains croyants s'inquiètent que les conditions d'adhésion soient trop strictes, au point que peu de personnes n'osent s'unir à l'Église. La Bible répond parfaitement à cette objection.

Dans Actes 5, Luc relate l'histoire tragique d'Ananias et Saphira. Membres de l'Église, ils professaient leur foi, mais leur vie prouvait le contraire. Ils se prétendaient plus pieux qu'ils ne l'étaient. Ils ont menti au Saint-Esprit et, en guise de punition, ils sont tous deux tombés morts. Pas étonnant qu'une « grande crainte s'empara de toute l'assemblée et de tous ceux qui apprirent ces choses [...] et aucun des autres n'osait se joindre à eux ; mais le peuple les louait hautement » (v. 11,13). Puis, ô surprise ! Luc ajoute juste après que « le nombre

de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, augmentait de plus en plus » (v. 14).

L'Église primitive était une Église exclusive. À vue humaine, ses perspectives de croissance étaient nulles, mais grâce à l'action divine, elles se sont révélées excellentes. L'Église s'est développée comme jamais auparavant.

La croissance de son Église est la préoccupation de Dieu. Il bénira l'Église qui suit les exigences de sa Parole. Il augmentera le nombre de ses membres. Seules les additions faites par Dieu comptent. Tout ce que l'homme ajoute ne fait que soustraire à l'Église un peu de sa gloire.

Chapitre 45

LES CLÉS DU ROYAUME

Selon la Confession de foi de Westminster, les...

... ministres ont reçu les clefs du Royaume des cieux : ils ont le pouvoir de retenir et de remettre les péchés ; de fermer ce Royaume aux impénitents tant par la Parole que par des censures ; d'ouvrir ce Royaume, par le service de l'Évangile, aux pécheurs repentants et, à l'occasion, en levant les censures (chapitre 30, section 2).

Nous lisons aussi ceci dans le Catéchisme de Heidelberg : « Comment s'exerce le pouvoir des clefs ? Par la prédication de l'Évangile et la discipline ecclésiale. Ainsi le Royaume des cieux est ouvert aux croyants et fermé aux incrédules » (32^e dimanche, question 83).

Se voir confier les clés du royaume des cieux est une distinction extrêmement importante pour l'Église. Que dit la Parole de Dieu à ce sujet ?

CHRIST ET LES CLÉS

Il n'y a pas de « clés du royaume des cieux » au sens propre, il s'agit d'un symbole. Christ a dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jn 18.36). Son royaume est spirituel. Il n'en est pas moins réel que les royaumes de ce monde. Il est d'ailleurs infiniment plus réel, car lui seul est destiné à durer dans l'éternité. Les clés du royaume ne sont pas faites de métal ou d'une autre matière, mais elles sont

elles-mêmes spirituelles. Elles représentent le pouvoir d'admettre les pécheurs dans le royaume ou de les en exclure.

Dans les Écritures, les termes « Église » et « royaume » ne sont pas toujours interchangeables. Par exemple, l'Église est une communion de personnes, tandis que le royaume consiste en des bénédictions spirituelles : « ... ce n'est pas le manger et le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit » (Ro 14.17). Le royaume est plus vaste que l'Église. Lorsque Paul écrit, par exemple, que Dieu a tout mis sous les pieds de Christ et l'a donné pour chef suprême à l'Église (Ép 1.22), cela signifie évidemment que son règne s'étend non seulement sur l'Église, mais aussi sur la famille, l'État, la société, voire l'univers entier. En revanche, l'expression « les clés du royaume » concerne l'Église, ici. Le seul endroit où cette expression apparaît se trouve dans Matthieu 16.19. Un peu plus tôt, Jésus dit : « ... sur ce roc, je bâtirai mon Église » (v. 18). Il compare l'Église à une maison, puis il ajoute : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux » (v. 19). Il ne peut se référer qu'aux clés de cette maison. L'Église est donc le royaume des cieux avec ceux qui sont allés au ciel, et le royaume des cieux est l'Église. En effet, selon la Bible, l'Église est composée des sauvés (Ac 2.47), de ceux qui sont en chemin vers le ciel et de ceux qui sont allés au ciel. Les clés du royaume représentent donc l'autorité de recevoir des croyants dans l'Église ou de les en exclure et, par conséquent, l'autorité d'admettre des croyants au ciel ou de les en exclure.

Dans l'absolu, *les clés du royaume des cieux* appartiennent à Christ, tête de l'Église et Roi du royaume, et à lui seul. Lui seul peut pardonner les péchés. Comme dit un cantique, « lui seul peut déverrouiller la porte du ciel et nous laisser entrer ». Lui seul a le droit de prononcer la sentence des hommes à la damnation éternelle. Au Fils, et à lui seul, le Père a « donné le pouvoir de juger » (Jn 5.27). C'est lui « qui ouvre, et personne ne fermera, [...] qui ferme, et personne n'ouvrira » (Ap 3.7).

Un jour, on amène un paralytique à Jésus pour être guéri. Au lieu de lui ordonner de se lever et de marcher, le Seigneur lui dit : « Mon enfant, tes péchés sont pardonnés » (Mc 2.5). Certains scribes présents sont choqués et se disent en leur for intérieur : « Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ? » (v. 7 ; voir aussi v. 3-6.) Ils ont raison de penser que le pardon des péchés est une prérogative divine, mais ils raisonnent de travers, car ils croient que Jésus n'est qu'un homme. Qu'un homme ait la prétention de pardonner les péchés est un véritable blasphème. C'est précisément et uniquement en raison de sa divinité que Jésus peut dire : « ... tes péchés sont pardonnés. »

Un jour, le Roi viendra dans sa gloire, accompagné de tous les saints anges. Devant lui, assis sur le trône de sa gloire, toutes les nations seront rassemblées. Il les séparera comme un berger sépare ses brebis des boucs. Aux brebis, il dira : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde » (Mt 25.34). Aux boucs, il s'adressera ainsi : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges » (v. 41 ; voir aussi v. 31-46). Avec l'épée qui sort de sa bouche, il divisera l'humanité en deux pour les siècles infinis de l'éternité. Vraiment, l'exercice des clés du royaume est la prérogative du Roi.

LES APÔTRES ET LES CLÉS

Seul Christ détient les clés du royaume de plein droit. Il a jugé bon, toutefois, de confier les clés à ses apôtres. Certains passages du Nouveau Testament méritent ici une attention particulière.

Après que Pierre confesse que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, le Seigneur lui dit : « ... ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (Mt 16.19).

C'est en grande partie sur ce passage que l'Église de Rome a édifié sa doctrine de la papauté. À Pierre, en tant qu'individu, Christ aurait confié les clés du royaume, ce qui ferait de lui le premier pape. Son autorité serait, dès lors, transmise à ses successeurs. Parmi les nombreux contre-arguments à cette interprétation, l'un des plus concluants est fourni par un passage parallèle. Par la suite, Jésus dit aux Douze : « ... tout ce que *vous* lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que *vous* délierez sur la terre sera délié dans le ciel » (Mt 18.18). Jésus confère à tous les apôtres la même autorité qu'il a précédemment donnée à Pierre. De toute évidence, dans le passage précédent, Jésus considère Pierre comme un représentant des Douze ! Ce n'est pas à l'un d'entre eux, mais à tous, que Christ donne les clés du royaume.

Que signifient « lier » et « délier » ? Il s'agirait, selon certains spécialistes, de retenir les péchés ou de les pardonner. Ce point de vue ne tient pas. Jésus veut probablement dire : « Tout ce que vous interdirez sur la terre comme disqualifiant pour l'entrée dans le royaume sera interdit dans le ciel, et tout ce que vous admettez sur terre comme non disqualifiant pour l'entrée dans le royaume sera admis dans le ciel. » En un mot, le Seigneur autorise les apôtres à fixer les conditions d'entrée dans le royaume des cieux.

Bien entendu, leurs conditions sont similaires à celles fixées par Christ durant son ministère terrestre. Lesquelles ? La foi en Christ comme Sauveur, la repentance préalable du péché et l'obéissance consécutive à Christ comme Seigneur. La révélation spéciale n'a pas cessé pour autant une fois Christ au ciel. De sa gloire, il a envoyé le Saint-Esprit pour guider les apôtres dans toute la vérité (Jn 16.13). Les écrits des apôtres ont donc précisé ce que signifiait la repentance pour le salut, la foi en Christ et ce qu'est une vie qui le glorifie. N'oublions pas que ces écrits étaient divinement inspirés et donc infaillibles.

C'est dans un autre texte biblique que Christ donne explicitement à ses apôtres une autorité quant au pardon et à la rétention des

péchés. Lors d'une de ses apparitions, il leur dit : « Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus » (Jn 20.23).

À première vue, cette déclaration surprend. Pour bien la comprendre, opérons quelques distinctions importantes. Christ n'a pas confié aux apôtres l'autorité de pardonner ou de retenir les péchés, car cette autorité appartient à Dieu seul, comme démontré plus haut. Christ a simplement autorisé ses apôtres à *déclarer* le pardon ou la rétention des péchés, mais à le faire de manière *infaillible*. Incroyable, n'est-ce pas ? Mais rappelons-nous que, dans le contexte, il vient de souffler sur les apôtres, en disant : « Recevez le Saint-Esprit » (Jn 20.22). Nous sommes face à « une dotation charismatique spécifique » et à « l'autorité particulière de la fonction apostolique ». Seuls les apôtres sont dotés par le Saint-Esprit de la capacité de déclarer infailliblement le pardon ou la rétention des péchés d'un individu.

L'histoire d'Ananias et Saphira illustre bien l'exercice de cette autorité apostolique particulière. Sous l'influence surnaturelle du Saint-Esprit, Pierre a vu clair dans leur cœur et a discerné leur tromperie. Il les a accusés d'être remplis de Satan et de mentir au Saint-Esprit. Ils ont aussitôt été punis de mort. Il ne fait aucun doute que leurs péchés ont été retenus (Ac 5.1-10).

L'ÉGLISE ET LES CLÉS

Christ, le Chef divin de l'Église, use des clés du royaume de la manière la plus absolue. Ses apôtres, sur lesquels l'Église a été fondée, sont autorisés par lui à les employer d'une manière subordonnée, néanmoins infaillible. Qu'en est-il de l'Église des générations suivantes ? Dans quel sens les clés lui sont-elles confiées ?

Loin de revendiquer l'exercice des clés du royaume comme le ferait un roi, l'Église n'a jamais prétendu être divine, contrairement à ce que laisse entendre Rome. Certes, elle est d'origine divine, car Dieu l'a fait naître. Elle a un chef divin, le Seigneur Jésus-Christ.

Elle est surnaturelle par définition, puisque seuls ceux qui sont nés de l'Esprit en sont membres. Malgré tout cela, elle n'est pas divine et ne le sera jamais. Elle reste une assemblée de saints qui pèchent. Même les membres parfaits de l'Église triomphante, dans la gloire, restent des créatures finies du Créateur infini.

Rome se trompe quand elle enseigne que l'Église, comme les apôtres, a l'autorité infaillible de fixer les conditions d'entrée dans le royaume et de déclarer le pardon ou la rétention des péchés. Cet enseignement repose sur les fausses hypothèses telles que la continuité de la fonction apostolique, l'infaillibilité de l'Église et l'idée que la révélation spéciale n'est pas complète dans la Bible.

La Confession de foi de Westminster et le Catéchisme de Heidelberg attribuent les clés du royaume à l'Église, toutes générations confondues. Seraient-ils dans l'erreur, eux aussi ? En aucun cas. En pratique, l'Église utilise effectivement les clés lorsqu'elle prêche la Parole de Dieu et qu'elle exerce la discipline selon les commandements de Christ et l'enseignement de ses apôtres.

Dans sa prédication comme dans sa discipline, l'Église doit distinguer entre les croyants et les non-croyants. Bien que dans l'absolu, elle ne soit pas infaillible pour discerner entre les vrais et les faux croyants, dans la pratique, cette question est cruciale dans sa relation avec eux. Par la prédication et la discipline scripturaires, l'Église ouvre ses portes et la porte du ciel aux non-croyants.

Pour utiliser correctement les clés du royaume, l'Église doit absolument éviter de soustraire ou d'ajouter quoi que ce soit aux exigences bibliques du salut – la foi en Jésus-Christ. L'Église ne peut que déclarer, et non pas augmenter, les conditions fixées par Christ et les apôtres pour l'entrée dans le royaume, mais ces conditions, elle doit les déclarer dans leur intégralité.

Prenons l'exemple d'un individu très respecté, mais qui ne donne aucun signe de conviction de péché. Disons qu'à ses yeux, Jésus de Nazareth est un homme admirable, exemplaire, voire parfait, mais

comme il ne le considère pas comme le Fils de Dieu, il ne croit pas en sa divinité. Ajoutons qu'il admire le courage invincible de Christ de mourir pour ses convictions, mais il ne croit pas que Christ soit mort pour lui. Il croit en l'homme de Galilée, mais s'attend à aller au ciel parce qu'il aura fait « de son mieux ». Il dit même qu'il voudrait être sauvé par Jésus, mais il ne veut manifestement pas renoncer à lui-même, se charger de sa croix et suivre Christ. L'Église peut-elle considérer ce genre d'individu comme un croyant ? Certainement pas, et elle doit même l'en informer. L'Église a le devoir de lui fermer sa porte et de lui dire qu'il n'a pas sa place dans le royaume de Dieu.

Prenons, à présent, l'exemple d'une personne coupable de meurtre ou d'adultère. Agenouillée aux pieds sanglants du Christ crucifié, elle s'écrie néanmoins : « Lave-moi, Sauveur, ou je meurs. » Elle ignore s'il faut être supralapsarien ou infralapsarien quant à l'ordre des décrets divins. Elle ignore s'il faut se dire créationniste ou traducianiste en ce qui concerne l'origine de l'âme individuelle. Tout ce qu'elle a fait, elle s'est approprié la confession de Pierre : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16.16). Cette personne est incapable de réfuter la théorie gouvernementale de l'expiation parce qu'elle n'en a jamais entendu parler. En revanche, elle est certaine que le bon Berger a donné sa vie pour ses brebis (Jn 10.11) et que « Christ est mort pour les impies » (Ro 5.6). Elle a parfois du mal à croire qu'elle ira au ciel à sa mort, mais elle s'est abandonnée au crucifié parce qu'elle a admis sa nature pécheresse, impuissante, digne de l'enfer. Elle se plaint à chaque instant de ne pas faire le bien qu'elle voudrait et de faire le mal qu'elle ne voudrait pas (Ro 7.19), mais elle s'appuie entièrement sur la grâce de Dieu pour travailler à son salut avec crainte et tremblement (Ph 2.12,13) et s'efforcer d'atteindre la perfection (Ph 3.14). Que fera l'Église ? Elle doit considérer une telle personne comme un vrai croyant. C'est son devoir sacré et son privilège béni de la recevoir à bras ouverts parmi ses membres et de lui ouvrir la porte du ciel.

En effet, c'est l'Église qui a accueilli au paradis un voleur lorsque ce criminel, dans ses derniers instants, a jugé qu'il méritait la mort maudite de la crucifixion, et a confessé sa foi en Christ en disant : « Souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne » (Lu 23.42). Par cette même prière, il ne s'est pas contenté de porter une coupe d'eau froide aux lèvres brûlantes du Sauveur, mais il lui a tenu une coupe de réconfort céleste à son âme angoissée (v. 41-43).

Le royaume des cieux appartient à de telles personnes.

LA DISCIPLINE À SALUT

La véritable Église se caractérise par ces trois éléments : la saine prédication de la Parole de Dieu, la bonne administration des sacrements et l'exercice fidèle de la discipline. À la lumière de ces critères, presque toutes les Églises se trouvent dans un état déplorable. Certaines ont perdu toute prétention à être de véritables Églises, tandis que celles qui prétendent l'être donnent des raisons d'en douter.

Bien des Églises négligent la discipline par peur de perdre leurs membres et que cela ne porte atteinte à leur gloire. Or, l'Église qui n'exerce pas la discipline est certaine de perdre à la fois son estime de soi et le respect de ceux du dehors. Paradoxalement, le monde d'aujourd'hui méprise l'Église précisément pour sa mondanité. De plus, une grande partie des membres d'Église n'arborent pas fièrement leur appartenance, car celle-ci n'implique aucune distinction particulière. L'exercice fidèle de la discipline ne manquera pas de rehausser la gloire de l'Église.

Un bon emploi de la discipline d'Église est salutaire. Il contribue grandement à la santé de l'Église. Les aspects suivants de cette discipline permettent de souligner son caractère salutaire.

SON FONDEMENT BIBLIQUE

Sous couvert de piété, les Églises ne parviennent pas à exercer la discipline. On entend parfois dire que Dieu veillera lui-même sur son Église, sans avoir besoin d'une intervention humaine. On dit aussi

qu'en l'exerçant sur les membres qui s'égarent, on contribue plus à leur destruction qu'à leur salut, car cela les pousserait à quitter l'Église. Or, la Parole de Dieu exige clairement de l'Église qu'elle exerce la discipline. Ceux qui dénigrent cette parole prétendent être plus sages que Dieu et ceci est un vice, non une vertu.

Plusieurs textes de l'Écriture prescrivent indéniablement la discipline, dont les suivants.

Jésus a enseigné que si un membre de l'Église pèche contre un autre, l'offensé, après avoir essayé en vain d'amener l'offenseur à la repentance, doit rapporter l'affaire à l'Église, et si l'offenseur néglige d'écouter l'Église, il doit être considéré « comme un païen et un publicain » (Mt 18.15-17). Très clairement, il ne peut plus être considéré comme un membre du corps de Christ. L'apôtre Paul a ordonné à l'Église de Corinthe de « chasser » de son sein un membre qui vivait dans le péché de l'inceste (1 Co 5.13). Il a donné ces instructions à l'évangéliste Tite : « Éloigne de toi, après un premier et un second avertissement, celui qui provoque des divisions » (Tit 3.10).

Matthieu 13 contient la parabole de l'ivraie : un homme a semé du bon grain dans son champ. Un de ses ennemis sema de l'ivraie dans le même champ. Lorsque le blé et l'ivraie furent apparus, les serviteurs du propriétaire du champ lui proposèrent de leur permettre d'arracher l'ivraie, mais il le leur interdit, de peur qu'ils ne déracinent le blé avec l'ivraie. Il leur demanda plutôt de les laisser croître ensemble jusqu'à la moisson, moment où le blé serait rassemblé dans le grenier et où l'ivraie serait brûlée. Ainsi, enseignait Jésus, les enfants du royaume et les enfants du monde seront séparés à la fin du monde (v. 24-30,36-43). De cette parabole, on a parfois déduit que la discipline d'Église relève du jugement dernier et que son exercice actuel est contraire à l'enseignement de Jésus. Que répondre à cet argument ?

En premier lieu, rappelons que la Parole de Dieu ne se contredit pas. Or, son enseignement sur la discipline est sans équivoque à d'autres endroits. Nous ne pouvons donc pas interpréter la parabole

à l'encontre de cet enseignement. En second lieu, ils se trompent, ceux qui pensent que cette parabole enseigne seulement que justes et méchants coexisteront dans *le monde* jusqu'à la fin des temps et qu'elle n'a aucun rapport avec la discipline d'*Église*. Ils simplifient à outrance le verset 38 (« le champ, c'est le monde »). Le champ est en effet le monde. C'est dans ce champ qu'est semée la bonne semence et que naît l'*Église*. Mais Satan sème l'ivraie parmi le blé et introduit ainsi dans l'*Église* les enfants du Malin. Les spécialistes sont quasi unanimes pour dire que cette parabole présente une image de l'*Église* visible imparfaite.

Dans *The Teaching of Jesus concerning the Kingdom of God and the Church* (L'enseignement de Jésus concernant le royaume de Dieu et l'*Église*), Geerhardus Vos explique très bien cette parabole. Les disciples entretenaient l'idée, si répandue parmi les Juifs de cette époque, que le Messie, à son arrivée, commencerait par la séparation absolue du bien et du mal. Jésus corrige cette idée : la séparation complète n'aura lieu qu'à la fin des temps, mais en attendant, le royaume, qui est l'*Église*, doit résister aux limitations et aux imperfections auxquelles l'expose un environnement pécheur (p. 165-168). La parabole de l'ivraie met donc en garde fortement contre les excès de la discipline d'*Église*. Que personne n'imagine qu'il peut déterminer à coup sûr qui est né de nouveau et qui ne l'est pas. Se pensant infaillible, il se croirait appelé à établir une *Église* parfaitement pure. En revanche, cette parabole n'interdit nullement, ni même ne décourage, la discipline d'*Église*.

SON CARACTÈRE SPIRITUEL

L'autorité de l'*Église* diffère largement de l'autorité de l'État. Deux symboles bibliques illustrent cette différence. L'épée est le symbole biblique de l'autorité civile. Il est dit du magistrat civil : « ... ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal » (Ro 13.4). Les clés sont le

symbole biblique de l'autorité ecclésiastique. Jésus dit à Pierre, en tant que représentant des douze apôtres, sur lesquels l'Église est construite : « Je te donnerai les clés du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux » (Mt 16.19). De toute évidence, l'épée et les clés sont destinées à être utilisées d'une manière totalement différente. L'épée suggère la force, pas les clés. Par conséquent, à la différence de l'autorité civile, l'autorité ecclésiastique est spirituelle.

La discipline doit donc toujours être exercée avec une grande humilité, sans jamais adopter une attitude de « je suis plus saint que toi ». Chaque membre doit garder à l'esprit qu'il n'est pas meilleur que le coupable et que, sans la grâce de Dieu, il serait à sa place : « Frère, si un homme vient à être surpris en faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur. Prends garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté » (Ga 6.1).

L'Église et l'État emploient des méthodes différentes. L'État a recours à la force pour traiter les coupables, ce qui ne doit jamais être le cas pour l'Église. Elle doit se contenter de mesures spirituelles telles que la persuasion et l'avertissement.

L'État punit les malfaiteurs. À proprement parler, l'Église ne punit jamais ses membres. Tant qu'elle le peut, elle continue à considérer ses membres égarés comme des chrétiens. Le Christ crucifié a bien porté le châtiment dû aux siens pour leurs péchés ! Il vaut donc mieux dire que l'Église *censure* ses membres fautifs plutôt qu'elle les *punit*. Ses censures ne sont jamais physiques, mais toujours spirituelles. L'Église ne peut, en aucun cas, imposer des amendes à ses membres fautifs, les envoyer en prison ou les boycotter dans les affaires. Tout ce qu'elle doit faire, c'est de les avertir ou de les réprimander. Elle peut, dans certains cas, les priver de certains privilèges de membre, comme l'usage des sacrements. En dernier recours, elle peut les exclure, mais même l'excommunication doit rester une opération purement spirituelle.

Pendant qu'un membre fait l'objet d'une mesure disciplinaire, l'Église ne doit jamais cesser de prier pour lui. Non seulement les responsables de l'Église, mais les membres aussi. L'excommunication doit plonger chacun dans le chagrin ; c'est une sorte de deuil. Lorsque l'Église est contrainte de considérer un fautif comme « un païen et un publicain », elle ne va pas le mépriser, mais continuer à se souvenir de lui devant le trône de la grâce et le supplier de se réconcilier avec Dieu. S'il se repent, il doit être accueilli de nouveau dans la bergerie avec joie et actions de grâce.

En résumé, la discipline ecclésiastique doit toujours être exercée dans l'esprit de l'amour chrétien.

SON BUT ÉLEVÉ

Le but de la discipline ecclésiastique est de sauver le contrevenant, jamais de le détruire. C'est un rappel important, car dans presque toutes les Églises, il y a au moins un membre capable de semer la zizanie. Il peut être tentant d'employer la discipline pour se débarrasser d'un tel individu. La discipline peut entraîner l'expulsion d'une Église, mais son but principal est de corriger, pas d'éliminer.

C'est ce qu'enseigne explicitement le passage de Matthieu 18.15-17 déjà mentionné. Jésus ne dit pas : « Si ton frère t'offense, porte aussitôt plainte contre lui devant l'Église. » Au contraire, il dit : « ... va et reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère ». Il ne dit pas non plus : « S'il ne t'entend pas, rapporte sans plus tarder l'affaire à l'Église afin qu'elle prenne des mesures sommaires contre lui. » Non, il dit : « ... prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute l'affaire se règle sur la déclaration de deux ou de trois témoins ». Ce n'est qu'en dernier recours que les chrétiens doivent signaler à l'Église les offenses des uns et des autres. Ils ne doivent pas négliger de chercher à gagner le transgresseur avant de soumettre son cas à l'Église. Lorsque cela s'avère nécessaire, le premier devoir de l'Église est encore de chercher à récupérer le frère ou la sœur dans l'erreur.

Le salut du transgresseur est un objectif élevé de la discipline ecclésiastique, mais il existe un objectif plus élevé. La santé spirituelle de chaque membre favorise la pureté et l'édification de toute l'Église. Le bien-être d'un membre du corps contribue au bien-être de l'ensemble du corps, n'est-ce pas ? Si un œil est malade, tout le corps bénéficiera de la guérison de cet œil. Qui niera que le bien-être du corps est plus important que celui d'un membre ? Il vaut beaucoup mieux amputer un pied gangrené que de détruire le corps entier par la maladie. Pourquoi certaines Églises dégénèrent-elles ? Notamment à cause de leur incapacité à recourir à temps à la chirurgie de la discipline.

Nous n'avons pas encore mentionné le but suprême de la discipline d'Église : c'est la gloire du Chef de l'Église, Jésus-Christ. De même que la santé des membres favorise celle de l'Église en tant que corps, de même la santé de ce corps permet de glorifier son Chef. L'Église qui néglige la discipline ne détruit pas seulement sa propre gloire, elle montre aussi qu'elle fait peu de cas de la gloire de Christ. L'exercice fidèle de la discipline est en effet une marque de la véritable Église. L'Église qui ne s'inquiète pas avant tout de l'honneur de Christ n'a tout simplement rien d'une Église. Un amour passionné pour Christ et un zèle dévorant pour sa gloire pousseront la véritable Église à rester fidèle dans la discipline.

SON BON FONCTIONNEMENT

Voici une sélection de suggestions pour assurer un bon fonctionnement de la discipline d'Église.

Les Églises qui exercent encore une certaine discipline sont généralement beaucoup moins préoccupées par les croyances de leurs membres que par leur comportement. C'est une grave erreur. Selon l'Écriture, l'Église devrait se préoccuper des deux de manière égale. Le même apôtre qui a ordonné à l'Église de Corinthe d'écarter un membre coupable d'inceste a ordonné à Tite de rejeter un hérétique après le premier et le second avertissement. Il a aussi déclaré sans

détours : « Mais si nous-mêmes, si un ange du ciel annonçait un évangile s'écartant de celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ! » (Ga 1.8.) Rien de plus logique. Les croyances d'une personne déterminent son comportement. Cela n'est peut-être pas toujours immédiatement évident, mais à long terme, cela finit par se voir. En outre, l'erreur elle-même est un péché et altérer la vérité est aussi immoral que commettre un adultère au sens littéral du terme.

L'Église catholique romaine distingue entre péchés véniels et péchés mortels. De nombreux protestants se croient capables de distinguer les grands péchés des petits. C'est ainsi que s'est répandue l'idée que l'Église a raison de recourir à la discipline si l'un de ses membres braque une banque ou commet un meurtre avec préméditation, mais pas s'il lui arrive de mentir, même fréquemment. Ceux qui font de telles distinctions s'aventurent sur un terrain dangereux. Tout péché est odieux. Certes, il peut exister des péchés plus ou moins odieux, mais le jugement de Dieu peut être très différent du nôtre. Dieu n'est pas influencé, comme nous le sommes, par les traditions et les préjugés populaires. Le huitième commandement interdit de voler et le neuvième interdit de porter un faux témoignage. De quel droit pourrait-on prendre le neuvième moins au sérieux que le huitième ? Par conséquent, dans l'exercice de la discipline, l'Église doit tenir compte non seulement de la gravité de l'infraction commise, mais aussi, et surtout, de l'attitude du contrevenant à l'égard de son péché. Si le meurtrier montre des signes de repentance sincère, il peut être traité avec douceur. Si le calomniateur refuse de se repentir, mais endure son cœur, l'excommunication peut être envisagée.

Dans les Églises réformées et presbytériennes, on suppose souvent que la discipline est l'affaire des seuls anciens et que les autres membres n'ont aucune responsabilité en la matière. C'est une grave erreur. Les membres de l'Église sont les premiers responsables de la discipline de ceux qui s'égareront. Si mon frère m'insulte, je n'ai pas le droit de rapporter son péché à la session avant d'avoir fait tout mon

possible pour qu'il s'excuse. Si je vois mon frère en état d'ébriété, je n'ai pas le droit de le dire aux autres tant que je n'ai pas fait tout mon possible pour l'amener à la repentance et que tous mes efforts se sont révélés vains. En fait, je pêche contre la loi de l'amour si je le dénonce trop tôt. Encore une fois, si je suis convaincu que mon frère est coupable d'une erreur doctrinale, je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour le convaincre de la vérité avant de le traduire en jugement.

En conclusion, deux grands principes sont essentiels au bon fonctionnement de la discipline dans l'Église. Tout d'abord, la discipline doit se préoccuper à la fois de la pureté et de la paix de l'Église. Rien ne perturbe autant la paix de l'Église que l'impureté. La paix aux dépens de la pureté est inacceptable. Si l'insistance sur la pureté peut temporairement troubler la paix, elle se révélera à terme favorable à la paix. L'autre principe est que la discipline doit être exercée avec justice et miséricorde à la fois. La miséricorde sans la justice n'est que pur sentimentalisme. La justice sans la miséricorde est indigne d'une Église. C'est l'Église qui a reçu cet ordre : « Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux » (Lu 6.36). Que chaque membre répète donc chaque jour la prière du publicain : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur » (18.13).

LA SOUVERAINETÉ DE L'ÉGLISE

Qu'est-ce que la *souveraineté* ? C'est « la possession ou l'exercice d'une autorité suprême, d'une domination ou d'une emprise ». Un mot-clé de cette définition est « suprême ». Le mot « souverain » dérive du latin *supremus*, qui signifie « au-dessus, le plus haut », d'où découle aussi l'adjectif « supérieur ». Très vite, le terme « souverain » décrit celui qui « règne sur tout », en parlant de Dieu.

Dieu seul est souverain au sens absolu du terme, car son autorité est réellement suprême. Il exerce une influence illimitée sur l'ensemble de l'univers : « ... il agit comme il lui plaît avec l'armée des cieux et avec les habitants de la terre, et il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : que fais-tu ? » (Da 4.35.)

Le terme « souveraineté » s'emploie également dans un sens relatif. Le Dieu souverain a jugé bon de conférer à certaines de ses créatures une autorité sur d'autres. En conséquence, si aucune créature ne possède un iota de souveraineté par rapport au Créateur, quelques-unes possèdent une certaine souveraineté par rapport à d'autres.

C'est pourquoi nous attribuons la souveraineté à l'État, par exemple. Nous l'attribuons plus rarement à l'Église, ce qui serait pourtant tout aussi approprié. Sa souveraineté est un aspect important de sa gloire.

UNE SOUVERAINETÉ RESTREINTE

Imaginons qu'un village possède trois Églises, dont chacune se termine par une haute flèche. Toutes sont de la même hauteur. Quelle que soit

leur hauteur, aucune d'entre elles ne peut dire qu'elle domine sur les autres. Dieu seul occupe la position la plus élevée. Il est au-dessus de l'État et de l'Église. Quelles que soient leur puissance ou leur autorité, Dieu seul est souverain.

L'Église n'a aucune souveraineté par rapport à Dieu. Dieu est souverain sur l'Église et celle-ci lui est entièrement soumise. Son seul devoir est d'obéir à la loi de Dieu. Elle n'a aucun droit de promulguer ses propres lois, qui contrediraient celle de Dieu ou qui y ajouteraient quelque chose. Elle ne peut ni permettre ce que Dieu interdit ni interdire ce que Dieu permet.

De même que l'Église est soumise à Dieu, elle est soumise à son Chef et Roi, Jésus-Christ. Il règne sur elle comme son monarque absolu. Sa Parole fait loi pour l'Église, et l'Église n'a pas le droit d'altérer sa loi – que ce soit par modification, addition ou soustraction. L'Église n'a pas de pouvoir législatif, car Christ lui a donné une loi parfaite. Lorsqu'elle établit certaines règles et certains règlements dans l'intérêt du bon ordre, comme elle doit souvent le faire, ceux-ci ne doivent jamais être assimilés à la loi de Christ.

Vraiment, la souveraineté de l'Église est fortement restreinte ! Par rapport à Dieu et à Christ, elle est tout simplement inexistante.

Dieu a cependant donné à l'Église une certaine mesure d'autorité à l'égard des hommes, que l'on pourrait qualifier, si l'on veut, de « souveraineté », en quelque sorte. Cette souveraineté est-elle limitée ou non ? La question a fait l'objet de nombreuses controverses au cours de l'histoire. Le protestantisme insiste sur ses limitations, tandis que l'Église de Rome enseigne qu'elle est sans limites. Rome revendique une autorité véritablement totalitaire. Cette revendication ne peut aboutir.

Lorsque Dieu a créé l'homme à son image, il lui a accordé certains droits inhérents. Avec la chute dans le péché, cette image a été sévèrement entachée, voire perdue en grande partie, mais pas anéantie. Chaque être humain conserve donc certains droits inaliénables. Chez

les régénérés, en qui l'image de Dieu est restaurée, ces droits sont renforcés. La liberté d'expression et la liberté de culte en font partie. Bien sûr, chacun doit respecter les droits d'autrui et, par-dessus tout, la loi de Dieu, mais personne ne peut essayer de l'en priver. C'est précisément ce que Rome a souvent fait. Dans le passé, elle interdisait non seulement la lecture, mais aussi la possession d'une bible. Elle a souvent condamné à mort ceux qui osaient critiquer ses enseignements et ses pratiques. Il est indéniable que la souveraineté de l'Église par rapport à l'individu a ses limites.

Il en va de même pour la souveraineté de l'Église sur la famille. Dieu a institué la famille dans le jardin d'Éden. Il donna une femme pour épouse à Adam et il leur a donné l'ordre suivant : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre » (Ge 1.28). Attention ! c'est Dieu, et non l'Église, qui a donné naissance à la famille. La famille a existé avant la fondation de l'Église. La famille, tout comme l'individu, possède donc certains droits sur lesquels l'Église ne peut empiéter. L'Église n'a pas le droit de stipuler le pourcentage du budget familial qui doit être donné à l'Église, ni de prescrire le menu des repas familiaux, ni encore de dicter à une famille en deuil où elle doit enterrer ses morts.

La souveraineté de l'Église est restreinte dans plusieurs autres domaines, mais penchons-nous maintenant sur la relation entre l'Église et l'État. Pendant des siècles, deux conceptions opposées se sont affrontées. L'Église occidentale, dirigée par l'évêque de Rome, a longtemps prôné que l'Église doit exercer son autorité sur l'État. Pie IX a déclaré que le pape, comme chef de l'Église, « possède le droit, dans des circonstances favorables, de porter un jugement, même dans les affaires civiles, sur les actes des princes et des nations ». À l'inverse, l'Église orientale a très tôt affirmé que l'Église n'est qu'une composante de l'État et que ce dernier doit nommer les officiers de l'Église, définir ses lois et la soutenir. Constantin le Grand, premier empereur romain à reconnaître officiellement l'Église chrétienne, a

déplacé sa capitale vers l'orient en 330 apr. J.-C., ville qu'il baptisa Constantinople. Il était considéré non seulement comme le chef de l'empire, mais aussi comme le chef de l'Église. Plus tard, les tsars russes ont revendiqué le même double honneur. Pas étonnant que la Réforme protestante, en guise d'opposition à Rome, ait adhéré, dans l'ensemble, à une vision plus ou moins similaire. Ce point de vue est appelé « érastianisme », du nom de son plus fervent partisan, le médecin et théologien suisse Éraсте.

Aujourd'hui, une grande partie du protestantisme, en particulier aux États-Unis, défend la séparation entre l'Église et l'État. Il faut reconnaître au baptiste Roger Williams le mérite d'avoir été en avance sur ses contemporains. Qu'entend-on par cette notion vague de séparation entre l'Église et l'État ? L'Église ne doit pas chercher à gouverner un État ni à s'immiscer dans les affaires purement politiques de l'État. Quant à l'État, il ne doit pas chercher à gouverner l'Église ni à intervenir dans ses affaires spirituelles. Bref, l'Église et l'État sont tous deux souverains, chacun dans sa propre sphère, et chacun doit reconnaître la souveraineté de l'autre. C'est ce qu'implique la parole du Seigneur Jésus : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (Mt 22.21). Sur cette phrase, Calvin a commenté que le Seigneur « établit ici une distinction claire entre le gouvernement spirituel et le gouvernement civil ». On peut déduire cela aussi du fait qu'à la Pentecôte, l'Église a largement – quoique pas entièrement – dépassé ses limites nationales, pour devenir universelle. Une Église universelle doit nécessairement transcender les limites du nationalisme. L'État n'a pas créé l'Église et l'Église n'a pas créé l'État, mais Dieu est à l'origine de l'un et de l'autre. C'est lui qui les a dotés d'une autorité précise.

On ne peut qu'en déduire ceci : si la souveraineté de l'État sur l'Église est limitée, la souveraineté de l'Église sur l'État l'est également. L'Église n'est souveraine que dans sa propre sphère. Son autorité n'est pas totalitaire.

UNE SOUVERAINETÉ POSITIVE

La souveraineté de l'Église n'en est pas faible pour autant, ou nulle. Au contraire, elle est réelle, actuelle et résolument positive.

À maintes reprises dans son histoire, l'Église a jugé nécessaire d'affirmer sa souveraineté contre les empiètements de l'État.

Déjà sous la théocratie de l'Ancien Testament, quand l'Église et l'État étaient bien plus liés que ce n'est le cas depuis la Pentecôte, l'Église s'est vigoureusement opposée à l'ingérence de l'État. Le roi Saül était prêt à partir au combat contre les Philistins. Avant la bataille, les Israélites apportaient un sacrifice à Dieu. C'était une fonction des prêtres et Samuel devait s'en charger. Comme il tardait à venir, Saül s'est impatienté et il a lui-même offert le sacrifice. Une fois arrivé, Samuel l'a informé qu'à cause de ce péché, le royaume lui serait retiré (1 Sa 13.9-14). De même, le roi Ozias a été frappé de lèpre pour avoir brûlé de l'encens dans le temple, prérogative des prêtres, et pour avoir ignoré leurs protestations (2 Ch 26.16-20). Dans ces deux cas, un représentant de l'État a été sévèrement puni pour avoir empiété sur la souveraineté de l'Église.

Le Nouveau Testament rapporte des exemples frappants du même genre. Pour n'en citer qu'un, lorsque le Sanhédrin, la Cour suprême des Juifs, a interdit aux apôtres de prêcher au nom de Jésus, Pierre a déclaré avec audace : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 5.29). Et c'est ce qu'ils ont fait.

Lorsque la Diète de Worms a exigé que Luther abjure ses enseignements prétendument hérétiques, il a également exercé la souveraineté de l'Église en prononçant ces paroles mémorables : « Là, je me tiens, je ne peux pas faire autrement. Que Dieu me vienne en aide. Amen. » John Knox a souverainement bravé à la fois les larmes et la colère de la reine Marie, et sur sa tombe, Melville a déclaré : « Ci-gît celui qui n'a jamais craint le visage de l'homme. » Lord Macaulay a dit du puritain : « Il s'est incliné dans la poussière devant son Créateur, mais il a posé son pied sur le cou de son roi. »

Nous vivons à l'ère du totalitarisme d'État. Partout dans le monde, l'étatisme a le vent en poupe. Lors de la Seconde Guerre mondiale, trois États totalitaires, l'Allemagne, l'Italie et le Japon ont subi une écrasante défaite, mais la Russie, un autre État totalitaire, s'est depuis hissée à des sommets de pouvoir et d'influence incomparablement plus élevés que jamais. Dans les soi-disant démocraties aussi, y compris aux États-Unis, l'étatisme gagne du terrain. En conséquence, dans de nombreux pays, l'Église se trouve à la merci d'un État qui manque souvent de miséricorde. Ailleurs, l'idée gagne rapidement du terrain que l'Église existe et fonctionne avec la permission de l'État. Le moment est venu pour l'Église de réaffirmer sa souveraineté face à ces empiètements de l'État. L'Église a le devoir sacré de se lever en majesté et de proclamer au monde qu'elle jouit de la liberté de culte, non par la grâce de l'État, mais comme un droit donné par Dieu, et qu'elle prêche la Parole de Dieu, non par la grâce de gouvernements humains, mais uniquement sur l'ordre du Dieu souverain et de son Roi souverain, assis à la droite de Dieu.

La souveraineté de l'Église est positive dans un autre aspect. Elle doit édicter la loi de Dieu à l'individu, à la famille, à la société et à l'État.

L'individu : Nul ne peut prétendre que sa vie privée lui appartient et qu'elle ne regarde pas l'Église. Ce serait aller trop loin. La loi de Dieu concerne tous les aspects de la vie humaine, et l'Église a été chargée de proclamer cette loi dans toute sa plénitude scripturaire. Elle doit condamner tout péché dans la vie de l'individu. Certes, il existe un certain nombre de pratiques que la loi de Dieu ne commande ni n'interdit – elles sont dites « adiaphores » ou indifférentes. Néanmoins, même de telles choses n'échappent pas à la loi de Dieu. Qu'est-ce qu'une pratique « adiaphore » ? C'est une pratique que la loi de Dieu permet, mais n'exige pas. Elles tombent aussi sous le coup de la sanction divine. En elles-mêmes, elles ne sont ni immorales ni amORALES, mais bonnes, bien que non exigées. Toutefois, c'est seulement lorsqu'elles sont accomplies dans la foi et l'amour qu'elles

sont vraiment bonnes. Si l'Église doit bien veiller à ne pas interdire ce que Dieu permet, elle doit aussi expliquer le bon usage biblique de ce que Dieu permet.

La famille : La famille ne peut pas, non plus, provoquer l'Église en lui interdisant de s'immiscer dans ses affaires. Ce serait extrêmement imprudent. Dans ce domaine aussi, l'Église doit proclamer souverainement toute la loi de Dieu. Lorsqu'un mari et sa femme envisagent de divorcer, ils ne peuvent pas demander à l'Église de les laisser tranquilles. Elle doit leur communiquer l'enseignement biblique sur le divorce et exiger qu'ils le mettent en pratique. L'Église manque à son devoir si elle ne proclame pas l'enseignement biblique sur les « mariages mixtes » et la « parentalité planifiée ». La question de savoir si les parents donnent à leurs enfants une éducation chrétienne ne les concerne pas seulement eux, mais aussi l'Église. Car sur ce sujet aussi, Dieu a parlé, et il l'a fait avec insistance.

La société : Pendant de nombreuses décennies, l'évangile social a séduit les libéraux. Hélas, en réaction au modernisme, de nombreux fondamentalistes ont conclu, à tort, que l'Évangile devait être présenté sur une base strictement individuelle. Cela a conduit les Églises conservatrices à négliger souvent les aspects sociaux de l'Évangile. Cependant, cela signifie essentiellement que ces Églises n'ont pas réussi à faire valoir leur influence sur la société. Un exemple frappant est la question de la délinquance juvénile qui perturbe la société actuelle. Trop souvent, l'Église se contente d'observer sans grand intérêt, voire dans l'indifférence totale. Elle doit inculquer à ses propres enfants la crainte du Seigneur, mais cela ne suffit pas. Elle doit déclarer haut et fort que l'éducation et la formation chrétienne de la jeunesse du pays sont les conditions indispensables d'un comportement pieux.

L'État : L'Église doit admettre, à sa grande honte, qu'elle a souvent reculé devant l'État. Il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque David a volé Bathschéba à son mari Urie et qu'il l'a ensuite fait éliminer, le

prophète Nathan n'a pas hésité à le réprimander fortement. Lorsque le roi Achab a volé et tué Naboth, le prophète Élie n'a pas hésité, non plus, à prononcer les jugements divins sur lui et sur sa maison. Une noble compagnie de serviteurs de Dieu a suivi l'exemple de ces prophètes, mais ils n'ont jamais été assez nombreux. Aujourd'hui, ils sont trop peu. L'Église de Dieu devrait élever sa voix avec force contre le mensonge, le vol, la corruption et le vice, qui sévissent avec tant d'intensité dans les hautes sphères. Elle doit proclamer à haute voix que « la justice élève une nation, mais le péché est la honte des peuples » (Pr 14.34). Il est grand temps pour l'Église d'appeler à la repentance et, si cela ne suffit pas, d'exercer la discipline jusqu'à l'excommunication, sur les dirigeants du monde qui, bien que membres de l'Église de Christ, se sont compromis dans des pratiques politiques corrompues. Ces puissants, assoiffés de pouvoir, ne craignent ni Dieu ni l'homme, mais tiennent conseil ensemble contre le Seigneur et contre son oint, en disant : « Brisons leurs liens, délivrons-nous de leurs chaînes. » L'Église doit les reprendre et leur dire : « Celui qui siège dans les cieux rit, le Seigneur se moque d'eux », et s'ils ne se s'humilient pas en adorant le Fils, il les brisera « avec une verge de fer » et les mettra en pièces « comme le vase d'un potier » (Ps 2).

Que l'Église exprime sa souveraineté pour le Dieu souverain et « le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs » (1 Ti 6.15).

LES ÉLUS DE DIEU

L'Église se compose des élus de Dieu. Certes, tous les membres de l'Église visible n'ont pas été choisis par Dieu pour la vie éternelle. Certains membres ne sont que des chrétiens de nom et ne seront jamais des croyants. Ils ne font pas partie du nombre des élus. En revanche, tous les vrais membres de l'Église de Christ font partie des élus.

Il y a peu d'enseignements bibliques aussi impopulaires que celui de l'élection. Il est même détesté par des chrétiens qui croient en la Bible et qui l'aiment. C'est difficile à expliquer, car l'élection est enseignée sans équivoque dans l'Écriture. Sans compter que cette doctrine souligne merveilleusement l'amour infini et éternel de Dieu envers les siens.

Le fait que l'Église soit composée des élus de Dieu lui confère donc une grande gloire.

DÉSIGNÉS PAR DIEU LE PÈRE

Supposons qu'une congrégation veuille se bâtir un lieu de culte. Elle devra commencer par engager un architecte. Celui-ci dessinera un plan de l'édifice et désignera les matériaux qui le composeront. Dieu le Père est l'architecte de son Église. Comme tel, il en a dessiné les plans depuis l'éternité et il a désigné précisément quelles personnes la constitueraient. Il les a choisies à cette fin parmi toute l'humanité.

Dieu a parlé de l'Église de l'Ancien Testament en ces termes : « Mon serviteur Jacob, et [...] Israël, mon élu » (És 45.4). Dans la

première phrase de sa lettre à l'Église d'Éphèse, Paul exulte : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ! En lui, Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui ; il nous a prédestinés dans son amour à être ses enfants d'adoption par Jésus-Christ, selon le bon plaisir de sa volonté » (Ép 1.3-5). Quant à Pierre, il s'adresse aux destinataires de sa première épître comme des « élus selon la prescience de Dieu le Père » (1 Pi 1.2).

Certaines personnes prétendent que Dieu a élu tous les hommes pour être membres du corps de Christ. Cela n'a aucun sens, car, par définition, l'élection implique de choisir parmi un plus grand nombre. Choisir la totalité de ce nombre, ce n'est tout simplement pas choisir du tout. Imaginons trois candidats au poste de gouverneur d'un État. Un électeur indécis choisit de voter pour les trois. Il est évident qu'il a gaspillé son droit de vote ! Si tous les électeurs faisaient de même, il n'y aurait pas d'élection. Par conséquent, si Dieu avait élu tout le monde pour être membre de son Église, il n'aurait élu personne. Cette conclusion est irréfutable.

Saviez-vous que ceux qui affirment que Dieu a élu tous les hommes parviennent à la même conclusion ? Pour eux, on ne devient membre de l'Église qu'à la suite d'une décision personnelle. Autrement dit, on rejoint l'Église non par le choix de Dieu, mais par son propre choix. Dans cette idée, l'élection serait le fait de l'homme et non de Dieu. On peut difficilement contredire la Bible de manière plus flagrante.

Karl Barth enseigne que tous les hommes sont élus par et en Christ à la vie éternelle. Après avoir ainsi contredit l'Écriture, le voilà face à un sérieux dilemme. Soit il doit, en accord avec l'universalisme, conclure qu'à la fin tous les hommes seront sauvés, soit il doit, à la manière de l'arminianisme, faire dépendre le salut en dernière instance de la volonté de l'homme. Or, il refuse de s'enfermer

dans ce dilemme, ce qui rend sa doctrine de l'élection extrêmement déroutante.

Posons à présent la question essentielle : pourquoi Dieu, de toute éternité, a-t-il désigné certaines personnes comme membres de son Église, à la différence d'autres ? Deux réponses contradictoires ont été données. Selon l'arminianisme, Dieu a choisi certains individus parce qu'il savait d'avance que ceux-ci croiraient en Christ. La théologie réformée insiste sur le fait que la seule raison du choix de Dieu est son amour souverain. C'est-à-dire que, de toute éternité, Dieu a considéré les objets de son choix en Christ, son Élu. Selon l'arminianisme, ce qui motive le choix de Dieu repose sur l'homme et selon le calvinisme, il repose sur Dieu. L'arminianisme considère que la foi est ce qui pousse Dieu à choisir ses élus, tandis que les réformés considèrent que la foi est un fruit de l'élection et aussi sa preuve.

L'Écriture corrobore l'enseignement réformé par des textes explicites : Dieu a prédestiné les membres de son Église « selon le bon plaisir de sa volonté » (Ép 1.5). Ou encore lorsque Paul commente la déclaration de Dieu à Moïse : « Je ferai miséricorde à qui je fais miséricorde et j'aurai compassion de qui j'ai compassion. Ainsi donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Ro 9.15,16). Ce n'est pas tout. Les textes bibliques invoqués par les arminiens confirment en fait le point de vue réformé ! Parmi les plus importants, on trouve Romains 8.29 : « Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils. » Pour un arminien, l'élection est explicitement fondée sur la prescience. C'est vrai, mais de quelle prescience parlons-nous exactement ? Telle est la question. S'agit-il de la prescience de la part de Dieu que la personne concernée croira ? Rien ne le laisse entendre. Le texte enseigne seulement que Dieu connaissait d'avance certaines personnes. Ce qui est certain, c'est que le verbe « connaître » a ici cette signification riche et profonde qu'il a si souvent dans l'Écriture. Il ne signifie rien de moins que

« aimer ». Si Dieu a d'avance « connu » certaines personnes, cela signifie que Dieu a aimé ces personnes de toute éternité. Parce qu'il les a aimées de toute éternité, il les a prédestinées à être conformes à l'image de son Fils.

ACHETÉS PAR DIEU LE FILS

Retournons à notre congrégation qui désire construire son lieu de culte. Les plans sont dessinés, les matériaux désignés. L'étape suivante est l'achat des matériaux de construction. Dieu s'est également occupé de cela lors de la construction de son Église. Dieu le Fils a racheté les élus, ceux que le Père avait désignés comme membres de son Église. Paul a rappelé aux anciens de l'Église d'Éphèse leur devoir de paître l'Église de Dieu, « qu'il s'est acquise par son propre sang » (Ac 20.28). Certains Pères de l'Église ont pensé que Christ a payé à Satan le prix du rachat des élus. C'est une déformation grossière de la réalité. Si Christ l'avait fait, il aurait reconnu dans le diable le propriétaire légitime des pécheurs élus. Bien entendu, Satan ne l'a jamais été. Voici comment cela s'est vraiment passé. Lorsque l'homme a péché, Dieu, comme juge, a condamné la race humaine à l'emprisonnement. Satan était, pour ainsi dire, le gardien de la prison. Christ est venu donner sa vie comme rançon pour certains prisonniers. Oui, il a présenté la rançon, non au geôlier, mais au Juge. Le Juge a accepté la rançon et a ordonné la libération de ces prisonniers. C'est ainsi que les pécheurs sont délivrés du pouvoir des ténèbres et transférés dans le royaume du Fils bien-aimé de Dieu (Col 1.13).

De nos jours, une autre déformation de cette transaction est répandue. On dit que Christ aurait racheté tout le monde par son sang, pas seulement les élus, et qu'il aurait laissé à chacun le choix d'accepter ou non le bénéfice salvateur de sa mort. Cette présentation ne montre absolument pas l'amour du Sauveur qui meurt pour les siens. Certes, sa mort peut sauver tout le monde, mais il faut dire clairement que ceux qu'il a rachetés croiront et seront, par son sang, délivrés de la puissance du diable. Son amour fait en sorte que tous ceux qu'il a

achetés croient en lui et rejoignent son Église. Il y parvient non en les forçant, mais par l'influence gracieuse de son Saint-Esprit. « Le bon berger donne sa vie pour ses brebis » (Jn 10.11). Il veillera à ce que toutes les brebis pour lesquelles il a donné sa vie soient amenées au bercail.

L'Écriture parle souvent en termes superlatifs de l'amour de Dieu pour son Église. Par exemple, Dieu s'exclame : « Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ? N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? Quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai point. Voici, je t'ai gravée sur mes mains ; tes murs sont toujours devant mes yeux » (És 49.15,16). Ce langage est à la fois extrêmement fort et extrêmement tendre. Mais la plus grande preuve de l'amour de Dieu pour son Église a lieu lorsque son Fils va la racheter par son propre sang. En levant les yeux vers le Christ crucifié, chaque membre de son Église murmure que Christ est celui « qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2.20). À l'unisson, l'Église lit : « Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous. À plus forte raison donc, maintenant que nous sommes justifiés par son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie » (Ro 5.8-10). Aussi l'Église chante-t-elle :

Voyez, de sa tête, de ses mains, de ses pieds,

La douleur et l'amour se mêlent :

L'amour et le chagrin ne se sont-ils jamais rencontrés de la sorte ?

Des épines n'ont-elles jamais composé une si riche couronne ?

RASSEMBLÉS PAR DIEU LE SAINT-ESPRIT

Revenons à notre congrégation en train d'ériger son lieu de culte. Les plans sont dessinés, les matériaux désignés, approuvés et achetés.

Il reste à rassembler ces derniers. Alors, la structure s'achèvera. C'est aussi ce que fait Dieu lorsqu'il construit son Église. Les élus, désignés par Dieu le Père depuis l'éternité et rachetés par Dieu le Fils à sa mort sur la croix du Calvaire, sont, au cours de l'histoire, rassemblés par Dieu le Saint-Esprit dans l'Église chrétienne.

L'Esprit s'y prend en accordant aux élus la grâce de la régénération. Par nature, ils sont morts dans leurs offenses et dans leurs péchés, mais l'Esprit de Dieu les rend vivants (Ép 2.1). Pour cela, ils doivent croire au Seigneur Jésus-Christ. Parmi les élus, certains sont destinés à mourir en bas âge. Tous sont certains d'être régénérés avant de mourir, et dès que la régénération survient, ils possèdent ce que les théologiens appellent l'*habitus* (la disposition) de la foi qui sauve. Cela fait d'eux des membres du corps de Christ. Quant aux élus prédestinés à être en âge de comprendre (même si personne ne sait quand l'Esprit saint leur accordera la nouvelle naissance), eux aussi sont certains de naître de nouveau. Dans leur cas, la régénération se traduira par la réception consciente du Sauveur tel qu'il est proposé dans l'Évangile. Tôt ou tard, par la grâce du Saint-Esprit, ils sont appelés à devenir des membres vivants de l'Église du Christ.

Bien des chrétiens croient que tout le monde, y compris les non-régénérés, est en mesure d'accepter Christ comme Sauveur de sa propre volonté et, par conséquent, de rejoindre son Église. Ils disent que Dieu a laissé cette partie du salut à la décision humaine. La nouvelle naissance serait donc une conséquence de l'action humaine, et non une condition préalable. C'est une erreur répandue et, admettons-le, l'une des plus graves du fondamentalisme actuel. En faisant de l'homme son propre sauveur, cette hérésie attaque violemment le salut par la grâce de Dieu – la doctrine centrale de la Parole de Dieu. L'Écriture enseigne sans équivoque que nul ne peut venir à Christ par la foi si le Père ne l'attire (Jn 6.44). Qu'avant d'être le fruit d'une décision humaine, la foi est un don de Dieu (Ph 1.29). Que « personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur ! si ce n'est par

le Saint-Esprit » (1 Co 12.3). Selon les Écritures, c'est Dieu qui rassemble ses élus dans l'Église. Le jour de la Pentecôte, c'est Dieu le Saint-Esprit qui a touché les cœurs de trois mille hommes et femmes par la prédication de Pierre, et les a rassemblés dans l'Église. Après cela, c'est « le Seigneur [*qui*] ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés » (Ac 2.47).

Quelle glorieuse preuve d'amour divin que le rassemblement des élus de Dieu dans l'Église ! Si Dieu avait choisi certains individus pour former le corps de son Fils, mais avait conditionné ce choix à leur consentement, aucun d'entre eux ne serait sauvé. Si, en plus de les choisir, Dieu les avait achetés par son sang pour les intégrer à son Église, mais avait lié cette transaction à leur acceptation de ses conditions, tout serait perdu. L'amour de Dieu envers les siens est si grand qu'il accomplit leur salut jusqu'au bout. Non seulement il les a choisis dès la fondation du monde et les a rachetés sur le Calvaire, mais il rend ce choix et ce rachat efficaces par l'action de son Esprit en eux. Le Saint-Esprit les fait passer de la mort à la vie, leur communique la foi salvatrice et en fait ainsi des membres du Christ. De bout en bout, leur salut découle de la grâce souveraine et de l'amour infini de Dieu. L'Église est composée de ceux que Dieu a tant aimés.

SAUVÉS POUR SERVIR

À ce stade, soulignons un aspect de l'élection parfois négligé même par les partisans de cette doctrine. L'élection a pour but le salut, mais l'Écriture insiste tout autant sur un autre but de l'élection : le service. En fait, le salut et le service sont inséparables. Le salut conduit au service.

Les membres de l'Église de Christ sont un « ouvrage » de Dieu, ils sont « créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres » (Ép 2.10). Rachetés à un grand prix, ils ont l'obligation solennelle de glorifier Dieu dans leur corps et dans leur esprit, qui appartiennent à Dieu (1 Co 6.20). Christ s'est donné lui-même pour eux afin de les racheter

de toute iniquité et de purifier pour lui un peuple particulier, zélé pour les bonnes œuvres (Tit 2.14). Nous n'insisterons jamais assez : Dieu a choisi son Église dans son amour souverain, le Fils l'a rachetée par son sang précieux et le Saint-Esprit est venu habiter en elle *afin qu'elle serve de témoin*. L'Église est « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis » dans le but d'annoncer les vertus de celui qui l'a appelée des ténèbres à son admirable lumière (1 Pi 2.9).

L'Église est formée de ceux qui aiment et servent le Dieu trinitaire parce qu'il les a aimés le premier.

LES AMIS DE DIEU

L'Église est constituée du peuple de l'alliance de Dieu. Autrement dit, elle forme le cercle des amis de Dieu, car l'alliance de la grâce, c'est l'amitié entre Dieu et les siens.

Cette alliance de grâce a été établie juste après la chute de l'homme, lorsque Dieu a dit au serpent : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon » (Ge 3.15). Qui dit inimitié avec Satan, dit amitié avec Dieu.

Dieu a établi son alliance avec Abraham lorsqu'il a dit : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations : ce sera une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle je serai ton Dieu et celui de ta postérité après toi » (Ge 17.7). C'est ainsi qu'Abraham est devenu l'ami de Dieu. L'Écriture le désigne à plusieurs reprises par ce nom. Lorsque de nombreux ennemis puissants ont assailli le roi Josaphat, celui-ci a appelé Dieu à l'aide et l'a imploré : « N'est-ce pas toi, ô notre Dieu, qui as chassé les habitants de ce pays devant ton peuple d'Israël, et qui l'as donné pour toujours à la postérité d'Abraham qui t'aimait ? » (2 Ch 20.7.) Dieu lui-même a déclaré : « Mais toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, race d'Abraham que j'ai aimé ! » (És 41.8.) Et Jacques écrit : « Ainsi s'accomplit ce que dit l'Écriture : Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu » (Ja 2.23).

Le psalmiste compare l'alliance de la grâce à une amitié entre Dieu et son peuple : « L'amitié de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, et son alliance leur donne instruction » (Ps 25.14). Dans la mesure où, toutes générations confondues, les croyants sont la postérité d'Abraham (Ga 3.7,29), ils sont le peuple de l'alliance de Dieu, les amis de Dieu.

UNE AMITIÉ SOUVERAINE

N'allons pas nous imaginer que nos premiers parents, lorsqu'ils sont tombés dans le péché, ont recherché Dieu. Au contraire, ils ont fui sa présence. C'est Dieu qui, dans sa grâce souveraine, a désiré leur présence. Il ne leur a pas seulement suggéré de devenir les ennemis du prince des ténèbres. Il ne les a pas seulement invités à devenir les amis du Père des lumières. Il a fait incomparablement plus. Il a *suscité* de l'hostilité entre la femme et le serpent et entre leur postérité respective. Ce faisant, il a *établi* une amitié entre lui-même et son peuple. À peine Dieu a-t-il parlé que cette inimitié et cette amitié sont devenues des réalités.

De même, Abraham n'a pas recherché l'amitié de Dieu, mais c'est Dieu qui lui a souverainement offert son amitié. Dieu n'a pas non plus conditionné cette offre à l'acceptation d'Abraham. Sans consulter Abraham, il en a fait son ami. Dieu a dit : « J'établirai mon alliance entre moi et toi » (Ge 17.2), et cette amitié a existé.

Ce qui est vrai d'Abraham l'est aussi de sa postérité. Dieu n'a pas dit à Abraham que son alliance avec lui serait maintenue avec sa postérité si celle-ci le voulait bien. Dès le début, Dieu a inclus dans l'alliance la postérité d'Abraham.

À ce stade, l'élection et l'alliance de la grâce convergent, la seconde complétant la première. Dans l'élection, Dieu est absolument souverain ; il a prédestiné des individus au salut « selon le bon plaisir de sa volonté » (Ép 1.5). Il a aimé Jacob et haï son frère jumeau Ésaü (Ro 9.13). De plus, bien que ses choix ne soient pas limités par les liens familiaux, il a décidé d'en tenir compte. En général, il a élu à

la vie éternelle certaines personnes ainsi que leur descendance. Par cette décision, il montre sa souveraineté absolue.

Le caractère souverain de l'amitié divine s'exprime avec force dans le mot employé dans le Nouveau Testament grec pour désigner l'alliance de grâce. Il désigne rarement une alliance ou un accord conclu par des personnes ayant des droits égaux. Il désigne spécifiquement une disposition prise par une personne en faveur d'une autre. Dans certains contextes, il est correctement traduit par « testament ». De même qu'une personne, dans ses dernières volontés, lègue de plein gré ses biens à une autre, de même Dieu, dans l'alliance de grâce, accorde souverainement son amitié aux élus.

Par nature, une alliance se conclut entre deux parties. L'alliance de la grâce ne fait pas exception. Dieu seul l'a établie, mais pour que cela fonctionne, le peuple de Dieu ne peut rester inactif. L'amitié doit être réciproque. L'alliance de grâce engage le peuple de Dieu à la foi et à l'obéissance. C'est pourquoi il est écrit : « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu » (Ja 2.23), et Jésus dit à ses disciples : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15.14). Cette responsabilité ne diminue en rien la souveraineté de l'amitié divine. Au contraire, elle la met d'autant plus en évidence, car c'est par la grâce souveraine de Dieu que les siens se conforment aux exigences de l'alliance. La foi et l'obéissance sont des dons que, dans sa souveraineté, le Saint-Esprit a transmis aux élus. Ces derniers travaillent à leur salut parce que Dieu a agi et continue d'agir en eux pour vouloir et faire ce qui lui plaît (Ph 2.12,13).

UNE AMITIÉ INTIME

La façon dont le Créateur considère de simples créatures comme ses amis défie l'entendement. Comment le Dieu saint peut-il accorder son amitié à des hommes pécheurs ? C'est tout à fait incompréhensible. C'est une façon exceptionnelle que Dieu a de s'abaisser vers nous. Cette

humilité est encore plus remarquable quand on pense à l'intimité de cette amitié.

Nous ne sommes pas certains de l'origine du mot hébreu pour désigner l'alliance de grâce dans l'Ancien Testament. Il pourrait venir d'un mot signifiant « lier ». Le fait que Dieu désire se lier aux humains démontre bien son abaissement. Il est également possible que le terme vienne plutôt d'un mot signifiant « couper ». En Orient, pour conclure une alliance, on coupait certains animaux en deux et on plaçait les morceaux à une courte distance l'un de l'autre. Les parties contractantes passaient alors entre les morceaux, signifiant que, si elles rompaient l'alliance, elles acceptaient d'être coupées en morceaux comme ces animaux. Lorsque Dieu a établi son alliance avec Abraham, il a choisi de faire la même chose. Sur ordre de Dieu, Abraham a disposé les morceaux de divers animaux et, au coucher du soleil, « voici, ce fut une fournaise fumante, et des flammes passèrent entre les animaux partagés. En ce jour-là, l'Éternel fit alliance avec Abram » (Ge 15.8-18). Cela aussi démontre magistralement son abaissement. Une fois de plus, certains chercheurs ont suggéré que le mot hébreu « alliance » pouvait signifier « manger ensemble ». Lorsqu'ils scellaient une alliance, les Orientaux avaient l'habitude de partager un repas. Quel que soit le sens du mot, le Seigneur a eu l'humilité de rendre visite à Abraham dans sa tente et de manger le repas servi par son ami (Ge 18.1-8).

Dieu entretenait une amitié intime avec Abraham. On le voit très bien dans une question rhétorique qu'il lui pose. Alors qu'ils quittaient la tente d'Abraham, Dieu et les anges qui l'accompagnaient se dirigeaient vers la ville condamnée de Sodome. Abraham les accompagnait. Le Seigneur a dit : « Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ? » (Ge 18.17.) Parce qu'Abraham était son ami, Dieu lui a révélé des secrets qu'il n'aurait pas révélés à d'autres.

Dieu agit de la même manière avec tout le peuple de son alliance. Dans Psaumes 25.14, nous lisons : « L'amitié de l'Éternel est pour ceux

qui le craignent... ». Ou encore : « La pensée secrète de l'Éternel est pour ceux qui le craignent... » (*COL*). Cela revient au même. L'amitié s'exprime par la révélation de secrets. On dit tout à un ami. Cela ne veut pas dire qu'aujourd'hui Dieu révèle à son Église des révélations au même titre que l'Écriture sainte. La révélation spéciale est complète dans la Bible. En revanche, Dieu donne à ses amis, contrairement aux autres, l'illumination intérieure de son Esprit pour bien comprendre sa révélation : « Pour vous, vous avez reçu l'onction de la part de celui qui est saint, et vous avez tous de la connaissance » (1 Jn 2.20).

La meilleure façon dont Dieu révèle l'intimité de son amitié pour les siens, c'est par l'incarnation de son Fils et l'effusion de son Esprit. La Parole qui était au commencement, qui était non seulement avec Dieu mais qui était Dieu lui-même, a été faite chair et a habité parmi nous (Jn 1.1,14). Les siens l'ont vu de leurs yeux et l'ont touché de leurs mains (1 Jn 1.1). Sur le point de retourner auprès du Père, il a dit : « ... il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous, et il sera en vous » (Jn 14.16,17). Dieu *avec* son peuple, Dieu *en* lui, c'est à la fois un mystère insondable et une intimité suprême.

UNE AMITIÉ DÉVOUÉE

La véritable amitié va au-delà d'un simple sentiment de bonne volonté. Elle ne se limite pas à exprimer sa bonne volonté en paroles. Elle se manifeste par des gestes d'amour et des actes de dévouement.

L'amitié de Dieu envers le peuple de son alliance est si dévouée qu'elle est impossible à mesurer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de répéter quelques textes bibliques qui en font l'éloge, même si nous ne pouvons pas en saisir toute la portée.

Lorsque Dieu a conclu son alliance avec Abraham et sa postérité, il s'est donné *lui-même* à eux (Ge 17.7). Incroyable ! Désormais, ils

ne sont pas seulement son peuple, mais il est leur Dieu. Telle est la bénédiction globale de l'alliance de la grâce. Cette bénédiction, Dieu l'a assurée à plusieurs reprises à son Église dans les deux dispensations (Lé 26.12 ; Jé 31.33 ; Hé 8.10).

Le Dieu qui s'est engagé de la sorte à son peuple a aussi donné son Fils unique pour lui. Le Fils de Dieu a volontairement donné sa vie en rançon pour les élus : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15.13).

Le don du Fils de Dieu est lié au don de la vie éternelle : « ... le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur » (Ro 6.23).

De même, l'Esprit de vérité et de sainteté, qui opérait déjà dans l'Église de l'ancienne dispensation et qui a été répandu sur l'Église de la nouvelle, est un don de Dieu à son peuple (Ro 5.5). Cet Esprit communique à l'Église « toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes » (Ép 1.3).

Si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, « comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui » (Ro 8.32) ? Paul écrit à l'Église de Corinthe : « Soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu » (1 Co 3.22,23).

L'amitié est toujours réciproque. Il peut y avoir une affection à sens unique ou un amour non partagé, mais il n'y a jamais d'amitié non partagée. Qu'est-ce que cela signifie pour les membres de l'Église de Christ ? Ils ne sont pas seulement encouragés à manifester leur amitié envers Dieu dans leur vie, mais ils sont certains de pouvoir le faire. Ceux qui ne le font pas prouvent qu'ils ne sont pas membres du corps de Christ. Chaque membre véritable sert Dieu avec dévouement, sachant que même les meilleurs ne parviennent pas à aimer leur ami céleste autant qu'ils le devraient. Ils prennent plaisir à la loi de Dieu en leur être intérieur (Ro 7.22). Ils tendent vers l'idéal d'aimer le

Seigneur, leur Dieu, de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur force et de toute leur pensée. C'est dans cet amour qu'ils marchent (Ép 5.2). Leur dévouement est d'autant plus profond qu'ils savent que c'est par la grâce de Dieu qu'ils sont ce qu'ils sont (1 Co 15.10).

UNE AMITIÉ ÉTERNELLE

L'amitié de Dieu envers son peuple durera d'éternité en éternité. Parce qu'elle a commencé de toute éternité, elle durera jusqu'à l'éternité à venir.

Rien, dans l'alliance de grâce, n'est aussi important, dans les Écritures, que son caractère éternel. Lorsque Dieu a établi son alliance avec Abraham, il l'a immédiatement décrite comme « une alliance perpétuelle » (Ge 17.7). L'Éternel a réconforté ainsi son peuple : « Quand les montagnes s'éloigneraient, quand les collines chanceleraient, mon amour ne s'éloignera point de toi, et mon alliance de paix ne chancellera point, dit l'Éternel, qui a compassion de toi » (És 54.10).

C'est pourquoi Dieu, qui a fondé son Église, l'a soutenue dans les siècles passés et la soutiendra jusqu'à la fin des temps. Les portes du séjour des morts n'ont jamais prévalu contre elle et ne le feront jamais. Son plus grand ennemi ? Il est souvent à l'intérieur de la cité de Dieu. Il est plus dangereux et plus destructeur que l'ennemi extérieur. C'est encore le cas aujourd'hui, n'est-ce pas ? Rien n'est plus destructeur pour l'Église de Christ que l'incrédulité de ses dirigeants. Mais Dieu tiendra sa promesse : « Toute arme forgée contre toi sera sans effet ; et toute langue qui s'élèvera en justice contre toi, tu la condamneras » (És 54.17). L'histoire de l'Église enseigne que lorsque le peuple de Dieu a rompu son alliance, il s'en est souvenu. Il l'a renouvelée et – merveille de la grâce – en la renouvelant, il l'a considérablement enrichie. C'est ce que voulait dire Jérémie lorsqu'il a transmis la glorieuse promesse de la nouvelle alliance au peuple

de l'ancienne dispensation. C'est ainsi que l'a comprise l'auteur des Hébreux pour l'Église de la nouvelle dispensation :

Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, où je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, non comme l'alliance que je traitai avec leurs pères, le jour où je les saisis par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, alliance qu'ils ont violée, quoique je sois leur maître, dit l'Éternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai dans leur cœur ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple (Jé 31.31-33 ; voir aussi Hé 8.8-10).

Ils seront son peuple, non seulement jusqu'à la fin des temps, mais à travers les âges infinis de l'éternité.

Ce caractère éternel de l'alliance offre un réconfort immense, non seulement à l'Église comme corps, mais aussi à chacun de ses membres, qui traverse alors la vie en chantant :

*J'ai trouvé un ami, oh, un tel ami !
 Il m'a aimé avant que je ne le connaisse,
 Et m'a attiré avec les cordes de l'amour,
 Et ainsi il m'a lié à lui.
 Et autour de mon cœur s'enroulent encore étroitement
 Ces liens que rien ne peut rompre,
 Car je suis à lui et il est à moi
 Pour toujours et à jamais.*

Lorsque ses amis et sa famille l'abandonnent, il sait que le Seigneur le réconfortera (Ps 27.10). Si le péché en lui le trouble, sa foi se tourne vers l'Agneau du Calvaire. Quand Satan l'assaille, il affirme calmement : « Le prince des ténèbres grimace, je ne fléchis pas devant lui. » Quand le monde le conduit comme une brebis à l'abattoir, il se glorifie : « Mais dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (Ro 8.37). Quand, enfin, il

se tient sur le bord du fleuve redoutable de la mort, son divin Ami le tient par la main, et il murmure : « ... je ne crains aucun mal, car tu es avec moi » (Ps 23.4). Il a franchi le passage. Il entre maintenant dans la maison du Seigneur, où il voit son Ami face à face. C'est sa demeure pour toujours.

LA DEMEURE DE DIEU

À plusieurs endroits de l'Écriture, nous lisons que l'Église est la demeure de Dieu.

Dans l'ancienne dispensation, Dieu habite au milieu de son peuple, Israël – d'abord dans le tabernacle, puis dans le temple. Selon l'Ancien Testament, Dieu demeure entre les chérubins. Il s'agit des chérubins aux ailes déployées et qui se tiennent au-dessus du propitiatoire, le couvercle de l'arche de l'alliance.

La nouvelle dispensation ne possède pas de lieux saints de ce genre. Par conséquent, il est inadapté d'appeler « sanctuaire » le lieu de culte public. Au mieux, c'est un anachronisme. Jésus a dit à la Samaritaine que les gens pourraient bientôt adorer Dieu sur le mont Sion (lieu sacré des Juifs) ou sur le mont Garizim (lieu sacré des Samaritains), pourvu qu'ils l'adorent en Esprit et en vérité (Jn 4.21-24). Les sanctuaires de l'Ancien Testament sont de l'ordre du passé, l'ombre des choses à venir. Cette période a pris fin par la mort de Christ sur la croix. Nous avons pris l'habitude de consacrer un bâtiment d'Église et de l'appeler « la maison de Dieu », mais Dieu habite parmi son peuple tout autant dans une Église de maison ou quand des chrétiens le louent sous le dôme du ciel. L'Église dans laquelle Dieu habite est la communion des croyants. C'est son sanctuaire, son lieu saint.

Quel honneur inestimable pour l'Église que « le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul

possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (1 Ti 6.15,16) en fasse sa demeure !

UNE DEMEURE HUMBLE

Est-ce sacrilège de qualifier de « humble » la demeure du Dieu infini, lui que « les cieux et les cieux des cieux ne peuvent [...] contenir » (1 R 8.27) ? C'est pourtant ce qu'enseigne sa Parole.

L'Église est composée d'êtres créés. Entre le Créateur et ses créatures, le fossé est immense, impossible à mesurer : « Voici, les nations sont comme une goutte d'un seau, elles sont comme de la poussière sur une balance [...]. Toutes les nations sont devant lui comme un rien, elles ne sont pour lui que néant et vanité » (És 40.15,17). Le Créateur infini est venu établir sa demeure parmi des créatures finies, voire infinitésimales, quelle preuve de sa bonté indulgente !

L'Église est composée d'êtres pécheurs. À la vue de la sainteté resplendissante de Dieu, les séraphins eux-mêmes couvrent leur visage de leurs ailes et s'écrient les uns aux autres : « Saint, saint, saint est l'Éternel des armées ! toute la terre est pleine de sa gloire ! » (És 6.3.) Lorsque son peuple contemple Dieu dans son temple, il appartient à chacun de s'exclamer : « Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont impures, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures » (v. 5 ; voir aussi v. 1-4). Pourquoi le Saint d'Israël a-t-il choisi de faire sa demeure parmi un peuple impur ? C'est incompréhensible !

Tous les êtres humains, créés et pécheurs, n'appartiennent pas à l'Église de Dieu. Seuls en font partie celles et ceux qui crient des profondeurs : « Ô Dieu ! aie pitié de moi dans ta bonté ; selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions ; lave-moi complètement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais mes transgressions, et mon péché est constamment devant moi » (Ps 51.3-5). Dieu n'habite qu'avec ceux qui se tiennent à l'écart, qui n'osent même pas lever les yeux au ciel, mais se frappent la poitrine en disant : « Ô

Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur » (Lu 18.13). « Car ainsi parle le Très-Haut, dont la demeure est éternelle et dont le nom est saint : J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté ; mais je suis avec l'homme contrit et humilié, afin de ranimer les esprits humiliés, afin de ranimer les cœurs contrits » (És 57.15).

En vérité, l'Église est une demeure extrêmement humble pour le Très-Haut.

UNE DEMEURE SAINTE

Aussi humble soit-elle, la maison de Dieu est aussi sainte. La sainteté de Dieu l'exige. C'est pourquoi le psalmiste a dit : « ... la sainteté convient à ta maison, ô Éternel ! pour toute la durée des temps » (Ps 93.5).

La sainteté est l'un des attributs les plus remarquables de l'Église de Dieu. Comme nous l'avons déjà souligné, elle est sainte à double titre. Elle est sainte d'un point de vue objectif, car appelée par Dieu hors du monde et mise à part pour son service. Dans ce sens, elle est sainte, quel que soit le péché qui s'y trouve (c'est seulement lorsqu'une Église est tellement imprégnée de péché qu'elle cesse d'être une Église et perd cette sainteté objective). L'Église est sainte aussi d'un point de vue subjectif, en vertu de la nouvelle naissance de ses véritables membres. Régénérés par le Saint-Esprit, ils sont en principe parfaits, même s'ils sont encore pécheurs. Ce sont des « saints », ce que l'apôtre Paul a reconnu, même parmi les membres de l'Église corinthienne corrompue (1 Co 1.2 ; 2 Co 1.1). Le Saint-Esprit habite en chacun d'eux, et collectivement, ils sont sa demeure sainte.

Le Saint-Esprit a habité parmi l'Église de l'ancienne dispensation, mais c'est à la Pentecôte qu'il a été largement répandu sur l'Église d'une manière inédite. Certes, l'Église ne peut jamais être dissociée des individus qui la constituent, mais ce serait une grave erreur de supposer qu'à la Pentecôte, l'Esprit a été communiqué à certaines personnes seulement. Il a été répandu sur les disciples quand « ils étaient tous ensemble dans le même lieu » (Ac 2.1). Bref, l'Esprit de

sainteté a été donné à l'Église en tant que corps. C'est ce qui rend l'Église suprêmement sainte.

Le fait que Dieu habite dans l'Église présuppose sa sainteté. Le Dieu saint ne peut habiter que dans un lieu saint. Le fait que Dieu habite dans l'Église rend l'Église sainte. Cela semble évident, mais n'oublions pas que la présence de Dieu au sein de son Église exige d'elle la sainteté. D'où ces paroles de Paul à l'Église de Corinthe : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes » (1 Co 3.16,17). Plus tard, il exhortera la même Église à ne pas se joindre au culte des non-croyants en leur écrivant ceci : « Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux et séparez-vous, dit le Seigneur ; ne touchez pas à ce qui est impur » (2 Co 6.16,17). Des péchés de toutes sortes foisonnaient dans l'Église de Corinthe. La discorde, l'immoralité et le compromis avec le paganisme étaient monnaie courante. Dans l'ensemble, le péché est tout aussi répandu dans l'Église d'aujourd'hui. La vérité de Dieu et sa loi sont foulées aux pieds, bafouées. La voix de Dieu résonne : « Mais, puisque celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite, selon qu'il est écrit : Vous serez saints, car je suis saint » (1 Pi 1.15,16).

UNE DEMEURE BÉNIE

Lorsqu'on dit que Dieu habite dans son Église, on ne parle pas seulement de l'omniprésence divine. Le psalmiste s'adresse ainsi au Dieu omniprésent : « Où irais-je loin de ton Esprit, et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu es là ; si je me couche au séjour des morts, te voilà » (Ps 139.7,8). Dieu n'est pas seulement au ciel, mais aussi au séjour des morts. Il n'est pas seulement dans l'Église, mais il

côtoie aussi les tentes de la méchanceté. En revanche, il habite dans son Église d'une manière singulière.

Lorsque l'Écriture « détecte » la présence de Dieu, pour ainsi dire, c'est toujours pour souligner la manifestation d'un ou de plusieurs attributs de Dieu. Par exemple, Dieu habite dans le ciel dans le sens où sa gloire et sa majesté s'y déploient dans toute leur plénitude. Lequel de ses attributs manifeste le mieux sa présence dans son Église ? Sans aucun doute, il s'y révèle dans son grand amour pour les siens, comme leur Sauveur et leur Bienfaiteur. C'est le Sauveur qui a dit : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18.20). L'un des prophètes a assuré au peuple de Dieu que « celui qui vous touche touche la prunelle de son œil » (Za 2.8). Mû par son amour infini pour l'Église, Dieu habite au milieu d'elle pour la bénir « de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes » (Ép 1.3), de sorte qu'il « a fait asseoir » les membres de l'Église sur la terre « ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ » (Ép 2.6).

La bénédiction que Dieu accorde à sa demeure, c'est le Saint-Esprit en personne, ainsi que les dons qui lui sont associés. L'Esprit a conféré à l'Église apostolique des dons particuliers, tels que le parler en langues et la guérison miraculeuse, qui ont cessé. En revanche, ses dons les plus précieux sont permanents, comme « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi » (Ga 5.22,23). Le plus grand de tous, c'est l'amour. Il est inséparable de la foi et de l'espérance, mais il les dépasse (1 Co 13.13).

L'amour est une bénédiction que Dieu accorde à son Église. C'est une bénédiction qui engendre à son tour une bénédiction divine. D'une part, l'amour habite l'Église parce que Dieu l'a bénie. D'autre part, Dieu bénira l'Église si l'amour y réside. Le psalmiste d'Israël en avait bien conscience lorsqu'il chantait avec bonheur :

Voici, oh ! qu'il est agréable, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble ! C'est comme l'huile précieuse qui, répandue sur la tête,

descend sur la barbe, sur la barbe d'Aaron, qui descend sur le bord de ses vêtements. C'est comme la rosée de l'Hermon, qui descend sur les montagnes de Sion ; car c'est là que l'Éternel envoie la bénédiction, la vie, pour l'éternité (Ps 133).

Que la demeure de Dieu est richement bénie ! Elle est trois fois bénie, car en elle habite le Dieu trinitaire.

UNE DEMEURE PERMANENTE

Dieu a habité dans l'Église de l'ancienne dispensation et il réside dans l'Église de la nouvelle. L'Église est sa demeure permanente.

Sur le point de retourner auprès du Père, le Seigneur Jésus a donné à ses disciples cette assurance réconfortante : « Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous » (Jn 14.16). À peine quelques semaines plus tard, le jour de la Pentecôte, le Consolateur, l'Esprit de vérité, a été déversé sur l'Église pour demeurer avec elle et en elle pour toujours.

C'est pourquoi il est tout à fait déplacé pour l'Église de prier pour une autre Pentecôte. Elle peut, certes, plaider pour des manifestations plus complètes de la présence et de la puissance de l'Esprit en son sein, mais jamais pour une seconde effusion de l'Esprit comparable à celle de la Pentecôte. L'effusion de l'Esprit ce jour-là était un événement unique, aussi unique que l'incarnation du Fils de Dieu. L'Esprit a été donné à l'Église pour demeurer avec elle pour toujours. Depuis lors, l'Esprit ne s'est jamais éloigné de l'Église, et il ne la quittera jamais.

Cette vérité concerne directement la gloire de l'Église chrétienne. À maintes reprises au cours de son histoire, elle paraissait abandonnée de Dieu. À maintes reprises, il semblait justifié de se lamenter en disant : « La gloire est bannie d'Israël ! » (1 S 4.21.) On a tellement souvent eu l'impression que le moment était venu d'écrire « I-Kabod » sur les portes de l'Église de Christ ! L'époque qui précède la réforme protestante en est un exemple frappant. Notre époque l'est tout

autant. L'incrédulité sévit partout dans l'Église. Un grand nombre de ses enseignants et de ses dirigeants ont rejeté la Parole de Dieu. Ils sont devenus les chefs aveugles d'un peuple aveugle. L'Église a attristé l'Esprit de vérité, qui semble avoir abandonné l'Église à un esprit d'égarement. Ce n'est pas le cas, en réalité. La majorité des membres de l'Église nie peut-être la vérité sans s'en cacher, ou peut-être qu'elle s'en désintéresse, mais l'Esprit demeure. Sa présence constante dans l'Église garantit qu'il y aura toujours « sept mille hommes, tous ceux qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal, et dont la bouche ne l'a point baisé » (1 R 19.18). Ces quelques milliers de fidèles constituent la véritable Église de Dieu. Aujourd'hui encore, comme ils le faisaient au XVI^e siècle, ils chantent :

Quand tous les démons déchaînés

Préendraient te détruire,

Ne crains point ! ils sont condamnés

Et ne sauraient te nuire.

Eux tous, avec leur roi,

Tomberont devant toi,

Peuple fidèle !

Pour vaincre le rebelle,

Il suffit d'un mot de la foi !

Il faudra bien que, malgré tous,

Subsiste la Parole !

Car l'Éternel est avec nous,

Son Esprit nous console.

Qu'ils prennent tout, chrétiens :

Notre vie et nos biens,

Laissons-les faire !

Ils n'y gagneront guère ;

Le royaume nous appartient !

Ce n'est pas seulement à travers le temps que Dieu demeure dans son Église, mais pour l'éternité. Jean a vu un nouveau ciel et une nouvelle terre, car la première terre et le premier ciel avaient disparu, et il n'y avait plus de mer. Il a vu descendre d'auprès de Dieu la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse parée pour son époux. Il a entendu du ciel une voix forte qui disait : « Voici le tabernacle de Dieu est avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux » (Ap 21.3).

LA NATURE DU CULTE COLLECTIF

Le Seigneur Jésus a ordonné le culte individuel lorsqu'il a dit : « Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt 6.6). Josué avait peut-être à l'esprit le culte familial lorsqu'il a fait ce vœu : « Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel » (Jos 24.15). L'Écriture foisonne de références au culte de l'Église. Par exemple, il est dit de Jésus que « selon sa coutume, il entra dans la synagogue le jour du sabbat » pour participer au culte (Lu 4.16). L'auteur de l'Épître aux Hébreux recommande à ses lecteurs de ne pas renoncer au rassemblement des fidèles (Hé 10.25). Cette façon de se rassembler, nous en faisons référence comme à un « culte public », mais le mieux serait de parler de « culte collectif ». L'expression permet de mettre l'accent sur le culte d'un corps, le corps de Christ en personne.

Dans ce culte, la gloire de l'Église chrétienne se manifeste de manière éclatante, comme nous allons le constater en examinant la nature sublime du culte collectif.

AVEC DIEU

Sous l'ancienne dispensation, le tabernacle était connu sous le nom de « tente de la rencontre ». Est-ce parce que le peuple de Dieu avait l'habitude de s'y réunir ? C'est possible, mais surtout, Dieu en donne la raison principale : « Je me rencontrerai là avec les enfants d'Israël, et ce lieu sera sanctifié par ma gloire » (Ex 29.43). Dieu et son peuple se rencontraient dans le sanctuaire.

Faisant probablement référence à un rassemblement de ses disciples pour le culte, le Fils de Dieu a dit : « ... là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18.20).

Dans cette nouvelle dispensation, le peuple de Dieu qui rend un culte à Dieu se rapproche plus de lui que ne le faisait son peuple dans l'ancienne dispensation. Dans le tabernacle, puis le Temple, Dieu habitait dans le lieu très saint. Une fois par an seulement, au jour des Expiations, un homme, le souverain sacrificateur, était autorisé à entrer dans ce lieu. Même lui ne pouvait entrer sans le sang du sacrifice, qu'il devait répandre sur le propitiatoire afin d'expié ses propres péchés et ceux du peuple. À la mort de Christ sur la croix du Calvaire, le voile qui séparait le lieu très saint du reste du sanctuaire s'est déchiré en deux, de haut en bas (Mt 27.51). Autrement dit, depuis l'effusion du sang expiatoire de Christ, les croyants peuvent entrer à tout moment dans la présence du Saint d'Israël.

Quelle conception élevée de l'adoration collective ! Lorsque le peuple de Dieu se rassemble pour adorer, il entre dans la demeure de Dieu. Dieu les rencontre et ils rencontrent Dieu. Ils se trouvent face à face avec nul autre que Dieu lui-même. Leur culte est une rencontre intime entre eux et leur Dieu.

Si l'Église prenait pleinement conscience de cette vérité, son culte abonderait en dignité et révérence ! Sans la moindre trace de légèreté et d'insouciance. Les adorateurs s'exclameraient, comme Jacob à Béthel : « Que ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » (Ge 28.17). Conscients de se trouver en terre sainte, ils enlèveraient leurs chaussures de leurs pieds, en quelque sorte, comme Moïse lorsque Dieu lui parla depuis le buisson ardent (Ex 3.5). Comme Jean qui, à Patmos, vit :

... au milieu des sept chandeliers, quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme, vêtu d'une longue robe, et ayant une ceinture d'or sur la poitrine. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche,

comme de la neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à de l'airain ardent, comme s'il avait été embrasé dans une fournaise ; et sa voix était comme le bruit de grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée aiguë, à deux tranchants ; et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force. Quand je le vis, je tombai à ses pieds comme mort (Ap 1.13-17a).

Il en va de même pour tout adorateur.

Puisque le culte collectif est offert à Dieu dans une rencontre entre Dieu et son peuple, un double mouvement doit s'opérer. En premier lieu, lors de la lecture de l'Écriture, de la prédication de la Parole ou de la bénédiction finale, Dieu parle à son peuple qui l'adore et l'écoute avec révérence. En second lieu, lors de la prière, des chants ou de l'offrande, le peuple répond dans une sainte crainte à ce que Dieu a dit. Dans chaque aspect du culte, le peuple de Dieu écoute Dieu ou répond à Dieu.

Quelle gloire pour l'Église que ce Dieu extraordinaire consent à communier avec elle ! Quel privilège pour elle de pouvoir communier ainsi avec lui !

DE DIEU

L'adoration provient de Dieu, et non de l'homme.

Le désir d'adorer le vrai Dieu est suscité dans le cœur humain par l'Esprit saint. Sans la grâce régénératrice de Dieu, les hommes lui tourneraient le dos. Ils pourraient adorer des idoles, comme beaucoup le font, mais pas celui dont il est écrit : « ... toi seul, tu es Dieu » (Ps 86.10). Nul ne chercherait le Dieu vivant si le Dieu vivant ne le cherchait pas d'abord.

Tout acte d'adoration est également suscité par Dieu. Dieu ordonne à ses enfants de l'adorer, et ils obéissent. Ils l'aiment parce qu'il les a aimés le premier. Ils le louent pour tous les bienfaits qu'il

leur a accordés. Ils l'adorent à la fois pour ce qu'il est et pour ce qu'il fait. Lors du culte, chaque acte est accompli en réponse à sa révélation. Chaque mot prononcé en sa présence l'est en réponse à sa Parole. N'oublions jamais que ce que Dieu dit est infiniment plus précieux que tout ce que nous pouvons lui dire.

Le peuple de Dieu ne saurait pas non plus comment rendre un culte digne du Dieu grand et saint s'il ne l'avait pas lui-même instruit. S'il s'agissait d'adorer un homme, aussi illustre soit-il, nous pourrions imaginer ce qui lui plairait, car il suffirait de se mettre à sa place. Mais Dieu est Dieu et nous ne pouvons le connaître que par révélation. Même ainsi, il nous est impossible de le comprendre, car le fini ne peut contenir l'infini. C'est donc un sacrilège pour l'homme d'adorer Dieu comme bon lui semble. Les créatures que nous sommes ne peuvent adorer leur Créateur que de la manière qu'il a prescrite.

En d'autres termes, nous venons d'évoquer le thème très important du principe qui régit le culte en général et le culte collectif en particulier. Toutes les Églises n'y souscrivent pas, quel dommage ! L'Église de Rome considère que tout ce qui n'est pas interdit par la Parole de Dieu est permis dans le culte public. Elle a donc ajouté à son culte une multitude d'éléments non scripturaires, voire antiscrituraires. Certaines Églises protestantes, qui n'ont pas éliminé tout le levain romain, adoptent la même position. Les Églises réformées ont défendu le principe selon lequel seul est admissible dans le contenu du culte public ce qui a l'approbation explicite de l'Écriture sainte. Ce principe est biblique. On peut facilement le trouver en filigrane dans le deuxième commandement de la loi morale (Ex 20.4-6). Alors que le premier commandement interdit l'adoration de faux dieux, le second interdit l'adoration du vrai Dieu d'une manière erronée. Selon les termes du Petit catéchisme de Westminster : « Le second commandement défend d'adorer Dieu au moyen d'images, ou de toute autre manière qui n'est pas ordonnée dans sa parole » (question 51). Et le Seigneur Jésus a dit des scribes et des pharisiens de son époque :

« C'est en vain qu'ils m'honorent, en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes » (Mc 7.7).

Pour éviter tout malentendu, précisons que ce principe ne s'applique pas aux éléments externes du culte, comme le lieu de réunion. Si certains enseignements concernant le culte sont explicites dans l'Écriture, d'autres sont implicites, comme la mise à part du premier jour de la semaine pour le culte collectif. Ajoutons aussi que, dans la plupart des Églises réformées, ce principe régulateur ne prend pas toujours la forme d'un commandement, mais il peut s'agir d'une permission. Prenons l'exemple de la naissance du Sauveur. L'Écriture n'ordonne nulle part de la commémorer le 25 décembre, ni d'ailleurs aucun autre jour, mais rares sont ceux qui s'offusquent que l'Église fête ce jour. Des institutions divines comme la Pâque et la sainte cène montrent que Dieu aime que son peuple commémore des événements marquants de la rédemption. Nous pouvons donc revendiquer une approbation scripturaire pour la célébration des fêtes dites chrétiennes.

Le principe est le suivant : il n'y a de place dans le contenu du culte collectif que pour ce que Dieu lui-même a désigné. C'est une manière d'affirmer haut et fort que, dans son essence même, le culte collectif est de Dieu.

POUR DIEU

Les enfants de Dieu vont parfois au culte dans de mauvaises dispositions. Il n'est pas rare que leurs intentions soient centrées sur eux-mêmes et non sur Dieu. Ils se fixent le mauvais objectif. Peut-être vont-ils à l'Église pour satisfaire leur envie de passer un bon moment. Ils veulent voir « un bon spectacle », ils veulent « s'éclater » ou, mieux, « se défouler ». Le pasteur est toujours tenté de rechercher sa propre gloire. Il recherche activement les applaudissements des hommes plutôt que l'approbation divine. Pour le dire vulgairement, il cherche à « faire un tabac ». Un tel culte est un culte du moi, non de Dieu. Il ne peut être qu'une abomination aux yeux de Dieu.

Le danger de déformer le but de l'adoration dans une Église est bien présent. Les choses secondaires deviennent la priorité. Les moyens deviennent le but. Les chrétiens vont à l'Église pour jouir de la communion des saints. C'est une bonne chose, à partir du moment où cela ne prend pas toute la place. Ils devraient aller à l'Église pour jouir d'une communion avec Dieu. Ou encore, les cultes sont organisés dans l'espoir que les pécheurs puissent être sauvés par la prédication de la Parole. C'est une bonne chose, à partir du moment où le salut reste un moyen de glorifier Dieu. Les saints vont à l'Église pour être édifiés dans la foi, l'espérance et l'amour. Cela aussi est excellent, mais, là encore, ce n'est qu'un moyen pour atteindre la plus haute de toutes les fins : honorer Dieu.

Le culte collectif doit se diriger vers Dieu. Exécuté correctement, il est dédié à Dieu. Il est orienté vers la gloire de Dieu plutôt que la bénédiction de celles et ceux qui l'adorent. La bénédiction n'est pas une fin, mais un moyen d'atteindre une fin, qui est la gloire de Dieu.

Tout ce que le chrétien fait, il doit le faire pour la gloire de Dieu. Cela vaut même pour le manger et le boire (1 Co 10.31). L'adoration est ce qui glorifie Dieu le plus directement, et l'Église glorifie Dieu avant tout par son culte collectif. Elle se tient dans la présence même de Dieu. Elle est subjuguée par la sainteté et la majesté de Dieu. Elle prie : « Que ton nom soit sanctifié ; que ton règne vienne ; que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6.9,10). Elle chante en adoration :

Saint, Saint, Saint, Seigneur Dieu tout-puissant !

Tôt le matin, notre chant s'élève vers toi :

Saint, Saint, Saint, miséricordieux et puissant !

Dieu en trois personnes, Trinité bénie !

Maintenant, elle n'a d'yeux que pour la gloire de Dieu.

Et ce n'est pas tout. Non seulement l'Église glorifie Dieu dans ses cultes d'adoration, mais à travers eux, ses membres sont stimulés à

vivre toute leur vie à la gloire de Dieu. À servir Dieu non seulement le jour du Seigneur, mais tous les jours de la semaine. Non seulement dans la maison de Dieu, mais aussi dans leurs maisons. Non seulement le jour du repos, mais aussi chaque jour au travail. Non seulement en participant à la sainte cène, mais en mangeant aussi leur pain quotidien. Non seulement en chantant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, mais en écoutant aussi une symphonie de Brahms. Non seulement quand ils prient, mais aussi quand ils rient. Que lors du culte collectif, les enfants de Dieu s'approprient cette étrange requête de George Herbert, mais tellement vraie :

*Apprends-moi, mon Dieu et mon Roi,
À te voir en toutes choses ;
Et quoi que je fasse,
Que je le fasse comme pour toi.*

Qu'en réfléchissant à la phrase « pour la gloire de Dieu », ils chantent ceci :

*C'est la fameuse pierre
Qui transforme tout en or.
Car ce que Dieu touche et possède
Ne peut être considéré comme moins précieux.*

LA QUALITÉ DU CULTE COLLECTIF

Le culte que l'Église chrétienne rend à Dieu est sublime dans sa nature. Dans la mesure où sa qualité en découle, ce culte est également sublime dans sa qualité. Voici quelques caractéristiques glorieuses du culte collectif.

IL EST HUMBLE

À l'occasion du culte collectif, Dieu rencontre son peuple, qui se trouve alors en présence de celui « dont la demeure est éternelle et dont le nom est saint » (És 57.15). Comme créatures, l'humilité la plus profonde les habite. Comme pécheur, chacun est invité à s'écrier : « Seigneur, retire-toi de moi, parce que je suis un homme pécheur » (Lu 5.8).

Les adorateurs doivent savoir qu'ils n'ont pas le droit de s'approcher de Dieu autrement que par le Médiateur, Jésus-Christ. C'est d'ailleurs lui qui, un jour, a lancé cette déclaration solennelle : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14.6). Quiconque tente d'approcher Dieu à sa manière ne peut trouver en lui qu'un feu dévorant.

Les adorateurs doivent comprendre que seule la grâce de Christ nous rend aptes à adorer Dieu comme il convient. Leur Seigneur l'a bien dit : de même que le sarment ne peut porter de fruit s'il ne demeure pas dans le cep, ils dépendent entièrement de lui pour porter du fruit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15.5 ; voir aussi v. 4). Cela s'applique également au culte.

Les adorateurs doivent prendre conscience que, même avec la grâce de Christ, ils ne peuvent rendre à Dieu l'adoration dont il est digne. Non seulement leur culte le plus noble est loin de glorifier Dieu comme il devrait l'être, mais il foisonne aussi de négligences, ce qui est un péché. Tant de péchés s'attachent aux meilleures œuvres des enfants de Dieu que leur moralité ressemble à un vêtement souillé (És 64.5). Appliqué à son aspect collectif, le culte a toujours besoin d'être purifié et perfectionné par le sacrifice et l'intercession du grand Souverain Sacrificateur, Jésus-Christ.

IL EST UNI

Chaque fois qu'une congrégation célèbre un culte, ce n'est pas une somme d'individus qui se rassemblent, mais un corps. Tous ceux qui sont présents chantent les mêmes chants, récitent les mêmes prières, écoutent la même parole, contribuent à la même offrande, reçoivent la même bénédiction. Ils accomplissent ces activités sous le contrôle d'un seul et même Esprit. Certaines personnes peuvent y assister de manière distraite, mais à part elles, toute l'Église y participe d'une même âme.

Ce n'est pas tout. Chaque dénomination a sa propre façon de célébrer un culte, commune à toutes les Églises de ladite dénomination. D'un point de vue du contenu, on peut aussi affirmer qu'au sein d'une même dénomination, les cultes sont littéralement similaires, voire identiques. Dans un sens réel, les Églises d'une dénomination célèbrent leur culte ensemble bien que l'horaire varie selon les fuseaux horaires où se trouve l'Église.

Ce n'est là qu'un aspect de la question. Le peuple de Dieu se retrouve dispersé dans de nombreuses dénominations. Toutes les Églises véritablement chrétiennes du monde entier adorent le seul vrai Dieu avec plus ou moins de fidélité aux exigences du culte contenues dans sa Parole. C'est une façon de dire que l'Église universelle célèbre un culte universel, dans l'unité. Par exemple, les Églises d'Amérique,

d'Australie et d'Argentine, lorsqu'elles s'appuient sur le Symbole des Apôtres, confessent leur foi commune à l'unisson.

Cette unité dans le culte a traversé le temps. L'Église d'aujourd'hui se joint à celle des siècles passés pour réciter la prière que Jésus a enseignée à ses disciples. De même, l'Église de la nouvelle dispensation se joint à celle de l'ancienne pour chanter les Psaumes de l'Écriture sainte.

Pour couronner le tout, on peut dire que dans son adoration, les membres de l'Église se sont « approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, [...] des esprits des justes parvenus à la perfection » (Hé 12.22,23). L'Église adore en compagnie des anges et de l'Église triomphante.

IL EST SPIRITUEL

À Jésus, la Samaritaine a demandé quel était le lieu le plus adéquat pour le culte collectif : le mont Sion (lieu sacré des Juifs) ou le mont Garizim (lieu sacré des Samaritains). Jésus lui a répondu ceci : « Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité » (Jn 4.23,24).

Que signifie « en esprit » ? L'EXPRESSION ne se réfère pas à l'Esprit saint, la troisième personne de la Trinité, mais à l'esprit de l'adorateur. Paul emploie une expression similaire lorsqu'il écrit : « Dieu, que je sers en mon esprit dans l'Évangile de son Fils [...] » (Ro 1.9). Pourtant, seul celui dont l'esprit est conduit par le Saint-Esprit adorera vraiment Dieu dans son esprit.

Que signifie « en vérité » ? Le culte du Nouveau Testament s'opposerait-il au cérémonialisme de l'ancienne dispensation ? L'expression inciterait plutôt l'adorateur à rechercher l'harmonie avec la vérité

selon laquelle Dieu est Esprit. Dans ce cas, « en vérité » équivaldrait à l'expression « en esprit ».

Jésus aurait donc voulu dire ceci : « Puisque Dieu est Esprit, le culte qui lui est rendu doit être spirituel, et seul le culte spirituel est un véritable culte. »

Le Seigneur n'a jamais voulu condamner toutes les *formes* de culte public. Comment l'Église rendra-t-elle un culte à Dieu une fois dans sa gloire ? Nous l'ignorons, mais tant que nous vivons dans ces limites de temps et d'espace, elle ne peut pas se passer de certaines formes de culte. Le Seigneur Jésus lui-même en a prescrit, comme la commémoration de sa mort dans la sainte cène. Bien sûr, tout *formalisme* est condamné. Quiconque suit une forme d'adoration de manière routinière n'est pas en train d'adorer. Aux yeux de Dieu, c'est une abomination. Notre Seigneur l'a dénoncé de manière cinglante dans les paroles du prophète Ésaïe : « Le Seigneur dit : Quand ce peuple s'approche de moi, il m'honore de la bouche et des lèvres ; mais son cœur est éloigné de moi » (És 29.13 ; voir aussi Mt 15.8).

Le culte spirituel, au contraire, glorifie Dieu, car il le reconnaît pour ce qu'il est vraiment. Rien de ce que l'homme peut faire ne glorifie Dieu plus directement et plus immédiatement. Et telle est l'adoration de la véritable Église de Christ.

IL EST LIBRE

La qualité spirituelle du culte collectif est étroitement liée à sa liberté. Plus il est spirituel, plus il excelle dans la spontanéité.

Comme toute vraie liberté, la liberté dans le culte est une liberté sous la loi. Attention, nous parlons bien de la loi de Dieu et non de celle des hommes. La loi de Dieu est « la loi de la liberté » (Ja 1.25 ; 2.12). Dieu l'a donnée non pour restreindre notre liberté, mais pour la vivre pleinement. La désobéissance aux commandements de Dieu a pour conséquence un esclavage, mais leur obéir rend vraiment libre. Les lois humaines, si elles ne sont pas fondées sur la loi de Dieu,

finissent par détruire la liberté. Comment appliquer cette vérité au culte collectif ? D'une part, pour être libre, le culte doit se conformer en tous points aux prescriptions de la Parole de Dieu. D'autre part, il cesse d'être libre dès que des règles et des traditions humaines le régissent. Aucune Église ne pourra jamais prétendre ajouter aux préceptes divins du culte. Les Églises catholiques romaines et catholiques grecques ont ainsi détruit la liberté de culte, mais elles ne sont pas les seules. On pourrait aussi rappeler à de nombreuses Églises protestantes que « Dieu seul est le Seigneur de la conscience qu'il a laissée libre par rapport aux doctrines et commandements des hommes qui, en matière de foi et de culte, sont, en quoi que ce soit, contraires ou ajoutées à sa Parole » (Confession de foi de Westminster, chapitre 20, section 2). Ajoutons que c'est un devoir solennel ainsi que le privilège que Dieu nous a donné de rejeter « toutes inventions humaines, et toutes les lois qu'on voudrait introduire pour servir Dieu, et par elles lier et étreindre les consciences en quelque sorte que ce soit » (Confession de foi belge, article 32).

Si le culte doit être libre, celui ou celle qui adore ne doit pas moins adopter l'attitude appropriée à l'égard de la loi de Dieu. Quiconque observe les commandements de Dieu sous la contrainte et contre son propre désir ne les observe pas du tout. La véritable obéissance est motivée par l'amour. Quiconque adore Dieu librement fait les délices de son adoration selon l'homme intérieur. Ne trouve ce plaisir dans l'adoration de Dieu que la personne qui est conduite par l'Esprit libre de Dieu.

L'Église chrétienne a les moyens d'adorer librement, par le Saint-Esprit qui lui a été donné. L'Esprit opérait déjà dans l'Église de l'ancienne dispensation, mais sur l'Église de la nouvelle, il a été déversé d'une manière inédite. Cela explique, d'une part, que le Nouveau Testament contienne beaucoup moins de prescriptions détaillées pour le culte collectif que l'Ancien. D'autre part, l'Église de la nouvelle dispensation a l'obligation d'adorer Dieu librement, spontanément

et avec amour, car « là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Co 3.17).

IL EST BEAU

À plusieurs reprises, l'Écriture enjoint au peuple de Dieu de l'adorer « avec des ornements sacrés » (Ps 29.2 ; 96.9 ; etc.).

Les sanctuaires de l'Ancien Testament et leur mobilier, fabriqués selon le modèle que Jéhovah avait montré à Moïse (No 8.4), étaient beaux, tout comme les vêtements des prêtres – en particulier ceux du grand-prêtre. Dans la nouvelle dispensation aussi, il est bon que le lieu de culte et ses accessoires soient beaux. Dans le culte public, toutefois, bannissons l'art pour l'art, tous ces ornements qui détournent l'attention du culte de Dieu. L'art a toute sa place ailleurs, mais dans la maison de Dieu, ce genre de beauté peut déranger. Certains portraits de grands hommes politiques ont leur place dans une école, mais pas dans une Église. Faut-il acquérir une reproduction de la *Ronde de nuit* de Rembrandt ? Oui, si c'est pour l'afficher chez soi, mais ce chef-d'œuvre déshonorerait un lieu de culte. Ne confondons jamais un esprit d'adoration avec le plaisir esthétique que procure le rythme majestueux d'un chœur accompagné d'un orgue majestueux. Ou avec la lumière tamisée qui filtre à travers les vitraux. Cela ne veut pas dire que l'on doive exclure toute ornementation ou tout symbolisme. Dieu a bien ordonné à Moïse d'orner le tabernacle de grenades et de façonner des chérubins pour le lieu très saint. En revanche, excluons de la maison de Dieu tout ce qui incite à adorer une image, ce qui favoriserait la transgression du deuxième commandement de la loi morale. Bannissons toute créature comme représentation du Créateur et, donc, comme objet de culte. Le lieu de culte est beau s'il excelle dans une dignité simple et une digne simplicité.

Dans cette dispensation, le *lieu* du culte public est relativement peu important. L'Église a célébré un culte digne de ce nom dans des catacombes ou des cabanes en bois. L'essentiel, c'est que le culte

collectif soit beau *en lui-même*. Or, il est beau lorsqu'il fait écho à l'Écriture sainte.

Le culte collectif est beau lorsqu'il se conforme aux Écritures dans son contenu et lorsque, dans sa forme, chaque partie est exécutée « avec bienséance et avec ordre » (1 Co 14.40). Il est beau lorsque le respect et une sainte crainte le caractérisent tout en favorisant une spontanéité joyeuse. Il est beau lorsqu'il provient de cœurs régénérés, qui débordent de gratitude pour tout ce que Dieu est et fait pour son peuple – en particulier pour le salut complet et gratuit en son Fils. Le culte collectif est beau lorsque les enfants de Dieu s'approchent humblement, mais avec assurance, du trône de la grâce. Lorsqu'il manifeste la sainte communion d'un sacerdoce saint avec le Dieu trois fois saint. En bref, la beauté du culte reflète la sainteté.

IL EST FESTIF

Le culte collectif devrait être une occasion festive. Le psalmiste a exhorté le peuple de Dieu : « Entrez dans ses portes avec des louanges, dans ses parvis avec des cantiques ! Célébrez-le, bénissez son nom ! Car l'Éternel est bon ; sa bonté dure toujours, et sa fidélité de génération en génération » (Ps 100.4,5).

Certes, chaque culte doit comporter un temps de repentance, mais ce moment doit inciter les enfants de Dieu à lever les yeux vers le Sauveur. Le regard sur soi a pour but la contemplation de Christ crucifié. Ce chant commencé sur une note de dégoût de soi peut se terminer par un élan de gratitude envers Dieu pour son grand salut.

Pourquoi, aussi, ne pas organiser des cultes de confession et d'humiliation en dehors des cultes habituels ? Ils sont tout à fait adaptés en temps de guerre ou lors d'autres calamités. La joie n'en est d'ailleurs jamais absente. En réalité, elle doit prédominer. L'Église peut exulter :

Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse. C'est pourquoi nous sommes sans crainte

quand la terre est bouleversée, et que les montagnes chancellent au cœur des mers, quand les flots de la mer mugissent, écument, se soulèvent jusqu'à faire trembler les montagnes. – Pause. Il est un fleuve dont les courants réjouissent la cité de Dieu, le sanctuaire des demeures du Très-Haut. Dieu est au milieu d'elle : elle n'est point ébranlée ; Dieu la secourt dès l'aube du matin. Des nations s'agitent, des royaumes s'ébranlent ; il fait entendre sa voix : la terre se fond d'épouvante. L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est pour nous une haute retraite (Ps 46.2-8).

Quelle joie pour le peuple de Dieu que celle que procure la communion avec Dieu ! Il n'y en a pas de plus grande. Il chante : « Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant : Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? » (Ps 42.2,3.) Dieu lui-même est sa plus grande joie. C'est pourquoi il prie : « Envoie ta lumière et ta fidélité ! qu'elles me guident, qu'elles me conduisent à ta montagne sainte et à tes demeures ! J'irai vers l'autel de Dieu, de Dieu, ma joie et mon allégresse » (Ps 43.3,4). La communion avec Dieu est ce qui fait du ciel un paradis. Dans le culte collectif, l'Église de Dieu reçoit un avant-goût de la félicité céleste. Elle commence à comprendre ce que c'est que de glorifier Dieu comme il voudrait être glorifié et d'en jouir pleinement et pour toujours.

L'ÉPOUSE DE L'AGNEAU

L'Écriture compare la relation de Dieu et de son peuple à celle d'un mari et d'une femme, et elle compare la relation de Christ et son Église à une relation conjugale. La Parole de Dieu accorde-t-elle à l'Église un honneur plus grand que celui-là ?

Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte à Sion la bonne nouvelle ! « Car ton créateur est ton époux » (És 54.5) ! L'ensemble de l'Écriture ne contient guère de portrait plus exquis que celui de « la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (Ap 21.2).

Attardons-nous un instant sur cette relation en considérant ses fiançailles, sa purification et son mariage.

SES FIANÇAILLES

Les fiançailles de Christ et de son Église ont eu lieu dans la quiétude de l'éternité, avant que le monde soit. Issues du conseil éternel de Dieu, elles allaient englober tout ce qui devrait se produire au cours de l'histoire. Mieux que cela, elles étaient déjà une réalité depuis toujours.

Combien de fois Christ désigne-t-il les membres de son Église comme ceux que le Père lui a donnés ! Prenez sa prière sacerdotale, cette prière que l'on ne peut méditer sans avoir l'impression de se tenir sur une terre sainte, voire dans le lieu très saint. Dans cette prière, il les mentionne à six reprises. Il dit :

... tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés [...] J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés [...] Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés [...] J'ai gardé ceux que tu m'as donnés [...] Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire... (Jn 17.2,6,9,12,24.)

Le Père les lui a donnés de toute éternité. Il les lui a donnés pour qu'ils soient son épouse.

Christ a payé une dot pour son épouse. Sa dot n'était pas faite d'or, d'argent ou de pierres précieuses, mais de son propre sang précieux. Dans le plan de celui qui habite l'éternité, là où le commencement et la fin ne font qu'un, ce paiement est acquitté depuis toujours. Le Christ est « l'Agneau qui a été immolé dès la fondation du monde » (Ap 13.8). Une fois les temps accomplis, il est venu dans ce monde et, sur le bois du calvaire, il a donné sa vie pour son épouse. Il l'a tellement aimée qu'il s'est « livré lui-même pour elle » (Ép 5.25).

*Du ciel, il est venu la chercher
Pour en faire sa sainte épouse ;
Il l'a achetée par son propre sang,
Et pour sa vie, il est mort.*

Dix jours après son retour au Père, il a envoyé à sa fiancée un cadeau de grande valeur : son Esprit Saint. Cet Esprit garantit sa présence continue auprès d'elle, bien qu'invisible. Il est le gage de sa fidélité parfaite. Il lui rappelle sans cesse ses nombreuses et précieuses promesses, notamment celle qu'un jour il reviendra la prendre pour épouse. Malgré la tendance de l'Église de lui être infidèle, l'Esprit demeure avec elle et en elle. Il la garde et la prépare pour ce jour. Parce que les fiançailles de l'Agneau et de son épouse sont de Dieu, rien ne peut les annuler. Scellées par le sang et l'Esprit de Christ,

elles ne peuvent être rompues. Conçues dans l'amour éternel, elles doivent nécessairement se prolonger dans l'éternité.

Même l'infidélité de l'épouse ne peut annuler ses fiançailles, c'est incroyable ! Un homme peut-il aimer sa fiancée qui s'est prostituée ? C'est à peine concevable, mais le Dieu de toute grâce assure son peuple adultère : « Je serai ton fiancé pour toujours ; je serai ton fiancé par la justice, la droiture, la grâce et la miséricorde ; je serai ton fiancé par la fidélité, et tu reconnaîtras l'Éternel » (Os 2.21,22). C'est une déclaration d'amour éternel, infini, invariable, qui dépasse l'entendement.

Celui dont le nom est fidèle n'a jamais abandonné son Église et il ne l'abandonnera jamais. Dans sa grande fidélité, éternelle fidélité, il fait en sorte que dans les périodes les plus sombres de son histoire, il ne manque jamais « un reste selon l'élection de la grâce » (Ro 11.5). Alors que d'innombrables membres d'Église prouvent qu'ils n'en font pas partie et que de nombreuses Églises de Christ se transforment en demeures de Satan, ce reste continue d'être la véritable Église. Lorsque, vers la fin des temps, « tous les habitants de la terre », dont beaucoup figurent sur la liste de l'Église, adoreront « la bête », alors, par la grâce de Dieu, seront exceptés ceux dont le nom est inscrit dans le livre de vie de l'Agneau (Ap 13.8).

SA PURIFICATION

La première et la plus importante des vertus requises chez une épouse, c'est sa vertu. La première et la plus importante des vertus que Christ exige de son Église, c'est la sainteté.

Bien qu'elle ait été appelée à sortir d'un monde pécheur, l'Église est marquée par le péché. Elle le sera jusqu'à ce que, à l'aube de l'éternité, les noces de l'Agneau et de son épouse soient accomplies. Alors seulement, elle sera « cette Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable » (Ép 5.27). C'est pourquoi l'Église a constamment besoin d'être purifiée, depuis sa fondation dans le jardin d'Éden jusqu'au

jour de son entrée dans le paradis de Dieu, où coule le fleuve pur de l'eau de la vie et où grandit l'arbre de vie (Ap 22.1,2).

Dans le processus de purification de son épouse, Christ ne la laisse pas livrée à elle-même. Si c'était le cas, sa purification n'aurait pas lieu. Pire, sa souillure ne pourrait qu'augmenter. Mais dans son grand amour, l'Agneau a pris des dispositions pour sa purification. Il s'est donné pour l'Église « afin de la sanctifier en la purifiant et en la lavant par l'eau de la parole » (Ép 5.26).

Le « lavage d'eau » fait référence au bain purificateur de l'épouse avant le mariage ainsi qu'au sacrement du baptême. Or, aucun pouvoir de purification n'est attribué au sacrement en dehors de la Parole de Dieu. Comme le disait le grand Augustin : « Enlevez la Parole, et qu'est-ce que l'eau, sinon de l'eau ? Ajoutez la Parole à cet élément et il devient un sacrement, comme s'il devenait la Parole visible, en quelque sorte. » Le Seigneur attribue à la Parole le pouvoir de purification lorsqu'il prie pour les siens en ces termes : « Sanctifie-les par ta vérité », puis ajoute : « ... ta parole est la vérité » (Jn 17.17). Selon l'Écriture, toutefois, la Parole n'a d'effet purificateur que lorsqu'elle est appliquée aux cœurs humains par le Saint-Esprit. La « sanctification » vient de « l'Esprit » (1 Pi 1.2). Christ purifie son épouse par le Saint-Esprit, un mérite obtenu par Christ en sa faveur par sa mort expiatoire. C'est le Saint-Esprit qui la purifie par le moyen de la Parole de Dieu.

Dès que Dieu a fondé son Église, il a mis inimitié entre elle et le monde (Ge 3.15). Au cours des siècles, cette inimitié a contribué dans une large mesure à la purification du peuple de Dieu. L'Église a toujours été en danger de se conformer au monde. C'est l'un des plus grands périls qui ont assailli l'Église tout au long de l'histoire. La ligne de démarcation entre la semence de la femme et celle du serpent risque sans cesse de s'effacer. À chaque époque, Jérusalem, l'épouse de l'Agneau, est à deux doigts d'être identifiée à Babylone, « la grande prostituée » (Ap 19.2). Alors, par l'action de son Esprit à

travers la Parole dans le cœur des siens, et par le contrôle providentiel de ses ennemis, Christ maintient vivante l'inimitié entre eux.

Le Chef de l'Église, tout puissant qu'il est, permet néanmoins au monde de persécuter ses saints, souvent cruellement, voire jusqu'à la mort, afin d'empêcher son Église de s'allier au monde. Il taille les siens comme on taille un diamant pour qu'il brille davantage. Comme lui-même, l'être sans péché, a été rendu parfait par de nombreuses tribulations. Bref, il permet à la cruelle prostituée de persécuter son épouse précisément à cause de son grand amour pour son épouse.

L'Église le sait, c'est pourquoi elle chante du fond des cavernes de la terre, de la fosse aux lions, des cellules de prison, des échafauds et des bûchers. Elle élève son chant d'amour :

Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Selon qu'il est écrit : C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur (Ro 8.35-39).

SON MARIAGE

L'Église est déjà l'épouse de Christ, mais leur mariage doit être consommé dans l'avenir. Cela se produira lorsqu'une voix forte « comme la voix d'une foule nombreuse, comme un bruit de grosses eaux, et comme un bruit de forts coups de tonnerre » proclamera : « Alléluia ! Car le Seigneur, notre Dieu tout-puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues, son épouse s'est préparée » (Ap 19.6,7).

Oui, ce mariage sera glorieux pour l'épouse. Il aura lieu le jour de sa victoire complète sur son ennemie jurée, la grande prostituée qui a corrompu la terre par son impudicité. Dieu vengera de sa main le sang de ses serviteurs, et sa fumée s'élèvera pour les siècles des siècles. Jamais plus l'épouse de Christ ne sera troublée par la prostituée. Alors l'Église triomphante fera retentir d'alléluias la voûte céleste (v. 1-6).

L'époux désirera son épouse pour sa beauté. Elle sera parée d'une magnifique robe de mariée. Elle pourra « se revêtir d'un fin lin, éclatant, pur ; car le fin lin, ce sont les œuvres justes des saints » (Ap 19.8). Ses œuvres justes manifestent son caractère saint. Elles sont un don de Dieu, qui les a préparées d'avance pour qu'elle les pratique (Ép 2.10). Elles sont blanches parce qu'elle les a lavées dans le sang de l'Agneau (Ap 7.14). Alors la reine, parée d'or d'Ophir, se tiendra à la droite du Roi (Ps 45.10). Un ange a parlé à l'apôtre Jean : « Viens, je te montrerai l'épouse, la femme de l'Agneau. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne. » Alors Jean a vu « la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu. Son éclat était semblable à celui d'une pierre très précieuse, d'une pierre de jaspé transparente comme du cristal » (Ap 21.9-11). Ses fondements étaient « ornés de pierres précieuses de toute espèce [...]. Les douze portes étaient douze perles » et ses rues étaient « d'or pur, comme du verre transparent » (v. 19-21).

Dieu « essuiera toute larme » des yeux des habitants de cette ville, et « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur » (v. 4). Les corps brisés seront restaurés et les cœurs brisés, guéris.

*Alors les yeux de joie étincelleront,
Qui débordaient de larmes autrefois ;
Les orphelins ne seront plus sans père,
Ni les veuves dans la désolation.*

Toutes les conséquences du péché se dissiperont parce que le péché lui-même aura été détruit. Quand l'épouse jouira d'une sainteté parfaite, la coupe de sa félicité sera pleine.

Mieux, ce qui fera déborder cette coupe, ce sera la communion avec l'Époux. Il sera bon, voire céleste, pour l'épouse d'être proche de son Bien-aimé. Elle le suivra partout où il ira (Ap 14.4). Les yeux fixés sur lui, elle sera semblable à lui, car elle le verra tel qu'il est (1 Jn 3.2). Elle demeurera avec lui dans le secret de sa tente. Une grande voix déclarera : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux » (Ap 21.3).

Mieux que tout, l'épouse de l'Agneau trouvera sa plus grande joie en servant son Bien-aimé. De même que la femme a été faite pour l'homme, et non l'homme pour la femme, de même l'Église a été faite pour Christ. En servant l'Époux, l'épouse atteindra son but suprême et sa plus grande joie. Dans un élan d'émerveillement, d'amour et de louange, elle jettera sa couronne à ses pieds. En le glorifiant, elle jouira pleinement de lui. C'est pourquoi elle se prosternera devant lui et chantera : « [...] tu as été immolé, et tu as racheté pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, et de toute nation » (Ap 5.9). Elle l'adorera sans cesse dans son temple, en entonnant le chant de Moïse et de l'Agneau.

Ce mariage parfait ne durera pas un jour, ni une semaine, ni un mois, ni une année, ni une décennie, ni un siècle, ni un millénaire. Il durera pendant les siècles sans fin de l'éternité – un monde sans fin.



La Rochelle

Éditions La Rochelle est une maison d'édition qui vise la conversion des non-croyants, tout en cherchant à équiper les saints pour servir le Christ et son Église. Elle traduit et édite des ouvrages qui sont en accord avec les Écritures et les confessions réformées historiques, notamment la Confession de La Rochelle. À l'image des pionniers qui traversèrent l'océan pour apporter les vérités de la réforme protestante en Nouvelle-France, les Éditions La Rochelle veulent, à leur tour, contribuer à faire rayonner ces vérités dans toute la francophonie par la publication d'excellents ouvrages.

En partenariat avec :



FAREL
Institut de théologie réformée

Prier
Proclamer
Prendre soin

Visitez notre site Web :

editionslarochelle.org



Publications Chrésiennes est une maison d'édition évangélique qui publie et diffuse des livres pour aider l'Église dans sa mission parmi les francophones. Ses livres encouragent la croissance spirituelle en Jésus-Christ, en présentant la Parole de Dieu dans toute sa richesse, ainsi qu'en démontrant la pertinence du message de l'Évangile pour notre culture contemporaine.

Nos livres sont publiés sous six différentes marques éditoriales qui nous permettent d'accomplir notre mission :



Nous tenons également un blogue qui offre des ressources gratuites dans le but d'encourager les chrétiens francophones du monde entier à approfondir leur relation avec Dieu et à rester centrés sur l'Évangile.



reveniralevangile.com

Procurez-vous nos livres en ligne ou dans la plupart des librairies chrétiennes.
pubchret.org | XL6.com | maisonbible.net | blfstore.com